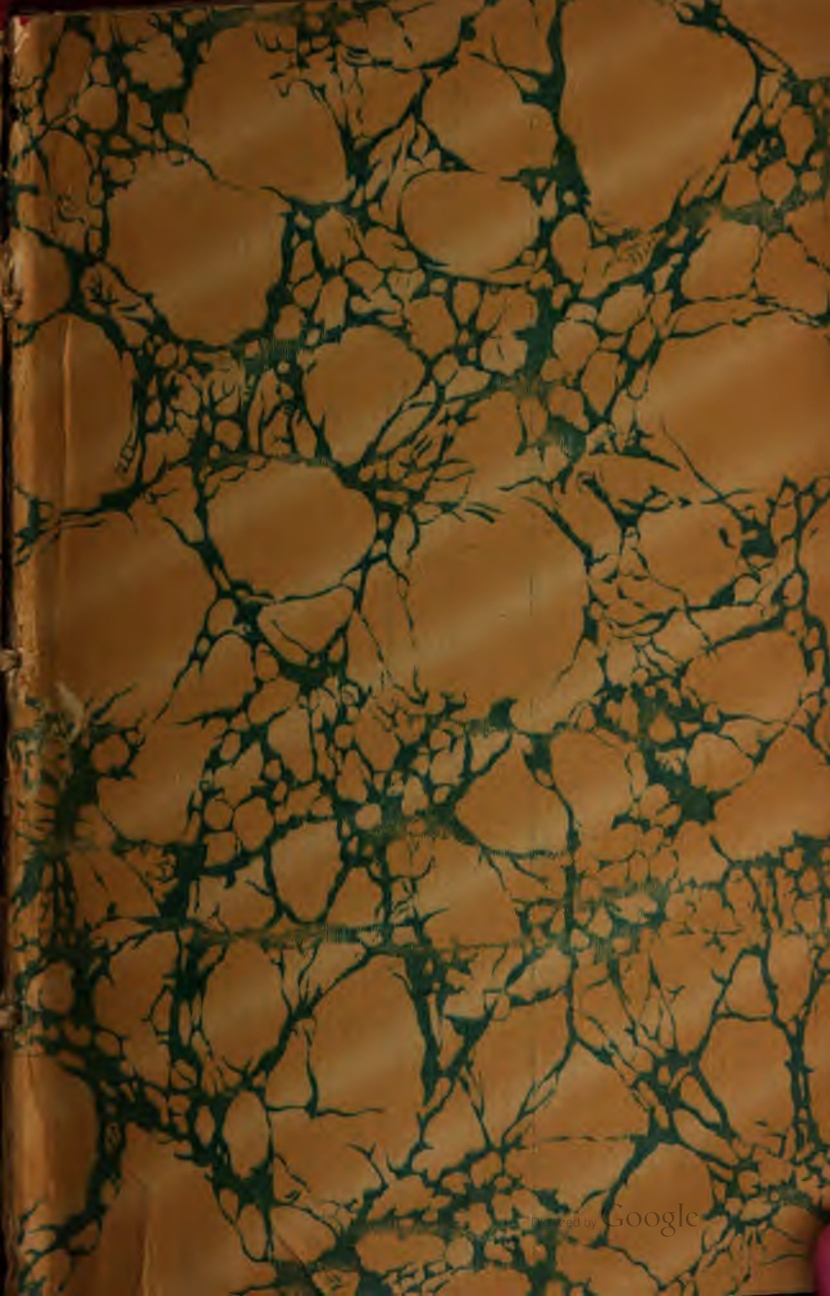



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LE MONDE SLAVE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Russes et Slaves, études politiques et littéraires. Deux vol. in-16 brochés, chaque volume. 3 fr. 50

1re série : Les Slaves et la civilisation. — Formation de la nationalité russe. — Les débuts de la littérature russe. — La femme et la société russe au XVIe siècle, etc. 1 vol.

2e série : Le développement intellectuel de la Russie. — La comédie russe au XVIIIe siècle : Von Vizine. — Les premières années de Catherine II. — En Bohême, notes de voyage, etc. 1 vol.

Histoire de l'Autriche-Hongrie. 4e édit. Un vol. in-16, avec cartes, broché. 5 fr.

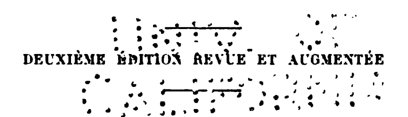
Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 185-97.

LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

LE MONDE SLAVE

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SOUVENIRS D'UN SLAVOPHILE
LE MONDE SLAVE — LES SLAVES DU SUD
LES CROATES — LES SERBES — UN ÉVÊQUE SLAVE
LE DRAME MODERNE EN SERBIE ET EN RUSSIE
DE PARIS A PRAGUE — ANGLAIS ET RUSSE
LES ORIGINES DU PANSLAVISME
L'EXPANSION DES LANGUES SLAVES



DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1897

INTRODUCTION

SOUVENIRS D'UN SLAVOPHILE

I

On m'a souvent demandé quelles circonstances m'avaient amené à m'occuper des peuples slaves. C'est vers 1863 que l'idée m'en est venue. Je sortais du collège ; je m'étais intéressé tour à tour à toutes les grandes littératures de l'Europe ; j'arrivais dans la vie avec une insatiable curiosité. De graves événements avaient ému l'opinion, bien plus vibrante alors, et bien moins égoïste qu'aujourd'hui. La révolution de Pologne — lutte inégale, dans laquelle le plus faible devait nécessairement succomber — passionnait une jeunesse ardente qui avait naguère applaudi à la résurrection de l'Italie, une jeunesse orgueilleuse de nos récents triomphes militaires, qui n'avait pas encore puisé des leçons d'inexorable égoïsme dans le souvenir, hélas ! ineffaçable des désastres de la patrie.

Dans ce conflit sanglant, les vœux et les sympathies de notre génération allaient nécessairement aux plus faibles et aux plus malheureux. Je voulus connaître les causes premières de ces luttes qui troublaient périodiquement l'Europe, démêler les éléments d'un procès politique sur lequel je me sentais mal éclairé et dont l'histoire n'a pas encore dit le dernier mot. Je me

jetai à corps perdu dans l'étude de la langue et de la littérature polonaise; mais pour juger un litige il ne suffit pas d'entendre seulement l'une des deux parties. L'étude de la Pologne m'amena nécessairement à celle de la Russie. Les deux peuples m'apparurent comme membres d'une vaste famille qui projetait ses ramifications sur la plus grande partie de l'Europe, sur la Bohême, sur la Hongrie, sur la Péninsule balkanique, qui allongeait ses longs bras des rives de l'Adriatique à celles de la mer du Japon.

Ces peuples si divers, ces idiomes si nouveaux, j'aurais bien voulu aller les étudier chez eux. Mais toute espèce de bonnes raisons m'interdisaient les longs voyages. Je concentrai mes efforts sur celui qui était le plus accessible à mes ressources et à mes loisirs d'étudiant.

Dans l'été de 1864 je visitai pour la première fois la Bohême; j'y suis assez souvent retourné depuis, toujours avec un nouvel intérêt et une croissante sympathie. Dès ce moment je pressentais que les adversaires du peuple tchèque étaient aussi les nôtres. Mon instinct ne m'a pas trompé. Aller en Bohême dans ce temps-là semblait une idée bien singulière. Mes amis étaient convaincus que si je m'étais rendu à Prague, c'était pour me perfectionner dans l'étude de l'allemand. Certains mieux informés déclaraient que j'avais dû apprendre l'*autrichien*.

A Prague j'avais senti battre le cœur de la Bohême slave; j'avais entendu gronder ce cri de revendication qui montait des plaines du Danube bleu, des vallées des Carpathes, des gorges du Balkan. On me soupçonnait d'être devenu panslaviste et un panslaviste en ce temps-là c'était un être très dangereux. Quand un pacha avait fait pendre quelque pauvre Bulgare, coupable d'avoir rêvé la résurrection de sa patrie, les dépêches annonçaient que justice avait été faite d'un agent panslaviste, c'est-à-dire d'un émissaire moscovite qui travaillait à établir la domination universelle de la Russie : la presse libérale poussait un soupir de soulagement; la conscience publique était satisfaite.

Mon premier séjour à Prague m'affermit dans la résolution de consacrer ma vie à des études dont personne chez nous — sauf Cyprien Robert — n'avait encore soupçonné l'importance, dont l'objet même était généralement ignoré. Mais pour faire comprendre les destinées de la race slave il fallait reculer dans le lointain de l'histoire, donner à mes recherches une base scientifique, montrer que ces peuples dédaignés avaient eux aussi des titres de noblesse non moins respectables que ceux des nations occidentales. Je m'imposai deux travaux qui devaient introduire en Sorbonne des études jusqu'alors absolument méprisées. L'un était un *Essai sur les apôtres slaves et la conversion des Slaves au christianisme.* C'est un épisode qui, après dix siècles écoulés, donne encore aujourd'hui la clef de toute l'histoire religieuse et politique des Slaves, de leurs luttes contre le latinisme et le germanisme. L'autre était une traduction de la chronique slavonne russe, dite de Nestor, texte fondamental qui nous révèle en quelque sorte l'acte de naissance des nationalités slaves et qui est la pierre angulaire de leur histoire. Une dissertation sur cette chronique fut présentée comme thèse latine à la Faculté des lettres de Paris. « La faculté en acceptant des sujets aussi étrangers à ses études, disait le vénérable M. Egger, a montré un rare exemple de tolérance. » Un autre professeur me reprochait de m'être complu à mettre en relief l'iniquité séculaire des Allemands vis-à-vis de leurs voisins les Slaves. Cette discussion académique avait lieu à la fin du mois de juillet 1868. Hélas! mon honorable contradicteur, Alsacien d'origine, ne se doutait guère que deux ans plus tard sa patrie lui serait violemment arrachée par ces mêmes Allemands dont il défendait avec tant de chaleur le prétendu désintéressement.

J'avais, je dois le dire, trouvé des sympathies fort inattendues chez le doyen M. Leclerc. Cet humaniste consommé n'avait nullement été épouvanté par la nouveauté des études un peu barbares que je lui apportais. « Ah! monsieur, me dit-il de cette voix profonde et

vibrante qui, après plus de trente ans écoulés, résonne encore à mon oreille, vous faites du Slave. Eh bien ; j'en suis fort aise. Je n'y entends rien, mais j'aime les Slaves, d'abord parce qu'ils parlent bien français, ensuite parce qu'ils n'aiment pas les Teutons, et moi, je n'aime pas les Teutons. Il y a parmi les Slaves, je le sais, des savants fort distingués. Il y en a eu un notamment qui s'appelait Schafarick ; je ne suis pas bien au courant de ce qu'il a fait, mais je sais que c'était un grand érudit. J'aurais voulu le faire nommer correspondant de notre Académie des inscriptions, je n'ai pas pu y réussir. Je le regrette fort. » — Je n'ai point à dire ici comment mes deux travaux furent accueillis en France : à l'étranger, dans les pays slaves et en Allemagne, on leur prêta une sérieuse attention. Tel savant russe me reprochait des tendances catholiques et polonaises, tel fanatique de l'émigration, indigné de voir sa patrie noyée dans la masse du monde slave, me dénonçait comme un panslaviste dangereux. Un publiciste allemand qui devait être tué à Sedan, me signalait dans la revue *Grenzboten*, comme un homme à surveiller.

En 1866 et 1867 j'avais publié sur la Bohème deux ouvrages qui avaient été fort bien accueillis à Prague et naturellement fort mal à Vienne. L'un d'entre eux fut même interdit par les tribunaux autrichiens pour des appréciations qui sont aujourd'hui monnaie courante et dont personne ne songe plus à s'étonner. Je rêvais d'aller visiter la Russie et la Pologne. Dans l'été de 1867, à l'occasion de l'Exposition ethnographique de Moscou et du pèlerinage slave auquel il donna lieu dans cette cité historique — deux incidents, tous deux fort importants au point de vue de la science et de la politique, — je demandai une mission scientifique au Ministère de l'instruction publique. Il me fut répondu qu'il n'y avait pas de fonds. On estimait rue de Grenelle que nous n'avons rien à apprendre de la Russie

Cette même année une bienveillante invitation de Mgr Strossmayer m'appelait chez les Slaves méridio

naux. Je visitai Agram, la Croatie, la Slavonie où la police de M. Andrássy essaya de me mettre la main au collet, et Belgrade, à peine échappée à la domination ottomane. Je retournai à Prague. Mes amis slaves m'expliquèrent quelles raisons les avaient obligés à se rendre à Moscou, pour y manifester une vie nationale que MM. de Beust et Andrássy avaient entrepris d'anéantir. Je me fis le rapporteur de leurs griefs. Mais la Russie, depuis la guerre de Crimée et les événements de 1863-64, était hors du droit des gens, du moins au point de vue de la critique historique ou même politique. Défendre des peuples qui se permettaient de la juger autrement qu'on ne faisait à Paris et à Londres, démontrer que ces pauvres Slaves n'étaient pas uniquement des barbares déchaînés sur notre civilisation, c'était là un crime irrémissible : c'était faire acte de panslaviste. D'ailleurs, nous n'avions pas le droit de juger ces questions-là au point de vue de la vérité stricte et de l'intérêt français. La *Revue des Deux Mondes* se chargea le 1er septembre 1867 de nous faire la leçon. Elle traita comme ils le méritaient ces misérables Slaves d'Autriche et, d'ailleurs, qui prétendaient vivre en dépit des Allemands et des Magyars. A vrai dire l'auteur du pamphlet n'était pas un Français, mais un publiciste polonais de grand talent, M. Klaczko. Nous n'étions pas en état de juger par nous-mêmes et il nous fallait accepter les appréciations d'un écrivain peu désintéressé dans la question.

J'étais à ce moment chez un grand patriote slave, un grand évêque, un grand chrétien, un homme qui aime passionnément la France et qui lors de nos revers osa élever la voix en notre faveur. Un matin, il entra dans ma chambre les larmes aux yeux. Il tenait à la main la revue : « Voyez, me dit-il, ce qu'on écrit sur nous à Paris ».

II

La Russie en ce temps-là était fort mal notée dans le monde officiel; apprendre sa langue, l'étudier d'une manière impartiale, essayer d'expliquer ses rapports avec les autres peuples, c'était jouer gros jeu. J'eus occasion d'en faire l'expérience. Je m'étais efforcé de mettre en lumière les tendances politiques des Slaves autrichiens. Leurs aspirations nécessairement hostiles à la grande Allemagne, à l'alliance austro-germanique en faisaient nos alliés naturels. Si, en Autriche, le parti slave fédéraliste avait été au pouvoir en 1870, l'Allemagne ne serait probablement pas aujourd'hui ce qu'elle est. L'Autriche, à coup sûr, n'aurait jamais fait partie de la Triplice. En 1868, un homme politique bohème vint à Paris et à la suite de négociations, que je raconterai peut-être un jour, il obtint une audience secrète de Napoléon III. Après avoir vu l'empereur il rendit visite à Mme Cornu, qui était sa confidente et, dit-on, son Égérie. Il lui expliqua les intérêts politiques dont il est encore aujourd'hui l'un des plus illustres champions. Il lui démontra qu'ils étaient solidaires des nôtres. Mme Cornu l'écouta avec sympathie :

« C'est dommage, dit-elle, que nous n'ayons personne pour nous éclairer sur ces questions. » M. X.., se permit de citer mon nom : « M. Leger, s'écria l'interlocutrice effarée, ne savez-vous pas que c'est un agent russe! »

Être un agent russe à ce moment-là c'était tout simplement se refuser à vivre sur les formules creuses dont l'opinion publique se repaissait depuis 1830, étudier les griefs légitimes des Slaves, les éléments précis du conflit polonais-russe, chercher où était exactement l'intérêt français. L'opinion publique refusait de se laisser éclairer : on partait en guerre contre un panslavisme imaginaire et on ne voyait pas à nos portes le pangermanisme prêt à nous dévorer. On adressait des péti-

tions au Sénat pour dénoncer cet ennemi fantastique; on invitait le Ministre de l'instruction publique à modifier les programmes de nos lycées pour permettre à nos futurs bacheliers de combattre efficacement ce redoutable adversaire de la civilisation[1].

Celui qui dirigeait toutes ces manœuvres était un étranger, un Polonais, publiciste et historien qui jouissait de plus d'autorité dans l'émigration que dans son propre pays. Il avait inventé toute une théorie à laquelle le salut de l'Europe en général et de sa patrie en particulier était, disait-il, attaché. A l'aide d'une foule d'arguments historiques, ethnographiques, anthropologiques, il prétendait démontrer que les Russes pris dans leur ensemble étaient des Touraniens et non pas des Aryens. Ce dogme une fois reconnu, la Russie éliminée de l'Europe, l'ère de l'âge d'or se rouvrait pour les peuples de l'Occident,... sauf évidemment pour les Magyars, qui n'ont pas la prétention d'être des Indo-Européens.

L'apôtre de cette nouvelle doctrine n'avait rien négligé pour me gagner à ses théories creuses. Je ne m'étais point laissé faire et je m'appliquais au contraire à en démontrer l'inanité[2]. Je demandais qu'au lieu d'exécuter la Russie sans la connaître, on s'appliquât à l'étudier, que l'enseignement de sa langue fût introduit à l'école des langues orientales « pour la politique et le commerce »[3]. Je prêchais dans le désert. Il faut, dit l'Écri-

1. Voir dans la *Revue des Cours littéraires* de 1868 mon étude ; « Le Pluriel, le Singulier et le Panslavisme ».

2. Voir *Revue des Cours littéraires*, 1868.

3. Aujourd'hui on demande que l'enseignement du russe soit introduit dans nos lycées. C'est une erreur. Ceux qui poussent à cette innovation sont en général ceux qui espèrent voir créer pour eux des emplois nouveaux. Nos futurs bacheliers sont hors d'état de s'embarrasser d'une langue aussi difficile. En revanche l'enseignement du russe peut et doit être introduit dans les universités. Mais il faut qu'il soit confié à des savants et non point à des maîtres de langues.

ture, avoir des oreilles pour entendre, et celles de nos contemporains étaient quelque peu bouchées. Les temps n'étaient pas encore venus. Dans les régions officielles on ne voulait rien savoir, rien apprendre.

Au risque de me mettre encore en scène, je demande la permission de raconter un épisode significatif.

En 1868, M. Duruy avait eu l'idée d'élargir les cadres, alors fort restreints, de l'enseignement supérieur, en créant auprès de la Sorbonne des *cours libres*. Parmi les jeunes savants qui se présentèrent pour occuper les nouvelles chaires quelques-uns ont fait, depuis, une belle carrière. Il me suffira de nommer, dans l'ordre des lettres, Gaston Paris, Hamy et Georges Pouchet dans l'ordre des sciences. Je demandai au ministre à faire un cours libre — et gratuit — sur l'histoire, les langues et la littérature des peuples slaves. Je fus appelé chez M. Danton qui remplissait alors au ministère les fonctions de chef du personnel. Philosophe de carrière, M. Danton était le type du vieil universitaire pour lequel rien n'existe en dehors des trois littératures classiques. « Vos Slaves, me dit-il, en résumé, n'offrent aucun intérêt[1]. Votre enseignement ne vous mènera à rien. Vous êtes jeune, intelligent, docteur ès lettres à vingt-cinq ans; c'est très bien; je veux faire quelque chose pour vous. Je vous nomme professeur de rhétorique en province. » J'expliquai respectueusement à M. le Directeur que je ne voulais ni quitter Paris, le seul endroit où je pusse travailler, ni renoncer à mes études de prédilection. En province je ne pouvais qu'oublier ce que j'avais eu tant de peine à apprendre. « Bah! répliqua M. Danton, je ne vous y laisserai que cinq ou six années. — C'est encore beaucoup trop, Monsieur le Directeur. — Et comptez-vous pour rien l'influence qu'aura exercée sur vous pendant cette période la forte et salutaire discipline des études classiques! »

1. M. Danton raisonnait absolument comme les législateurs de 1840. Voir *Nouvelles Études slaves*, deuxième série, p. 282 et suiv., et *Russes et Slaves*, deuxième série, p. 215.



Je persistai à refuser l'offre obligeante de M. Danton. Il me regarda d'un air étonné : « Soit, me dit-il, allez enseigner votre slave, puisque vous y tenez absolument. Mais vous me faites de la peine. » Les messagers persans n'avaient pas été, je crois, plus étonnés le jour où ils virent Hippocrate leur refuser les présents d'Artaxerxès.

J'ouvris mon cours; il ne fut pas inutile. Parmi les premiers élèves qui me firent l'honneur de le suivre, figurait mon camarade M. Alfred Rambaud, qui préparait son beau travail sur *l'Empire byzantin au Xe siècle*, et qui avait deviné que la Russie devait avoir quelque chose à nous apprendre. Si je rappelle ce détail, ce n'est point par un sentiment de vanité. C'est simplement pour rectifier quelques erreurs qui ont eu cours à l'étranger. On s'est imaginé au delà du Rhin que le slavophilisme français était le contre-coup de la guerre de 1870. On n'a pas tout à fait tort. Mais il y a eu des Français qui ont vu clair avant cette date néfaste : j'ai commencé à écrire sur les choses slaves en 1864, M. Rambaud étudiait le russe avec moi en 1869. Les précurseurs ont bien le droit de réclamer le mérite de leur initiative.

III

La guerre mit fin à mon enseignement des cours libres de la Sorbonne. Cette institution disparut avec le régime qui l'avait créée. Nos malheurs commençaient à nous ouvrir les yeux. Le gouvernement de M. Thiers comprenait tout l'intérêt qu'il y avait à nous rapprocher de la Russie. En 1872 je sollicitai de nouveau cette mission d'étude qu'on m'avait refusée en 1867. Cette fois elle me fut accordée sans difficulté. Parmi les patrons qui s'empressèrent de la recommander au ministre figurait cet excellent Henri Martin, qui naguère — sur la foi d'un témoignage peu désintéressé — avait exclu les Russes

de l'Europe [1] et même de la race aryenne et qui commençait à soupçonner qu'il pourrait bien s'être trompé. Il fut fort étonné quand je lui appris à mon retour que les paysans russes étaient très barbus même dans le gouvernement de Kazan, même en Sibérie. Imbu de sa théorie touranienne, il les croyait glabres, comme les Chinois. Henri Martin était la bonne foi et l'honneur personnifiés; il reconnut galamment sa méprise, et, jusqu'à son dernier jour, il m'honora de son amitié. Il savait pourtant que sur certaines questions je n'avais jamais été de son avis.

A propos de cette mission se produisit un curieux incident. J'en avais été informé officiellement; j'avais reçu du Ministère des finances et du Ministère des affaires étrangères les viatiques nécessaires. Je me préparais à partir lorsque je fus surpris par une dépêche de M. Jules Simon — alors titulaire du portefeuille de l'Instruction publique, — qui me mandait brusquement à Versailles. Il me reçut d'un air préoccupé.

« Monsieur, me dit-il, je vous ai accordé une mission en Russie; elle m'a valu hier au Conseil une interpellation très vive de M. Thiers : « Comment, m'a-t-il dit, vous « envoyez M. Leger en Russie? Vous ne savez donc pas « que c'est un agent de l'émigration polonaise! »

Je n'eus pas de peine à me justifier; je racontai au ministre la visite de M. X... chez Mme Cornu; je lui expliquai que, pour étudier des langues quelles qu'elles soient, il est indispensable de fréquenter ceux qui les parlent, que si j'avais été en rapport avec certains chefs de l'émigration, je l'étais aussi avec les représentants politiques et littéraires des Tchèques, des Croates, des Serbes, que si j'étais membre de la Société d'Histoire et de Littérature polonaise de Paris, je l'étais également de la Société royale des Sciences de Prague, de la Société des Sciences de Belgrade, de l'Académie sud-slave d'Agram, de la Matiça serbe de Novi Sad, que j'entrete-

1. *La Russie et l'Europe*, Paris, Furne, 1866.

nais déjà des relations avec les savants russes, que si je voulais aller en Russie, c'était précisément pour développer ces relations et pour apprendre à connaître un grand pays impossible à étudier du fond d'un cabinet. M. Jules Simon se déclara convaincu par mon argumentation et me laissa partir. Je visitai les principaux centres intellectuels de la Russie; je constatai un progrès social et scientifique dont les livres n'avaient pu me donner aucune idée [1].

Mes relations restèrent confinées dans le monde des lettrés et des savants. Les journaux allemands, qui suivirent cette mission avec plus de sollicitude que les journaux français, s'empressèrent de lui prêter une caractère politique qu'elle n'avait aucunement. Certains symptômes me permirent cependant de constater l'état de l'opinion publique.

Un épisode que je n'ai jamais raconté m'est revenu à la mémoire il y a quelques années à l'occasion des grandioses manifestations de Cronstadt.

C'était au mois de septembre 1872. Je me rendais précisément à Cronstadt sur le paquebot qui fait un service régulier entre cette ville et Pétersbourg. Je m'étais mêlé aux passagers de troisième classe et je m'amusai à faire causer les moujiks.

Je dissimulais ma qualité de Français et je me faisais passer pour un frère slave, un Tchèque de Bohême. Au sortir de Saint-Pétersbourg je remarquai sur la rive gauche de la Neva un front bastionné.

« Qu'est ceci? demandai-je à l'un de mes interlocuteurs.

— Ce n'est rien (*nitchevo*), répondit le Russe barbu. Ce sont des fortifications que l'on a construites en 1854, quand les Anglais et les Français voulaient venir prendre Piter (Pétersbourg).

1. Voir, dans mes premières *Études slaves*, les essais sur Kiev, Iaroslav, Nijny, Kazan et dans ce volume le morceau *les Écrivains anglais et la Russie*.

— Ah! ils voulaient prendre Piter. Tu dois joliment les détester ces gens-là?

— Ça dépend : les Anglais, oui; les Français, non.

— Pourquoi cette différence?

— Les Anglais, on se bat, on fait la paix avec eux et ils n'attendent que le moment favorable pour vous envoyer un coup mortel dans le dos.

— Et les Français?

— Les Français, c'est autre chose; on se cogne, on s'entre-tue; puis on fait la paix, on s'embrasse et on est bons amis comme devant. Les Français ce sont des honnêtes gens.

— Les connais-tu si bien que ça?

— Moi je les connais bien mieux que toi. »

Je laisse au lecteur le soin de tirer de ce récit telle conclusion qu'il lui plaira.

Cette même année 1872 la Russie reçut la visite de deux autres explorateurs qui devaient grandement contribuer au rapprochement intellectuel dont j'avais essayé de faire comprendre l'intérêt : l'un était M. Alfred Rambaud, l'autre M. Anatole Leroy-Beaulieu. Cependant, malgré mes efforts, malgré les leçons cruelles qui auraient dû nous éclairer, certains préjugés se refusèrent longtemps encore à capituler. Buloz ne voulait à aucun prix renoncer aux idées que sa revue avait longtemps défendues avec plus de talent que de compétence. Dans un travail qu'il m'avait demandé sur *la Russie jugée par les Écrivains anglais*, j'avais écrit les lignes suivantes :

A voir la popularité dont jouit Alexandre II on peut dès maintenant prédire à la Russie une longue suite de souverains glorieux. Alexandre II est grand pour avoir aboli le servage de la terre. Un autre souverain viendra qui abolira le servage de la pensée, un autre qui affranchira les consciences du joug sous lequel l'Église orthodoxe les tient assujetties, un autre qui couronnera l'édifice en proclamant le régime représentatif et les libertés nécessaires. Tous ces empereurs seront populaires. Tous exciteront l'admiration et la sympathie de l'Europe, surtout celui qui aura l'art de réconcilier la Russie avec la Pologne,

comme l'Autriche s'est réconciliée avec la Hongrie. Mais appeler dès maintenant la Russie un État libre, c'est fausser la réalité, c'est devancer l'avenir d'un siècle, peut-être de plus encore [1].

Ces lignes n'étonneraient personne aujourd'hui; elles indignèrent Buloz. « Je ne veux pas, me dit-il, qu'on écrive du bien de la Russie dans ma revue. Je ne veux pas qu'on dise qu'Alexandre II est un grand souverain; il nous a *lâchés* dans la dernière guerre. » J'aurais pu lui répondre que si la Russie nous avait *lâchés*, sa revue y était peut-être pour quelque chose. Je refusai la suppression demandée et mon article parut dans un autre recueil.

Un peu plus tard, je fus nommé chargé de cours à l'École des Langues orientales (décembre 1873). Il s'agissait d'un emploi nouveau; on m'engagea à me présenter au ministre. C'était alors M. Batbie, professeur à la Faculté de droit, l'homme du « gouvernement de combat ». Il me fit venir et me recommanda de ne pas enseigner le panslavisme. Il répétait mécaniquement une formule dont la presse avait évidemment bercé sa jeunesse. Je crois qu'il eût été bien embarrassé de l'expliquer.

IV

De 1868 à 1873 j'avais écrit dans les revues un certain nombre d'études qui à défaut d'autres mérites avaient au moins celui de la nouveauté. Je choisis celles qui me semblaient les plus intéressantes et vers la fin de l'année 1873 je les réunis sous ce titre : *Le Monde slave : voyages et littérature*. Ce volume que je réimprime aujourd'hui [2] était dans ma pensée le premier numéro d'une

1. Voir p. 244 de ce volume.
2. J'ai supprimé un morceau aujourd'hui sans intérêt sur *les Théâtres russes*, et ajouté en revanche un important essai sur *la Langue russe et l'expansion des langues slaves*.

série d'essais qui s'est en effet continuée depuis sous d'autres titres. L'introduction était un tableau sommaire du monde slave écrit pour *la République française*, journal de Gambetta. Le grand patriote comprenait qu'après nos malheurs, nous avions le devoir de nous instruire, que les Slaves n'étaient plus, comme on l'avait trop longtemps imaginé, une quantité négligeable. Son journal fut dans toute la presse française le premier qui eut à Prague un correspondant attitré, qui s'efforça de faire comprendre la situation des Tchèques vis-à-vis des Allemands de l'Empire et de l'Autriche. Il sentait que le conflit des Russes et des Polonais ne pouvait en somme profiter qu'au « roi de Prusse » et il souhaitait la réconciliation sincère de deux peuples pour lesquels la France peut et doit avoir une égale sympathie. Il eût constaté avec une joie patriotique les symptômes de détente qui se sont produits depuis le début du règne de Nicolas II. Le volume comprenait outre cette introduction générale une leçon d'ouverture d'un cours sur les Slaves méridionaux professé en 1868, des essais sur les Croates, les Serbes, la Bohême, la Russie, les origines du panslavisme. Assurément, sauf dans l'introduction et dans le dernier morceau, le monde slave n'était pas tout entier représenté dans ces divers essais. Il n'était longuement question ni des Bulgares — alors bien ignorés, — ni des Slovènes, ni des Slovaques, ni des Petits-Russiens, ni des Polonais auxquels j'avais consacré dans ma jeunesse des travaux plus enthousiastes que scientifiques. Le sous-titre *Voyages et littérature* disait assez qu'il ne s'agissait pas d'un précis technique, mais d'un recueil factice, comme on en publie tant aujourd'hui. L'introduction passait en revue tous les peuples slaves; les Polonais, bien entendu, n'étaient point oubliés; leur poésie était signalée comme pouvant soutenir la comparaison avec les écoles littéraires de France, d'Allemagne et d'Angleterre. L'un des travaux les plus importants (l'essai sur les origines du panslavisme) reposait en partie sur l'œuvre d'un publiciste

polonais, K. Hoffman, que je citais avec éloge et dont j'analysais certaines parties.

L'inventeur du touranisme des Russes ne m'avait jamais pardonné de ne point m'être associé à sa campagne ethnographique contre les « Moscovites ». Il allait répétant partout que j'étais le plus grand ennemi de la Pologne, puisque je refusais de propager une théorie qui devait la rétablir à coup sûr et en même temps garantir l'avenir de l'Europe. Hélas! les peuples malheureux ne manquent jamais de sauveurs; il en est de vraiment désintéressés, il en est dont l'héroïsme va jusqu'au martyre. L'émigration polonaise en a fourni d'admirables exemples. Il en est d'autres qui s'identifient si bien à leur patrie qu'elle devient leur chose; comme ce cabotin sifflé dans *Tartuffe* qui s'écriait : « Les malheureux! ils osent siffler Molière », ils mettent au compte de leur patrie tout le bien ou le mal qu'on dit de leur piètre personne. C'était le cas de mon grand ennemi. S'il avait lu Boileau, il eût certainement pris pour devise les deux vers légendaires :

> Qui n'estime Cotin, n'estime pas son roi,
> Et n'a suivant Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

L'apparition de mon volume lui fournit une excellente occasion d'assouvir une fois pour toutes des rancunes longuement accumulées. Il avait inventé une théorie qui excluait les Russes du monde slave; il me fit l'honneur de m'en prêter une, en vertu de laquelle j'excluais à mon tour les Polonais de ce même monde. Cette ineptie fut prise au sérieux par quelques naïfs et gravement imprimée à Varsovie par un compilateur d'Encyclopédie. Je suis resté indifférent à ces procédés où la naïveté le dispute à la mauvaise foi. Je tiens à ce qu'on sache cependant que je ne les ai point ignorés. Ils constituent un symptôme très caractéristique de ces maladies mentales qu'on a observées dans notre siècle chez

les Slavomanes de Bohême [1], chez les Slavophiles et les Nihilistes de Russie, chez les faussaires de chants historiques [2] en Bohême, en Serbie, en Bulgarie, chez les illuminés si nombreux (Towianski, Wronski [3], etc.) de l'émigration polonaise. Ces accès de délire ne s'expliquent que trop aisément par les malheurs d'une race, toujours entravée dans l'évolution de ses destinées, toujours en lutte pour la conquête de l'indépendance ou de la liberté.

Je songeais à ces troubles psychiques quand j'écrivais dans la préface de mon volume :

« Le conflit des dogmes, des idées, des passions est si violent dans le monde slave et autour de lui, qu'il faut s'armer d'une triple cuirasse d'airain et de sang-froid avant d'y pénétrer. » Et je comparais ce monde à la forêt « sauvage, âpre et forte » où s'égara le Chantre de la *Divine Comédie* et dont le souvenir renouvelait sans cesse sa terreur. Depuis un quart de siècle on l'a fouillée dans tous les sens cette forêt profonde; chaque jour de nouveaux explorateurs s'engagent sous ses ombres épaisses; on s'y égare beaucoup moins qu'autrefois. Elle a cependant encore plus d'un secret à nous livrer.

1. Voir au tome I de *Russes et Slaves* l'étude sur Kollar.

2. Voir *Études slaves*, 2e série. Un essai de mystification littéraire, le *Veda Slave*.

3. Je n'ai point qualité pour porter un jugement sur l'œuvre mathématique de Wronski; elle a été appréciée dernièrement, avec une grande sévérité, par mon collègue M. Bertrand. Il déclare ne rien y comprendre, et si mes souvenirs sont exacts il a même prononcé le mot de charlatanisme. Wronski — génie universel, si l'on en croit ses admirateurs — a aussi touché à la politique. Il s'est occupé de l'histoire et des peuples slaves. En 1873, je reçus la visite d'une dame vêtue de noir qui venait, disait-elle, m'apporter les moyens de résoudre tous les problèmes concernant les peuples auxquels je m'intéressais. C'était la fille spirituelle de Wronski. Elle me remit un certain nombre de brochures en français et en polonais. Je n'y ai rien compris de plus que M. Bertrand aux œuvres mathématiques. Le Messianisme et la métapolitique resteront éternellement en dehors du cadre de mes études.

Tandis qu'un prophète de l'émigration me vouait aux anathèmes de ses compatriotes, du moins de ceux qui étaient assez naïfs pour le croire sur parole, mon livre arrivait en Allemagne et n'était pas précisément accueilli avec sympathie. On m'accusait d'avoir écrit : *für die Revanche*, d'avoir été chercher des alliés chez Dieu sait quels barbares, chez des Croates, des Serbes, des Tchèques, on s'indignait de voir certaines perles de l'Allemagne, Heidelberg, Stuttgart, Nurnberg, enchâssées dans ce fumier slave [1]. On n'oubliait qu'une chose, c'est que sur les onze morceaux dont se composait le recueil, sept avaient paru dans les revues avant juillet 1870, que mon premier voyage à Prague datait de 1864, mon premier séjour à Zagreb de 1867.

Aujourd'hui les Slaves ont à peu près cause gagnée en France, sauf les Polonais qui semblent expier leur popularité de jadis; mais nous sommes loin encore d'être maîtres de nous-mêmes, d'être en état de porter par nous-mêmes un jugement libre et désintéressé. Autrefois nous étions hypnotisés par la Pologne; nous le sommes aujourd'hui par la Russie. Nous la mettons partout, même là où elle n'a rien à voir. On a imprimé sérieusement que Bosak Hauke, l'ancien insurgé de 1863, tué pour nous devant Dijon en 1870, était un général *russe*; on traite d'artistes *russes* les Polonais du Conservatoire de Varsovie qui viennent se faire entendre à Paris. On n'a pas encore fait de Chopin un musicien russe, mais on y viendra. On s'arrache les récits des nouvellistes russes de troisième ordre, et on ignore systématiquement les comédies d'un Fredro, les romans d'Orzesko ou de Senkiewicz. Les Russes qui traduisent dans leurs revues les productions les plus remarquables de la littérature polonaise sont beaucoup plus éclectiques que nous.

Les hommes de science et de critique ont le devoir de réagir contre ces engouements puérils qui n'ajoutent

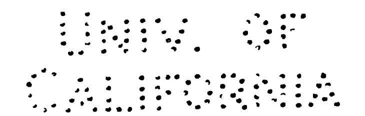
1. Voir le présent volume, p. 172 et suiv.

rien à notre dignité nationale. Rendons au Tsar ce qui est au Tsar, mais ne lui offrons pas ce qu'il ne nous demande point et dont nous n'avons pas le droit de disposer. Le panslavisme — vrai ou supposé — des petits peuples s'explique par leur faiblesse. C'est une arme de combat, ce n'est pas un idéal définitif. Toutes les nations ont le droit de vivre. Les Polonais, les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes les Croates n'ont nul besoin de se fondre dans l'unité russe et dans l'orthodoxie. Les Serbes et les Bulgares ne gagneraient rien à passer du joug turc sous la domination russe. Aujourd'hui comme il y a trente ans, je répète ces beaux vers de Kollar que je mettais en épigraphe à un de mes premiers travaux :

Sám svobody kdo hoden svobodu zná vážiti každou ;
Ten kdo do pout jímá otroky sám je otrok.

Celui seul est digne de la liberté qui sait respecter la liberté d'autrui : celui qui met des esclaves aux fers est lui-même un esclave.

Octobre 1897.



LE MONDE SLAVE

LE MONDE SLAVE[1]

I

Les peuples slaves couvrent à peu près le tiers de l'Europe et forment un quart au moins de sa population totale. Ils sont loin d'occuper dans nos études et dans nos connaissances une part proportionnelle à leur importance géographique et numérique. Il importe aujourd'hui, plus que jamais, d'avoir sur eux des notions complètes et précises; car ils sont constamment en lutte avec l'Allemagne, ils voient, chaque jour, leur existence menacée par elle, et ils sont appelés à devenir, à un moment donné, nos plus fidèles alliés.

Esquissons, d'abord, à grands traits, la carte et la statistique du monde slave. Les peuples slaves se rencontrent en Allemagne, en Autriche, en Russie et en

1. Ce morceau fut écrit pour la *République française* en 1873. Voir l'Introduction.

Turquie. Deux États slaves sont réellement indépendants, la Russie et le Monténégro, un autre, la principauté de Serbie (et non *Servie*), est soumis à la suzeraineté de la Porte [1]. En dehors de ces États, les Slaves ne figurent que comme citoyens de pays où le souverain est étranger à leur nationalité.

Il est assez difficile de dresser un recensement exact de la race slave; les différents peuples qui la dominent ont trop d'intérêt à la dissimuler pour qu'on puisse compter sur l'exactitude des chiffres qu'ils nous fournissent. Ceux que je donne ici n'ont qu'une valeur approximative.

Les Slaves se divisent en trois grands groupes : Slaves occidentaux, Slaves orientaux, Slaves méridionaux ou Jougo-Slaves.

Les Slaves occidentaux comprennent les Polonais, au nombre de 12 millions, répartis entre la Russie, la Prusse et l'Autriche; les Tchèques, dans le royaume de Bohême, en Moravie et en Silésie, 5 millions, auxquels il faut joindre 2 millions de Slovaques dans le nord de la Hongrie, les Lusaciens, ou Wendes, derniers débris des races de l'Elbe, au nombre de 142 000, répartis entre la Prusse et le royaume de Saxe [2].

Les Slaves orientaux sont les Russes. Ils se divisent en Grands-Russes, qui habitent le nord et l'orient de la Russie proprement dite; en Malo-Russes ou Petits-Russiens, qui peuplent la Russie méridionale et une partie de la Galicie et de la Hongrie, en Russes blancs, qui habitent la Russie occidentale. On compte près de

1. Depuis 1878 la Serbie est devenue un royaume indépendant et la Bulgarie une principauté vassale de la Porte.
2. Voir plus loin, pour la discussion de ces chiffres, l'étude sur *la Langue russe et l'expansion des langues slaves.*

50 millions de Grands-Russes; 16 millions de Petits-Russiens; 3 millions de Russes blancs. L'ensemble forme un total de 70 millions.

Les Iougo-Slaves comprennent les Bulgares (Bulgarie, Thrace et Macédoine, dans l'empire ottoman), au nombre de 5 ou 6 millions, les Serbes et les Croates qui forment en réalité une seule nation partagée en deux éléments par la différence de religion et d'alphabet. Ils habitent la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, l'Istrie, le Monténégro, l'Herzégovine, la Bosnie, la vieille Serbie, la frontière militaire autrichienne, quelques parties de la Hongrie méridionale. Ils forment un total d'environ 8 millions. Il faut y joindre les Slovènes, qui, au nombre de 1 200 000, occupent la Carinthie, la Carniole, une partie de la Styrie, de l'Istrie, etc.

Tous ces chiffres réunis donnent un total d'environ cent millions.

Cet ensemble de peuples est, malheureusement, loin de former un tout homogène. Les Slaves du Sud sont séparés des Tchèques par les Allemands d'Autriche, des Slovaques et des Polonais par les Hongrois qui se sont établis, pour ainsi dire, au cœur même du monde slave; des différences de religion divisent et irritent les uns contre les autres les membres d'une même famille. Dans le conflit des Russes et des Polonais, le fanatisme religieux joue un rôle plus grand encore que l'idée nationale; le groupe serbo-croate comprend des catholiques, des orthodoxes et des musulmans. Les Wendes, qui ne sont que 140 000, ont trouvé le moyen d'appartenir à deux sectes différentes, et d'avoir deux orthographes. Dans le pays qui offre, au premier abord, la configuration la plus nette et l'unité géographique la plus incontestable, trois millions et demi de Tchèques

sont tenus en échec par deux millions d'Allemands. « Les Slaves, a dit un écrivain grec du moyen âge, sont une nation anarchique. » Leur histoire tout entière démontre la vérité de cet aphorisme; cet esprit d'anarchie s'étend jusqu'à la littérature. Au lieu de se grouper autour de quelques dialectes bien choisis, elle s'éparpille dans une foule d'idiomes, dont quelques-uns sont réellement impropres aux grandes productions. Quatre langues principales se partagent aujourd'hui le monde littéraire slave. Ce sont : le russe, le polonais, le tchèque ou bohême, et le serbe. Autour de ces idiomes gravitent des idiomes secondaires qui finiront, sans doute, par se laisser absorber par eux. Il est possible, cependant, que les Bulgares arrivent à créer une littérature nationale [1].

II

Pour qui veut s'initier au monde slave, il est à peu près indispensable d'apprendre au moins l'une des langues slaves; mais notre littérature, comme toutes celles des nations occidentales, est encore fort pauvre en moyens d'étude.

Les Allemands, si impartiaux et si érudits quand il s'agit de peuples morts, ont trop d'intérêt à calomnier les Slaves pour qu'on puisse se fier à eux. C'est aux Slaves eux-mêmes qu'il faut demander la clé de leur histoire et le secret de leur destinée. Mais l'étude de leurs langues n'est pas aussi accessible que celle de

1. Ils y sont en effet arrivés, et la jeune littérature fait preuve d'une très louable activité; on n'osait pas espérer ce résultat en 1873

l'anglais ou de l'italien. Certains idiomes, par exemple, n'ont en français ni grammaire, ni dictionnaire.

Ceux qui veulent tirer profit de leur travail pour la politique et pour le commerce feront bien de concentrer d'abord leur attention sur l'idiome russe. La grammaire de Reiff et le grand dictionnaire de Makarov [1] suffiront aux personnes qui ont quelque habitude de la linguistique. Pour la prononciation, dont les caprices rappellent ceux de l'anglais, il est nécessaire de s'adresser à un indigène ou à une personne ayant vécu dans le pays. La connaissance de la langue russe devient chaque jour de plus en plus nécessaire; elle offre des débouchés au commerce, à l'industrie, aux carrières libérales. Nos exportations en Russie sont considérables; les fabriques réclament des ingénieurs étrangers; certaines professions, telles que la médecine, l'enseignement secondaire et supérieur n'arrivent point encore à recruter en Russie tout leur personnel; il y aurait tout intérêt à les faire occuper par des Français, ne fût-ce que pour les fermer aux Allemands. Dans la diplomatie, les postes de Pétersbourg, de Moscou, d'Odessa, devraient évidemment être pourvus de personnes sachant le russe.

Ajoutez que la Russie possède une littérature périodique des plus actives; elle compte un grand nombre de revues mensuelles riches en travaux de tout genre. L'ignorance de la langue interdit à nos savants l'accès d'une foule de matériaux importants, notamment pour l'étude du monde oriental.

Après la langue russe, le seul idiome slave qui offre de l'intérêt au point de vue diplomatique est le serbe [2];

1. Librairie Maisonneuve.
2. Il faut ajouter aujourd'hui le bulgare.

mais il n'existe en français ni grammaires, ni vocabulaires [1]. Le serbe est parlé dans des pays où nous avons un certain nombre de consulats (à Belgrade, à Mostar, à Saraievo, à Cettigne) [1]. La Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine offrent aux ingénieurs de riches débouchés [2]. Les Allemands s'infiltrent peu à peu dans ces contrées, qui sont portées vers la France, malgré les maladresses séculaires de notre politique [3]. Le jour où l'on voudra que notre diplomatie rende tous les services qu'on est en droit d'exiger d'elle, on devra nécessairement instituer pour le russe et le serbe un enseignement analogue à celui qui existe pour les idiomes de l'Orient.

Le polonais et le tchèque ont moins d'importance au point de vue international; nous n'avons qu'un seul consulat dans les pays de langue polonaise; nous n'en avons point encore en Bohême [4]. En revanche, la Pologne offre peut-être la plus riche et la plus complète des littératures slaves; la Bohême, pays d'historiens et de philologues, présente des travaux remarquables. Pour le polonais, nous avons, en français, des grammaires et des dictionnaires; la langue tchèque est restée longtemps inaccessible sans l'intermédiaire de l'allemand. Dans ces dernières années les Tchèques ont songé à publier des dictionnaires français-bohêmes et bohêmes-français. Une grammaire fait encore défaut. Il faut,

1. Nous avons maintenant deux grammaires : celle de Hecquard (librairie Leroux) et de Parcic, traduite en français par M. Feuvrier (librairie Leroux). Nous avons également un dictionnaire et une grammaire bulgares français.

2. Le traité de Berlin les y a définitivement établis.

3. On en peut dire autant de la Bulgarie, qui n'existait pas encore en 1873.

4. Un consul vient d'être enfin établi à Prague (1897).

aujourd'hui plus que jamais, que les Slaves et la France se rapprochent et jettent, pour ainsi dire, un pont par-dessus l'Allemagne.

Les autres dialectes slaves sont plutôt du domaine de la philologie que de la littérature proprement dite. C'est une étude de luxe que les spécialistes seuls pourront se permettre. Il ne faut pas croire que l'on sache toutes les langues slaves pour en posséder une quelconque. Des panslavistes, plus enthousiastes que philologues, affirment que tous les Slaves s'entendent entre eux sans avoir étudié leurs grammaires respectives ; sans doute, ils peuvent comprendre certains mots usuels ; mais la réalité est qu'un Tchèque et un Russe, s'ils veulent suivre une conversation, sont obligés de la tenir en allemand ou en français.

La similitude, parfois littérale, des formes et des mots, loin de faciliter l'intelligence des textes, la complique de difficultés d'autant plus redoutables, qu'au premier abord on ne les soupçonnait pas. C'est ainsi, pour emprunter un exemple à notre langue, que le mot allemand *ross*, qui désigne un noble destrier, correspond au français *rosse*, qui est, comme on sait, la plus grosse injure que l'on puisse adresser à un cheval. Les faits de ce genre amènent, dans les relations entre les Slaves, les *quiproquo* les plus bizarres. Je me rappelle avoir rencontré un jour, à la frontière de Russie, un Slovaque qui se rendait à Saint-Pétersbourg ; persuadé par quelques slavomanes de son pays que tous les Slaves se comprennent entre eux, il entama avec un fonctionnaire moscovite une conversation dont celui-ci ne comprit pas le moindre mot. Je me trouvais là, heureusement, pour servir d'interprète. Je n'étais point Slave de naissance, mais j'avais étudié des grammaires et des voca-

bulaires, ce que n'avaient fait ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs.

Aux langues vivantes que nous venons de signaler, il convient d'ajouter une langue morte, qui joue chez les Slaves un rôle analogue à celui du latin chez nous, le slavon ou slave ecclésiastique (*kirchenslawisch*), que l'on appelle aussi *paléo-slave*. Cet idiome n'est point, comme on pourrait le croire, une langue mère d'où dérivent les idiomes slaves modernes, c'est simplement une sœur aînée, peut-être l'ancienne langue des Slaves Bulgares, dans laquelle l'apôtre Cyrille traduisit les Écritures au IXe siècle.

Adoptée tour à tour par les différents peuples orthodoxes (Bulgares, Russes, Serbes), elle prit sous la plume des copistes des formes ou des vocables qui lui étaient primitivement étrangers. Aussi est-il peu de monuments où l'on puisse se flatter de la trouver dans sa pureté primitive. Le plus ancien en Russie est l'Évangile dit d'Ostromir, écrit en 1057 pour un magistrat de Novgorod-la-Grande. A partir du XIIIe siècle et du XIVe siècle, les manuscrits sont fort nombreux; dans les pays slaves on fait chaque jour des découvertes intéressantes au point de vue de la religion, de l'histoire et de la philologie. Un manuscrit paléo-slave, écrit jadis à Prague, envoyé à Constantinople à la suite des guerres hussites, fut acheté par le cardinal de Lorraine en cette ville, et donné par lui à l'église cathédrale de Reims. Comme personne ne pouvait comprendre les caractères mystérieux tracés sur ce parchemin, on lui prêta des vertus particulières, et il devint le texte officiel de l'Évangile sur lequel les rois prêtèrent le serment du couronnement.

Une des particularités de cet Évangile, c'est qu'il est

écrit en deux caractères différents; il y a en effet deux anciens alphabets slaves, l'un dit *cyrillique* (du nom de son inventeur présumé, saint Cyrille), l'autre dit *glagolitique*, dont l'origine prête encore à diverses conjectures.

Chez les Bosniaques catholiques, l'alphabet cyrillique prit au XVI[e] siècle quelques formes nouvelles; l'alphabet glagolitique, employé dans un certain nombre de manuscrits, n'est plus en usage aujourd'hui que dans quelques parties de la Dalmatie. L'alphabet russe dérive de l'alphabet cyrillique, avec lequel il a le même rapport que le caractère romain avec le gothique. Les autres peuples slaves ont adopté l'alphabet latin, complété par des signes diacritiques particuliers. Cependant, en Bohême, en Moravie, en Silésie et en Saxe, on imprime encore en caractères allemands des livres populaires. Ainsi, même au point de vue de l'alphabet, le monde slave est bien loin de l'unité.

Je ne puis donner ici une idée de l'ensemble des littératures slaves, ou de chacune en particulier. Toutes, sauf la littérature slavonne, offrent un élément populaire précieux au point de vue poétique et mythologique. Toutes ont un fonds de chansons et de contes que d'innombrables publications n'ont point encore réussi à épuiser; les contes, quand on les aura suffisamment étudiés, jetteront un jour nouveau sur certains côtés de la mythologie indo-européenne; les poèmes populaires se présentent sous un double aspect: chants héroïques, idylles amoureuses. La poésie héroïque populaire a disparu de bonne heure chez les peuples soumis à l'influence du latinisme; la Pologne et la Bohême l'ignorent absolument; en revanche, les pays orthodoxes, la Russie, la Serbie, la Bulgarie offrent

des cycles entiers de poèmes héroïques. MM. Dozon et d'Avril ont traduit les poèmes serbes et bulgares. M. Rambaud nous a fait connaître la Russie épique. Un savant anglais, M. Ralston, a résumé les contes et les chants populaires. On a traduit aussi des chansons populaires; mais, dépouillées de leur musique originale et de leur langue essentiellement gracieuse et poétique, ces idylles délicates deviennent dans la traduction ce que devient dans un herbier une fleur desséchée. On en retrouve les formes; mais il faut en deviner le charme, la couleur et le parfum. A côté de la poésie populaire, chaque pays slave a eu, dans la limite des circonstances, une littérature savante qui mérite d'occuper l'attention. La Bohême a l'honneur d'annoncer la réforme par les écrits de Jean Hus, que les Allemands revendiquent en vain : Hus fit pour le tchèque ce que plus tard Luther devait faire pour l'idiome germanique; le xve, le xvie et le xviie siècles présentent une forte génération de moralistes, de théologiens et de poètes.

La Pologne, plus foncièrement catholique que la Bohême, débute plus tard dans l'application de la langue populaire; mais elle produit des poètes éclatants, dignes de l'antiquité classique. Aujourd'hui encore, la poésie polonaise, inspirée par les malheurs de la patrie, pénétrée d'un mysticisme étrange et poignant, peut bravement soutenir la comparaison avec les écoles de France, d'Allemagne et d'Angleterre [1]. On cite toujours le nom de Mickiewicz; mais il n'est pas seul,

1. Ces lignes figurent dans l'édition de 1873. Elles ont évidemment échappé au correspondant d'une Revue de Varsovie qui affirmait que j'avais « exclu la Pologne du monde slave ». (Voir plus haut l'Introduction.)

et ses rivaux ou ses disciples constituent toute une légion. L'éloquence sacrée, le théâtre, occupent une belle page dans la littérature polonaise; la Bohême a vu aussi depuis 1830 surgir une brillante génération de poëtes qui ont entrepris de chanter les gloires du passé et les espérances de l'avenir; mais elle est surtout le pays des critiques, des philologues et des historiens.

En Russie, les circonstances politiques d'une part, de l'autre l'usage du slavon, langue hiératique, ont retardé le développement de la littérature nationale; mais elle n'a rien perdu pour attendre. Épurée et réglementée par Lomonosov, au siècle dernier, la langue russe s'enorgueillit déjà d'une longue série de grands écrivains, depuis Krylov, qui rivalise avec La Fontaine, jusqu'à Tourgueniev, et à Tolstoï. Les traductions du russe sont nombreuses en France; mais on ne les apprécie pas suffisamment, faute de connaître le pays qui inspira les auteurs des ouvrages originaux. Chez les Slaves du Sud, on rencontre deux courants différents : chez les catholiques, l'idiome national est cultivé dès le XVIe siècle sur les côtes de la Dalmatie, notamment à Raguse, qui voit fleurir une brillante école poétique; chez les orthodoxes, soumis de bonne heure au joug musulman, l'idiome slavon, après avoir produit des œuvres de droit et de théologie, a cédé fort tard la place à la langue populaire; les deux éléments serbe et croate se sont rapprochés depuis 1830. Agram et Belgrade sont aujourd'hui le théâtre d'un mouvement littéraire qui serait plus fécond encore si la différence des religions et des alphabets n'en contrariait, dans une certaine mesure, le développement.

Assurément ces littératures, même prises toutes ensemble, ne sauraient rivaliser avec celles de l'Occi-

dent; mais elles les surpassent par le nombre et l'intérêt des productions populaires; elles possèdent des individualités qui, sans pouvoir être opposées aux Dante, aux Molière, aux Gœthe, aux Shakespeare, tiennent une place honorable parmi les représentants du génie humain. Au point de vue scientifique, les Slaves détiennent encore le secret d'une partie de nos mythes; au point de vue politique, ils sont les alliés nécessaires de notre race; ils ont moins de passé que nous; ils ont peut-être plus d'avenir.

III

Malheureusement, la difficulté grammaticale des langues slaves n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à l'étude des peuples parmi lesquels ces langues sont parlées.

Le conflit des dogmes, des idées et des passions est si violent dans le monde slave et autour de ce monde, qu'il faut s'armer d'une triple cuirasse d'airain et de sang-froid avant d'y pénétrer. Premier principe : ne croyez jamais les Allemands quand ils parlent des Slaves, et réciproquement. Deuxième principe : ne croyez jamais les Polonais quand ils perlent des Russes, ni les Russes quand ils parlent des Polonais; défiez-vous des orthodoxes lorsqu'il s'agit des catholiques, et *vice versa*. La passion politique et religieuse a tellement envahi toutes les choses slaves qu'il n'y reste plus de place, ou presque pas du moins, pour la science pure et le libre examen. Or, qui jusqu'ici s'est occupé des peuples slaves en dehors d'eux, en apportant à cette étude l'impartialité et les lumières suffisantes?

On peut comparer celui qui veut s'engager à fond dans ces études au voyageur qui entreprend de visiter une de ces forêts vierges de l'Amérique, où les lianes, les ronces et souvent aussi les bêtes venimeuses se pressent dans les jambes du hardi pionnier, aveuglent ses yeux et l'obligent, bien malgré lui, à rebrousser chemin, après quelques tentatives infructueuses. Rappelez-vous les beaux vers de Dante, au début de l'*Inferno* :

Mi ritrovai per una selva oscura....
. . . .
Questa selva selvaggia, ed aspra e forte
Che nel pensier rinnova la paura....

Cette forêt obscure, âpre et dure, dont le seul souvenir éveille la terreur, représente assez bien le monde slave. Et, phénomène singulier, dont on ne doit, espérons-le, tirer aucune conséquence pour l'avenir, les premiers qui chez nous s'y sont engagés y ont perdu leur raison. Mickiewicz, le grand poète polonais, le plus grand peut-être du XIXe siècle, après avoir, pendant trois ans, occupé avec un éclat incomparable la chaire de littérature slave, dont la création fera éternellement honneur à M. Cousin, Mickiewicz, qui constituait, avec MM. Michelet et Quinet, un triumvirat dont on ne perdra pas de longtemps la mémoire, est allé s'égarer dans les folies mystiques et malsaines du *Messianisme*.

Rien de navrant comme les deux derniers volumes de son cours sur les Slaves, où l'on voit cette noble et belle intelligence s'obscurcir peu à peu et s'enfoncer graduellement dans la région des rêves et des hallucinations. Le gouvernement français dut suspendre, en

1845, des leçons qui ne pouvaient servir qu'à égarer les auditeurs. Par bonheur, il se trouvait alors un Français qui, le premier, avait entrepris, malgré une connaissance insuffisante des divers idiomes, d'étudier l'ensemble des questions slaves, Cyprien Robert, l'auteur d'un excellent livre sur les Slaves de Turquie, et de bons articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*. On put espérer un instant que Cyprien Robert allait naturaliser parmi nous ces études encore si nouvelles; il n'avait pas l'éclat de Mickiewicz, mais une certaine solidité, et une clarté qui sera toujours le meilleur apanage de l'esprit français. Malheureusement un beau matin il disparut. Personne n'a jamais su ce qu'il est devenu, ni le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, ni l'honorable professeur qui lui a depuis succédé. On m'a assuré qu'il était parti pour l'Amérique, à la recherche de l'Icarie. La chaire jouait de malheur : des deux premiers professeurs, l'un s'était englouti dans les théories messianiques, l'autre dans je ne sais quelles doctrines extra-humanitaires. La chaire était mal vue dans beaucoup de régions. Le bon sens, l'érudition, la modestie du professeur qui l'occupe aujourd'hui, M. Alexandre Chodzko, dont je dirais plus de bien encore s'il n'avait été mon premier maître, ont évidemment réconcilié avec elle les esprits les plus ombrageux[1]. Cependant cette chaire a encore donné lieu, il y a quatre ans [2], à un acte officiel, que j'ai d'autant plus le droit de juger sévèrement aujourd'hui, que je l'avais dénoncé et combattu au moment même où il allait s'ac-

1. M. Chodzko a pris sa retraite en 1884. (Voir, sur l'histoire de la chaire du Collège de France, *Russes et Slaves*, 2e série, p. 238.)

2. En 1868.

complir. La chaire de Mickiewicz, depuis sa fondation, avait porté le titre de *Chaire de langue et de littérature slave*; suivie par quelques studieux auditeurs, elle se livrait paisiblement à des études de grammaire et de littérature, lorsqu'un journaliste imagina de la dénoncer au monde comme un foyer de panslavisme, comme le plus solide point d'appui et le meilleur auxiliaire de la politique moskovite (avec un *k*, s'il vous plaît). Le titre de cette chaire favorisait l'ambition moskovite, attendu qu'il semblait reconnaître l'existence d'une seule langue slave, etc. Sur ce thème, le rédacteur en question écrivit une pétition qu'il adressa au Sénat; le Sénat fit à cette élucubration l'honneur de la discuter sérieusement; l'illustre assemblée, dont je parle avec tout le respect que l'on doit aux pouvoirs tombés, examina la pétition et la renvoya au ministre de l'instruction publique. Il n'y avait, dans tout le Sénat, qu'un seul homme qui eût un peu étudié les choses slaves, feu Mérimée; mais il avait trop de bon sens et de scepticisme pour se fourvoyer dans les discussions de ses collègues. Le ministre, M. Duruy, fit bon accueil à la pétition, et le Corps législatif aussi. Résultat définitif : la chaire du Collège de France vit changer son titre de *Chaire de langue et littérature slave* contre celui de *Chaire de langue et de littératures d'origine slave*. Le pétitionnaire et quelques Polonais, plus patriotes que sensés, se frottaient les mains; ils croyaient avoir porté un coup mortel à la Russie et sauvé la civilisation européenne. Ils raisonnaient ou déraisonnaient ainsi : Qu'est-ce que le panslavisme? La tendance qu'ont tous les peuples slaves à se grouper autour de l'État moskovite. Démontrons aux Slaves que les Moskovites ne sont pas des Slaves; le panslavisme est à jamais

impossible [1]. Ils croient, ces bons Slaves, que la Russie a une littérature slave, erreur : elle est tout simplement *d'origine slave.* Comprenez-vous la nuance? Malheureusement les Slaves ont la tête dure; ils prétendent n'avoir pas besoin des conseils d'un rédacteur parisien peu expert d'ailleurs *in slavicis* pour régler leurs aspirations et leur destinée. Ils poussèrent même l'impudence jusqu'à faire des gorges chaudes de notre naïveté, et je fus assez froissé naguère, il m'en souvient, de voir comme on se moquait de nous dans les journaux d'Agram, de Prague et de Moscou.

Évidemment le pétitionnaire était de bonne foi quand il croyait sauver l'Europe et la France d'un effroyable cataclysme, en substituant un pluriel à un singulier. La confusion des idées est telle chez nous en matière étrangère, que toutes les aberrations sont possibles. Pour moi, j'ai pris depuis longtemps la devise d'Horace, *nihil admirari.* Je dois ajouter que l'opinion publique a été égarée chez nous par le zèle excessif d'un certain nombre de Polonais, dont le patriotisme est aussi respectable que leur partialité peut être suspecte. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience.

Il y a cinq ans, à pareille époque [2], je publiai, à Paris, un livre intitulé : *Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme.* C'était un travail d'érudition, une thèse de doctorat; je m'étais efforcé de me placer au point de vue de la science pure et de l'indifférence absolue; c'est dire que je ne m'associais ni aux passions des Russes, ni à celles des Polonais, ni au fanatisme des ultramontains, ni à l'intolérance des

1. Ce mot de panslavisme aujourd'hui démodé nous a joué de bien mauvais tours. Voir plus haut.

2. En 1868.



orthodoxes. Le livre était dédié à Mgr Strossmayer, dont le monde chrétien a pu apprécier depuis le libéralisme. Eh bien! mon livre avait à peine paru qu'un journal publia contre lui un certain nombre d'articles furibonds (inspirés par quelques fanatiques polonais) où il dénonçait l'ouvrage comme ayant été écrit *pour favoriser la propagande moscovite* (*sic*). Si j'avais parlé de l'ancienne unité liturgique des Slaves, c'était évidemment que je voulais la rétablir dans l'avenir! Si je racontais l'histoire du grand empire slave du x[e] siècle, c'était pour le restaurer au XIX[e]! Bref, il ne manquait à l'article que l'indication précise des roubles et kopecks que j'avais dû toucher pour répandre chez les Slaves les doctrines pernicieuses du panslavisme. Il semblait, à voir la passion avec laquelle on m'attaquait, que les Slaves n'eussent attendu que l'apparition de mon livre pour acquérir des notions précises sur leur passé et sur leur avenir politique et littéraire. Mais voici qui est plus curieux : tandis que j'étais dénoncé et insulté en France comme agent moskovite, mon livre arrivait en Russie, et, comme c'était en somme un fait assez nouveau qu'un ouvrage français d'érudition sur des questions slaves, il était l'objet d'une étude assez attentive. Une des principales Revues russes, l'organe officiel du ministère de l'Instruction publique, lui consacrait, par la main d'un professeur de Kharkov, un article très approfondi. Le rédacteur français, ignorant des choses slaves, n'avait guère trouvé que des injures à m'adresser: le professeur russe, homme très compétent, me soumettait des observations sérieuses et de graves critiques, et me reprochait, en termes fort courtois d'ailleurs, de m'être laissé entraîner par le *fanatisme polonais et catholique*. Ainsi, les deux partis se renvoyaient mon livre;

jamais je n'ai eu plus sérieusement conscience de mon impartialité. Ne croyez pas cependant que ceux qui voient du panslavisme partout se soient laissé convaincre par le langage de la Revue russe. « Nous savons, disent-ils d'un air profond, combien la Russie est habile; elle cache son jeu; elle fait attaquer le livre de l'écrivain français dans un organe officiel, afin de mieux dissimuler sa complicité avec l'auteur. » Si ce langage n'a pas été tenu, il a certainement dû l'être.

Je pourrais citer bien plus d'un fait analogue. Mais je crois inutile d'insister. Les difficultés mêmes dont je parle prêtent aux études slaves je ne sais quel attrait irritant. On éprouve un certain plaisir à garder son sang-froid au milieu de tant de passions diverses, à s'en faire l'interprète et le traducteur.

LES SLAVES DU SUD ET LEUR LITTÉRATURE[1]

I

Le nom de Slaves du sud (Jougo-Slaves) a deux acceptions différentes : dans son acception la plus étroite il ne désigne que les Croates et les Serbes ; dans la plus large, il embrasse les Bulgares, les Serbes, les Croates et les Slovènes. C'est dans ce dernier sens que nous l'emploierons. Les quatre peuples que nous venons de nommer diffèrent par certaines particularités d'idiome, de religion, d'histoire. Néanmoins, la situation géographique, l'idée d'une solidarité morale, politique et littéraire établissent entre eux des liens intimes. L'ensemble de leurs littératures peut s'appeler littérature jougo-slave, de même que l'on a pu, sans aucune arrière-pensée de panslavisme politique ou autre, appeler, grâce à une figure de rhétorique, littérature slave l'ensemble des littératures slaves.

D'après les statistiques les plus autorisées, les douze millions de Jougo-Slaves se répartissent ainsi : Serbes

1. Leçon d'ouverture d'un cours libre professé à la Sorbonne en 1868.



et Croates, de quatre à cinq millions; Slovènes un million deux cent mille; Bulgares, au moins cinq millions [1]. Les Serbes et les Croates, malgré la différence des alphabets et des dialectes, ne parlent en réalité qu'une seule et même langue : le slovène sert de transition entre les idiomes slaves du sud et ceux du nord. Les Bulgares ont une langue à eux. Les peuples jougoslaves occupent un espace très étendu. De Goritz à Temesvar au nord, d'Antivari à Thessalonique au sud, ils dominent les bassins de la Save, de la Drave, du Danube inférieur, les Alpes et le Balkan.

Ils occupent l'Istrie, la Carniole, une partie de la Carinthie et de la Styrie, la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie avec ses frontières militaires, une partie du Banat, la principauté de Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, la Bulgarie. Ils confinent aux Italiens, aux Allemands, aux Magyares, aux Turcs, aux Grecs et aux Albanais. La place qu'ils paraissent occuper dans l'histoire ne répond pas à l'étendue de leur territoire. Mais leur histoire nous est cachée le plus souvent par celle des nations voisines, et nous n'avons pas le droit de la juger d'après notre ignorance.

C'est vers l'époque de la chute de l'empire romain que les Slaves apparaissent dans les régions du Danube, et commencent à occuper les pays habités jusqu'alors par les peuples thraco-illyriens et par les Grecs. Peut-être les recherches archéologiques et ethnographiques démontreront-elles prochainement qu'ils existaient depuis longtemps dans ces contrées. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au IVe siècle on les voit déjà lutter contre les Goths; qu'un peu plus tard ils figurent dans les

1. Chiffres de 1868.

armées d'Attila et dans celles des empereurs byzantins. Bientôt les Slaves ne se contentent pas d'un rôle secondaire, ils occupent les deux Mœsies, et le nom de Slavinie (Σκλαβηνια) donné par les chroniqueurs à une partie de l'ancienne Macédoine prouve que l'empire d'Orient se vit obligé de compter avec eux.

Vers le VI[e] siècle, d'autres Slaves, chassés par les Avares, s'établissent dans la Pannonie, où peut-être ils retrouvèrent des colons de leur race. C'est d'eux que sort le peuple slovène. Divisés en tribus comme presque tous les peuples slaves, les Slovènes furent facilement soumis, d'abord par les Avares, ensuite par les Francs. Effrayé par les attaques répétées des Avares, l'empereur Héraclius, au début du VII[e] siècle, appelle pour leur résister les Croates et les Serbes, établis alors au pied des Carpathes. Il leur concède des terres sur les bords de la Save et du Danube; il en fait une sorte de Marche slave contre les barbares. Parents par la race et par la langue, les deux peuples forment des États démocratiques et fédératifs sous la suzeraineté de Byzance. Ainsi, dès leur début en Europe, ils apparaissent comme les défenseurs de la chrétienté contre la barbarie asiatique. Ce noble rôle, ils le gardent durant toute leur histoire, ils le continuent encore aujourd'hui; mais leur organisation trop libérale aboutit fatalement à l'anarchie, et compromet le développement de leur nationalité. En vain, au VII[e] siècle, le prince Samo essaie de grouper ses compatriotes contre les Francs, sa tentative échoue. C'est un peuple touranien qui vient fonder le premier État fort chez les Slaves du sud. Les Bulgares, originaires des bords de la mer Noire, pénètrent chez les Slaves de Macédoine; ils sont bientôt absorbés par eux et acceptent leur langue. Du mélange des deux

peuples naît l'État bulgare, qui, à travers diverses vicissitudes, durera jusqu'à la bataille de Nicopolis (1396), et compte parmi ses chefs d'illustres souverains : le tsar Siméon, Asen, le noble et glorieux Asen, suivant la chronique byzantine, dont le peuple bulgare, malgré cinq siècles d'esclavage, n'a pas encore perdu la mémoire.

L'État serbe se constitue après une longue période d'enfantement sous la dynastie des Némanias. Elle donne à la Serbie sept rois et deux tsars, dont le plus célèbre, Étienne Douchan, conquérant et législateur, peut être appelé, avec raison, le Charlemagne de l'Orient. Tombé en 1389 à Kossovo avec Lazare, cet État renaît avec Karageorges au début du XIXe siècle. Il est aujourd'hui l'orgueil et l'espoir des Slaves du sud. D'ailleurs, même après Kossovo, la race serbe a su trouver dans le Monténégro une citadelle inaccessible : elle y garde pendant des siècles les germes de sa future indépendance.

La Croatie, malgré le voisinage des Allemands et des Magyares, devient un État indépendant. Elle se convertit de bonne heure au christianisme.

Au XIe siècle, le prince Zvonomir obtient du pape la couronne royale. L'État croate n'est pas, comme on l'imagine peut-être, un ensemble de hordes barbares sauvages et indisciplinées; c'est un royaume organisé avec une hiérarchie civile et religieuse. S'il emprunte à l'empire romain ou germanique une partie de sa constitution, il garde cependant les idées démocratiques et libérales, si chères à la race slave : les Slaves, suivant le mot de Tacite, semblent toujours préférer les périls de la liberté à la sécurité de l'esclavage. Le trône est héréditaire dans la famille régnante, mais le peuple

garde son droit d'élection. Dès le x[e] siècle, les chefs croates avaient reçu tantôt de Byzance, tantôt de l'Occident leur titre royal. Zvonimir le tient directement du pape; il est couronné en 1076 à Spalato par l'archevêque et reçoit du Saint-Père l'étendard et l'épée. Autour du souverain se groupent, non pas comme chez les Germains, les guerriers, mais les propriétaires du sol, les *vlastela*. Il a sa cour, ses hauts dignitaires, le palatin, le chancelier, le majordome, le chambellan, l'échanson, l'écuyer; il a sa liste civile. Il réside ordinairement à Belgrade (aujourd'hui Zara-Vecchia) en Dalmatie. Les principaux magistrats du pays sont les bans, les joupans, les centeniers; ils gouvernent les provinces douées d'une large autonomie. Des assemblées nationales décident les grandes questions de paix et de guerre ou de législation. Les assemblées provinciales et municipales règlent les questions intérieures. L'esclavage est inconnu. Le clergé a pour chef l'archevêque de Spalato, archevêque de Dalmatie et de Croatie. Il jouit d'une légitime influence et consacre ses soins à l'éducation du peuple.

Au début du XII[e] siècle, à l'extinction de la dynastie nationale, la couronne passe sur la tête du roi de Hongrie, mais l'acte du couronnement stipule expressément les libertés de la Croatie : il n'y a entre les deux États qu'une union personnelle; c'est sur ce principe que se développe le droit public de la Croatie, et c'est faute de le connaître que l'on ne peut comprendre les questions encore pendantes entre la Hongrie et la Croatie[1]. D'ailleurs, si elle disparaît en apparence de

1. La transaction intervenue entre la Hongrie et la Croatie n'a pas, comme on le croit volontiers, résolu ces questions.

la scène de l'histoire, la Croatie ne cesse pas d'y jouer son rôle. Comme la Pologne et la Bohême au nord, elle est au midi la sentinelle avancée de l'Europe contre l'invasion asiatique, elle est le rempart de la chrétienté contre les Turcs : *Antemurale Europæ contrà immanissimum nominis christiani hostem.* Après avoir lutté à son début contre les Avares et repoussé les Tartares, elle luttera sans relâche contre les Turcs; ils feront flotter l'étendard du Prophète sur les murs de Bude, mais non pas sur ceux d'Agram.

La Dalmatie tombe aux mains des Vénitiens; mais Raguse, la Venise slave, garde son indépendance, et devient l'asile florissant du commerce, de la littérature et des arts.

Certes, à en juger par cette rapide esquisse, la destinée des Slaves du sud n'a pas été des plus heureuses; mais il faut se rendre compte de tous les obstacles contre lesquels ils avaient à lutter. Ils ont tour à tour vu fondre sur eux les Francs, les Italiens, les Magyares, les Grecs, les Tartares et les Osmanlis. Ne leur a-t-il pas fallu une vitalité merveilleuse pour résister à la force absorbante d'ennemis si divers et si redoutables? N'est-il pas bien remarquable qu'en des circonstances si difficiles ils aient pu développer une civilisation nationale et se créer une place, humble, sans doute, mais honorable parmi les peuples européens?

II

De tous les peuples jougo-slaves, c'est le peuple bulgare qui est aujourd'hui réduit à la plus infime condition. C'est lui qui cependant a été le précurseur et

l'initiateur des autres. C'est de Thessalonique que partent, au IXe siècle, les deux apôtres slaves, Cyrille et Méthode, pour évangéliser la grande Moravie[1]; c'est en langue bulgare que l'Écriture est traduite pour la première fois. Jusque-là les Slaves n'avaient eu d'autre littérature que le vaste trésor de leurs chants populaires; ils ne connaissaient qu'une écriture rudimentaire. Cyrille et Méthode inventent un alphabet et font entrer la langue slave dans la vie littéraire. Ils laissent, eux et leurs disciples, un grand nombre de livres religieux. Cette littérature ecclésiastique trouve un protecteur éclairé dans la personne de Siméon, le premier tsar de Bulgarie, qui prend lui-même place parmi les écrivains slaves. Après son règne, une secte s'élève en Bulgarie, celle des Bogomiles, qui donne naissance à une vaste et curieuse littérature, celle des livres dits *apocryphes*. Mêlant au dogme chrétien les doctrines manichéennes et les traditions défigurées de la mythologie païenne, leurs livres ne sont pas moins précieux pour l'histoire religieuse que pour l'étude des fables slaves et de la littérature grecque byzantine. On y retrouve les héros de tant de cycles épiques au moyen âge : Alexandre, Salomon, les vainqueurs de Troie. La critique a signalé d'intéressants rapprochements entre les livres apocryphes et quelques-uns des chants serbes et bulgares. Il est regrettable que la plupart des textes ne soient pas encore publiés.

Peu de temps après Cyrille et Méthode, on voit fleurir chez les Slaves du sud deux alphabets. L'un, dit *cyrillique*, le plus connu des deux, se développe chez les

1. Voir notre livre *Cyrille et Méthode*, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme, Paris, 1868.

Bulgares; l'autre, dit *glagolitique*, fleurit chez les Croates et chez les Slovènes. Il s'emploie encore, aujourd'hui, sur les côtes de Dalmatie.

De la primitive littérature sacrée chez les Slovènes, il ne reste qu'un monument, le *Manuscrit de Frisingen*. On ne s'étonnera pas de cette rareté si l'on songe à la lutte qu'ils durent soutenir contre le germanisme. Certes, les Allemands ont le droit d'être fiers de leur civilisation; personne plus que nous ne l'admire et ne la respecte; mais il serait souverainement injuste, de la part des Allemands, de reprocher aux peuples voisins une indigence à laquelle ils les ont le plus souvent réduits, non pas, comme ils le prétendent trop volontiers, par la supériorité morale de la culture, mais par la supériorité matérielle de la force brutale.

La littérature glagolitique, étouffée si tôt chez les Slovènes, se développa plus librement chez les Croates. Elle eut à lutter contre les résistances du clergé latin; elle a laissé néanmoins de nombreux monuments politiques et religieux. On s'occupe aujourd'hui à les recueillir et à les publier : un grand nombre sont restés longtemps inédits.

La Serbie, sous la période des Némanias, atteint un haut degré de civilisation; il nous reste de cette époque des monuments encore admirés aujourd'hui, des médailles, des œuvres théologiques, historiques, des recueils de lois, dont le plus célèbre est le Code du tsar Douchan. L'influence religieuse détournait les esprits de la littérature populaire, et les modèles byzantins, les seuls que l'on connût, ne pouvaient, on le comprend, donner lieu à des œuvres qui leur fussent supérieures.

Au moment où la littérature serbe allait peut-être

entrer dans une nouvelle période, le désastre de Kossovo (1389) en arrête brusquement le développement. Tandis que la chute de Constantinople initie l'Occident aux littératures classiques et provoque la Renaissance, la Bulgarie et la Serbie voient s'appesantir sur elles les ténèbres de l'oppression musulmane. Mais le Monténégro garde son indépendance, accueille l'imprimerie, récemment découverte, dans ses libres montagnes, « dans son nid de libres faucons », comme dit la poésie populaire. Raguse offre une généreuse hospitalité aux Serbes opprimés. C'est dans ses murs et autour d'elle que se développera la littérature laïque des Slaves du sud, à partir du xve siècle.

Cette petite ville, qui ne compte aujourd'hui que sept ou huit mille habitants, était alors une république florissante comme le sont encore, au nord de l'Allemagne, Lubeck, Brême et Hambourg. Sa population est slave, de race serbe; elle s'appelle, en slave, *Dubrovnik*. Fondée par des colons romains sur les débris de l'ancienne Épidaure, elle reçut d'eux une Constitution aristocratique qu'elle conserva lorsque les Slaves se furent établis dans ses murs. Elle sut défendre son indépendance contre les empereurs grecs, les princes serbes et même contre sa puissante rivale, la république de Venise; au XIIIe siècle, elle dut cependant reconnaître la suzeraineté des doges; elle s'en délivra en 1358, mais pour passer sous le protectorat de la Hongrie. A la fin du XIVe et au début du XVe siècle, elle devient l'une des plus florissantes cités de la Méditerranée. Elle entre en relations commerciales avec Gênes, Messine, Syracuse, avec les princes serbes et bosniaques, plus tard avec les sultans ottomans; ses vaisseaux sillonnent toutes les mers; elle en compt

jusqu'à trois cents; elle fait entrer dans son trésor jusqu'à 7 millions de sequins; elle a des agents et des consuls dans toute la péninsule hellénique, en France, en Espagne; des colonies à Novi-Bazar, à Bucharest, à Andrinople. Son territoire s'arrondit par des acquisitions successives. Dans la ville seule, le nombre des habitants s'élève à quarante mille. Les progrès des Turcs ne nuisent point à son développement. Raguse accepte, au besoin, le protectorat de la Porte et continue son commerce: ses vaisseaux vont fonder des comptoirs en Perse, dans les Indes et jusqu'au nouveau monde. Au milieu du XVIIe siècle, un tremblement de terre renverse une partie de la ville; un grand incendie ajoute encore à l'horreur de cette catastrophe. Raguse se relève avec l'aide du pape, des villes italiennes et même du sultan; mais, sous l'influence des Jésuites, elle renonce aux idées de tolérance qui avaient, jusque-là, assuré sa fortune : elle interdit l'accès de son territoire aux Bosniaques orthodoxes. Cette mesure porte un coup funeste à son commerce. En vain Pierre le Grand intervient en faveur de ses coreligionnaires. En 1774, Raguse est obligée de céder à la force : l'amiral Orlov saisit ses vaisseaux, et la république est obligée de tolérer l'érection d'une chapelle orthodoxe. Napoléon arrive, la supprime d'un trait de plume, et crée un duc de Raguse. On sait le reste. Raguse, en 1815, tombe aux mains de l'Autriche, et le despotisme viennois l'étouffe dans son étreinte.

Raguse n'a pas été seulement grande par le commerce et la richesse; comme Venise, elle sut aimer et cultiver les lettres, les sciences et les arts : elle a sa place marquée dans l'histoire de la civilisation européenne. Dès la chute de Constantinople, elle accueille dans son

sein d'illustres réfugiés, les Chalkondyle, les Lascaris. Ils font chez elle de nombreux disciples.

La littérature se développe à Raguse sous un double aspect. Slaves par la race, ses habitants sont souvent contraints par les nécessités commerciales et diplomatiques de recourir à la langue italienne; ils cultivent aussi avec ardeur le latin, cette langue si chère à la Renaissance. Ceux d'entre eux qui écrivent en italien et en latin se font de bonne heure une réputation européenne. Tels sont le théologien Stoich, le poète latin Crievich, couronné à Rome à l'âge de dix-huit ans; au XVI[e] siècle, c'est un Ragusain, *Giorgio di Ragusa*, qui publie la première théorie du commerce : *Della mercatura e del mercante perfetto*. Un autre Ragusain, Getaldich, applique le premier l'algèbre à la géométrie dans son ouvrage : *De resolutione et compositione mathematica*. Banduri, de Raguse, le savant auteur de l'*Imperium orientale*, fut membre de notre Académie des inscriptions. Dans les sciences physiques et mathématiques, il suffira de citer le médecin Baglia et le célèbre mathématicien Boskovich, qui vécut longtemps à Paris et dont Lalande a fait l'éloge. On a publié, en 1841, une *Galerie des Ragusains illustres*; elle ne comprend pas moins de quarante-huit personnages. Quelques-uns, comme ceux que nous venons de citer, ont un caractère italien ou cosmopolite; mais il en est d'autres qui appartiennent en propre à la littérature slave. A Raguse fleurit une école dont quelques écrivains peuvent être comparés aux plus illustres de l'Italie. Jean Gundulich combine les éléments italien, slave et oriental dans son grand poème de l'*Osmanide*. Il y célèbre la lutte des chrétiens contre les musulmans; il chante la valeur des Polonais, ces intrépides chevaliers de la chrétienté. De rares

beautés, une versification harmonieuse, une langue admirable, place son poème à côté de la *Jérusalem délivrée*. Les œuvres de Gundulich eurent un tel retentissement que l'Italie elle-même s'en émut. Ferdinand II, duc de Toscane, voulut apprendre la langue illyrienne, et le jésuite Marin Gundulich, parent du poète, vint à Florence, où il l'enseigna pendant trois ans. Le rival de Gundulich, Palmotich, dans sa *Christiade*, surpasse Vida et annonce Klopstock. Au XVIII[e] siècle, le franciscain André Katchich s'inspire de la poésie populaire et écrit sur l'histoire de la nation slave un grand poème encore aujourd'hui populaire dans toute l'Illyrie. Telle était, à la fin du XVIII[e] siècle, la vitalité de la poésie slave à Raguse, que des étrangers eux-mêmes se mirent à la cultiver. Le fils d'un ambassadeur français à Raguse, Bruère Deriveaux, se distingue comme poète satirique sous le nom slave de Bruérovich. Phénomène curieux et qui prouve que Raguse n'était pas, comme on le croit trop volontiers, une colonie italienne.

III

L'histoire de Raguse montre clairement que la race slave n'est pas, en somme, aussi déshéritée qu'on se plaît à dire, et que si quelque chose lui a manqué jusqu'ici, ce n'est pas le génie, mais bien l'élément vital sans lequel le génie ne peut vivre, la liberté.

De la liberté civile et politique était née la littérature ragusaine. Des premières luttes de la liberté religieuse, c'est-à-dire de la réforme, naît la littérature slovène. Luther venait de créer la prose allemande; d'humbles prédicateurs traduisent la Bible en slovène, prêchent

et fondent une imprimerie à Lublania (Laybach). A côté des écrivains religieux apparaissent les grammairiens. Le réformateur Bohoricz écrit la grammaire de sa langue et la compare aux autres idiomes slaves, sans en excepter le ruthène et le moscovite. C'est là, je crois, le premier essai de panslavisme grammatical. Nous en aurons bien d'autres exemples. Les livres slovènes se multiplient, le peuple s'éveille; mais sa liberté ne sera pas de longue durée : les Habsbourgs et les jésuites, leurs dévoués instruments, se chargent d'y mettre bon ordre. En 1616, ils brûlent les livres par milliers à Laybach, comme ils feront plus tard à Prague et dans toute la Bohême. La littérature slovène est étouffée. Elle renaîtra avec la première aurore de la liberté sous Joseph II. Cette fois elle étend son cercle d'action, et commence à disputer sérieusement le terrain à l'allemand : les idées modernes pénètrent l'empire décrépit des Habsbourg. On traduit en slovène *le Mariage de Figaro*. Des poètes nationaux apparaissent; l'un d'entre eux, le plus grand, Vodnik, crée le journalisme slovène. Napoléon, en 1809, conquiert et organise les provinces illyriennes. Le slovène prend dans l'enseignement la place jusque-là occupée par l'allemand. L'Illyrie ressuscitée salue avec transport son libérateur. Vodnik écrit son ode la plus populaire : *le Réveil de l'Illyrie*.

On peut constituer un cycle épique avec les poèmes qu'a inspirés Napoléon depuis Hugo jusqu'à Manzoni, depuis Pouchkine jusqu'à Hérédia. Il n'est pas sans intérêt de voir les vers dans lesquels Vodnik acclame le César moderne. L'auteur se rattache à l'idée que l'Illyrie a de tout temps été slave. Voici en quels termes il fait parler sa patrie ressuscitée :

LE RÉVEIL DE L'ILLYRIE

Napoléon a dit : Réveille-toi, Illyrie. — Elle s'éveille, elle soupire. Qui me rappelle à la lumière?

O grand héros, est-ce toi qui me réveilles? Tu me donnes ta main puissante, tu me relèves.

Que te donnerai-je? Je regarde autour de moi : à peine puis-je reconnaître mes enfants.

Où sont Mésula et Terpo, mes villes? Emon, Kardona, à peine puis-je vous reconnaître.

Qui me rendra ces guerriers dont le chef spartiate eut jadis tant de terreur?

Depuis qu'existent nos neigeuses montagnes, depuis qu'elles sont à nous, notre gloire s'est répandue dans le monde entier.

Sur les rives du Pô, le vaillant Gaulois fit trembler dans ses murs Rome avec son grand empire!

Il fut puissant sur la mer l'Illyrien, tant que le Romain n'eut pas appris à construire des vaisseaux.

Avec le temps, le Romain entre en guerre, apprend l'art de la mer et subjugue Gaulois et Illyriens.

Pendant sept siècles il s'étend au large; il ne veut avoir pour voisin aucun Etat.

Du nord l'ouragan fond sur lui, et l'édifice s'écroule sous l'attaque de maîtres nouveaux.

Arrivent maintenant le Frank, le Goth sous le nom d'Allemand : l'Illyrie reste dans l'ombre, oubliée.

Quatorze siècles durant la mousse la recouvre. Aujourd'hui Napoléon lui ordonne de secouer sa poussière.

Le Grec et le Latin l'appellent l'Illyrie, mais tous ses fils l'appellent la Slovénie.

Le citoyen de Raguse, l'habitant du littoral, de Cattaro, de Goritsa, Pokupa, tous de leurs anciens noms s'appellent Slaves.

De tout temps c'est là qu'a vécu mon peuple; s'il en est quelque autre, dites-moi d'où il vient.

Avec Philippe et Alexandre nos pères ont eu de rudes guerres; sur la mer notre race a épouvanté les Latins.

Elle sera glorifiée, j'ose l'espérer. Un miracle se prépare, je le prédis.

Chez les Slovènes pénètre Napoléon; une génération tout entière s'élance de la terre.

Appuyée d'une main sur la Gaule, je donne l'autre à la Grèce pour la sauver.

A la tête de la Grèce est Corinthe, au centre de l'Europe est l'Illyrie.

On appelait Corinthe l'œil de la Grèce; l'Illyrie sera le joyau du monde.

Ces strophes ailées, dont notre pâle traduction indique à peine le mouvement lyrique, eurent dans toute l'Illyrie un immense retentissement.

Ainsi, à la fin du siècle dernier, le poète d'une humble tribu slave traçait à la France le programme d'une politique orientale vraiment juste et vraiment utile : délivrer l'Orient par les Slaves et par les Grecs; s'appuyer sur deux nationalités régénérées, dont l'amitié nous assurerait une précieuse alliance, tel était l'idéal de Vodnik. Faut-il ajouter que nous ne l'avons pas réalisé?

En 1815, les provinces illyriennes sont rendues à l'Autriche. Vodnik meurt dans la misère. Mais l'élan qu'il a donné ne s'arrêtera plus. Le journal *Novice*, fondé en 1843, en devient l'organe et l'expression. D'autres journaux se fondent à Klagenfurt (Celovec), à Marburg (Maribor), à Trieste, colonie italienne jetée parmi les Slovènes. Enfin, en 1863, s'établit à Lublania (Laybach) la *Matica Slovenska*, société littéraire à qui l'on doit déjà d'importantes publications. La littérature slovène puise d'ailleurs une force sans cesse renouvelée dans la littérature serbo-croate, avec laquelle elle est peut-être destinée à se confondre un jour.

IV

Chez les Croates, comme chez les Slovènes, c'est la réforme qui met en honneur la langue nationale. Grâce à Dieu, l'allemand n'avait pas pénétré en Croatie, et le clergé catholique fut bien obligé, pour combattre les prédicateurs protestants, de recourir à l'idiome illyrien. Aux XVI[e] et XVII[e] siècles, la Propagande imprime beaucoup d'ouvrages religieux en cette langue, alors si florissante à Raguse. Elle institue à Rome des censeurs pour l'illyrien; elle fait reviser la vieille liturgie slave, encore persistante sur le littoral dalmate; elle étend son action sur la Slavonie et sur la Bosnie turque. Cette littérature religieuse provoque le développement d'une littérature laïque. La décadence du latin comme langue politique, les tentatives des Hongrois pour lui substituer l'idiome magyare excitent les Croates à la culture de leur langue. Les monuments ragusains apprennent de quels raffinements elle était capable. Mais c'est la Serbie qui, par son insurrection, donne le véritable signal de la régénération politique et morale.

Sur les sommets des Alpes, un coup de fusil tiré par la main d'un chasseur imprudent suffit à déterminer une de ces avalanches qui font trembler la montagne jusqu'à ses fondements. Ainsi, le premier coup de fusil qui retentit dans les forêts de la Choumadia ébranla tout le monde jougo-slave.

Unis par la communauté d'origine et l'identité de langue, les Serbes et les Croates avaient été séparés de bonne heure par les circonstances politiques et religieuses. Ils s'étaient rapprochés depuis qu'au XVIII[e] siècle

de nombreuses colonies de Serbes étaient venues s'établir dans le sud de la Hongrie; mais ces colonies ne menaient qu'une vie incertaine et précaire, malgré les promesses solennelles des empereurs autrichiens. L'insurrection des Serbes, sous Karageorges, amena la délivrance d'une partie de leur nation. Tandis que Georges et ses vaillants compagnons arrachaient à l'oppression musulmane les contrées de la Serbie actuelle, l'immortel Karadjitch recueillait dans le peuple ces chants où revivent les désastres et les splendeurs passées de la nation serbe. Ce fut pour les Slaves du sud une soudaine et merveilleuse révélation. Le rival de Karadjitch, Dosithée Obradovitch, crée la prose serbe. Jusque-là, on ne s'était servi que d'un slavon plus ou moins corrompu. La renaissance de la littérature serbe s'affirme en Hongrie par la fondation d'une *matitsa* (société littéraire) à Novisad (Neusatz), en 1826, en 1840 par celle de la société littéraire de Belgrade. La Serbie organise son enseignement : les écoles, les gymnases se multiplient. Une école supérieure est fondée à Belgrade. Et la Serbie régénérée trouve de grands écrivains pour chanter sa gloire présente et ses misères passées. Le Monténégro tressaille dans ses montagnes; il relève son antique imprimerie à Tsettinié; le prince Petrovitch Niegoch rivalise, dans ses beaux poèmes, avec les chantres anonymes de la vieille Serbie. En face de cette résurrection, en face du mouvement panslaviste littéraire dont Prague, la Prague dorée, si chère aux Slaves, a donné le signal, Agram s'émeut. Depuis la chute de Raguse, elle était devenue le centre politique et littéraire de la Croatie et de la Dalmatie. La diversité des dialectes provinciaux était un obstacle à l'unité de la littérature. Appuyé d'une part

sur les chefs-d'œuvre ragusains, de l'autre sur les chants serbes, un publiciste éminent, Louis Gaï (Gaj), entreprend de réunir en un tout harmonieux les forces dispersées de l'Illyrie. Comme Vodnik, il veut, lui aussi, ressusciter l'Illyrie, et, plus heureux que lui, il ne compte pas sur les résultats d'une conquête éphémère. Le patriotisme croate, excité par les prétentions magyares, seconde cette noble entreprise. L'*illyrisme* — c'est le nom qu'on a donné à ce mouvement — enfante une génération poétique, souvent rivale de l'école ragusaine, et donne aux Croates la force morale nécessaire pour assurer leur existence en face de la Hongrie. En vain ce nom d'*illyrisme* est-il proscrit par un gouvernement despotique et ombrageux. A la littérature illyrienne se substitue la littérature jougo-slave, et ce nom a une portée bien autrement grave; il s'appuie non sur le passé, mais sur le présent, et il est, pour ceux qui l'adoptent, un gage d'avenir. Une société d'histoire jougo-slave est fondée à Agram, en 1850; à la fougue des premières années elle substitue la science et la méthode; elle annonce et prépare l'académie jougo-slave qui, grâce aux lenteurs inséparables d'une sage et paternelle administration, n'a pu s'ouvrir qu'en 1867. Mais cette institution ne suffit pas aux Croates, ils veulent aussi fonder une grande université nationale et ils y réussissent.

V

Il ne faut pas s'imaginer que ce mouvement de renaissance ait un caractère artificiel et soit destiné à s'éteindre après avoir jeté un éclat passager; non, il a

ses racines dans le peuple, dans l'histoire. Plus les années avanceront, plus il se développera : la jeunesse serbe et croate s'apprête à continuer dignement l'œuvre de ses pères; elle jouit des résultats de leurs travaux, elle aspire à les étendre. La jeunesse serbe a fondé une association qui, sous le nom d'*Omladina*, étend ses ramifications partout où se parle la langue serbe, et cette association a ses réunions annuelles, qui sont des fêtes nationales, ses caisses, ses publications. Son but est d'instruire le peuple, et elle atteint ce but. Au lendemain de la catastrophe qui l'a frappée, de la mort du noble prince Michel, la Serbie a ouvert le théâtre national, qui a été la dernière œuvre de son regretté souverain. Ce théâtre ne sera pas seulement un lieu de divertissement destiné à charmer les loisirs de quelques oisifs, mais une école de morale et d'histoire. Il n'est pas jusqu'aux Bulgares, ce pauvre peuple déshérité, qui, dans le fond de ses forêts et de ses montagnes, sous la double oppression des Turcs et des Fanariotes, ne sache ce que vaut l'instruction et n'aspire à ses bienfaits. Le meilleur moyen de se faire bien venir du paysan bulgare (les récents récits de voyageurs nous l'attestent), c'est de lui apporter quelques-uns des livres imprimés à Bucharest, à Odessa et à Constantinople. Chez ce peuple même on peut signaler les premiers signes d'une renaissance à la vie littéraire[1].

Je causais un jour avec l'un des plus célèbres héros du Balkan, le Heïdouk (Klephte) Ilia : « Frère, me disait-il, notre peuple est un bon et digne peuple, mais il lui manque une chose, la civilisation. » L'homme qui

1. J'ai exposé cette renaissance dans mon livre sur *la Bulgarie* (librairie Cerf).

m'exprimait ce regret ne savait lui-même ni lire ni écrire [1] ! Puisse-t-elle bientôt luire, cette civilisation, sur les Bulgares et puisse le nom de la France être attaché à leur régénération, comme il l'était naguère à celle de la Grèce et de la Roumanie!

Résumons-nous : Dès que le christianisme vient apporter aux Slaves du sud les premiers éléments de notre civilisation, ils les acceptent et les développent en Bulgarie, en Croatie, en Serbie. La littérature bulgare et serbe, comme toutes les littératures primitives du moyen âge, a d'abord un caractère religieux, juridique et historique. Au moment où elle va se transformer, elle est arrètée, étouffée par l'invasion musulmane. Elle trouve un abri à Raguse, et se remet à fleurir sous l'influence de l'Italie. La réforme lui imprime une nouvelle direction. Les conquêtes de Napoléon, les principes de notre Révolution, la délivrance de la Serbie, le slavisme de Prague lui donnent enfin un élan irrésistible, une force d'expansion que nul obstacle ne saura plus arrèter. Il n'y a pas, disait un ancien, de spectacle plus beau que celui du juste luttant contre l'infortune. Il n'y a pas, dirai-je à mon tour, de spectacle plus intéressant, plus digne du XIX[e] siècle que celui d'un peuple, morcelé en fractions diverses, mais luttant d'une lutte commune pour acquérir le droit d'avoir une civilisation. Cette lutte est glorieuse, même dût-elle n'aboutir qu'à une défaite. Mais aujourd'hui la victoire des Slaves est certaine. Il dépend de l'Occident de la précipiter, et d'assurer pour jamais son influence dans ces pays où tant de sympathies sont prêtes à nous accueillir.

1. Ilia vécut assez longtemps pour voir la délivrance de sa patrie. Il est mort il a quelques années aux environs de Kustendjl.

AGRAM ET LES CROATES[1]

I

Deux routes conduisent de Paris à Agram : l'une traverse l'Allemagne par Munich, Vienne et la ligne du Semmering, l'autre l'Italie par Turin, Milan, Vérone et Venise : c'est cette dernière que j'avais choisie. Je parcourus rapidement le Piémont et la Lombardie, désireux que j'étais d'arriver à Agram pour le 1er août 1867, jour où devait avoir lieu dans cette ville l'inauguration de l'Académie *Jougo-Slave*. Je tenais à assister à cette solennité, non seulement parce que j'y étais invité, mais surtout parce qu'elle devait me permettre d'étudier le peuple croate sous un aspect assez nouveau. Croate et académicien sont deux idées qui s'accouplent mal dans nos préjugés occidentaux. Je me trouvais à Vérone le 27 juillet, et je comptais aller passer deux jours à Venise avant de me rendre à ma destination. Dans un café, le *Diritto* me tomba sous la main, et j'y appris, sous la rubrique *Croazia*, que la cérémonie en question devait avoir lieu

1. Écrit en 1868.

non pas le 1er août, mais le 29 juillet à neuf heures du matin. Soit dit en passant, ce n'est pas la première, ni hélas! la dernière fois que j'ai pu constater la supériorité de la presse italienne sur la nôtre, du moins quant à la vérité et à l'exactitude des informations. Je ne sache pas un journal français qui connaisse aussi bien les affaires d'Autriche et d'Orient que la *Perseveranza*. Tout en faisant cette réflexion et d'autres encore que j'épargnerai au lecteur, je quittai Vérone : arrivé à Venise à huit heures du soir, j'en repartais à neuf heures, sans avoir vu ni la place Saint-Marc, ni le palais des Doges. A peine avais-je eu le temps de faire un tour sur le grand canal avec des gondoliers, qui ne me chantèrent pas les strophes du Tasse, mais profitèrent de ma bonne foi et de mon inexpérience pour me réclamer le quadruple du tarif. Le lendemain matin, à neuf heures, j'arrivai à la frontière autrichienne, et, ce qui ne laissa pas de m'étonner un peu, je trouvai des douaniers obligeants: on ne me demanda même pas mon passeport! Dix mois auparavant, en octobre 1866, à Furth, sur la frontière de la Bavière et de la Bohême, mon billet pris, mon bagage enregistré, je m'étais vu, faute d'un visa, invité poliment à retourner à Munich, où j'aurais eu à faire constater mon identité par le ministre autrichien de cette ville. Je me recommandai du nom de quelques personnes influentes de Prague, et on me laissa partir, non sans garder mon passeport, qui ne me fut rendu que quatre jours plus tard, après m'être présenté trois fois à la police. La suppression de ces odieuses formalités est un progrès réel dont il faut féliciter le gouvernement de M. de Beust.

En quittant l'Italie, j'entrais en plein pays slave. Le nom seul de la première station autrichienne, Goritz

(*Gora*, la montagne), suffit à indiquer que l'on passe d'une race à une autre. L'oreille la plus inexpérimentée reconnaît sans peine que le paysan qui salue l'arrivée du train ne parle ni l'allemand ni l'italien, mais bien le slovène, l'un des dialectes de l'idiome jougo-slave, une langue slave. Cette langue est parlée et écrite par douze millions d'hommes de Klagenfurth à Temesvar, d'Antivari à Salonique, c'est-à-dire dans la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie, la Frontière militaire, la Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie, le Monténégro et la Bulgarie. Les Serbes de la Principauté et les Monténégrins sont indépendants; les autres Jougo-Slaves obéissent au sultan, à l'empereur d'Autriche et au roi de Hongrie. Depuis que le dualisme a été inauguré par M. de Beust, ces deux titres expriment des idées fort distinctes, et ne sont plus, comme auparavant, une simple affaire de chancellerie. Après avoir quitté Goritz, le train suit pendant quelque temps le littoral de l'Adriatique. Dans le lointain apparaît la côte de l'Istrie, où Trieste se perd dans la brume du matin. Mais l'œil distingue sans peine, suspendu dans la verdure au bord des flots bleus, ce lamentable château de Miramar qu'habite en ce moment la veuve du pauvre Max [1]. Le pays que nous traversons s'harmonise bien avec l'émotion mélancolique qu'éveille le souvenir de tant de catastrophes; imaginez un vaste plateau couvert seulement de roches nues, sans arbres, sans ruisseaux, sans prairies, sans chemins, sans habitants. Par-ci par-là, quelques buissons, un peu de terre végétale dans un ravin, quelques pieds de maïs que le paysan industrieux fait pousser à grand'peine dans un sol ingrat. C'est le

1. Maximilien, empereur du Mexique.

Kartz, le Carso, comme disent les Italiens. Sur cette contrée désolée souffle parfois un vent d'orage, la *Bora*, assez fort, dit-on, pour arrêter les trains les plus lourds. Suivant la tradition, ce pays était autrefois couvert de grandes forêts de chênes. Quand on construisit Venise, on les coupa pour jeter les pilotis de la cité maritime : la terre n'étant plus retenue par les racines, fut entraînée par les pluies, balayée par les vents. Aujourd'hui, il semble, à voir cette plaine étrange, que quelque dieu irrité l'a engloutie jadis sous une grêle de pierres, ainsi que le raconte notre légende de la Crau.

Nous entrons dans la Carinthie : peu de pays offrent au géologue et au touriste un plus vif intérêt. Ici les mines de mercure d'Idria, là le lac de Zirknitz, plus loin les grottes fantastiques d'Adelsberg. A la monotonie du Kartz succède une suite de collines, tantôt nues et d'une sauvage horreur qui rappelle certains paysages de la Suisse ou du Dauphiné : viaducs, tunnels, rampes rapides sont tour à tour franchis par le train, avec une lenteur désespérante; de temps en temps, de petits hameaux dominés par un clocher à tuiles rouges égayent le fond des vallées. Le paysan slave a horreur des grandes agglomérations. Voici Laybach, la capitale de la Carinthie; c'est la ville slovène par excellence. La diète qui s'y tient tous les ans, le théâtre national, la société littéraire (Matiça) donnent à cette petite ville toute l'importance d'une capitale. Charles Nodier, qu'un caprice de Napoléon y envoya jadis en qualité de bibliothécaire, y apprit la langue illyrienne, et les habitants de Laybach gardent encore le souvenir sympathique de ce Français, qui parlait leur idiome et appréciait leur littérature. Laybach s'appelle en slovène Lublania. Je tiens à rétablir tous les noms slaves,

qu'on nous présente toujours sous une forme germanique [1]. Libre aux Allemands de se faire illusion à eux-mêmes par cette facile surpercherie; il est plus aisé, et ils le savent bien, de germaniser les noms que les individus. Mais qu'il soit aussi permis au voyageur, au géographe non allemand, de rétablir la vérité défigurée, dans l'intérêt non seulement de la philologie, mais de la politique européenne. Il est important de dire, et l'on ne saurait trop répéter que l'Allemagne ne va pas au delà de Klagenfurth. Quelques prétentions qu'elle invoque sur l'Adriatique, quarante lieues de pays slaves la séparent de Trieste, et c'est aux Slovènes, aux Italiens et aux Dalmates que la mer appartient. La France suit avec un trop vif intérêt le développement de la nouvelle Allemagne pour qu'il lui soit permis d'ignorer les nationalités secondaires qui s'opposent à ce développement. Les Slovènes sans doute ne sont qu'un petit peuple : on en compte tout au plus douze cent mille; mais ils ne se sont pas laissé absorber par le germanisme autrichien, et n'ont nul envie d'entrer dans la *grande Allemagne.* Ils savent fort bien à quelle race ils appartiennent, et si, dans une crise européenne, l'Allemagne les revendiquait au nom de je ne sais quelle raison d'État, ils ne seraient pas embarrassés de trouver des alliés chez leurs frères slaves, dussent-ils aller les chercher à Moscou. J'ai vivement regretté de ne pouvoir étudier pendant quelques jours ce peuple intéressant; je comptais retourner plus tard à Laybach; les événements et la police autrichienne ne me l'ont pas permis.

A quelques lieues au delà de l'embranchement de Steinbruck (Kameni most, le pont de pierre) com-

1. Voir, sur Laybach, *la Save, le Danube et le Balkan*, chap. I.

mence la Croatie : l'idiome serbe-croate succède au slovène, dont il diffère du reste assez peu. Le sol s'aplanit, et les accidents de terrain deviennent rares. Voici le village et la colline de Krapina d'où, suivant une légende fabuleuse, partirent jadis les trois frères Tchekh, Lekh et Rus. De pareilles légendes se trouvent dans tous les pays slaves, et montrent clairement que l'idée de la solidarité slave n'est pas nouvelle. A sept heures du soir, nous arrivions à la gare de Zagreb. C'est le nom que les Croates donnent à leur capitale, et que les Allemands ont transformé par une série de modifications dont on peut suivre la filière : Zagrabia, Agrabia, Agrambia, Agramb, Agram. La gare d'Agram est entourée d'une foule nombreuse, qui semble attendre quelqu'un ou quelque chose. Je jette sur elle un coup d'œil rapide, et ma première impression n'a certes rien de désagréable. Les femmes sont vêtues à la dernière mode de Paris, avec une simplicité élégante qui fait honneur à leur bon goût : cheveux noirs, yeux noirs, taille bien prise et que ne dissimule chez les jeunes filles ni écharpe ni mantelet; léger chapeau de paille d'Italie, bien préférable à nos modèles parisiens. Le type des hommes est mâle et fier : tous portent la moustache slave, la redingote à brandebourgs que les Tchèques et les Polonais nomment czamara. Je remarque l'absence complète de cette coiffure odieuse que les Allemands appellent vulgairement *cylinder*, et qui est regardée par les Slaves comme le symbole de la germanisation. Je n'exagère rien. Il est aussi ridicule de se montrer à Agram avec le *cylinder*, qu'il le serait de circuler chez nous avec un chapeau de mousquetaire. Après deux jours de séjour, j'ai dû, avec grand plaisir du reste, abandonner un chapeau gibus qui avait le privilège d'attirer sur moi les lazzi des gamins.

Cela peut sembler singulier au premier abord, mais s'explique aisément : le *cylindre*, chez les Croates comme chez les Tchèques ou les Polonais, n'est pas une coiffure nationale; ceux qui l'ont apporté chez eux étaient des employés viennois ou autres, qui venaient dans le but avoué de détruire leur nationalité, et qui ont laissé le plus détestable souvenir. De là une association d'idées un peu puérile peut-être, mais qu'il faut savoir comprendre et même respecter. Dans la Serbie, au contraire, à Belgrade, où la bureaucratie autrichienne n'a jamais fonctionné, le même chapeau est regardé comme le symbole de la civilisation européenne, et le moindre bourgeois tient à honneur de s'en parer. Ces détails sont bons à noter. Quant aux hommes du peuple, leur costume, dont la toile fait en grande partie les frais, est fort agréable à l'œil. Un mouchoir rouge et une ceinture rouge tranchent sur les vêtements blancs des femmes, et en égaient la simplicité. On sent à les voir qu'on a devant soi une race forte et saine, « rod silni i zdrav », comme l'a dit un poète national. Je cherche en vain dans le costume, dans la démarche, quelque trace de cette barbarie que nous attribuons si librement aux Croates. Le malheur est qu'on les rend en général responsables des méfaits commis jadis à Venise et ailleurs par les soldats confinaires sous les ordres des Haynau et des Radetzky. Ces soldats, il est vrai, étaient de même race que les Croates; mais on ne devrait pas oublier qu'élevés en dehors de toute vie civile, guidés par des chefs dont le nom est encore prononcé avec horreur, ils n'ont pu engager dans leurs méfaits l'honneur d'un peuple tout entier. Les Slaves, en général, sont peu en faveur parmi nous : pour beaucoup de gens, Croate est synonyme de soudard, Bohème de

Tsigane, Bulgare de brute, Russe de Cosaque, Cosaque de Tartare, Polonais de.... Je ne veux point rappeler un proverbe dont je n'ai jamais eu occasion de vérifier la raison d'être. Je tiens seulement à constater combien sont injustes, en général, nos préjugés à l'égard des Slaves. En cherchant bien, on en trouve la cause dans l'ignorance où nous sommes de leurs mœurs et de leur histoire, dans les petits mensonges que l'ambition germanique sait si adoitement propager. Écraser les Slaves sur leur terrain, les faire mépriser, haïr même à l'étranger, c'est là une bonne tactique; les Allemands y manquent d'autant moins qu'ils nous savent prêts à les croire sur parole.

Q'attendait donc cette foule impatiente, qui grossissait de minute en minute autour de la gare? Un quart d'heure après le train que je venais de quitter, devait arriver le convoi de Sissek, amenant les Serbes venus de Belgrade pour assister à la solennité du lendemain, et le protecteur de l'Académie, son fondateur véritable, Mgr Strossmayer, évêque de Diakovo (Slavonie). Bien que mettant pour la première fois le pied en Croatie j'étais assez au courant des affaires du pays pour savoir ce que voulait dire la présence des Serbes à Agram, et connaître la légitime popularité qui s'attache au nom de Mgr Strossmayer. D'heureuses circonstances m'avaient mis en rapport avec cet éminent prélat, et je savais tout ce que lui doivent les Slaves du sud. Né en 1815 à Osiek (Esseg), tour à tour professeur à Diakovo, à Pesth et à Vienne, Mgr Strossmayer avait dû à sa profonde érudition théologique le rare honneur d'arriver à l'âge de trente-trois ans au siège épiscopal de Diakovo. Cet évêché, qui porte à la chancellerie romaine le titre d'*episcopatus sirmiensis et bosniensis*, étend sa juridiction

sur la Slavonie, la Bosnie et même la principauté de Serbie. Il assure à celui qui en est investi une vaste influence; de larges revenus y sont attachés. Depuis vingt ans qu'il l'occupe, Mgr Strossmayer, fidèle à sa devise : « Sve za vieru a za domovinu » (tout pour la foi et la patrie), s'est consacré tout entier au troupeau qui lui était confié. Le Gouvernement autrichien s'était, en général, peu occupé de l'instruction du peuple en Slavonie. Mgr Strossmayer a employé à la développer la plus grande partie de sa fortune. A encourager les maîtres, à entretenir les étudiants dans les universités, à imprimer à ses frais des livres utiles, à fonder des œuvres de bienfaisance, il n'a pas, dit-on, dans l'espace de vingt ans, consacré moins d'un million. Catholique ardent, mais éclairé, personne n'a autant contribué que lui à faire disparaître les préjugés qui séparaient jadis les Serbes orthodoxes des Croates latins; son nom, à Belgrade, est prononcé avec autant de vénération qu'à Agram. Dans ces dernières années, les événements politiques ont encore augmenté sa popularité. Appelé par sa haute situation à siéger à la diète d'Agram, Mgr Strossmayer n'a cessé de défendre les droits séculaires de sa patrie contre les empiétements des Magyares. Son attitude énergique lui valut au printemps dernier un exil de quelques mois : le Gouvernement l'invita courtoisement à aller visiter l'Exposition universelle. On espérait qu'en son absence la diète se montrerait plus traitable. Il n'en fut rien; la diète persista dans son attitude. On comprend maintenant avec quelle sympathie la ville d'Agram devait attendre l'éminent prélat auquel tant de services ont valu le double titre de Mécène slave et de premier fils de la nation, *prvi sin naroda*. Je pris de grand cœur part aux *zivio*

(vivats) qui accueillirent son arrivée. Les hôtes serbes ne furent pas moins fêtés. Ce fut du reste la seule manifestation publique dont j'aie été témoin à Agram, le Gouvernement ayant défendu toute espèce de fête en dehors de la solennité académique.

II

On sera peut-être étonné d'apprendre que les hôtels d'Agram valent ceux de tous les pays civilisés, et qu'ils n'ont rien de commun avec ces auberges plus ou moins immondes, que M. de Custine a décrites dans son *Voyage en Russie*. Rien ne manquait dans celui où je descendis, pas même les sonnettes électriques. Et cependant, si vous consultez les Allemands de Vienne et les *Italianissimi* de Trieste, vous en trouverez qui vous diront gravement : « N'allez point à Agram, vous y seriez assassiné. On y déteste les étrangers et surtout les Français. » Par respect pour la vérité, je tiens à déclarer que j'ai été beaucoup moins assassiné à Agram que dans tel ou tel hôtel de Trieste ou de Vienne, dont je tairai le nom. Que voulez-vous! Ces Croates sont si barbares! Ils ne connaissent pas encore l'art d'égorger honnêtement le voyageur! Cela leur viendra peut-être avec la civilisation.

Pour l'artiste curieux de pittoresque, de monuments, de belles galeries, Agram est une ville peu intéressante, et qu'une journée suffit à visiter. Mais pour l'observateur qui, sachant déjà l'histoire et la langue du pays, vient y chercher autre chose que des impressions d'art, peu de villes offrent un sujet d'études plus vaste et plus attrayant. J'y ai passé près de trois semaines, et

elles m'ont paru courtes[1]. J'ai recueilli peu de chose au point de vue descriptif, mais j'ai beaucoup appris sur le rôle moral et politique que joue Agram, d'une part chez le peuple jougo-slave, et de l'autre dans l'empire autrichien. Pas plus que les gens, il ne faut juger les villes sur le seul aspect. Agram, au premier abord, fait l'effet d'un grand village; la plupart des maisons, dans la basse ville, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et, dans la haute ville, elles atteignent rarement deux étages. Toutes sont ornées de volets verts presque toujours fermés en été, ce qui donne à la ville un aspect mélancolique; les palais, les hôtels sont rares et ne se font point remarquer par le luxe de l'architecture. Les rues principales aboutissent à une place immense qui porte le nom du ban Jellacic. Au milieu de cette place s'élève la statue équestre du fameux général : il brandit une épée et semble montrer à ses fidèles Croates le chemin de la Hongrie. Sur le piédestal se lit cette simple inscription :

JELLACIC BAN. 1848.

Étrange ironie! Que signifient aujourd'hui cette inscription et cette épée? La Croatie, jadis sous les ordres de Jellacic, a sauvé la monarchie des Habsbourg. Elle croyait, il est vrai, sauver en même temps son autonomie et sa constitution séculaire. L'empereur, victorieux, l'a récompensée par le régime des Bach et des Schmerling, par une impitoyable germanisation. Puis, un beau jour, quand au lendemain de Sadowa le cen-

1. J'y suis retourné depuis. Voir *la Save, le Danube et le Balkan*, chap. III. En comparant les descriptions on pourra juger des progrès accomplis.

tralisme viennois est devenu impossible, un ministre saxon est arrivé de Dresde, qui a livré la Croatie pieds et poings liés à ces mêmes Magyares dont elle avait jadis combattu la rébellion. Que penserait de tout cela Jellacic s'il revenait au monde? Et que fait sa statue sur la grande place d'Agram? Le temps viendra peut-être expliquer cette énigme.

Un peu au delà de la place de Jellacic, sur une petite éminence, s'élève un édifice massif flanqué de quatre grosses tours. C'est le palais du cardinal-archevêque, palais-forteresse, ainsi qu'il convient à une ville que les Turcs ont si souvent menacée, sans pourtant s'en être jamais emparés. Dans la cour intérieure s'élève la cathédrale; c'est au dehors un édifice disgracieux et désagréable, sans caractère et sans intérêt. L'architecte, on le voit a, plutôt songé à la solidité qu'à l'élégance. A quoi bon des arceaux gothiques, des sculptures délicates, pour un édifice que les boulets musulmans pouvaient détruire d'un jour à l'autre. En revanche, l'intérieur offre aux regards une triple nef d'un style fort pur. Les autels, les piliers, sont ornés de nombreuses figures en marbre qui trahissent la manière douteuse de l'École italienne aux XVIIe et XVIIIe siècles. Si le portail répondait à l'intérieur, la cathédrale d'Agram figurerait sans contredit parmi les meilleures basiliques de deuxième ordre. Le trésor de la sacristie possède un grand nombre d'objets d'art dont quelques-uns sont fort remarquables. Il faut citer, notamment, un manuscrit dont les riches enluminures rappellent à s'y méprendre les beaux travaux de Clovio. Ce *roi des enlumineurs*, ce Michel-Ange de la miniature, ainsi que l'appelle Vasari, était d'ailleurs Croate; il était né dans un petit village du littoral. La Jougo-

Slavie le revendique, non sans raison, ainsi que bien d'autres peintres dont les noms figurent sur les catalogues de l'École vénitienne. Un savant écrivain, M. Kukuliévic, en a réuni les biographies dans un dictionnaire des artistes jougo-slaves paru récemment à Agram. Parmi les plus célèbres de ces Slaves italianisés il faut citer Médulic, connu dans toute l'Europe sous le nom de Schiavone.

Les autres édifices d'Agram sont peu remarquables : le musée est en voie de formation [1], la salle de la Diète ressemble à tous les édifices de ce genre. Le théâtre, construit dans le goût italien, est élégant et bien disposé. On y joue trois fois par semaine des pièces originales ou traduites le plus souvent du français. M. Victorien Sardou serait peut-être fort surpris d'apprendre que ses *Intimes*, traduits en croate, ont eu un grand succès en Croatie, et qu'on les joue à Agram mieux peut-être que dans telle ville de France ou de Belgique. Il y a d'excellents sujets dans la troupe d'Agram, notamment un comique distingué, M. Freudenreich, que j'ai applaudi de grand cœur dans la *Partie de piquet*, une bluette française fort bien enlevée par ces farouches Croates. Les ressources du théâtre sont, on le comprend, assez bornées dans une ville de vingt mille habitants. Cependant le théâtre vit : il est suivi avec assiduité, il a le titre d'établissement national, et une subvention lui est accordée sur les finances du royaume.

A défaut de monuments, Agram offre d'agréables promenades, un jardin ombragé au pied du palais épiscopal, un parc splendide à une demi-lieue de la ville,

1. Il est ouvert aujourd'hui.

des cafés où l'on trouve quelques journaux français. Un de mes amis, qui a longtemps séjourné à Dublin, constatait avec douleur que les Irlandais étaient, à ce point de vue, fort inférieurs aux Croates. Quant à la société, autant que j'en ai pu juger, elle est fort hospitalière; c'est d'ailleurs ce que m'ont assuré quelques Français qui résident à Agram ou dans les environs. Ils exploitent des forêts et des mines, et envoient à Marseille, par la voie de Trieste, des douves et des poutres qu'ils font fabriquer sur les lieux. Ils se louaient des relations qu'ils entretenaient avec les meilleures maisons de la ville et ne regrettaient qu'une chose, l'absence d'un consul français à Agram, pour veiller sur les nombreux intérêts commerciaux qu'ils ont dans le pays. Le peuple ne leur paraissait ni plus ni moins civilisé que celui des autres villes de l'Europe. On rencontre peu de mendiants et point d'ivrognes; il en est d'ailleurs ainsi dans tous les pays où le vin est abondant et à bon marché. Le vin de Croatie est rêche et saisit désagréablement l'étranger; mais on s'y habitue, et il faut s'y habituer, car l'hospitalité croate veut que l'hôte fasse raison à tous les toasts.

Le moyen d'y résister! Ils se présentent d'une façon si obligeante! Le maître d'une maison où vous êtes reçu pour la première fois vous offre un verre de vin. « Voici, dit-il, les clefs de ma maison. Gardez-les et servez-vous-en tant qu'il vous plaira. » Je n'ai rencontré que chez les Croates cet usage ingénieux et délicat. Puis, on nomme, comme dans les repas des anciens, un roi ou plutôt un régisseur du festin (*stolo-ravnatel*). Il porte tour à tour la santé de chaque convive en y joignant celle d'une dame absente ou présente : « Je bois à la santé de M. N.... et afin qu'il ne

boive pas seul, je lui donne pour compagne madame ou mademoiselle.... » Suivant l'esprit ou la malice du régisseur, ces toasts deviennent fort piquants et entretiennent, dans le repas, une gaieté qu'on ne voit jamais dégénérer en licence : le héros du toast doit remercier en son nom et au nom de sa compagne. C'est un devoir de galanterie auquel personne ne saurait manquer.... Mais arrivons à des détails plus sérieux.

III

Agram est la capitale non seulement de la Croatie, mais encore du royaume *triunitaire* (Trojjedina Kralievina). On appelle ainsi l'ensemble des trois royaumes de Croatie, Dalmatie et Slavonie, y compris la frontière militaire (*Krajina*).

La population de ces trois royaumes est foncièrement slave. D'après le dernier recensement on comptait 1 913 942 Croates contre 27 000 Allemands en Croatie et 20 000 Italiens en Dalmatie. Il ne faut donc pas se laisser égarer par les noms italiens que l'on rencontre dans cette dernière province, sur les cartes officielles. Chacun d'eux cache un nom slave dont il n'est le plus souvent que la traduction. Ainsi *Rieka* (la rivière) est connue sous le nom de *Fiume*. Raguse s'appelle en réalité Dubrovnik. La langue italienne, inhospitalière aux mots étrangers, les transforme impitoyablement au point de les rendre parfois méconnables. Qui retrouverait Munchen (Munich) sous la forme bizarre de Monaco? A entendre sans cesse nommer le Monténégro, qui ne serait tenté de voir une colonie italienne dans cet inviolable sanctuaire de la nationalité serbe? Que

les Italiens aient traduit le serbe Tserna Gora ou le turc Kara-Dagh en Monte Negro, c'est leur droit; faisons comme eux, disons la Montagne-Noire. Pour revenir au royaume triunitaire, il a été fort démembré par les circonstances : il est plutôt aujourd'hui un souvenir et une espérance qu'une réalité politique. La Dalmatie, unie pendant plusieurs siècles à la Croatie, et conquise ensuite pièce à pièce par les Vénitiens, a été adjugée par le Congrès de Vienne, ainsi que la République jadis si florissante de Raguse, à l'empereur d'Autriche, qui l'a directement annexée à ses États. Néanmoins, le souverain actuel a reconnu en principe, par l'acte du 26 février 1861, l'union de la Dalmatie avec la Croatie. Mais cette union, réclamée par toutes les Diètes qui se sont succédé à Agram, n'a point encore été réalisée. D'une part, le lieutenant impérial résidant à Zara est regardé comme le *luogo tenente* du ban de Croatie. De l'autre, la Dalmatie a une Diète, et elle envoie ses députés au Parlement de Vienne. Du reste, il est assez probable que le Gouvernement autrichien sera désormais moins tenté que jamais de la rendre au royaume triunitaire. Ce serait livrer aux Hongrois tout le littoral de l'Adriatique.

L'organisation des confins militaires a enlevé à la Croatie et à la Slavonie une portion considérable de leur territoire et de leurs habitants : 700 000 Croates et Slavons sont soumis à un régime militaire bien autrement rigoureux que ne l'est notre inscription maritime, et séparés de la mère patrie qui les réclame en vain. Cette institution, utile au temps où les Osmanlis menaçaient sans cesse Pesth et Vienne, n'a plus aujourd'hui de raison d'être en face de la Turquie agonisante. Elle subsiste cependant par une contradiction singulière et

contre laquelle la Croatie proteste vainement. Il est, depuis quelque temps, question de la supprimer [1].

Malgré ces mutilations, l'unité du royaume triunitaire n'en subsiste pas moins, et Agram est considérée par les Dalmates et les confinaires comme leur véritable capitale. Ce n'est pas une ville sans importance que celle dont le prestige politique rayonne sur deux millions d'hommes, et dont l'autorité morale est acceptée par tous les Jougo-Slaves. Dans l'ensemble d'États qui constituent l'empire d'Autriche, Agram joue un rôle plus important que n'était celui de Stuttgart ou de Dresde dans l'ancienne Confédération germanique. Le royaume de Croatie n'est pas une simple fiction de chancellerie : après avoir eu, du VIIe au XIIe siècle, une existence indépendante, il s'est uni à la Hongrie, mais par un lien purement personnel, comme le Luxembourg, par exemple, est uni à la Hollande. Il a toujours été, par l'organe de sa Diète, partie contractante dans les transactions où le royaume de Hongrie est intervenu.

La Diète de Croatie élut en 1527 Ferdinand de Habsbourg; en 1712, elle accepta la Pragmatique Sanction avant le royaume de Hongrie. Les actes dont l'ensemble forme le *Corpus juris publici* de la Croatie consacrent tous cette indépendance : elle avait pour symbole et pour gardien la personne du *ban*, magistrat suprême du royaume, sorte de vice-roi résidant à Agram, avec les pouvoirs les plus étendus, sans en excepter celui de convoquer la Diète. Il devait être choisi parmi les grands propriétaires de l'État. Le royaume avait son drapeau et son sceau particulier, et se faisait au besoin représenter à Vienne par des nonces délégués *ad hoc*. Dans

1. La frontière militaire a été supprimée en 1871-72.

les années qui précédèrent la Révolution de 48, les Magyares, rêvant déjà la reconstitution d'un grand royaume hongrois, manifestèrent à diverses reprises l'intention d'absorber la Croatie dans cet État futur.

De là des conflits qui aboutirent à la rupture de 48. La Diète croate proclama l'indépendance du pays; et Jellacic, nommé ban d'une voix unanime, franchit la Drave.... On sait le reste. Une fois la Révolution étouffée, Magyares et Croates furent écrasés par la réaction triomphante. Après Sadova, les Hongrois ont reconquis leur autonomie; mais l'expérience ne les a pas instruits. De concert cette fois avec le cabinet de Vienne, ils font revivre leurs prétentions et demandent aux Croates d'abdiquer leur individualité. Étrange aberration de ne pas savoir respecter chez les autres le droit pour lequel on a si vaillamment combattu. Folie d'autant plus grande que la conscience nationale va chaque jour se développant, non seulement chez les Croates, mais chez les peuples divers, Slovaques, Serbes, Ruthènes et Roumains, qui composent le royaume de Saint-Étienne. Les Magyares oublient que, sur les 14 millions d'hommes que comprend l'État hongrois, ils comptent à peine pour 5 millions [1]. Ils ne songent pas qu'ils ont affaire à un peuple dont la vaillance est au moins égale à la leur, et que l'Europe avait jadis surnommé le vivant rempart de la chrétienté contre les Osmanlis. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils prétendent déguiser sous des formes légales l'inanité de leurs prétentions et la brutalité de leurs procédés. Qu'on en juge par ce qui suit. En 1867, la Hongrie a obtenu

1. Les chiffres ont varié, mais la proportion des Magyares aux non Magyares est restée la même.



de l'empereur d'Autriche la reconnaissance de ses droits historiques; reconnaissance constatée par le couronnement du roi de Hongrie. La Croatie devait être représentée à cette cérémonie et apposer sa signature sur le diplôme du couronnement. On demanda à la Diète d'Agram de ratifier par son vote la perte ou l'amoindrissement de certains droits inscrits dans les transactions antérieures. La Diète refusa. Elle fut dissoute : c'est un procédé commode que l'empereur absolu d'Autriche a légué, paraît-il, au roi constitutionnel de Hongrie. Non seulement la Diète fut dissoute, mais, ainsi qu'on l'a dit plus haut, le plus éminent de ses orateurs fut momentanément exilé. Une nouvelle Diète fut convoquée, et suivit l'exemple de la précédente. Il fallait prendre des mesures pour éviter le retour d'incidents aussi désagréables; un *locum tenens banalis*, le baron Rauch, fut installé à Agram avec le titre d'*alter ego* et pleins pouvoirs pour mener à bonne fin les desseins de M. de Beust et Andrassy. On ne mit pas la Croatie en état de siège; on se contenta de destituer les fonctionnaires entachés de patriotisme, de supprimer les journaux indépendants (aujourd'hui encore le principal organe croate, le *Pozor*, est obligé de paraître à Vienne), d'interdire toute manifestation nationale, d'expulser sans autre forme de procès un journaliste étranger qui se permettait d'envoyer des correspondances véridiques. Pendant que le *locum tenens* remplissait si bien ses fonctions, les Magyares, en vertu de je ne sais quels droits chimériques, mettaient la main sur l'une des villes les plus importantes du littoral croate, le port de Rieka (Fiume). Prenez la mer, leur disait Kossuth en 48. Ils l'ont prise, en effet. Cependant, il leur fallait une sanction quelconque. Une nouvelle Diète a donc été

convoquée récemment à Agram. Mais cette fois on a pris des mesures pour qu'elle fût *bien* composée. Un rescrit impérial est venu brusquement modifier le cens électoral du royaume triunitaire et par suite le nombre des électeurs : acte illégal s'il en fut, la Diète ayant seule le droit de changer les conditions primordiales de son existence. Au moment des élections, la corruption et le terrorisme étaient à l'ordre du jour. Ordre aux employés de voter pour le candidat du Gouvernement, à bulletin ouvert, sous peine de destitution; défense de s'abstenir sous la même peine. Cette mesure, jointe à bien d'autres auxquelles l'imagination du lecteur peut aisément suppléer, a amené le résultat désiré. La majorité s'est trouvée composée suivant les vœux du ministère hongrois : seize districts électoraux ont seuls pu envoyer des députés indépendants. Dès la première séance de la Diète, ils ont posé à leurs collègues la question préjudicielle de la validité des élections. La majorité, comme on le devine, s'est trouvée légalement élue et a voté l'ordre du jour. Les seize opposants ont alors quitté la salle en déposant sur le bureau une protestation que l'histoire recueillera, et qui leur a valu, de la part de leurs compatriotes et même des Serbes de la Principauté, les plus chaleureuses félicitations. Une fois épuré, le *rump parliament* d'Agram a voté tout ce qu'on a voulu lui faire voter. Les choses en sont là aujourd'hui. Les Magyares triomphent : mais leur illusion sera-t-elle de longue durée? Le récent insuccès de l'emprunt hongrois émis avec tant de fracas, et dont le tiers seulement a été couvert, devrait être pour eux une leçon. Du reste, hâtons-nous de le reconnaître, il est des hommes d'État hongrois qui ne partagent point les erreurs de MM. Deak

et Andrassy. Kossuth, le général Turr et d'autres, proclament que les Magyares ne sauraient subsister qu'en rendant justice à toutes les nationalités. L'avenir leur donnera raison.

IV

Quel est pour le moment le résultat de la politique germano-magyare à l'égard des Croates? Ce ne peut être assurément de les rattacher au royaume de Saint-Étienne; mais bien de les rapprocher de jour en jour de leurs frères jougo-slaves. Les sympathies entre Serbes et Croates vont grandissant. On sait comment l'oppression de Venise et la tyrannie des Bourbons de Naples ont fait la fortune du Piémont. Qui sait si la Serbie ne sera pas appelée à jouer le rôle du Piémont en faveur des Slaves de Turquie et même de Hongrie? Il est positif que depuis quelques années l'idée jougo-slave a pris un corps, grâce surtout au maladroit égoïsme des Magyares. Jusqu'ici le mouvement est encore purement moral et littéraire; mais il peut devenir politique dans certaines circonstances. Il y a là un phénomène de gravitation, tellement clair, tellement naturel, que je me crois dispensé de l'expliquer plus longuement. Il n'a rien d'ailleurs qui nous puisse inquiéter. Un État jougo-slave établi sur les bords de l'Adriatique ne serait pas bien compromettant pour la paix européenne. En dehors des Serbes de Turquie, les Croates cherchent et trouvent encore des sympathies chez les Slaves d'Autriche : ils ne croient même pas devoir refuser celles que leur offre en Russie le parti dit slavophile. Le slavisme, qu'il ne faut pas confondre avec le panslavisme,

est une conséquence naturelle de la situation des Slaves dans l'empire d'Autriche et l'empire Ottoman. Opprimés par les minorités allemande, magyare, italienne ou turque, il n'est pas étonnant qu'ils cherchent dans une action commune le salut de leur existence et retournent à leur profit l'exergue bien connu des monnaies autrichiennes : *Viribus unitis*. Trop faibles, pris à part, pour résister à leurs adversaires, ils espèrent trouver dans leur union (en dehors de la Russie, bien entendu) une force qui, sérieusement organisée, peut devenir irrésistible. Cette organisation, ils tentèrent de se la donner en 1848 au congrès slave de Prague, trop tôt dispersé par les canons de Windischgratz. Ils la poursuivent encore aujourd'hui, sans prétendre toutefois absorber dans une chimérique unité leurs individualités nationales et historiques. La fondation d'une *grande Allemagne*, qui ne dissimule pas son ambition et réclame la Moldau et le Danube comme fleuves germaniques, donne aux Slaves des craintes légitimes pour l'avenir. D'autre part, le rôle protecteur que la Russie a pris en faveur des chrétiens d'Orient leur inspire une confiance que l'on aurait tort de blâmer avant de s'en être rendu compte. Ils ne veulent point de la Russie comme dominatrice, mais ils ne croient pas devoir la rejeter comme alliée, si jamais son alliance leur devenait nécessaire. Ils ne la voient pas du même œil que nous [1]. Le spectre du panslavisme moscovite, le souvenir des Cosaques, le douloureux spectacle de la Pologne égorgée dominent toutes nos idées sur la Russie : nous frémissons à la seule pensée de quatre-vingts millions de Slaves montant

1. Ces lignes reflètent exactement l'état de l'opinion publique en 1868. Voir l'Introduction.

sous les étendards du tsar à l'assaut de la civilisation européenne. Une théorie fataliste, qui a trouvé en France d'illustres représentants, va jusqu'à refuser aux Moscovites le droit de cité en Europe pour les reléguer dans le monde touranien, d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Cette théorie n'est ni comprise ni goûtée par les Slaves. Ils n'ignorent pas les misères de la Russie, mais ils les attribuent moins à son peuple qu'à son gouvernement : ils croient les Russes hommes, c'est-à-dire, perfectibles; ils savent ce qu'ils ont souffert sous leurs dominateurs actuels; mais ils croient que la domination russe (qui n'est pour eux que le dernier des pis aller) serait peut-être moins dure que celle des Germains, des Turcs ou des Magyares. Ne leur alléguez pas l'exemple de la Pologne. Ils vous répondraient que la haine de la Pologne et de la Russie ne date pas d'hier, que, si les Russes sont aujourd'hui à Varsovie, les Polonais ont été jadis à Moscou : ils déplorent une lutte fratricide, ils espèrent en voir un jour la fin; mais, à leurs yeux, les Russes ne sont pas plus coupables que ne l'étaient les Autrichiens à Venise ou en Galicie, les Anglais en Irlande, et les Français au Mexique.

Ils croient que la politique de Wielopolski était la seule vraie, et que les Polonais ont eu grand tort de l'abandonner.

« Il se peut que vous ayez raison, disais-je à mes hôtes slaves; mais je dois vous avouer que vos sympathies pour la Russie, sympathies dont nous exagérons d'ailleurs la portée, vous nuisent beaucoup chez nous, et vous compromettent gravement dans l'opinion de l'Occident [1].

1. Ceci est de l'histoire. Il suffit de consulter la collection de la *Revue des Deux Mondes* ou du *Journal des Débats*.



— C'est possible, me répondait-on : l'Occident nous juge sans nous connaître, et ne veut pas nous étudier. S'il avait fait quelque chose pour nous, il aurait peut-être le droit de nous imposer des haines et des affections; mais il applaudit, par ignorance sans doute, à la politique qui nous écrase en Autriche; il soutient les Turcs contre nos frères serbes et bulgares. Que lui devons-nous? L'exemple de la Pologne, tant de fois leurrée par des promesses menteuses et des sympathies stériles, a pu nous apprendre ce que valent les unes et les autres. A supposer que, dans un jour de désespoir, nous venions à appeler le Moscovite à notre secours, qui donc oserait nous en faire un reproche? La Prusse et l'Autriche n'ont-elles pas jadis signé la Sainte-Alliance avec la Russie? François-Joseph n'a-t-il pas appelé Nicolas contre la Hongrie révoltée? Pourquoi sacrifierions-nous nos intérêts véritables à des préjugés que nous ne partageons pas? Des écrivains polonais égarés par une haine légitime, mais aveugle comme toutes les passions violentes, essaient d'expliquer nos sentiments russophiles par je ne sais quel fanatisme absurde ou quelle fatalité de race. Ils nous accusent de les avoir trahis : malheureusement, nous pouvons, aussi, retourner contre eux cette accusation. Quand M. de Beust est arrivé au pouvoir, nous espérions reconstituer l'empire sur la base rationnelle du fédéralisme. Les Tchèques de Prague invitèrent la diète de Lemberg à ne point envoyer de députés au Reichsrath : les Polonais ne les écoutèrent point, ils allèrent à Vienne; leurrés par quelques concessions que leur a faites M. de Beust, ils lui ont vendu leurs droits pour un plat de lentilles, et ont abandonné la cause des Slaves et du fédéralisme; par cette alliance avec les Allemands, ils se sont rendus

moralement complices des iniquités dont la Bohême et la Croatie ont été le théâtre depuis un an. Ce n'est pas tout : les officiers de l'émigration, Langiewicz en tête, vont se mettre au service de la Porte. Contre qui? Contre les Russes? Non pas; mais contre les Bulgares, contre les Serbes, c'est-à-dire, contre leurs frères slaves, contre des peuples qui, comme la Pologne, réclament la vie et l'indépendance! C'est une chose étrange que l'aveugle enthousiasme de certains Polonais pour la nouvelle Autriche; il leur a fait oublier et le partage de la Pologne et les massacres de la Galicie en 1846, et l'annexion brutale de Cracovie, et l'odieuse conduite du Gouvernement autrichien lors de la dernière insurrection. Certes, le cabinet de Vienne n'avait à son service ni Kalmouks, ni Sibérie; mais l'état de siège proclamé en Galicie, la suppression des journaux, la mise en jugement de dix mille jeunes gens, femmes et enfants condamnés à la prison ou à l'amende, pour cause de patriotisme, témoignent assez des sentiments que l'Autriche portait naguère aux Polonais. Ils avaient cependant trouvé chez les Slaves, notamment chez les Tchèques, d'ardentes sympathies dont ils auraient pu être plus reconnaissants. Pour ne citer qu'un exemple, la *Gazette nationale* de Prague, à qui son zèle pour la Pologne avait valu plus d'une condamnation, est devenue russophile après s'être convaincue qu'il n'y avait plus à compter sur les Polonais. »

Telles sont les explications que des hommes graves, des publicistes éminents m'ont données à Agram et ailleurs, sur ce prétendu panslavisme dont l'Europe est menacée. Quelques-uns d'entre eux revenaient de ce fameux voyage de Moscou qui a tant ému l'Europe l'an dernier. J'en avais suivi les diverses étapes dans

les journaux slaves; j'ai pu vérifier leurs assertions par celles de témoins oculaires, et je me suis convaincu qu'on avait singulièrement chez nous exagéré l'importance de cette expédition[1]. Ainsi, on croit généralement que l'exposition ethnographique de Moscou a été improvisée par les hommes d'État russes au lendemain du désastre de Sadowa, dans le but évident d'attirer en Russie tous les Slaves et d'affaiblir encore l'empire déjà si profondément ébranlé. Mais le projet d'exposition avait été émis, dès l'automne de 1864, par la Société d'histoire naturelle de Moscou, et comme, dans un État aussi vaste que la Russie, il fallait le temps de rechercher et de rassembler les matériaux, on décida qu'elle aurait lieu au printemps de l'année 1867. Un comité d'organisation fut nommé. Il proposa de convier les savants slaves à envoyer à Moscou des mannequins, des costumes, des crânes, des photographies et autres accessoires de la science ethnographique; enfin, une souscription fut ouverte pour offrir à un certain nombre de Slaves l'hospitalité pendant l'exposition. Que certains Russes, en autorisant cette souscription, aient eu quelque pensée politique, c'est ce qu'il serait absurde de nier. Mais les Slaves invités par le comité de Moscou, historiens, archéologues, journalistes, n'ont pas cru, pour cela, devoir refuser l'hospitalité qu'on leur offrait. Quatre-vingts personnes, dont soixante-trois sujets autrichiens, se rendirent à Moscou. Elles n'avaient reçu de leurs compatriotes aucun mandat, et si leurs actes ou leurs paroles ont pu blesser chez nous des convictions respectables ou des préjugés invétérés, on aurait tort d'en rendre les peuples responsables. Une

1. Écrit en 1868.

fois enlacés dans les filets de l'hospitalité russe, *enguirlandés* comme le fut jadis M. de Custine à Saint-Pétersbourg, la courtoisie la plus élémentaire leur faisait un devoir de se laisser choyer et fêter par un peuple contre lequel ils n'ont point d'antipathie naturelle. On leur a reproché d'avoir accepté les banquets que leur offraient à Varsovie et à Vilna les autorités russes. Mais, ainsi que nous le disions tout à l'heure, ils n'envisagent point des mêmes yeux que nous la question polonaise. Là où nous voyons d'un côté barbarie et violence, de l'autre héroïsme, martyre, ils voient, eux, le résultat déplorable d'une longue série de torts réciproques : la question ruthène, que nous résolvons au profit de la Pologne en vertu de l'histoire, ils la résolvent, eux, au profit de la Russie en vertu de l'ethnographie et du principe des nationalités. Ajoutez à cela qu'ils ont ou croient avoir contre les Polonais des griefs que nous avons rappelés tout à l'heure. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux espèrent encore une conciliation; ils sont même prêts à s'y employer. Pour ne citer qu'un exemple, deux des plus illustres voyageurs, les chefs politiques du peuple bohême, MM. Palacky et Rieger, étaient venus à Paris avant de se rendre à Moscou; ils avaient eu des conférences amicales avec quelques-uns des membres de l'émigration, notamment avec le regretté général Zamoïski, et ils avaient promis de plaider la cause polonaise, non pas auprès du gouvernement russe, mais auprès de la nation elle-même. Ils tinrent parole. Au dernier banquet de Moscou, M. Rieger, dans un discours éloquent, réclama, dans l'intérêt même de la Russie, la reconnaissance des droits de la Pologne dans ses limites nationales. Son discours n'a malheureusement pas satisfait tous les Polonais : il en est qu'il

a vivement blessés, et qui y ont vu moins un service qu'une insulte. Mais il en est aussi qui lui en gardent une sincère reconnaissance, et qui ne désespèrent pas de voir la Pologne abandonner sa politique actuelle en Autriche et en Orient, pour rentrer dans le concert politique des peuples slaves, ses alliés naturels. L'avenir nous apprendra ce qu'il faut penser de ces espérances. « Bien des choses renaîtront, dit le poète, qui sont déjà tombées; d'autres tomberont qui sont maintenant en honneur. »

Somme toute, les manifestations des voyageurs de Moscou, prises dans leur ensemble, n'avaient rien de plus grave ou de plus dangereux que les manifestations pangermanistes des Allemands de Vienne ou de Gratz. Ils affirment hautement, en toute occasion, la solidarité des intérêts germaniques : ils chantent dans leurs casinos l'hymne prussien, sans qu'on ait jamais songé à les poursuivre. Les voyageurs de Moscou ont été moins heureux; pour ne pas sortir de la Croatie, deux avocats d'Agram, MM. Subotic et Polit, tous deux publicistes distingués, ont été privés de leur charge à leur retour. Quelques mois plus tard, M. Subotic était élu à la Diète d'Agram, malgré les efforts et les intrigues de l'administration.

V

A côté du slavisme politique qui, ainsi qu'on vient de le démontrer, est moins une arme offensive dans le présent, qu'une garantie pour l'avenir, contre l'ambition germanique, la Croatie cherche dans le développement de sa littérature le maintien et le développement de

sa nationalité. Depuis que la censure n'existe plus, l'histoire, la poésie, la philologie même, offrent aux nations slaves un terrain peu accessible à la persécution, et qu'elles défrichent avec une fiévreuse activité. Il y a cinquante ans que la Bohême constata la première, d'une façon scientifique, les relations intimes qui existent entre les divers membres de la famille slave, et dont on n'avait eu, jusque-là, qu'une notion purement instinctive. Le panslavisme s'est tout d'abord manifesté dans des grammaires : il s'est étendu depuis à la littérature proprement dite et, en agrandissant son public, il lui a ouvert de nouveaux horizons. La renaissance littéraire, dont Prague fut le théâtre, eut à Agram un contrecoup presque immédiat : c'était la capitale où se concentrait l'activité intellectuelle et morale du royaume triunitaire : cette activité devint d'autant plus intense que les Magyares manifestaient plus hautement l'intention de l'étouffer. Au XVIe siècle, Raguse avait produit une remarquable école de poètes ; la littérature slave avait décliné en Dalmatie sous la domination vénitienne ; elle n'avait pu fleurir dans la Slavonie longtemps soumise au joug musulman ; il manquait aux Jougo-Slaves une langue littéraire unique, chaque province, chaque canton unique, avait son dialecte. Vers 1830, un écrivain d'Agram, le docteur Louis Gaj (Gaï), eut l'idée de substituer à cette confusion l'unité d'orthographe et d'idiome. Il comparait poétiquement l'Illyrie (c'est le nom qu'on donnait alors au pays jougo-slave) à une lyre dont les cordes diverses, l'Istrie, la Carinthie, la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie, la Serbie, etc., ne demandaient qu'à être accordées pour produire des sons harmonieux. Soutenu par d'éminents collaborateurs, il réussit dans cette tâche difficile. En 1834, parut le premier numéro

d'un journal intitulé *la Feuille croate*, avec un supplément littéraire : *l'Aurore croate, slavonne et dalmate.* En quelques mois, ces deux journaux, grâce au talent de leur rédacteur, s'imposaient au public. Gaï leur donnait le titre plus significatif de *Feuille et Aurore illyrienne.*

Cette dénomination fut acceptée, et l'illyrisme fut à l'ordre du jour, à Agram, à Laybach, à Raguse, à Zara, etc. Il se produisit alors à Agram quelque chose d'analogue à notre explosion romantique de 1830. Une légion de jeunes poètes apparut, et tous firent à l'envi résonner cette lyre que Gaï avait si bien accordée. Dès 1840, se fondait une société littéraire (Matiça); elle se mit immédiatement à publier les œuvres les plus remarquables de l'ancienne littérature ragusaine. En 1843, le gouvernement de M. Metternich, effrayé par ce mouvement, défendait d'employer à l'avenir le mot illyrien. Néanmoins il autorisait, en 1845, la création d'une chaire de langue et de littérature croates. Survint la révolution de 48 et la réaction. Une nouvelle période fut inaugurée par la fondation de la Société d'histoire et d'archéologie jougo-slave (1850). A la fougue poétique des premières années succéda une ère plus calme, plus critique, mais non moins féconde. Le terme jougo-slave, expression purement géographique, fut accepté par le gouvernement; l'autorité littéraire d'Agram se fit reconnaître même à Belgrade, où l'on constatait de jour en jour l'identité primordiale des deux peuples serbe et croate, séparés seulement par la religion et l'alphabet. Nous regrettons de ne pouvoir citer en ce moment les importants travaux qu'a vu naître cette période, et dont quelques-uns resteront. Après la guerre de 1859, l'absolutisme reçut en Autriche un rude échec : la Croatie obtint alors sa part des nouvelles libertés constitutionnelles.

La langue croate devint la langue officielle de la diète : une troupe nationale prit enfin possession du théâtre jusque-là occupé par des acteurs allemands : des journaux se fondèrent ; des librairies s'établirent à Osiek, à Karlovac (Karlstad), Rieka, etc.

A la fin de 1860, l'évêque de Diakovo, Mgr Strossmayer, offrait au gouvernement une somme de 50 000 florins (plus de cent mille francs) pour la fondation d'une Académie et d'une Université jougo-slaves. Ces deux instituts devaient être le couronnement légitime des progrès accomplis depuis trente années. A l'appel de l'éminent prélat, le pays tout entier s'émut : des souscriptions s'organisèrent de tous côtés; elles s'élevèrent rapidement à la somme de quatre cent mille francs. En 1862, le plan de l'Académie était soumis à la Diète, qui l'accueillait avec transport; mais « si la nation comprenait parfaitement ce qui lui était bon, il ne fut pas aussi facile au gouvernement de comprendre que ce qui était bon pour elle l'était aussi pour lui ». Ainsi s'exprime dans son rapport le secrétaire actuel de l'Académie, M. Danicic, d'après qui je retrace les phases diverses de cette lente élaboration. Au mois de juillet 1861, la Diète, après avoir rédigé les statuts de l'Académie, les envoya à Vienne : au bout de vingt et un mois, l'empereur daigna approuver en principe l'Académie; mais les statuts ne reçurent sa sanction que le 4 mars 1866. D'après ces statuts, la Diète devait dresser une liste de seize membres, qui formeraient le premier noyau de l'Académie. L'empereur n'en accepta que quatorze, sur lesquels deux donnèrent leur démission : nouvelles formalités, nouvelles négociations entre l'Académie à peine née, la Diète et le Souverain. Elles durèrent jusqu'au mois d'avril 1867, où l'empereur désigna enfin,

comme protecteur de l'Académie, Mgr Strossmayer, comme président le savant historien Raczki. Ainsi, il n'avait pas fallu moins de sept ans pour donner à trente-deux citoyens le droit de discuter ensemble des questions de science et de littérature. C'est juste le temps qu'a mis l'Autriche à perdre les batailles de Solférino et de Sadowa et à élaborer trois Constitutions!

On comprend avec quelle impatience la ville d'Agram attendait l'inauguration d'une institution aussi éminemment nationale, sortie pour ainsi dire des entrailles mêmes de la patrie, due tout entière aux sacrifices de ses enfants. Le gouvernement central, non content d'en avoir, autant qu'il était en lui, retardé l'établissement, interdisait encore toute réjouissance publique. La fête du 31 juillet 1867 n'en fut pas moins célébrée dans tous les cœurs et dans toutes les intelligences. La Croatie ou plutôt la Jougo-Slavie tout entière était représentée dans la modeste salle de l'Académie. Tout entière elle applaudissait aux paroles de son évêque enfin revenu, après une longue absence, d'un exil immérité. Cet évêque subversif et révolutionnaire avait pris pour sujet de son discours les rapports de la science et de la religion : il me semblait entendre en l'écoutant comme un brillant résumé du *Génie du Christianisme*. Les noms des Pascal, des Bossuet, des Chateaubriand, souvent cités par l'orateur, flattaient mon amour propre national, et témoignaient de l'influence qu'exerce le génie de la France même chez les peuples qu'il ne connaît point. Après le protecteur de l'Académie, le président prit la parole. J'ai son discours sous les yeux. On me permettra d'en reproduire quelques fragments :

« Quand, en 1793, le Parlement anglais souleva la question de supprimer la traite des noirs, des hommes

d'État se rencontrèrent qui entreprirent de justifier l'esclavage par l'infériorité où les nègres étaient alors. Pitt leur répondit que cet argument aurait bien aussi pu, dix-huit siècles auparavant, s'opposer aux anciens Bretons. « Nous avons été jadis, dit-il, inconnus aux « autres peuples, sauvages et brutaux dans nos mœurs. « Avec le cours des siècles, nous sommes devenus floris- « sants par le commerce, élevés par l'intelligence, riches « de tous les biens de la civilisation. Si les principes « qu'on invoque contre les nègres étaient vrais, nous « aurions été à tout jamais privés de ces biens. Nous « serions restés dans cette infériorité morale où dor- « maient nos ancêtres, suivant le témoignage de l'his- « toire. » « Vous comprenez, messieurs, pourquoi je rappelle ici les paroles du grand homme d'État. Vous savez qu'à côté de l'esclavage physique, il y a l'esclavage moral; vous savez aussi que ces arguments invoqués jadis par les fils de la libre Angleterre pour justifier l'esclavage physique des nègres africains, nos voisins de droite et de gauche (les Allemands et les Italiens) les invoquent aujourd'hui pour démontrer que notre peuple doit rester éternellement l'esclave moral de leur civilisation, de leurs sciences et de leurs arts. Ils ne lui refusent pas le don de l'intelligence, mais ils lui refusent la force de s'élever à une civilisation propre, de fonder une littérature et un art indépendant. Nous pourrions, nous aussi, leur répondre par l'argument de Pitt, en leur montrant l'état d'infériorité et d'abaissement de leurs ancêtres, au temps des civilisations grecque et romaine; mais nous n'avons pas besoin de cet argument, nous qui, éclairés par le christianisme et par l'histoire de la civilisation, ne croyons à l'esclavage physique ou moral, ni des individus ni des nations, nous qui croyons

au progrès de l'humanité tout entière sans en excepter aucun de ses membres, qui savons que la science est l'apanage du monde entier et l'héritage de tous les peuples.

« Le peuple slave, entré plus tard que les races germanique et romane sur le théâtre de l'histoire, est aussi entré plus tard qu'eux dans le champ de l'activité intellectuelle. Placé par la Providence entre l'Orient et l'Occident, il a, pendant des siècles, couvert de sa poitrine la civilisation occidentale. Aujourd'hui, il est prêt à greffer, sur sa souche jeune et forte, la civilisation germanique et romane, à l'arroser de sa sueur, à la cultiver de sa main, à lui faire produire des fruits pour la gloire et le bien de l'humanité.

« Nous ne nous cachons pas, qu'après être nés à une vie nouvelle, comme chante le poète de la solidarité slave [1], « nous avons trouvé un grand désert, que le « sort n'a pas encore fécondé »; nous ne nous cachons pas que les peuples romans et germaniques « marchent « dans une voie déjà frayée, et que nous les suivons d'un « pas lent et tardif ». Mais, d'un autre côté, nous sommes un peuple jeune : « nous savons ce que les autres ont « fait, et les autres ignorent ce que nous devons être « dans les annales de l'humanité ». D'ailleurs, nous ne voulons pas une victoire « qui tombe du ciel, sans sueur « et sans travail ».

« Ce que j'ai dit des Slaves en général, s'applique surtout aux Jougo-Slaves. Martyrs du christianisme, défenseurs de la civilisation dans une lutte sans fin contre les musulmans, à peine nous a-t-il été donné de

1. Kollar, dans son poème en langue tchèque, *Slavy Dcera* (La fille de Slava). (Voir *Russes et Slaves*, 1er volume.)

respirer; saignants encore de tant de blessures, nous avons reconnu que seuls les travaux de l'esprit laissent d'immortels monuments, et nous sommes entrés dans le champ du progrès intellectuel. Pourquoi aurions-nous peur de cette nouvelle lutte? Notre peuple n'a-t-il pas jadis marché avec les autres dans la voie de la civilisation? Serbes et Croates, nous sommes entrés, dès le VIIe siècle, dans la sphère de l'Europe chrétienne. Nous avons fondé des États libres, alors que florissaient ici la féodalité et là le césarisme. Nos Drzislav et nos Krésimir [1], nos Némania et nos Douchan [2], peuvent se comparer aux meilleurs souverains. Nous avons, les premiers, établi un rapport légitime entre l'Église et la nation. Nous sommes les premiers, tout en introduisant la langue nationale dans l'Église, restés fidèles au reste de la chrétienté. Notre idiome a régné dans la cité et dans l'Église, alors que les autres peuples écrivaient leurs lois dans un latin barbare. Ce que peut notre peuple dans le champ de l'intelligence quand il est libre, la petite République de Raguse l'a bien montré.

« ... Nous pouvons affirmer, nous Jougo-Slaves, que nous aurions aujourd'hui le même degré de civilisation que l'Europe occidentale, si le mahométisme ne nous avait arrêtés au milieu de notre développement. C'est ce que suffisent à démontrer les progrès accomplis dans ce siècle, malgré tant d'obstacles. .. Malgré la différence des noms géographiques, malgré celle des alphabets, Serbes et Croates, nous nous sommes reconnus frères : il n'y a plus ni fleuve ni montagne entre le Serbe, le Croate, le Slovène et le Bulgare. Nous avons fondé une

1. Rois de Croatie.
2. Princes de Serbie au moyen âge.

littérature une et identique sur la base de la langue, qui, des bords de l'Adriatique aux bouches du Danube, résonne sur les lèvres de plusieurs millions d'hommes....

« Le principal théâtre de cette lutte morale a été, est encore le royaume triunitaire et la principauté de Serbie, ce sont les deux pôles autour desquels gravitent le passé, le présent et l'avenir de notre peuple.... Il nous faut aujourd'hui, ou avancer dans la science et acquérir toutes les ressources qu'elle donne, ou rester les esclaves, ici de la science romane, là de la science germanique, et n'être plus que l'instrument de la grandeur des peuples voisins. »

Certes, c'est là un fier et noble langage. « *Hinter dem Berge sind auch Leute*. Derrière la montagne, il y a aussi des hommes », dit le proverbe allemand : il me revenait en mémoire en écoutant l'orateur croate, et je me prenais, malgré moi, à murmurer les beaux vers de Lamartine :

Chacun est du climat de son intelligence :
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays !

Développer par des publications périodiques ou autres, des missions scientifiques, des subsides accordés aux savants ou aux artistes, la science, l'art et la littérature chez tous les Slaves du Sud, telle est la tâche que se propose l'Académie jougo-slave. Elle saura la remplir. Érudit profond, historien distingué, son président, M. Raczki, compte parmi les plus doctes d'entre les Slaves ; Serbe orthodoxe, naguère professeur à Belgrade, le secrétaire, M. Danicic, témoigne par sa présence de l'intime alliance des Serbes et des Croates, et apporte à l'Académie le concours d'une science philologique

qui lui assigne un rang distingué à côté de Schleicher, des Miklosich et des Hattala.

Les autres membres se sont fait connaître par des travaux justement appréciés. Les nombreux volumes publiés par l'Académie ont justifié les espérances que sa fondation a fait naître.

Mais la fondation de l'Académie ne suffit pas aux Jougo-Slaves : ils réclament en outre l'établissement d'une Université nationale [1]. Sept millions d'Allemands (et non pas quinze, comme on l'a prétendu jadis chez nous), disséminés dans tout l'Empire, n'y occupent pas moins de quatre Universités. Quatre millions de Jougo-Slaves n'en ont pas une et sont obligés d'envoyer leurs fils à Gratz ou à Vienne. Ils demandent, avec raison, à sortir de cette servitude morale. Le Gouvernement refuse jusqu'ici de les satisfaire. Pourquoi? Serait-ce par hasard que l'idiome serbo-croate ne lui paraîtrait pas propre à l'enseignement des hautes sciences? On ne peut le croire, pour peu qu'on sache quelles nobles idées cette langue peut exprimer au besoin. Est-ce que les Magyares n'ont pas leur Université à Pesth? Est-ce qu'il n'y a pas à Agram une École de droit? Est-ce que dans les gymnases de Varazdin, d'Agram, de Fiume, d'Osiek, de Belgrade, etc., l'enseignement secondaire ne se donne pas en langue nationale? J'ai assisté, à Agram, à des examens de *maturité* (*ispiti zrelosti*) qui correspondent à notre baccalauréat et en dépassent peut-être la portée. Je n'ai point remarqué qu'on y traitât la science autrement qu'en France et en Allemagne. Je ne sache point que la civilisation ait reculé

1. Cette Université a été fondée depuis. Voir *la Save, le Danube et le Balkan*.



en Croatie, depuis que l'idiome national a remplacé, dans l'enseignement secondaire, les langues latine ou allemande.

La langue allemande est assez belle pour se faire aimer de ceux qui l'étudient librement : du moment où elle devient oppressive (*zwangsprache*), elle se rend odieuse et intolérable. On a vu des étudiants slaves, par une sanglante ironie, envoyer des adresses au tsar pour lui demander la fondation d'Universités slaves dans son Empire. Le gouvernement autrichien sert mal l'Allemagne, et se fait tort à lui-même, en résistant aux légitimes réclamations des Croates : j'ai dit leurs griefs, et ils sont assez nombreux. Ce n'est pas en refusant justice sur le terrain moral, qu'on peut préparer une conciliation sur le terrain politique.

BELGRADE ET LES SERBES

I

Agram et Belgrade sont actuellement les deux pôles, les deux foyers du monde jougo-slave [1]. Agram, capitale du royaume triunitaire, est le centre de résistance des Slaves d'Autriche contre les Magyares et les Italiens. Belgrade, capitale de la principauté serbe, est le centre d'action des Serbes contre la Turquie. Entre ces deux villes sœurs, la Save sert de trait d'union : elle passe au pied d'Agram dont elle baignait autrefois les remparts, devient navigable à Sissek, puis descend en ligne droite jusqu'au Danube, et le rencontre au pied de la colline où s'élève Belgrade. Dans la belle saison, un bateau à vapeur part toutes les semaines de Sissek, et descend à Belgrade en trente-six heures. Mais quand la Save a trop ou trop peu d'eau, ce qui arrive à tous les fleuves rectilignes, le chemin le plus court entre les deux cités n'est pas précisément la ligne droite. Il

1. Écrit en 1868. Sofia n'était pas encore devenue la capitale de la Bulgarie. C'était une bourgade ignorée perdue dans un coin de la Péninsule Balkanique.

faut remonter en chemin de fer jusqu'à Pesth et prendre le Danube ou la ligne de Temesvar et Bazias; ce trajet est trois ou quatre fois plus long que le chemin direct, bien plus court cependant que ne serait un voyage à travers les plaines poudreuses de la frontière militaire.

Quand je quittai Agram, le 12 août 1867, la Save était encore navigable et je pus m'épargner un détour pénible et dispendieux. D'Agram à Sissek le chemin de fer met environ une heure et demie; il traverse une vaste plaine, semée de blé et de maïs, et plantée, par endroits, de chênaies qui s'ouvrent en larges clairières. La nuit, ces clairières sont illuminées par les feux qu'allume le berger croate; il fait pâturer ses bêtes jusqu'au matin, et le jour, elles rentrent à l'étable. Le pays est mélancolique et monotone. Sissek, que nous atteignons bientôt, est une petite ville de huit mille habitants. Sa position est fort importante. Tête de ligne du chemin de fer croate, elle est bâtie presque à l'embouchure de la Kulpa et de la Save, et son port est le point de départ de la navigation sur ces deux rivières. La Kulpa sert de frontière à la Croatie proprement dite, et à la frontière militaire. Une partie de la ville appartient à l'État croate, l'autre à la frontière, *civil Sissek*, *militar Sissek*. Les Romains, bons connaisseurs, avaient déjà un fort en cet endroit : des fouilles récentes ont mis à découvert des débris de murs, des fragments de briques, des médailles. Le grand commerce de Sissek consiste surtout en bois de chêne, brut ou travaillé. On l'expédie par le chemin de fer, à Vienne, à Trieste : une compagnie française en envoie de grandes quantités à Marseille.

La Save, dans laquelle on entre presque au sortir

de Sissek, bien que simple affluent du Danube, peut compter parmi les grands fleuves de l'Europe. Son parcours, navigable entre Sissek et Belgrade, n'est guère moindre que celui de l'Elbe entre Dresde et Hambourg. Son bassin est purement slave. Elle prend sa source au mont Triglav (Terglou), dans le pays slovène, elle vient finir dans le pays serbe : Slovènes, Croates et Serbes l'appellent, avec raison, *notre Sava*, et leurs chansons populaires la célèbrent comme un fleuve national. Mais ce fleuve est loin encore de rendre aux peuples de ses rives tous les services qu'ils en pourraient attendre. L'unité physique, je dirais presque morale, que la nature avait donnée à son bassin, lui a été enlevée par les circonstances politiques, et n'est pour les Jougo-Slaves qu'un rêve d'avenir. Une partie de la Save appartient à cette contrée, que M. de Beust a récemment découverte sous le nom de Cisleithanie; une autre à la Croatie; une autre aux confins militaires, à l'empire ottoman, à la principauté de Serbie. Le peuple slave, morcelé comme le bassin de son fleuve, ne peut, on le comprend, exploiter ce grand chemin que la nature lui a donné. Loin d'être un lien, la Save devient, aux mains des gouvernements turc et autrichien, une barrière, une sorte de muraille chinoise, destinée à empêcher autant que possible les communications des peuples. La compagnie du Lloyd autrichien, qui exploite la navigation de la Save, me paraît avoir parfaitement compris les intérêts turcs et autrichiens, si j'en juge par le peu de soins qu'elle met à servir ceux des riverains et des voyageurs. Deux ou trois faits permettront d'en juger.

La monnaie autrichienne, comme on le sait, ou plutôt comme on devrait le savoir chez nous, consiste en

petits chiffons polyglottes, fort sales, fort désagréables à manier, et, qui pis est, soumis par l'agio à des variations quotidiennes qui exposent parfois l'étranger à de singuliers ennuis. Vous voulez aller, je suppose, de Vienne à Paris; le prix de la place est de 50 florins. Vous arrivez au guichet avec vos 50 florins, on vous en réclame 65, attendu que le papier est en ce moment à 30 0/0 au-dessous du pair; si par malheur le train est sur le point de partir, vous le manquez. Arrivé à la frontière autrichienne, le papier subit au change une nouvelle dépréciation. Le plus sage est donc d'en prendre aussi peu que possible. Pénétré de ce principe, j'avais, pendant mon séjour à Agram et à Sissek, échangé tout mon papier contre des ducats d'or. « Je ne puis les accepter, me répond l'employé; je ne sais quelle est la valeur de l'or, donnez-moi du papier. »

Ainsi, réduit avec mon or à une complète indigence, j'allais rester à Sissek sans l'obligeance d'un ami, qui voulut bien me prêter quelques-uns des précieux chiffons. Je demande un billet pour Belgrade, on m'en donne un pour Semlin. Or, Belgrade est situé sur la rive droite de la Save, avant Semlin, qui se trouve sur le Danube. J'en fais l'observation. « Fort bien, me répond l'employé, mais à Semlin vous aurez le droit de reprendre, en payant, le bateau local qui fait le service de Belgrade : si nous touchons trop tard à Semlin, vous en serez quitte pour coucher dans cette ville. » On verra plus loin pourquoi le Lloyd vous impose ce supplément de trajet plus ou moins vexatoire.

Enfin nous voilà à bord de l'*Argo*, c'est le nom poétique de notre vapeur. « Nous allons faire le voyage des Argonautes », me dit un docteur allemand avec qui je me suis lié la veille, et qui a passé une partie de la nuit

à me réciter du Gœthe et même de l'Homère dans le texte original. Chacun s'installe, je parcours le bâtiment de haut en bas, de long en large, curieux d'en étudier l'aménagement, curieux surtout de lire les inscriptions polyglottes dont il ne peut manquer d'être orné. J'ai toujours été, surtout en voyage, grand fureteur d'enseignes, comme les Allemands dont parle Molière. Une chose me frappe, c'est l'absence de toute inscription en langue serbe ou croate (c'est tout un).

Au milieu du bâtiment, au-dessus de la ligne qui sépare la première et la seconde classe, je lis en français une inscription fort polie, qui défend aux voyageurs de passer dans la première sans payer un supplément. La même défense est renouvelée en allemand et en magyare. On n'a oublié que la langue de la Save, la langue des passagers, le serbe-croate. « *Tot ember nem ember* : L'homme slave n'est pas un homme », dit le proverbe magyare. Ce petit détail en démontre une fois de plus la vérité. Pour moi qui n'étais ni Serbe, ni Croate, je me sentis pourtant blessé au vif par ce manque de tact et je résolus de m'en venger. L'occasion s'en présenta bientôt. J'allai à l'avant du bateau lier conversation avec un raïa bosniaque; je le ramenai, tout en causant, à la stalle des premières et le fis asseoir à côté de moi. Au bout d'environ une demi-heure, le capitaine arrive, et de son allemand le plus rauque invite mon Bosniaque à retourner d'où il était venu. Le raïa ne comprend pas et reste à sa place : « Capitaine, dis-je en allemand, ce brave homme a certainement le droit de rester ici : le règlement que vous affichez en français, en allemand et en magyare, ne regarde évidemment que les Français, les Allemands et les Magyares; il n'est pas fait pour les Serbes. Cependant, si vous jugez convenable,

je me ferai, quoique Français, un grand plaisir de vous servir d'interprète. » Le capitaine s'en alla en grommelant, fort étonné de voir un étranger donner à sa Compagnie une leçon de savoir-vivre. Je crois pouvoir affirmer, sans vanité, qu'il n'eut pas les rieurs de son côté. J'insiste à dessein sur ce détail, il peut paraître puéril, mais c'est dans les petits faits de ce genre qu'on trouve l'explication de bien des mouvements politiques. On les interprète chez nous comme on peut, on fait intervenir à tous propos les roubles et les agents russes : c'est fort commode; mais pour qui étudie les choses de près, il y a de petites vexations, des griefs infimes qui s'accumulent en silence dans le cœur des peuples, et font éclater un beau jour des haines d'autant plus terribles qu'elles sont restées plus longtemps concentrées. Le grand art de la diplomatie devrait être d'étudier et de découvrir ces ferments de révolution qui couvent lentement dans le cœur des peuples; mais ce n'est pas dans les salons de Vienne ou de Pesth qu'on peut en constater l'existence.

Autre avantage de la Compagnie austro-magyare. Non contente de vous mener à Semlin, quand vous voulez aller à Belgrade, elle a soin de ne déposer ses voyageurs sur aucun point de la côte serbe. On passe devant l'importante ville serbe de Schabats sans y débarquer. Du reste, on ne peut même pas traverser la Save sans montrer un passe port ou une permission *ad hoc* aux soldats qui gardent la rive. N'avais-je pas raison de dire que dans ces conditions le fleuve n'est pas un lien, mais une barrière?

Au départ de Sissek, la Save coule d'abord entre deux plaines, cachées le plus souvent par les saules du rivage. Quelques moulins flottants sur l'eau, quelques villages

de loin en loin rappellent que le pays est habité. Les villages sont d'un aspect assez misérable; les maisons, basses, crépies de chaux, et couvertes de paille de maïs. Jusqu'à Semlin, la rive autrichienne n'est qu'une immense plaine. A Jassanovats on atteint la frontière turque : voici la Bosnie, avec ses collines verdoyantes étagées sans fin les unes derrière les autres, et formant le plus bel horizon que puisse souhaiter l'œil d'un peintre ou d'un poëte. Admirable pays! Qu'en font les Osmanlis, et que n'en ferait point notre civilisation! Mais comment pourrait-elle franchir la Save, gardée d'un côté par les *wachthaus* autrichiens, de l'autre par les *tchardaks* des Musulmans. Les wachthaus sont des postes militaires, bâtis le long de la Save de distance en distance : le rez-de-chaussée est remplacé par des piliers en pierre de taille; l'étage supérieur est habité par les kaiserlicks. La Save capricieuse et mal endiguée inonde souvent ses rives. Aussi la plupart des villages voisins sont-ils bâtis sur pilotis. Il est curieux de voir d'immenses meules de blé ou de foin suspendues pour ainsi dire sur trois étais à huit ou dix pieds au-dessus du sol. Les *tchardaks* des bachi-bouzouks répondent, sur la rive turque, aux *wachthaus* des Autrichiens. Ce sont des espèces de colombiers établis sur une forte poutre. Au balcon de ce colombier, le chef du poste fume gravement son chibouk; en bas se promène un soldat au teint hâlé, coiffé d'un fez jadis rouge et d'une tunique jadis bleue. D'un air hébété il regarde glisser le vapeur et couler l'eau. A quoi pense-t-il ce pauvre diable venu peut-être des plaines de Bagdad ou des montagnes du Liban? Ne le lui demandez pas, il serait bien embarrassé de vous répondre. L'Autrichien là-bas, sur l'autre rive, a du moins, s'il est un peu naïf, une consolation,

celle de croire qu'il défend l'Europe contre les Turcs, ou à leur défaut, contre la peste. « Les officiers confinaires, me disait un mauvais plaisant, sont des officiers de santé. »

La nuit éclairée par une lune splendide prête un charme étrange à cette *scenery* de la Bosnie : la baïonnette des sentinelles que l'on voit rayonner dans l'ombre ajoute au tableau je ne sais quel relief fantastique. Les eaux sont basses : l'équipage fatigué a besoin de repos. Nous nous arrêtons une partie de la nuit et repartons le lendemain matin. Nous atteignons la frontière serbe ; nous dépassons sans nous y arrêter la ville de Schabats, dominée par une forteresse que les Turcs ont récemment évacuée. Schabats fut une des premières villes serbes affranchies en 1804. De Schabats à Belgrade, la rive serbe offre l'agréable spectacle d'une perpétuelle verdure : le paysan serbe n'aime pas les villages compacts ; il bâtit sa maison au milieu d'un bouquet d'arbres. Les églises sont en général sans clocher. Sous la domination turque l'usage des cloches était interdit. Depuis l'expulsion des Osmanlis, au lieu d'ajouter aux églises des appendices dispendieux, on a bâti auprès d'elles des cages en charpentes : le sonneur y monte à l'aide d'une échelle, et la voix de la cloche rappelle tout ensemble au paysan serbe son Dieu et sa liberté.

Le pittoresque fatigue à la longue ; mais sur le pont d'un bateau à vapeur on peut aisément s'en délasser. Le compartiment de wagon est souvent une prison désagréable, si votre mauvaise étoile vous a donné quelque compagnon maussade ou disgracieux. Le pont du bateau à vapeur, surtout dans ces pays danubiens, est un monde où l'on peut tout étudier : races et cos-

tumes, langues et religions s'y confondent dans un ensemble bigarré où l'artiste et le penseur trouvent chacun leur part. Sur l'*Argo*, l'Allemagne est représentée par un journaliste viennois, en quête d'impressions de feuilletons et de *Reisebilder*. Il promène sa morgue teutonique au milieu de ces peuples *barbares*, et ne peut comprendre qu'un Français, homme éclairé, ait pu s'abaisser jusqu'à apprendre leur idiome. Il n'est pas fâché cependant de m'avoir pour interprète, et note sur ses tablettes les bribes de conversations que je veux bien lui traduire. Viennois et, qui plus est, journaliste semi-officiel, il rêve à la grande Allemagne et fredonne l'hymne prussien :

Salut à toi, roi couronné de gloire,
Salut, père de la patrie!

Il m'expose tout au long ses théories pangermanistes, et discute gravement les avantages du fusil à aiguille ou du chassepot. Quelques Serbes groupés autour de nous l'écoutent en haussant les épaules, et murmurent à demi-voix les épithètes de *Schwab* (Teuton!) et même de *spitzel* (mouchard). Il ne fait pas bon voyager chez les Slaves du Sud quand on écrit dans une certaine presse viennoise. Mais j'ai eu assez occasion de rencontrer des pangermanistes à Berlin et à Vienne, à Dresde et à Stuttgart. Aux théories nébuleuses de mon *docteur*, je préfère, et de beaucoup, l'entretien des voyageurs bosniaques, serbes ou monténégrins. Je cherche à lier conversation avec un raïa bosniaque. J'apprends de lui qu'il se rend à Pesth pour vendre ses pruneaux. C'est à peu près tout ce que j'en puis tirer. On sent que la domination musulmane a pesé de tout son poids sur le pauvre chrétien. « Que penses-tu du

Turc? Qu'espérez-vous en Bosnie? — Ah! frère, je sais bien ce que tu veux dire; mais il n'y faut pas songer. »

Il n'y a guère plus moyen de causer avec ce Bosniaque mahométan qui, accroupi à l'orientale, regarde paresseusement monter vers le ciel la fumée blanche de son narghilé. L'habitude de ne penser à rien l'a rendu à peu près muet. Cet autre, tout jeune encore, lui aussi musulman, est plus communicatif. Il a vu le monde, il a souvent été jusqu'à Trieste et même jusqu'à Venise. Il fait à Saraïevo (Bosna-Seraï) un grand commerce d'articles européens et me vante les merveilles de cette cité sans rivale. « Frère, quelle belle ville! Il y a cent trente-deux mosquées! » Il faut savoir que ces mosquées sont fort petites, les villes musulmanes fort grandes et les Musulmans fort paresseux. Je l'interroge sur les routes: le voyage de la frontière turque à Saraïevo est encore fort pénible. Les marchandises sont transportées à dos de mulet, et le trajet dure trois jours et trois nuits.

« Avec un chemin de fer, lui dis-je, il se ferait en sept ou huit heures.

— Sans doute, et pourtant nous n'y tenons pas.

— Et pourquoi?

— Vois-tu, frère, si nous faisons un chemin de fer, les Allemands (les Européens) n'auront plus peur de voyager chez nous : ils viendront s'y établir, feront mieux que nous, et nous serons ruinés. »

Ce Bosniaque, certainement, n'aime pas les traités de commerce.

A Brod, je vois monter sur notre bateau un effendi (colonel) suivi de son *momak*. Ce mot pourrait se traduire en français par brosseur, si l'*effendi* avait jamais été brossé. Lourd, obèse, enseveli dans sa tunique poudreuse, le colonel turc se promène lentement sur le

pont et dévisage les femmes avec une bestiale curiosité. Il m'entend parler français, vient à moi, et m'adresse la parole dans cette langue :

« Pourriez-vous me dire s'il y a ici de l'eau glacée?

— Je n'en sais rien. Adressez-vous au sommelier. »

Au bout de deux minutes, l'effendi revient de fort mauvaise humeur. Il n'y a plus de glace à bord. Je l'engage à boire un peu de vin blanc.

« Impossible; le Coran me le défend.

— Prenez du thé.

— Je ne l'aime pas. »

Et notre homme descend dans le salon des premières, tout en grommelant. Je profite de son absence pour faire causer son *momak*. C'est un garçon de dix-huit ans, à la mine peu intelligente. Ses pommettes saillantes, ses lèvres proéminentes revèlent un mélange de sang serbe et touranien. Il ne parle que le serbe, et répond le plus souvent par monosyllabes ou par signes de tête. Et encore n'est-il pas toujours facile de comprendre ce muet langage, car le mouvement qui chez nous indique la négation, veut dire oui chez les Turcs. Le dialogue suivant s'engage, non sans peine, entre le *momak* et moi.

« De quel pays es-tu?

— De la Bosnie.

— De quelle nation?

— Je suis Turc.

— Parles-tu le turc?

— Non.

— Comment donc peux-tu dire que tu es Turc, si tu ne sais pas le turc?

— Je ne sais pas : on m'a dit que je suis Turc.

— Quelle langue parles-tu avec moi en ce moment?

— Je ne sais pas.

— Je te parle serbe, et tu me réponds en serbe. Donc nous sommes Serbes tous deux.

— Pas du tout; tu me parles serbe, et je te réponds en bosniaque. Tu es Serbe et je suis Turc. »

Il ne faudrait pas juger d'après ce fragment de dialogue les cinq cent mille Serbes musulmans que l'on trouve en Bosnie. Convertis jadis par le glaive à la religion musulmane, ils l'ont acceptée sans jamais renoncer à leur idiome national. Beaucoup d'entre eux le cultivent avec zèle et se considèrent simplement comme des Serbes d'une religion différente.

Quant à leur fanatisme religieux, il n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire. Tout porte à penser que si la domination musulmane venait à se retirer, ce fanatisme subirait un grave échec. La suite de mon dialogue avec le *momak* bosniaque peut servir de preuve à cette assertion. Curieux d'éprouver l'intensité de sa foi, je fais apporter une bouteille de vin et lui offre de la partager avec moi :

« Je ne bois pas de vin; Mahomet le défend.

— Et ton effendi en boit-il?

— Je ne sais pas. »

Je descends à pas de loup dans la cabine, et surprends l'effendi en train de vider paisiblement une bouteille de vin de Hongrie. Je remonte.

« Sais-tu ce qu'il fait, ton effendi? Il boit du vin; tu peux bien faire comme lui.

— Oh! non! lui et moi ce n'est pas la même chose.

— Que veux-tu dire?

— Si mon effendi boit du vin, il n'aura pas de coups de bâton, et moi, si j'en bois, j'en aurai. »

Les coups de bâton! voilà la loi et les prophètes.

Qu'il y a loin de cet enfant abruti par l'islamisme à ce fier Monténégrin qui est là debout à l'avant du bateau. Sa belle prestance, sa moustache noire, son œil d'aigle, tout dénote en lui un enfant de la libre montagne. Comme il faut l'entendre raconter les merveilles de la Tserna Gora, et les progrès de sa patrie! « Frère, nous avons à Tsettinié tout ce que vous avez en Europe, même des cafés et des billards! » Et il me montre son passeport parfaitement en règle. Le prince du Monténégro (qui est lui-même son préfet de police) prie les autorités des États alliés et amis du Monténégro, de, etc. Je lui demande quelques détails sur l'administration de son pays. « Oh! frère, c'est bien simple. Notre prince sait tout ce qu'il nous faut. Tout notre argent, toutes nos ressources sont à sa disposition. Tout ce qu'il fait, il le fait pour notre bien. » Le despotisme patriarcal semble tout naturel à cet enfant de la montagne noire, et il aurait quelque peine à se faire à l'idée d'un gouvernement représentatif. Il n'en faut savoir que plus de gré au prince actuel qui, dernièrement, a déposé aux mains du Sénat une partie de ses attributions, la gestion des finances, et s'est fait assigner une liste civile comme un simple souverain constitutionnel. Un organe slavophobe a trouvé très plaisant de tourner en ridicule ce progrès, minime sans doute, mais qui est pourtant un progrès. Pour nous, qui n'avons jamais vu dans le maintien de la domination musulmane une garantie pour l'Europe ou pour la civilisation, nous applaudissons à l'acte du jeune prince et nous souhaitons au Monténégro comme à la Serbie, d'entrer chaque jour plus avant dans la vie européenne.

Le temps passe : le bateau file toujours : Belgrade paraît enfin à l'horizon. On aperçoit tout d'abord la

flèche dorée de la cathédrale, et la forteresse dominée par l'ancien palais du pacha, et la mosquée abandonnée, sur une colline dont la Save et le Danube baignent les pieds. La jeune capitale étage, sur la colline, ses blanches maisons, bâties, pour la plupart, au milieu d'un bouquet d'arbres. Nous saluons avec joie le terme de notre voyage : déjà nous voici devant la ville; voici les quais de la Save et les bâtiments de la douane serbe. Nous pouvons reconnaître et appeler sur le rivage les amis qui attendent notre arrivée. Mais on ne débarque pas.

Bon gré mal gré, il faut entrer dans le Danube et remonter jusqu'à Semlin, où la police autrichienne attend les voyageurs pour viser leur passeport. Cette petite vexation a cependant son bon côté. Elle permet de jouir plus longtemps du panorama de Belgrade et de l'embrasser sous un nouvel aspect. Au confluent de la Save et du Danube se trouvent deux ou trois îles boisées et inhabitées. On les appelle les îles de la Guerre, et ce nom rappelle celui que les Turcs donnaient jadis à Belgrade : *Dordl Djihad*, la ville de la Guerre sainte. C'est qu'en effet ces îles ont été bien souvent prises et reprises dans les luttes de l'Empire et du Croissant. Le prince Eugène les a traversées bien souvent, et sur les rives du Danube résonne encore la vieille chanson d'*Eugène le vaillant chevalier*. C'est une consolation pour nous de penser que cet illustre guerrier, chassé de France par l'orgueil de Louis XIV, employa du moins une partie de ses talents militaires à combattre le grand ennemi de l'Europe et à continuer cette noble épopée des *Gesta Dei per Francos*. Aujourd'hui la France s'est retirée de cette lutte : depuis Navarin elle laisse prendre son rôle par la Russie. Quant à l'Autriche, il y a longtemps qu'elle n'a plus de prince Eugène!

Nous voici à Semlin (Zemun). C'est un bourg habité par des Serbes auquel le voisinage de Belgrade donne une certaine importance. Le bateau serbe chauffe déjà ; j'y fais transporter en hâte mon bagage et m'élance sur la passerelle.

Un gendarme m'arrête.

« Votre passeport, monsieur, me demanda-t-il en serbe.

— Mon passeport, lui dis-je, dans la même langue, et qu'en veux-tu faire? Je suis venu de Paris ici sans qu'on me l'ait une fois demandé : je suis Français, tu es Serbe, nous sommes amis. Pourquoi me demandes-tu un passeport?

— Ah! monsieur, je suis Serbe, répond le gendarme, mais je sers le Schwab (Teuton). *Jesam Serbin : ale sloujim kod Schwaba!* »

J'eus vraiment pitié de ce pauvre diable : il était si triste, si humilié en prononçant ces paroles! Le gouverneur autrichien ou magyare ne voit pas avec plaisir des relations s'établir entre les Serbes soumis à son pouvoir et ceux de la principauté. Au moment de mon voyage, un congrès d'étudiants devait avoir lieu à Belgrade; les Serbes de Hongrie et les Croates y étaient naturellement invités. Le gouvernement magyare, effrayé, je ne sais trop pourquoi, avait défendu aux étudiants et aux professeurs de se rendre à Belgrade. Grâce à Dieu, je n'étais pas sujet autrichien, et on me laissa partir. Au bout de vingt minutes, j'étais à Belgrade, cordialement accueilli par des amis anciens ou nouveaux, connus ou inconnus. Puissent ces lignes leur porter le témoignage de ma reconnaissance pour l'affectueuse hospitalité que j'ai trouvée chez eux, et que je n'oublierai point de sitôt.

II

Le nom de Belgrade[1] (Biograd) veut dire, en slave, la blanche ville, la belle ville. Il se retrouve sous des formes diverses, en Bohême, en Croatie, en Hongrie. La ville serbe le mérite à tous égards. Peu de cités ont en Europe une position plus heureuse et plus importante au point de vue commercial et politique. Bâtie sur une hauteur qui domine à la fois la Save et le Danube, Belgrade tient pour ainsi dire la clef de ces grands fleuves. Par la Save, elle se met en communication avec Agram, Trieste et les chemins de fer de l'Allemagne du Sud; par le Danube, avec Pesth et Vienne; par ses affluents, la Theiss et la Drave, avec les régions nord-est et le sud-ouest du royaume de Hongrie[2]. Tous ces cours d'eau sont navigables. Dans l'intérieur de la péninsule turque, la Morava et la Drina pénètrent profondément, et ne demanderaient que quelques travaux pour offrir toute sécurité à la batellerie. Qu'une double voie ferrée mette Belgrade en rapport avec Raguse et Thessalonique, et vous en ferez une ville hanséatique de premier ordre. Cet ensemble sans rival de grands cours d'eau a fait justement comparer la Serbie à la Mésopotamie de l'antiquité. L'importance du point où est aujourd'hui située Belgrade, n'avait point échappé aux Romains. Ils y avaient bâti la ville de *Singidunum*. Peut-être, en creusant dans les fondements de la citadelle, y retrouvera-t-on des vestiges des constructions romaines. Ce

1. Sur Belgrade, voir *la Save, le Danube et le Balkan*, chap. VI.
2. Aujourd'hui avec Constantinople et Thessalonique par la voie ferrée dont il n'était pas question en 1868.

qu'il y a de sûr, c'est qu'en fouillant le sol à Belgrade, notamment sur l'esplanade qui précède la forteresse, on découvre encore tous les jours des médailles dont quelques-unes sont fort bien conservées.

Les Serbes ne s'établirent qu'au VIIe siècle de notre ère dans le pays actuel : on sait peu de chose de l'histoire de Belgrade pendant les premiers temps. A partir du XIe siècle, elle est sans cesse prise et reprise par les différents peuples qui se disputent le bassin de la Save inférieure. Au XIe siècle, un roi de Hongrie en fait la conquête; dans les guerres qui suivent entre les Bulgares, les Grecs et les Hongrois, Belgrade est détruite; l'empereur Douchan, le Charlemagne des Serbes, a reconstruisit en 1382. Les Hongrois la prennent, puis la reperdent, puis se la font céder, après le désastre de Kossovo, par le despote de Serbie George Brankovitch. En 1440, Belgrade soutient, contre Ali-Bey, vizir de Mourad II, un siège de sept mois où périssent, environ, 17 000 Turcs. Jean Hunyady gagne une grande victoire sous ses murs. En 1456, les Turcs reviennent, mais, cette fois, avec 150 000 hommes, sous la conduite de Mahomet II, le fameux vainqueur de Constantinople. Ils échouent contre la bravoure de Hunyady. Le sultan même est blessé; ils se retirent en abandonnant trois cents canons et vingt-sept galères sur le Danube. En 1493, nouvelle tentative des Turcs, nouvel échec. En 1521. Soliman vient assiéger la ville, défendue par une poignée de Serbes et de Hongrois. Cette fois elle tombe aux mains des Osmanlis, et ils la garderont deux siècles et demi. C'est de cette période que date l'agrandissement de la forteresse. Au XVIIe siècle, Belgrade est reprise par le prince Maximilien de Bavière et reperdue en 1690 : le grand-vizir Ali met la forteresse sur un pied formi-

dable, et y établit une garnison de 12 000 hommes, qui repoussent victorieusement les attaques du prince de Croy. Puis arrive à son tour (1707) le héros du Danube, Eugène de Savoie. Il entoure la ville de ses parallèles; 80 000 hommes sont sous ses ordres. Le grand-vizir Tchuprugli amène à la défense de Belgrade 150 000 Osmanlis, et assiège le prince dans son camp. Les deux armées restent en présence; la fièvre et la dysenterie les épuisent. Eugène se décide à livrer bataille. Belgrade se rend. La paix de Passarovitz (Pojarevats) laisse la ville à l'Autriche; mais elle la rend en 1739. Laudon la reprend en 1789; par bonheur il ne la garde pas. Je dis par bonheur, car si Belgrade était restée aux mains des Habsbourg, la ville serait devenue une ville quelconque de leur *frontière militaire*, *un régiment*, une fabrique de kaiserlicks, et la Serbie n'existerait pas aujourd'hui. En 1791, la Porte établit un pacha à Belgrade.

Mais ce pacha fut chassé par quelques-uns de ses officiers, les dahias; leurs exactions poussèrent le peuple serbe à l'insurrection. George le Noir (Kara George) vint avec 9 000 hommes assiéger Belgrade. Après des péripéties qu'il serait trop long de raconter, les janissaires évacuèrent la ville et la forteresse. En 1812, le traité de Bucharest rendit aux Turcs la forteresse de Belgrade, ainsi que celles de Sokol, Schabats, Ujitsa, Semendria (Smederevo), Kladovo et Adakaleh. On sait qu'elles ont été évacuées, en 1867, grâce à l'habile politique de feu le prince Michel, et de son ministre Garachanine. Cette victoire diplomatique, plus importante que dix batailles gagnées, a enfin rendu la Serbie maîtresse de ses destinées.

J'avais été étonné de me voir demander mon passeport au départ de Semlin; je ne fus pas moins surpris

de me voir saluer à mon arrivée, sur le quai de Bellegrade, par un agent serbe qui me réclama, très poliment du reste, le précieux parchemin. Sur la foi de quelques voyageurs, je me figurais la Serbie comme un pays d'entière liberté, une sorte de Belgique slave. Et voilà qu'au premier pas que je faisais sur le sol de la principauté, toutes mes illusions s'envolaient. Non seulement on me demandait mon passeport, mais on le gardait pour le renvoyer au consulat de France, et je ne pouvais faire le moindre voyage dans l'intérieur du pays sans aller le réclamer. J'ai cherché depuis à m'expliquer ce luxe de précautions et de formalités auxquelles l'urbanité du consul français et de sa chancellerie ôte d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait avoir de désagréable. J'ai compris que le gouvernement serbe pouvait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi.

Si l'Autriche réclame les passeports des sujets serbes, la réciprocité diplomatique veut que les sujets autrichiens soient soumis à la même formalité. Puis le gouvernement serbe a (la récente catastrophe de Topchidéré le prouve suffisamment) quelques motifs de se défier des étrangers. Plus d'une fois, des intrigues hostiles se sont nouées contre lui sur le sol de l'Autriche ou de la Hongrie. Il y a à Pesth, autour de la famille des Karageorge, à Novi Sad (Neusatz), chez les Serbes de Hongrie, des mécontents, des ambitieux peut-être, des exilés dont le Gouvernement a quelque intérêt à surveiller les pas et démarches. Il est néanmoins regrettable que le système policier de l'Autriche ait trouvé à Belgrade et dans la principauté de trop fervents imitateurs. J'ai eu occasion de le constater plus d'une fois. Après avoir traversé, tour à tour, la Belgique et la France, l'Italie et l'Autriche, la Prusse et l'Allemagne

du Sud, sans avoir nulle part à décliner mes nom, prénoms ou qualités, il m'a été pénible de trouver au seuil de la jeune Serbie ces institutions vexatoires dont l'Europe s'est, grâce à Dieu, enfin débarrassée. Néanmoins, un progrès s'est accompli dans le jeu de ces institutions. Blanqui raconte qu'en 1842 il ne lui fallut pas moins d'une journée pour remplir toutes les formalités nécessaires à l'expédition des passeports. Un quart d'heure suffit amplement aujourd'hui [1].

Blanqui raconte ainsi l'impression qu'il éprouvait, il y a vingt-cinq ans, au premier aspect de Belgrade [2] :

« Dès qu'on approche de Belgrade, à part quelques maisons blanches à volets verts bâties dans le goût européen, tout ce qui apparaît aux regards est de physionomie turque : les murs de la forteresse en ruine, les longs minarets blancs entrelacés de cyprès, les grillages de mille couleurs aux fenêtres, le pavé défoncé, les ordures amoncelées dans la rue. Ici, des maisons en ruine, plus loin de vastes espaces découverts, des boutiques sales et obscures, des croisées sans vitres, des habitants déguenillés. »

L'illustre économiste, s'il revenait aujourd'hui à Belgrade, trouverait la physionomie de la ville bien changée. Belgrade n'a plus de Turcs. Ce n'est pas à dire qu'elle ait pris du jour au lendemain un caractère complètement européen. Ce qui en fait aujourd'hui le charme et l'intérêt, c'est précisément le contraste et le mélange des deux éléments européen et asiatique. Il va de soi que l'un tend de plus en plus à absorber l'autre. Dès que vous avez mis le pied sur le quai de

1. Le passeport a été supprimée il y a quelques années.
2. *Voyage en Bulgarie.*

Belgrade, ce qui frappe tout d'abord vos yeux, ce sont les échoppes des changeurs juifs, munies pour tout mobilier d'un coffre-fort et d'une table de marbre. Ce vieillard à longue barbe, aux yeux perçants, c'est bien le *trapezitès* des Grecs, le *banquier* du moyen âge. Même caractère oriental dans ces magasins où s'entassent, sans ordre, les blocs de sel brut, les poteries, le savon, les denrées coloniales. Quelques planches mal jointes les ferment la nuit. Quand le marchand s'absente dans la journée, il lui suffit de mettre en travers de la porte un meuble quelconque, une chaise : personne n'entrera. L'épicerie, ce commerce si prosaïque chez nous, revêt je ne sais quoi de poétique en ces pays du soleil. Un large auvent s'avance jusqu'au milieu de la rue et protège de son ombre un banc hospitalier, sur lequel on peut s'asseoir ou s'accroupir à volonté. Dans les nuits d'été, il n'est pas rare de voir le Serbe de basse condition jeter le soir sur le banc une peau de mouton, s'y endormir et y passer la nuit tout entière. Le pavé nu suffit aux plus robustes : il est prudent de ne pas marcher le soir en rêvant aux étoiles ou en adressant des sonnets à la lune, sous peine de trébucher tout à coup contre quelque dormeur qui néglige de ronfler pour vous avertir. Il faut bien du courage pour dormir sur ce pavé de Belgrade : c'est un véritable supplice pour un pied accoutumé à l'asphalte du boulevard. Cubiques, ou arrondis, aigus ou obtus, les pavés se pressent sans ordre les uns à côté des autres, et forment le terrain le plus âpre que l'on puisse imaginer. Cela s'appelle *kalderma*, d'un mot turc qui vient, dit-on, du grec καλος δρομος (beau chemin). L'étymologie a parfois d'étranges ironies. Il faut entendre crier là-dessus les tombereaux construits tout entiers en bois, sans un morceau de fer et traînés

par les bœufs pesants. Ce *beau chemin* est d'autant plus pénible que, dans Belgrade, tout n'est que descentes et montées. La ville est peu éclairée le soir : le gaz n'a point encore passé la Save. Les rues n'ont point de nom, les maisons point de numéros : on se perd encore dans les rues et ruelles de Belgrade comme dans les *calli*, les *campelli* et les *canaletti* de Venise. Néanmoins, la ville n'est pas si grande qu'on ne puisse à la longue s'y retrouver. Depuis que les Turcs l'ont enfin évacuée, on parle sérieusement de la régulariser, d'étiqueter les rues, de numéroter les maisons. Du reste, les lacunes que je signale ici constituent à peu près la seule différence entre Belgrade et les villes européennes. Il en est d'autres encore, mais qui ne dépendent pas précisément de la volonté des habitants. Tel est, par exemple, le manque d'une monnaie uniforme et nationale. La Serbie, en tant qu'État tributaire, n'a pas le droit de battre monnaie. Elle est trop sensée pour accepter le papier autrichien; elle ne veut pas non plus des pièces turques, qui lui rappelleraient trop souvent une désagréable suzeraineté. Elle vit sur les anciennes monnaies de l'Allemagne et de la Russie : gros, paras, florins et thalers, roubles et kopecks, piastres et ducats circulent les uns à côté des autres, et composent la plus effroyable anarchie monétaire que l'on ait jamais imaginée. Avec un peu d'habitude, on finit par s'y reconnaître, mais il faut du temps. Les roubles dominent; ils entrent en Serbie par les principautés moldo-valaques.

Je ne suis pas de ceux qui voient dans toutes les agitations slaves une manœuvre russe : je crois qu'on exagère beaucoup le rôle de la Russie sur le Danube et ailleurs; mais je crois qu'il serait juste et habile d'enlever à la Russie le moyen de propagande toute natu-

relle que lui donne la circulation de la monnaie dans les principautés danubiennes. A ce point de vue, la Turquie elle-même aurait intérêt à autoriser la Serbie à frapper une monnaie nationale. Plus un peuple a d'occasions de saisir et de constater son individualité, plus il s'y attache, plus il est prêt à la défendre contre les entreprises et les suggestions de l'étranger. Un des derniers soins du prince Michel a été de créer une monnaie divisionnaire. Des pièces de cuivre ont été frappées à Vienne au coin de la Serbie : les premiers échantillons ont été déposés dans le cercueil du prince défunt.

Deux choses manquaient encore à Belgrade pendant mon séjour dans cette ville : une poste serbe et un service de transport pour les voyageurs. La poste pour l'Europe était encore aux mains du consulat autrichien, et ce monopole était d'autant plus vexatoire qu'à tort ou à raison on accusait la chancellerie autrichienne de ne pas respecter très scrupuleusement le secret des lettres. J'ai lu dans les journaux de Belgrade de graves récriminations à ce sujet, et j'ai entendu, dans les bureaux des consulats, des plaintes qui m'ont paru très fondées. Il est question, en ce moment, de supprimer cette institution surannée, comme on a supprimé les capitulations conclues du temps de la souveraineté ottomane. Quant au transport des voyageurs, il n'existait encore en septembre 1867, ni voitures de poste, ni diligences en Serbie. On n'avait d'autre ressource que de louer, à grands frais, un carrosse. La poste princière fournissait, il est vrai, des chevaux; mais il fallait acheter ou emprunter selle, bride, mors, en un mot tous les harnais.

Aujourd'hui, on m'assure qu'un service de diligences



est organisé; il est également question de créer une ligne de chemin de fer de Belgrade à Constantinople. — Cette ligne a été achevée depuis le traité de Berlin. — Ainsi le progrès gagne chaque jour; il ne dépend plus que de l'Europe de lui imprimer encore un plus vif développement.

Ce qui contribue surtout à donner à Belgrade un aspect oriental, ce sont les mosquées (djamie) qui ornent ou plutôt défigurent encore la haute ville; elles sont au nombre de onze. Toutes sont fermées depuis le départ des Turcs; mais il paraît que les conventions conclues avec la Porte interdisent de les démolir. Tous ces édifices se ressemblent : une rotonde à coupole, grande comme un cirque de province; à côté une flèche blanche, qui s'élance du sol même, surmontée d'un petit balcon où le muezzin annonçait aux fidèles l'heure de la prière, et d'un clocher en fer-blanc : quelque chose comme une bougie coiffée d'un éteignoir. Parmi ces mosquées, il en est une qui mérite d'attirer l'attention. C'est la mosquée dite *Battaldjamid*; enlevée aux Turcs par les soldats de George le Noir, cette mosquée est abandonnée depuis un demi-siècle; elle s'élève solitaire sur une grande place, vis-à-vis du cimetière; le temps lui a donné cette couleur grisâtre qui est le charme des vieux édifices; les oiseaux ont fait leurs nids dans les crevasses de ses murs, l'herbe et la giroflée sauvage croissent sur sa coupole à demi effondrée. Elle se dresse solitaire, débris d'un passé glorieux, mais à jamais disparu, comme le tombeau d'une race maudite. Vers le milieu de la ville actuelle, on reconnaît les restes des remparts où la Belgrade turque était renfermée; un vieux pan de mur indique la place où s'élevait naguère la porte de Constantinople, Stamboul-Capia. La ville

affranchie a fait éclater l'enceinte de ses oppresseurs, et de la colline où elle s'élevait naguère, elle descend peu à peu dans la plaine.

Un quartier conserve encore tout entier l'empreinte du peuple qui l'a pendant longtemps habité. C'est l'ancienne ville turque cachée, pour ainsi dire, derrière la nouvelle cité européenne. C'est un ensemble de ruelles mal pavées, bordées de murs chancelants. Par les crevasses de ses murs on aperçoit des jardins, aujourd'hui incultes, plantés de vignes sauvages, d'arbres luxuriants et de mauvaises herbes. Derrière ces arbres se cache la maison, où un grillage vermoulu indique l'appartement des femmes. Du temps où les Musulmans habitaient ce quartier, il n'était pas toujours prudent, pour un giaour, de s'aventurer dans ces lugubres corridors. Au moment où on y pensait le moins, une porte s'ouvrait, une balle sifflait, le chrétien tombait et la porte se refermait. On pouvait bien réclamer justice au pacha de la forteresse; mais le mieux était de se taire; un caprice du pacha suffisait pour détruire la ville : témoin le fameux bombardement de 1862. L'Europe ne se rappelle guère aujourd'hui ce sinistre événement, mais tout le monde s'en souvient à Belgrade. On me l'a raconté bien des fois, et il ne sera pas hors de propos d'en dire quelques mots ici, et de montrer, par un exemple de plus, quelle étrange situation la jalouse sollicitude d'une diplomatie sénile avait su faire aux chrétiens de Serbie.

C'était un dimanche soir, le 15 juin 1862. Deux jeunes enfants puisaient de l'eau à une fontaine publique que l'on montre encore aujourd'hui; surviennent deux *nizams* (soldats turcs); ils prétendent chasser de la fontaine les deux enfants, puiser leur eau avant eux, et dégainent leurs sabres. La chose se passait en face de la préfec-

ture serbe. Quelques gendarmes serbes sortent, désarment les deux Turcs et se mettent en devoir de les conduire à la police turque. Arrivés en face du poste, ils sont accueillis par une décharge de mousqueterie et tombent morts ; la foule accourt au bruit de la décharge. Les Turcs se fortifient dans leur poste, continuent de tirer sur des spectateurs inoffensifs, et envoient même demander du renfort à la forteresse. Le prince était alors en voyage ; la princesse, seule dans son palais. Prévenu de ce qui se passe, le ministre président du cabinet, M. Garachanine, s'élance dans la direction de la forteresse, court au-devant des *nizams* et finit par leur persuader de retourner dans la forteresse. Ils font, en effet, semblant de rebrousser chemin, puis se retournent brusquement et tirent sur le peuple. Cette fois, l'indignation des Serbes ne connaît plus de bornes. Ils courent dans leurs maisons, décrochent les vieux fusils de la guerre de l'indépendance, les handjars, les pistolets. Les Turcs épouvantés se barricadent dans une mosquée. Les Serbes se précipitent sur la ville turque et commencent à piller ; mais, sur l'ordre du premier ministre, le pillage s'arrête. Le prince, absent, averti par le télégraphe, donne l'ordre de consigner les troupes dans les casernes. Le corps diplomatique intervient et, grâce à lui, une convention est signée le 16 juin, en vertu de laquelle les troupes turques devront rentrer dans la forteresse. Elles y rentrent, en effet, protégées contre la fureur du peuple par les soldats serbes et les consuls européens, tandis que du haut des remparts les *nizams* continuent à tirer sur la ville. La nuit fut tranquille ; néanmoins les Serbes pressentaient quelque sinistre événement, et se préparaient à la défense. On m'a montré, sur les murs du gymnase, des meurtrières faites alors par les écoliers serbes, et

par lesquelles ils comptaient tirer sur les Turcs, s'ils osaient descendre vers la ville.

Le lendemain matin, l'ordre paraissait à peu près rétabli : la police serbe publie une proclamation rassurante, invite les habitants à ouvrir leurs magasins et à vaquer paisiblement à leurs occupations. Tout à coup, à neuf heures du matin, une colonne de *nizams* débouche brusquement de la forteresse : presque aussitôt boulets, bombes et obus commencent à pleuvoir sur la ville. Qu'on juge de la terreur et de l'indignation des habitants. Tandis que les femmes et les enfants s'enfuient vers les bois de Topchidéré, les hommes valides courent aux armes, s'embusquent dans les maisons voisines de la forteresse. Grâce à Dieu, les canons des Turcs étaient vieux, leur poudre mauvaise, leurs artilleurs maladroits. Les balles des Serbes les clouaient l'un après l'autre sur leurs affûts. Le bombardement dura cinq heures; mais il fit aux habitants plus de peur que de mal. Certains édifices, le palais du métropolitain, le séminaire, l'académie, le consulat autrichien furent gravement endommagés. L'énergique attitude des consuls européens arrêta enfin le bombardement. On comprend aisément quelle perturbation il avait jetée dans les affaires commerciales. Elles restèrent suspendues pendant près de trois mois. Le port de Belgrade, vaste entrepôt, demeura désert. Quel négociant de Vienne ou de Leipzig eût osé confier sa marchandise à tous les risques de l'incendie ou du pillage?

Le bombardement donna lieu à de longues négociations entre la Porte et les puissances protectrices de la Serbie. Une convention fut signée le 4 septembre, à Constantinople. Elle décidait que le Gouvernement serbe serait indemnisé par l'abandon de tout le territoire

de la ville turque, et que les forteresses de Sokol et d'Oujitsa seraient rasées. Les autres devaient être maintenues comme indispensables au système général de défense de l'empire. Les Turcs civils abandonnaient les villes de Schabats, Semendria, Belgrade. Ce n'était qu'une mince compensation pour un attentat aussi monstrueux, et dont les conséquences pouvaient être si terribles. Mais il était réservé à l'habile gouvernement du prince Michel de pousser jusqu'au bout les conséquences de cette convention toute provisoire. Un Allemand écrivait, en 1865 : « Toutes les concessions que l'on fera à la Serbie seront sans valeur tant que deux cents bouches à feu menaçantes seront tournées vers Belgrade, tant que l'on pourra dire avec le poète :

Ce qui est arrivé une fois peut arriver encore. »

Ce qui est arrivé une fois n'arrivera plus aujourd'hui. La forteresse est aux mains des Serbes, et si jamais on entend retentir les canons de la forteresse, ce sera pour défendre la capitale, et non pour la ruiner. J'ai visité cette fameuse forteresse, ayant pour guide l'officier qui la commandait. C'est une ville tout entière, un prodigieux labyrinthe de courtines et de bastions, d'enceintes, de fossés et demi-lunes. Les Tucs, les Autrichiens l'ont tour à tour agrandie, et les systèmes les plus divers se sont superposés sans se fondre. Ce qui fait surtout la force de cette citadelle, c'est sa merveilleuse situation à l'angle du Danube et de la Save, dont elle domine le cours. On y trouve des casernes pouvant contenir au moins quatre mille hommes, d'immenses magasins, des écuries, un hôpital, une mosquée, des rues bordées de maisons où s'étaient retirés les Turcs civils après l'affaire du bombardement. Quelques-uns y vivent

encore aujourd'hui et sont soumis aux lois serbes. Au moment où je visitai la forteresse, le gouverneur était en train de l'approprier aux besoins d'une garnison européenne. Il était fort en peine d'en déloger certains hôtes que les Musulmans avaient laissés après eux : « Nous avons bien fait partir les Turcs avec des protocoles, me disait-il, mais pour chasser les insectes qu'ils ont oublié d'emporter, il me faudra employer le fer et le feu ». En effet, tout a besoin d'être remis en état. Déjà le palais du pacha a été converti en une fort belle résidence. Nous fumions d'excellents cigares serbes dans ce même salon où trois mois auparavant un pacha à trois queues savourait le long chibouck ou l'odorant narghilé : nous devisions de la question d'Orient, dans cette chambre aux fenêtres jadis grillées, où étaient renfermées les femmes du harem. Le pacha turc qui commandait la forteresse était un haut dignitaire de l'empire, et recevait un traitement qui, dans les bonnes années, s'élevait jusqu'à deux cent mille francs. La Serbie, moins fastueuse, confie la citadelle à un simple major : en temps de paix, le gouvernement serbe n'entretient pas de généraux. L'esprit civil, dans cet heureux pays, prime encore l'esprit militaire, et s'il est pour lui un danger à redouter, ce n'est pas assurément le prétorianisme. L'armée serbe, en temps de paix, ne dépasse guère six mille hommes; mais, derrière cette petite armée se trouve la milice nationale, organisée en 1861, et dont font partie tous les Serbes âgés de vingt à cinquante ans. Cette milice, exercée tous les ans, peut fournir, en cas de besoin, un contingent d'environ cent cinquante mille hommes, auxquels viendraient se joindre tous les citoyens valides. Il n'y a guère de familles en Serbie où l'on ne trouve au moins un fusil. On peut

donc porter à deux cent mille le nombre des combattants que la Serbie peut mettre sur pied.

La forteresse est précédée par une vaste esplanade appelée le *kalimegdan*. Elle sert aux manœuvres militaires : le dimanche c'est la promenade favorite de la société belgradienne. Ce jour-là elle mérite toute l'attention du touriste. Dans le costume des Serbes comme dans l'aspect de leur capitale, on retrouve encore ce dualisme, cette lutte de l'élément oriental et européen que j'ai déjà signalée. Les hommes, pour la plupart, ont adopté l'habit, le paletot et le chapeau cylindre : le peuple cependant garde encore le fez rouge, la veste courte, les culottes larges et les guètres. Parmi les femmes, quelques-unes portent les modes de Paris : mais le plus grand nombre est resté fidèle au costume national. Elles ont raison. « Si la Hongrie, dit un clergyman anglais, M. Denton, est le pays où l'art du tailleur a atteint sa plus grande perfection, si le costume de la noblesse magyare peut être regardé comme le véritable type d'un beau vêtement masculin, la Serbie est celui où les couturières et marchandes de modes devraient chercher des modèles et apprendre l'art de donner du pittoresque à leurs ouvrages. » M. Denton a raison : le costume des femmes serbes mérite d'être décrit, et je le recommande à mes lectrices pour leur prochain travestissement. La robe tout unie, soie ou mousseline, ressemble à peu près à celles des Parisiennes du temps ou la crinoline existait encore. Le corsage est ouvert sur le devant et laisse voir une guimpe ou chemisette de batiste. Les manches collantes sont brodées d'or ou d'argent. Par-dessus ce corsage se porte une jaquette (*libada*) qui descend jusqu'à la taille : c'est ce que nos dames appelleraient, je

crois, un *zouave*; cette jaquette, à manches courtes et larges, est en soie ou en velours, suivant la saison : elle est brodée d'or ou d'argent; autour de la taille est nouée une écharpe blanche dont les deux bouts retombent jusqu'à terre. La coiffure est un fez rouge posé sur le sommet de la tête et maintenu par des tresses de cheveux enroulés autour : ce fez est brodé de perles chez les dames riches, orné de pièces de monnaie chez les femmes du peuple. Ces dernières portent volontiers, à leur cou ou dans leurs cheveux, des ducats ou des florins : ces pièces percées subissent, dans la circulation, un rabais d'environ 5 p. 100. Ce costume est généralement fort coûteux : une *libada* brodée d'or vaut de 2 à 300 francs. On m'a montré des personnes qui portaient sur leur fez jusqu'à 100 ducats de perles fines. Aussi, certaines femmes ont-elles adopté la toilette parisienne par économie, disent-elles, mais elles n'y trouvent pas leur compte. La *libada* et le fez ont l'avantage de durer fort longtemps et d'échapper à toutes les variations de la mode, c'est-à-dire, à tous ces impôts directs ou indirects que la féconde imagination des couturières prélève chaque année sur la vanité féminine. La broderie de la libada, les perles du fez se transmettaient jusqu'ici dans les familles, et passaïent de la garde-robe de la mère dans le trousseau de la fille. Mais, voici qu'une nouvelle génération commence à rêver à nos modes parisiennes.

Le Kalimegdan, où la foule insouciante vient le dimanche respirer l'air du Danube tout en écoutant la musique militaire, a été le théâtre de bien des luttes entre les Serbes et les Turcs, lors de la guerre de l'indépendance. Des vieillards se rappellent encore avoir vu au commencement de ce siècle les cadavres de leurs compa-

triotes empalés, suspendus au soleil, et empestant l'air de leurs fétides émanations. C'est sur ce même emplacement qu'a été lu le firman en vertu duquel la forteresse a été remise aux troupes serbes. Du Kalimegdan on domine tout Belgrade : à droite apparaît la nouvelle ville européenne, à gauche l'ancienne ville turque, remarquable par ses massifs de verdure, et les minarets de ses mosquées. En y descendant, après avoir traversé quelques-unes de ces sinistres ruelles dont il a été question plus haut, on rencontre l'ancienne *tcharchia*, bazar ou marché des Turcs. C'est une longue et assez large rue, garnie d'échoppes en bois et en plâtre, où les Turcs faisaient jadis leur commerce. Le bas peuple de Belgrade y réside aujourd'hui : c'est le *Temple* de Belgrade. On y vend un peu de tout : ici un chapelier en plein vent découpe dans un drap rouge le fez du paysan; là un cordonnier adapte de longues lanières aux pittoresques *opanke* (sorte de chaussures) des femmes; plus loin quelques ouvriers au teint hâlé dégustent l'eau-de-vie de prunes, la *slivovitsa*, si chère aux riverains du Danube; un zingari leur joue sur quelque instrument bizarre un de ces airs fantastiques dont sa race a le secret; un vieux Serbe, un aveugle, accorde sa guzla et entonne d'une voix dolente une chanson populaire. Voici les crèmeries du lieu, où l'on débite à la portion des mets plus ou moins excentriques, poissons cuits dans du lait aigri, aubergines farcies de riz, tomates bourrées de viande, concombres confits dans du vinaigre, le tout assaisonné de poivre rouge; un mouton tout entier gît dans sa graisse sur un grand plateau de bois, et l'on peut en acheter, pour quelques paras, un morceau fort appétissant. Ce qui a plus de séduction pour le voyageur européen, ce sont ces boutiques où s'étale en grands monceaux l'odorant

tabac de Turquie. Il se vend à des prix vraiment infimes et a l'avantage d'être toujours frais; le marchand garde en cave les feuilles entières et n'en hache le matin que ce qu'il croit nécessaire à la consommation de la journée.

Vers le milieu de la *tcharchia* s'élèvent les ruines du palais qu'habita jadis le prince Eugène.

Au début du XVIIIe siècle, lors de l'occupation autrichienne, ce quartier de Belgrade était riche et florissant : à côté du palais du prince Eugène on rencontrait celui de l'évêque serbe de Karlovci, et de riches négociants allemands avaient installé leurs comptoirs aux environs. Aujourd'hui, il ne reste de tout cela que de grands murs noircis, des fenêtres par où sifflent tous les vents, une cour où tous les gens du voisinage entassent les immondices du quartier; des poules picorent dans un coin, un coq chante dans l'autre, une cigogne a fait son nid dans le trou d'une muraille, et, perchée sur sa longue jambe, elle regarde d'un air étonné le passant qui vient rêver sur ces ruines. — Mais déjà dans ce quartier désolé commencent à s'élever des habitations coquettes, de blanches maisons aux volets verts, aux balcons élégants. Encore quelques années et une ville européenne aura remplacé l'ancienne *tcharchia* des Musulmans.

III

Nous tournons à droite et nous arrivons sur une grande place. Nous laissons à notre gauche une mosquée délabrée et un petit pavillon, où était jadis la demeure des derviches hurleurs. En face de nous apparaît un

grand édifice du style le plus correct, sur le fronton duquel on lit en lettres d'or ces simples mots :

MICHA ANASTASIEVITCH A SA PATRIE.

Ce Micha est un négociant bien connu dans les principautés danubiennes : après avoir acquis par d'heureuses spéculations une vaste fortune, il en consacra la plus grande partie au développement de l'instruction publique dans son pays. Il avait d'abord fait construire ce splendide édifice pour y loger sa famille; une fois achevé, il l'a donné à la ville de Belgrade, en mettant pour condition qu'il serait affecté aux besoins de l'enseignement supérieur. On y a installé le gymnase, les cours de facultés, la bibliothèque et le musée. La bibliothèque contient environ vingt mille volumes, parmi lesquels de précieux incunables, et des manuscrits. Le musée est surtout riche en antiquités romaines : il contient de fort belles médailles des empereurs et de curieux spécimens de l'ancienne numismatique serbe.

En quittant la place de l'Université, on rencontre la grande rue, le grand boulevard de Belgrade, la *Terasia*; c'est une large avenue presque pavée, plantée d'arbres et ornée de constructions modernes, parmi lesquelles on remarque le palais du prince. Il n'est guère reconnaissable qu'au factionnaire qui a en garde l'entrée et au drapeau qui flotte sur son pinacle. Ce drapeau reproduit les trois couleurs françaises, mais disposées perpendiculairement à la hampe. Au milieu sont brodées les armes de la principauté : une croix blanche sur un fond rouge, comme dans l'écusson de la Suisse ou de la maison de Savoie. Quatre C aux quatre coins de l'écusson rappellent la devise de la nation : *Çama çloga çpasiva Cerbe : La concorde seule peut sauver les Serbes*. Devise

pratique s'il en fut, et dont les Serbes ont aujourd'hui plus que jamais besoin de se souvenir. A côté du konak du prince est situé le ministère des affaires étrangères. Du temps de M. Blanqui, « la chancellerie, établie dans une pièce basse, toute en bois, se composait de quatre ou cinq rayons d'étagères grossièrement taillées, et de quelques liasses de lettres numérotées. Il n'y avait qu'un seul commis expéditionnaire, qui paraissait suffire aux exigences des affaires. » M. Blanqui, s'il revenait aujourd'hui à Belgrade, trouverait une chancellerie complète installée dans un hôtel du meilleur goût. Lorsque j'étais à Belgrade, le portefeuille des affaires étrangères était confié à un homme éminent, dont le nom est estimé dans toute l'Europe, M. Garachanine. Chef du cabinet serbe pendant huit ans, M. Garachanine s'est toujours montré partisan de l'alliance occidentale; j'ai eu l'honneur d'avoir plusieurs entretiens avec lui; je ne me crois pas autorisé à les rapporter en détail. Ce que je puis dire, c'est que je l'ai entendu à diverses reprises se plaindre de la fausse position où le mettait la politique des puissances occidentales. Dès le mois de septembre 1867, il m'annonçait que les circonstances l'obligeaient à abandonner un poste dans lequel il ne se trouvait plus d'accord avec les idées de la nation. En présence des sympathies de l'Occident pour la Turquie, il ne pouvait seul tenir tête à des alliés, qui semblaient vouloir à tout prix rejeter la Serbie et les Slaves du Sud dans les bras de la Russie. Cette prédiction s'est réalisée quelque temps après. M. Garachanine est rentré dans la retraite et ne paraît pas devoir revenir de sitôt aux affaires. D'une haute stature, d'un aspect martial et un peu brusque, M. Garachanine cache sous un dehors inculte une rare finesse jointe à une indomptable éner-

gie. Un de ses compatriotes le caractérisait ainsi devant moi : Garachanine pense d'une façon, parle d'une autre, agit d'une autre. J'ai rappelé plus haut avec quel courage il s'était précipité au-devant des nizams, lors du bombardement. On cite de lui des mots d'une vertu toute romaine. Lors de l'attentat de Topchidéré, il se promenait non loin du lieu où le crime a été commis; soudain, il apprend que le prince Michel est mort et son fils blessé; il monte dans sa voiture et court à Belgrade prévenir les ministres; quand son fils rentra : « J'aimerais mieux te voir mort, lui dit-il, que survivant à ton prince sans avoir rien fait pour lui ».

Sous les fenêtres mêmes du palais princier se tient le marché de Belgrade; il mérite certainement l'attention : là, s'étalent en monceaux des denrées inconnues à nos pays d'Occident, le melon vert ou pastèque, partie essentielle de l'alimentation populaire dans la grande chaleur, les raisins de Sémendria, dont les grains atteignent d'énormes proportions, l'aubergine gigantesque à la panse rebondie, la paprika (poivre rouge), dont les longues gousses vertes, dorées ou purpurines, figurent sur la table de tous les Serbes et dans tous les ragoûts. Très sobre, comme dans tous les pays du Sud, l'homme du peuple déjeune le plus souvent avec une gousse de paprica verte, trempée dans du sel pour en relever encore le haut goût. C'est sur la *Terasia*, le jour de marché, que l'on peut le mieux étudier les différents types serbes : les femmes de Semlin coiffées d'un foulard rouge, les femmes des environs de Belgrade avec leurs nattes flottantes et leurs colliers de florins, puis les Tziganes (Bohémiennes), au visage noir, aux habits déchirés, la pipe à la bouche, comme nos Flamandes de Douai ou de Valenciennes; des Bulgares à la lourde

démarche, des Zinzaris, ou Valaques, qui sont généralement maçons comme nos Limousins, ou porteurs d'eau comme nos Auvergnats; dans toute cette foule, pas une querelle, pas un ivrogne, pas un mendiant. Quelques gendarmes suffisent pour maintenir l'ordre, qui est rarement troublé; les marchandes sont plus polies que nos femmes de la halle, ce qui n'est, du reste, pas bien difficile : la langue du paysan est belle, exempte de patoiseries, et pure de ces formules serviles qui défigurent si souvent l'allemand. Au bout de la *Terasia*, on rencontre les faubourgs de la ville, dont les rues tortueuses, les maisons basses, rappellent le Belgrade du passé, comme la grande avenue annonce celui de l'avenir.

IV

Les édifices religieux de Belgrade n'offrent rien de remarquable. Le principal, le seul, du moins, qui mérite un regard du voyageur, est la cathédrale. C'est un bâtiment très simple qui s'élève en face de la forteresse, et dont la coupole d'or domine au loin la Save et le Danube, L'intérieur, comme celui de toutes les églises grecques, se divise en deux parties : l'une où se tient le public, l'autre où les popes officient; les deux parties sont séparées par une cloison ornée de peintures religieuses. Des portes sont pratiquées dans cette cloison; à certain moment elles s'ouvrent et laissent voir le célébrant. Le peuple tout entier prend part aux chants, dont la rapide allure est bien loin d'égaler la grandiose mélopée romaine. Pas un siège dans la nef, tout le monde se tient debout. Le vieux prince Miloch, dans sa vieillesse, s'obstinait à ne point s'asseoir, et on montre encore à Topchidéré une béquille sur laquelle il s'appuyait, vaincu

8

par la fatigue. Une autre église, ou plutôt chapelle orthodoxe, se trouve à une des extrémités de Belgrade. Une église évangélique a été établie à Belgrade en 1854. Une école allemande y est jointe; elle était sous la protection du prince Michel, qui voulait « que la tolérance fût le plus bel ornement de son règne ». Les catholiques, moins bien partagés que les protestants, n'ont pas, jusqu'ici, d'église à eux. Ils sont obligés de recourir à la chapelle et à l'aumônier du consulat autrichien.

Il n'y a guère dans la Serbie plus de quatre mille catholiques; le Gouvernement hésite à créer pour eux une église qui dépendrait d'un évêché autrichien. Un des derniers actes du prince Michel a été de rouvrir une des anciennes mosquées turques pour les besoins religieux des Serbes musulmans qui viennent de Bosnie à Belgrade. Mesure habile s'il s'en fut et très propre à démontrer aux Serbes musulmans que la Serbie de l'avenir embrassera dans une tolérance universelle toutes les religions et tous les cultes.

On ne saurait quitter Belgrade sans aller visiter le Versailles des princes serbes, le parc et le château de Topchidéré, désormais tristement célèbre par l'assassinat du prince Michel. Le nom de Topchidéré, qui est turc, veut dire la vallée de l'artillerie : les Turcs avaient là, et les Serbes ont encore, un dépôt d'artillerie. Le parc s'étend au pied de collines boisées qui l'entourent et l'enveloppent, pour ainsi dire, d'un amphithéâtre de verdure. Quelques charmilles, un ou deux bassins, quelques statues, en font tout l'ornement. C'est là que vers le soir, en été, tout Belgradien ayant cheval ou équipage vient chercher un peu de fraîcheur et de repos.

En face de cette ville brûlée du soleil, Topchidéré est une véritable oasis. Mais la vue du promeneur est sin-

gulièrement affligée par l'aspect des forçats qu'on emploie à entretenir ce lieu de plaisance. Un bagne s'élève à quelque distance du parc, et ses pensionnaires sont occupés, sous la garde de soldats armés, à divers travaux de jardinage. Il est pénible, au moment où l'on vient de rencontrer quelque jeune couple, ou quelque folâtre groupe d'enfants, de trouver, au détour d'une allée, un forçat traînant sa chaîne, dont le cliquetis se mêle au chant des oiseaux. Je ne prévoyais pas alors le crime qui devait, quelques mois plus tard, ensanglanter la paisible retraite de Topchidéré, crime dont le chef du bagne et deux forçats ont été les principaux auteurs; mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une impression pénible chaque fois que je me trouvais en face d'un de ces misérables.

A l'entrée du parc est une maison de campagne où Miloch habitait et où il est mort. On y montre, précieusement conservés dans la chambre mortuaire, la vaisselle dont il se servait, et sous un globe, dans une cassette dorée, un morceau de pain béni dont on raconte la légende. En 1839, quand il fut chassé de Belgrade, Miloch l'avait caché dans un coin de son appartement. Vingt ans plus tard, quand il fut rappelé par la volonté nationale, il retrouva le sacré dépôt où il l'avait laissé, et voulut le conserver jusqu'à la mort. Sur une table, à côté du lit où il rendit le dernier soupir, s'étale un masque de plâtre, qui indique une physionomie énergique, brutale, la physionomie d'un homme aux fortes passions, qui, dans un pays libre, eût été un tyran, et qui a eu la gloire d'être le libérateur de son pays opprimé. Étrange destinée! le farouche Miloch est mort dans son lit : le doux et timide Michel est tombé sous la balle des assassins.

UN ÉVÊQUE SLAVE

Mgr J.-G. STROSSMAYER

Parmi les noms de prélats étrangers que le dernier Concile[1] a révélés au monde catholique il n'en est aucun, peut-être, qui ait conquis un prestige aussi soudain, aussi brillant que celui de Mgr Strossmayer. Trois discours prononcés dans l'enceinte de Saint-Pierre ont suffi pour donner à ce nom une popularité d'autant plus glorieuse qu'elle n'était que la récompense d'un beau talent mis au service d'une bonne cause. Amis et ennemis ont rend justice aux mérites de Mgr Strossmayer; mais, si so unom a été répété par toutes les voix de la presse religieuse, indifférente ou antireligieuse, on sait assez peu comment celui qui le porte s'est préparé à paraître sur ce grand théâtre du Concile, à quel peuple il appartient, quelle carrière il a parcourue.

Ne cherchez pas le nom de Mgr Strossmayer au *Dictionnaire des contemporains*[2] : vous ne l'y trouveriez pas ; n'in-

1. Le concile de Rome en 1869.
2. Dans l'édition de 1869.

terrogez pas les encyclopédies allemandes : elles l'ont oublié ; défiez-vous des *reporters* du Concile, ils ont fait tour à tour de l'éminent prélat un Allemand, un Hongrois, un évêque *in partibus de Sunium* ; Mgr Strossmayer n'est pourtant ni Allemand, ni Magyar : il est même généralement assez mal vu des hommes d'État de ces deux nations ; je ne doute pas qu'il n'ait lu Platon, et qu'il ne soit des plus familiers avec le miel de l'Attique ; mais je puis affirmer que son diocèse est bien à lui et qu'il n'a rien de commun avec la Grèce antique ou moderne.

L'auteur de cette notice a eu tour à tour l'occasion de rencontrer Mgr Strossmayer à Paris, à Agram, à Diakovo[1], à Rome ; il s'est mis au courant de sa carrière publique. Il a eu l'honneur de pénétrer dans sa vie privée : en diverses circonstances, il a été assez heureux pour signaler les services que Mgr Strossmayer a rendus au christianisme, à la civilisation ; il regarde comme un devoir de dire aujourd'hui tout ce qu'il sait et d'éclairer définitivement l'opinion publique sur la vie et le rôle d'un homme qui, avant d'arriver à une notoriété européenne, avait déjà acquis, dans son pays, une renommée et une influence sans égales peut-être dans le monde politique ou religieux.

Joseph-George Strossmayer est né le 4 février 1815, à Essek en Slavonie. Le nom de cette province, généralement désignée sur nos cartes sous le nom impropre d'Esclavonie, indique nettement la race de ses habitants. La Slavonie appartient au royaume *triunitaire* de

1. On écrit généralement *Diakovar*. C'est la forme officielle en hongrois. Mais, les Hongrois n'habitant pas la Slavonie, nous croyons devoir nous servir de la forme slave : Diakovo.

Croatie, Dalmatie et Slavonie, dont la capitale est Agram. La langue qu'on y parle est désignée par les habitants sous le nom de *croate* (hrvatski) et eux-mêmes se donnent ce nom. C'est donc à la nationalité croate qu'appartient Mgr Strossmayer. Son nom, il est vrai, est de forme germanique, mais il ne donne pas plus aux Allemands le droit de réclamer l'éminent prélat pour compatriote que le nom de M. Schneider ne les autorise à revendiquer l'honorable ex-président du Corps législatif.

Le jeune Strossmayer fit ses études au gymnase d'Essek. Sa famille, peu fortunée, fut bientôt récompensée des sacrifices qu'elle s'imposait pour lui; dans un temps où l'éducation était on ne peut plus mal organisée en Autriche, où l'empereur François avait donné pour mot d'ordre aux professeurs des gymnases ces paroles tristement célèbres : « Faites-moi non pas des savants, mais des sujets soumis », le futur évêque de Syrmium se montra, on peut le dire, supérieur aux enseignements qu'il recevait. Au sortir du gymnase, il étudia pendant deux ans la philosophie au séminaire de Diakovo : de là, il passa à l'université de Pest, où il prit le titre de docteur en philosophie. On l'envoya ensuite à Vienne, à l'Augustineum, académie religieuse, où il fut nommé docteur en théologie.

Il avait alors vingt-trois ans. Il fut successivement vicaire de Petervardein, et professeur au séminaire de Diakovo; il se présenta pour une chaire de théologie à Pest, mais son ignorance de la langue hongroise le fit échouer. En revanche, son savoir et son éloquence le firent appeler à Vienne, où il reçut, avec le titre de chapelain impérial, les fonctions de directeur de l'Augustineum; membre de la Faculté de théologie et des

commissions d'examen, il se fit surtout remarquer par sa profonde connaissance de la langue latine et par la rare élégance avec laquelle il la parlait. Tous ses confrères du Concile en ont été frappés, et j'ai moi-même pu la constater plus d'une fois. Mais le latin ne lui faisait pas oublier l'idiome maternel, le croate; il l'avait toujours cultivé avec ardeur et, loin de sa patrie, il ne négligeait rien de ce qui pouvait y développer la littérature et la civilisation nationales.

Professeur à Diakovo, il avait été appelé aux assemblées de la *joupa* ou province d'Essek, et s'y était énergiquement prononcé contre les tendances absorbantes et centralisatrices des *magyaroni*. (On appelle ainsi le parti centralisateur qui veut faire dominer en Hongrie la langue et la suprématie absolue des Magyars.) Cette politique, qui, malheureusement, prévaut encore aujourd'hui à Pest, a toujours provoqué d'énergiques résistances chez les nationalités non hongroises (les Roumains, les Serbes, les Slovaques, les Croates) et a peut-être, plus que l'intervention russe, contribué à l'échec de l'insurrection hongroise en 1849.

Jellacic, dans lequel nos publicistes n'ont vu qu'un instrument aveugle de la réaction autrichienne, est considéré en Croatie comme un héros national, comme le sauveur des Slaves menacés dans leur existence même par l'absolutime magyare. Le jeune abbé Strossmayer fut en rapport et avec Jellacic, et avec le ministre croate baron Kulmer, avec le baron Metel Ozegovic et avec les représentants des Tchèques, des Polonais, qui venaient chercher à Vienne des garanties pour leurs nationalités respectives. Son patriotisme slave contribua à appeler l'attention sur lui, lorsqu'en 1849 l'évêché de Diakovo devint vacant par la retraite du prélat qui

l'occupait, Mgr Kukovic. Malgré sa jeunesse — il n'avait alors que trente-quatre ans, — l'abbé Strossmayer fut proposé à la cour de Rome. Il fut nommé par l'empereur le 18 novembre 1849, préconisé le 20 mai 1850, et sacré à Vienne le 8 septembre 1850, par le nonce apostolique, depuis cardinal, Mgr Viale Prela, assisté des évêques de Varad et d'Olmutz.

Cet évêché, dont le siège est à Diakovo, à quelques lieues au sud d'Essek (Slavonie), porte à la chancellerie romaine le titre d'*episcopatus bosnensis, diacovensis et sirmiensis*. Il réunit deux anciens diocèses, celui de Bosnie et celui de Syrmie. L'histoire du diocèse de Bosnie est fort incertaine : agité au moyen âge par les hérésies des Bogomiles et des Patarins, il ressortissait primitivement à l'archevêché de Salone. Au début du XIII[e] siècle la métropole fut transportée à Diakovo.

Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'on peut déterminer le siège et la série des évêques.

Quant au diocèse de Syrmium, suivant la tradition ecclésiastique, il avait eu pour premier évêque Andronique, disciple de saint Paul; promu par Constantin au rang de métropole, il avait disparu au milieu des invasions des Avares et fut restauré au IX[e] siècle pour Méthode, le grand apôtre des Slaves. En 1773, une bulle de Clément XIV réunit les deux évêchés : le diocèse actuel de Bosnie et de Syrmie est suffragant de l'archevêché d'Agram, c'est l'un des plus vastes de l'Europe : il comprend la Slavonie, la Bosnie turque; l'évêque est en outre administrateur apostolique des évêchés de Belgrade et de Smederevo (Semendria), dans la principauté de Serbie. De grands revenus sont attachés à ce diocèse; le prédécesseur de Mgr Strossmayer avait laissé le désordre s'introduire dans la gestion des propriétés

diocésaines ; les tristes événements de 48 avaient encore compromis leur prospérité.

L'un des premiers soins de Mgr Strossmayer fut de rétablir le bon ordre dans ses domaines ; bien résolu à user de toute son influence et de sa fortune dans l'intérêt de son peuple, il ne s'est jamais regardé que comme l'administrateur du bien de tous : l'impulsion qu'il donna alors à l'économie rurale en Slavonie a vivement contribué à développer la richesse de ce pays si longtemps négligé. Les années qui suivirent en Autriche la réaction de 1850 fermaient toute carrière à l'activité politique de l'éminent prélat ; mais le despotisme viennois ne pouvait l'empêcher d'ouvrir des écoles, de fonder des sociétés savantes, de publier des livres. Depuis longtemps Agram était le centre fécond d'un grand mouvement littéraire ; par tous les moyens possibles, Mgr Strossmayer propagea ce mouvement dans la Slavonie jusqu'alors si négligée.

Dans la petite ville de Diakovo il fonda, à ses frais, un petit séminaire, une école de garçons et une école de filles. Grâce à sa bienfaisante impulsion, les trente-huit paroisses qui composent son diocèse civil ont soixante et onze écoles pour les deux sexes, et sur huit mille trois cent quatre-vingt-sept enfants, sept mille neuf cent dix-huit y reçoivent l'instruction élémentaire. Il y a certainement en France tel département où le Gouvernement n'est point arrivé à de si beaux résultats.

Je ne passerai pas en revue toutes les fondations de Mgr Strossmayer. Je me contente de signaler les plus importantes : la Bosnie soumise à la Turquie n'a point de séminaires catholiques : jusqu'en 1857 les jeunes Bosniaques étaient obligés d'aller étudier en Italie et,

le plus souvent, ils revenaient après avoir oublié la langue et l'esprit national.

Frappé du danger que cette ignorance faisait courir à la religion, Mgr Strossmayer qui, en recevant l'anneau pastoral, avait pris pour devise : *Sve za vieru i za domovinu :* « Tout pour la foi et la patrie », a consacré cent mille francs environ à la fondation d'un séminaire bosniaque où trente jeunes gens viennent chaque année recevoir l'éducation dans leur langue nationale. Mgr Strossmayer, qui prévoit et qui espère depuis longtemps l'affranchissement des Slaves turcs, veut qu'au jour de la liberté ils aient acquis la plus grande somme possible de civilisation. Il fait également élever à Agram de jeunes Bulgares uniates. C'est à lui qu'on doit encore la restauration du chapitre slave de Rome, siégeant près l'église *San Girolamo degli Schiavoni*; c'est grâce à sa libéralité que le savant chanoine Raczki, d'Agram, a pu entreprendre en Italie des voyages qui lui ont permis de publier ses beaux travaux historiques. Dans le même temps, une somme de vingt-cinq mille florins était consacrée à améliorer la situation des ecclésiastiques du diocèse de Syrmie.

Une légitime popularité devait être la récompense de cette libéralité chrétienne et patriotique. Le nom de Mgr Strossmayer n'était prononcé qu'avec respect, et les orthodoxes mêmes le vénèrent comme le *premier fils de la nation slave* (prvi sin naroda). Aussi quand, après la guerre de 1859, il s'agit de chercher pour l'Autriche des conditions nouvelles d'existence, l'empereur appela-t-il Mgr Strossmayer au Reichsrath plénier qui devait les déterminer. Là, tout d'abord, le prélat prit place dans les rangs des fédéralistes; il demanda qu'on reconnût les droits historiques et poli-

tiques des diverses nationalités : « charges égales pour tous, droits égaux pour tous », tel fut l'axiome qu'il proclama et qui devint la devise de tous les peuples qui poursuivaient l'empire, non pas comme les Allemands et les Magyars, la chimère d'une domination inique, mais la simple réalisation du droit. Il défendit notamment contre les Hongrois l'intégrité du royaume triunitaire menacé par eux; dès ce jour, il devint le chef politique de la nation croate. En novembre 1865, il fut l'âme de la *Conférence banale* (le *ban* est le représentant de l'empereur en Croatie) où fut pour la première fois agité le projet de restituer au royaume triunitaire la Dalmatie et la frontière militaire. C'est dans cette conférence que furent aussi posées les bases de l'académie des Slaves méridionaux; Mgr Strossmayer consacra tout d'abord à cette fondation cinquante-huit mille et plus tard vingt mille florins.

Son rôle politique se dessina plus nettement encore à la Diète croate de 1861. Cette Diète avait pour objet de renouer avec la Hongrie les liens constitutionnels et historiques rompus à la suite de 1848. L'empire autrichien cherchait les conditions nouvelles de son existence : c'était à l'histoire du passé qu'il fallait demander les garanties de l'avenir. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des débats qui eurent lieu à cette Diète, il suffira de dire que les Croates y revendiquèrent énergiquement leur droit public nié ou restreint par les hommes d'État hongrois. L'évêque de Diakovo fut le *leader* de cette opposition. Il prononça en cette circonstance un discours qui peut être considéré comme une véritable déclaration de principes. Ce discours expose, d'après les documents historiques, la situation de la Croatie vis-à-vis de la dynastie autrichienne et du

royaume de Hongrie; une analyse détaillée nous entraînerait trop loin; citons-en cependant quelques passages; ils donneront une idée de l'éloquence de Mgr Strossmayer et des idées qui l'inspirent; nous traduisons sur le texte croate :

« Je me serais tu, disait l'orateur, si je ne me sentais la force de prendre la parole de ma conscience, par l'amour de ma patrie; cet amour, croyez-le, Dieu m'en est témoin, est ardent et sincère; il n'a point en vue la satisfaction d'intérêts personnels, il est prêt à supporter tout mal et toute injustice, s'il peut à ce prix détourner de notre patrie le mal et l'iniquité! »

Puis, rappelant le traité conclu au XII[e] siècle entre la nation croate et la race des Arpads : « Il me semble que je vois aujourd'hui les têtes blanches de nos aïeux se dresser dans cette enceinte. Pleins d'amour et de tendresse pour nous, de sagesse et de force, pleins de sollicitude pour notre avenir, ils assistent à nos conseils et ils nous disent : La question qui fait aujourd'hui l'objet de vos délibérations, nous l'avons délibérée il y a huit siècles; le traité que nous avons signé avec les rois de Hongrie, non pas avec le peuple hongrois, ce traité a été déchiré; libres et indépendants de tout temps, nous avons fait jurer aux rois de Hongrie et à leurs magnats de respecter nos libertés; nous avons eu leur signature pour garantie de leur serment. Voilà l'exemple que vous devez suivre si vous voulez aujourd'hui entrer en rapport plus intime avec la Hongrie. La nation vous a envoyés ici, non pour affaiblir par un traité fraternel cette antique indépendance, mais pour la raffermir et la restaurer. Nous, vos ancêtres, nous dont vous portez le nom, nous dont vous avez hérité la gloire et la liberté, nous vous conjurons de ne pas vous

jeter imprudemment dans l'étreinte des étrangers. Jadis les Hongrois devaient par leur signature garantir notre liberté et notre indépendance. Vous avez le droit et le devoir de demander d'abord que l'on vous garantisse, sans conditions et formellement, la liberté, l'autonomie, l'intégrité de votre État. Cela est nécessaire pour vous et vos voisins. Il est nécessaire que l'Europe reconnaisse qui vous êtes et ce que vous êtes; qu'elle reconnaisse que vous n'êtes pas chez elle un élément étranger. Cela est nécessaire pour vos voisins, car ceux qui respectent et reconnaissent le droit et la liberté d'autrui, ceux-là défendent le mieux leur propre liberté. Cela est nécessaire pour vous et pour les Hongrois; car sans cela il pourrait arriver précisément le contraire de ce que vous cherchez par cet accord. Au lieu de la concorde, de la fraternité, des garanties des libertés, l'inimitié, la haine et la ruine de la liberté. »

L'état actuel de la Croatie justifie, pour qui le connaît bien, la prosopopée de l'éloquent orateur.

Plus loin, s'élevant à des considérations plus générales, il s'écriait :

« L'Autriche ne peut se réorganiser que sur la base d'une complète fédération qui assure à chaque peuple des droits égaux, que les peuples puissent considérer comme la garantie de leur individualité et de leur droit historique. Cette base est la seule qui réponde aux diversités nationales de l'empire, la seule capable de guérir avec le temps les plaies de l'État, la seule capable, j'en suis profondément convaincu, de l'arracher au péril qu'il court en ce moment. La centralisation, sous quelque forme qu'elle se déguise, ne saurait aboutir....

« Les Hongrois sont nos alliés naturels; nous sommes

prêts à entrer en accord avec eux, mais il nous faut des garanties. Comme Slaves, nous devons avoir une politique slave, nous devons nous efforcer de faire accorder à tous les peuples de l'empire les libertés dont nous avons toujours joui. Cette politique nous impose le devoir de résister virilement à toute centralisation, qu'elle vienne des Allemands ou des Hongrois. Car la centralisation ne répond nullement aux conditions de l'Autriche ou de la Hongrie; elle ne répond pas à l'esprit du droit, elle ne répond pas à l'esprit de l'Évangile; ce n'est pas seulement à la vie privée, mais aussi à la vie publique, que s'applique le précepte : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.* La centralisation est la domination d'une nationalité sur une autre; elle n'est donc pas la liberté, mais l'oppression. Si la centralisation absolutiste impose des chaînes de fer, la centralisation constitutionnelle impose des chaînes d'or; mais cela importe peu aux peuples. Nous, Slaves, nous devons veiller avant tout à ce que Vienne et Pest ne fassent pas alliance contre nous, à ce que l'injustice ne s'accouple pas à l'injustice, le centralisme au centralisme, dans le but d'écraser les Slaves. Une seule centralisation produit pour nous de mauvais fruits : que sera-ce quand nous aurons à lutter contre deux? Cela n'est que trop possible.... Messieurs, le sang et la sueur de la nation sont ses plus chers intérêts, surtout quand le sang est à demi épuisé et la sueur à demi tarie. »

Il est impossible d'approfondir le problème autrichien sans aborder, par la même occasion, la question d'Orient qui s'y rattache par tant de côtés. L'orateur ne l'oubliait pas.

« On a souvent dans cette enceinte, dit-il à la fin de

son discours, parlé de la question d'Orient, question que Dieu lui-même a mise à l'ordre du jour en Europe : l'Europe en parle, car cette question est liée à son existence ou à sa ruine; nous en parlons, nous aussi, et comment n'en parlerions-nous pas quand elle nous concerne plus que personne? Il faudrait que nos cœurs fussent de pierre pour n'être pas émus des gémissements de nos frères qui souffrent sous le joug séculaire des Osmanlis.

« Ils sont les enfants de notre race, le sang de notre sang : chacune de leurs blessures nous fait souffrir.

« ... Deux mots seulement sur cette question : ou la question d'Orient sera résolue dans l'intérêt de la civilisation, du christianisme et de la liberté, ou dans l'intérêt d'une puissance que je ne veux pas nommer ici : car son nom est sur les lèvres de tous. Or, la question d'Orient ne peut être résolue au profit de la civilisation, du christianisme et de la liberté que par l'intermédiaire des Slaves du Sud : les fortifier, les éclairer est, au point de vue de la question d'Orient, un intérêt européen, autrichien et hongrois. La Hongrie doit songer, avant tout, qu'elle ne peut réussir dans la question d'Orient que par l'intermédiaire d'une fédération des Slaves méridionaux; sans leur intervention, elle est aussi peu capable de résoudre cette question qu'elle l'eût été, au début du XVI[e] siècle, de défendre son indépendance sans le secours des guerriers croates.... »

Ce discours résumait le programme des fédéralistes autrichiens. Ce programme est peu du goût de l'empereur François-Joseph et de ses conseillers. Dès lors, Mgr Strossmayer devint un personnage suspect. Il parvint cependant à réaliser l'un des rêves les plus chers de sa vie, la fondation d'une académie slave à Agram

Une somme d'environ 400 000 francs réunie dans le pays, et dont plus du quart a été fourni par Mgr Strossmayer, constituait le capital primitif de cette fondation.

Dès 1861, les statuts de l'Académie avaient été approuvés par la Diète : « Mais, si la nation comprenait parfaitement ce qui lui était bon, il ne fut pas aussi facile au Gouvernement de comprendre que ce qui était bon pour elle l'était aussi pour lui ». Ainsi s'exprime, dans son rapport, le secrétaire de l'Académie; il ne fallut pas au Gouvernement autrichien, moins de six années pour autoriser trente-deux personnes à se réunir, à seule fin de publier des travaux scientifiques. C'est juste le temps qu'avait mis l'Autriche à perdre les batailles de Solférino et de Sadova et à élaborer trois Constitutions.

Tandis que l'Académie slave s'élaborait, l'État autrichien, ébranlé dans ses fondements, cherchait encore une fois le moyen de se raffermir. Un étranger, M. de Beust, était appelé à Vienne pour sauver l'Empire. Il ne vit qu'une chose : c'est que la Hongrie avait, en 1848, jeté deux cent mille hommes sur les champs de bataille, et qu'il fallait, avant tout, satisfaire la Hongrie, en lui rendant son roi et sa Constitution. Mais il était impossible de régler la question hongroise sans déterminer les rapports de la Hongrie et de la Croatie. Les Croates s'appuyaient sur leur droit historique, ainsi qu'on l'a vu dans le discours que nous avons cité plus haut : les Magyars, fidèles à la malheureuse politique qu'ils avaient inaugurée en 1848, ne songeaient qu'à nier ce droit au profit de leur domination.

Mgr Strossmayer n'avait pas disparu de la scène politique : il avait joué un rôle important à la Diète de 1866. Malheureusement, nous n'avons pas sous les yeux les

discours qu'il y prononça. Au début, en 1866, il fit partie de la Commission qui fut envoyée à Pest pour poser les bases d'un arrangement. En 1867, la situation était tout autre. Les Hongrois triomphaient; mais, redoutant l'éloquence et l'influence de Mgr Strossmayer à la Diète, où seraient définitivement discutées les conditions de l'*Ausgleich*, du concordat entre Pesth et Agram, ils le firent inviter, par l'empereur, à voyager pendant quelque temps. Mgr Strossmayer vint à Paris, mais son absence ne changea rien aux dispositions de la Diète croate. Dans son adresse du 18 mai 1867, la Diète de Croatie déclara nettement qu'elle n'enverrait pas ses députés au couronnement du roi de Hongrie, tant que satisfaction ne lui aurait pas été donnée. Elle fut dissoute, mais la Croatie ne fut pas représentée à la cérémonie du couronnement.

Une nouvelle Diète fut convoquée, puis dissoute encore; enfin, à l'aide de manœuvres honteuses, on parvint à en constituer une qui vota tout ce qu'on exigeait. Inutile de dire que Mgr Strossmayer n'a point siégé dans ce *rump-parliament*. Vaincu dans ses idées politiques, il s'est retiré sous sa tente, et, en attendant des jours meilleurs, il continue de consacrer à des œuvres nationales ou littéraires la vaste fortune dont il peut disposer.

L'un des plus beaux jours de sa vie a été assurément celui où il a pu ouvrir solennellement, inaugurer l'Académie nationale, fondée grâce à sa généreuse initiative. On n'avait pu moins faire que de le nommer protecteur de cette académie. Du reste, le Gouvernement déploya en toute cette affaire la plus mauvaise grâce qu'on puisse imaginer : défense aux habitants d'Agram de pavoiser leurs maisons, défense d'illuminer. La police ne put

pourtant pas empêcher l'ovation dont le *Mécène slave* fut l'objet à son arrivée à Agram; j'assistais à cette scène, et j'ai rarement rencontré une aussi touchante popularité. Ce n'étaient pas seulement les catholiques, mais les orthodoxes, les Serbes, les Bulgares, que j'ai vus acclamer Mgr Strossmayer avec un indescriptible enthousiasme. La fête nationale, que le Gouvernement de Pest avait interdite dans les rues, fut au moins célébrée dans tous les cœurs. J'ai sous les yeux le discours prononcé par Mgr Strossmayer à l'inauguration de l'Académie.

Il a pour objet les rapports de la science et de la religion. Il débute par un parallèle entre les croyances du monde ancien et du monde moderne. Il rend, en passant, à la théodicée de Leibnitz, un hommage que Mgr Strossmayer devait renouveler plus tard dans le Concile, au grand scandale d'un parti intolérant; à côté de Pascal, de Bossuet, de Chateaubriand et de Montesquieu, il n'hésite pas à placer M. Guizot, dont les méditations sont, dit-il, une œuvre de merveilleuse beauté et de profonde sagesse. C'est à la littérature française qu'il emprunte la plupart des exemples qu'il invoque; peu de prélats à l'étranger la possèdent mieux que lui : nos grands écrivains sont loués par lui en un rare et magnifique langage.

Il faudrait tout traduire; je me contenterai de citer quelques passages qui donneront une idée de la manière oratoire de l'auteur. L'un traite du patriotisme chrétien :

« Si l'histoire élève jusqu'au ciel les patriotes qui s'oublient eux-mêmes et se sacrifient à l'intérêt de leur nation, qui l'aiment d'autant plus qu'elle est plus malheureuse et plus abandonnée, qu'elle a moins d'amis et de défenseurs qui sont prêts à tout souffrir, même la

mort, il n'est pas douteux que ces grands génies n'aient dû à la croix l'esprit de dévouement et d'abnégation par lequel ils ont ressuscité leur peuple. C'est à la croix que l'immortel O'Connell a dû sa force.

« Tous ceux qui connaissent la vie et l'œuvre de ce grand homme savent qu'il a eu plus d'influence sur son pays et sur l'opinion publique en Angleterre, que ceux-là mêmes qui avaient le pouvoir en main, et cela, non pas quand il prononçait ses admirables discours, quand il relevait et les antiques et les nouvelles injures dont son peuple avait été victime, mais quand il gémissait sous les voûtes obscures d'une prison. Cette force n'était que le reflet de celle qu'il avait puisée aux pieds de la croix.

« ... Dernièrement, pendant mon séjour à Paris, j'ai lu dans le journal l'*Univers* que je dépense le bien de l'Église pour des entreprises mondaines. Il est facile de deviner de quelle source viennent ces accusations, et qu'elles sont dirigées contre notre Académie et notre Université.

« Grâce à Dieu, je ne suis pas le seul coupable : j'ai pour complice tout notre clergé, depuis le premier jusqu'au dernier; ce clergé sait que tout ce qu'on fait pour la foi tourne au profit de la science, que tout ce qu'on fait pour la science est à l'avantage de la foi. Que toute la nation sache bien que dans l'avenir nous ne nous laisserons détourner par aucune accusation, par aucune injure, de la voie que nous nous sommes tracée; oui, nous remplirons avec conscience les devoirs de notre ministère; mais aussi nous développerons de toutes nos forces tous les intérêts qui touchent au développement matériel et moral de notre peuple, à son existence et à son avenir. »

Les calomnies que Mgr Strossmayer relevait alors si fièrement ne sont pas les seules qui l'aient attaqué; on pourrait, en parcourant les journaux de Vienne et de Pest, en retrouver bien d'autres, de celles qu'une plume honnête se refuse même à retracer : Mgr Strossmayer ne s'est jamais donné la peine de les démentir. Il est trop haut situé dans l'amour du peuple croate et serbe pour avoir besoin de répondre. Je ne crois pas qu'il existe en Europe une pareille popularité. En Croatie, en Dalmatie, en Slavonie, il n'est pas rare de rencontrer son portrait jusque dans les plus humbles chaumières. Au seul nom de l'*évêque* (vladika), tous s'inclinent avec respect. Cette popularité s'étend jusque chez les orthodoxes de Serbie.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Mgr Strossmayer est administrateur apostolique de cette principauté; en cette qualité, il a des relations avec le gouvernement de Belgrade, et fait de temps en temps, dans cette ville, des visites pastorales. Je me trouvais à Belgrade en 1867 ; la population était alors assez mécontente des ministres du prince Michel : « Ah! si l'*évêque* savait cela, me disaient les Serbes, il donnerait de bons conseils à notre prince, qui les écouterait ». Dans le courant de l'année 1869, Mgr Strossmayer est venu à Belgrade donner la confirmation. La population tout entière l'attendait sur le quai et le salua de ses acclamations : les mêmes manifestations avaient eu lieu à Prague quand l'évêque avait traversé cette ville en mai 1867, se rendant à Paris.

L'empereur d'Autriche a récemment décrété la fondation d'une université slave à Agram : c'est encore à la libéralité de Mgr Strossmayer qu'est due l'initiative de cette institution. Les Slaves du Sud, Serbes, Croates,

Monténégrins, pourront désormais recevoir dans leur langue nationale l'instruction qu'ils étaient obligés d'aller chercher à Vienne ou à Pest. Dieu veuille seulement que l'ouverture de cette université ne se fasse pas attendre aussi longtemps que celle de l'académie !

Il serait difficile de relever toutes les bonnes œuvres du savant prélat.

Il n'est guère de sociétés savantes du monde slave qui n'en aient été l'objet. Les sociétés de Zara, de Laybach, de Belgrade, de Prague ont inscrit le nom de Mgr Strossmayer sur la liste de leurs bienfaiteurs. Fidèle à la morale du bon Samaritain, Mgr Strossmayer ne distingue pas entre les catholiques et les orthodoxes. Parmi les nombreux ouvrages publiés à ses frais, je me contenterai de signaler un magnifique recueil de chants bulgares édité à Agram et dont Mme Dora d'Istria a jadis entretenu les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* [1].

Ami éclairé des arts, il a réuni dans son palais une collection de tableaux italiens dus, pour la plupart, aux meilleurs maîtres et qu'il a par avance légués au musée d'Agram.

Ce prélat qui, au dire de l'*Univers* et des centralistes viennois ou autres, dépense sa fortune à des entreprises mondaines, s'occupe maintenant à bâtir une cathédrale. Ses prédécesseurs à Diakovo ne lui ont laissé qu'une misérable église. Près d'elle s'élève en ce moment une cathédrale en style roman, à laquelle l'évèque a déjà consacré près de cinq cent mille francs. Les cartons des fresques qui l'orneront ont été dessinés par Overbeck.

J'ai dit qu'il me répugne de relever les calomnies dont Mgr Strossmayer a été l'objet. Le simple récit de sa

1. Le recueil des frères Miladinov.

carrière suffit à éclairer le lecteur. Qu'on me permette cependant une réflexion :

On a accusé Mgr Strossmayer d'être un révolutionnaire ; il l'est, si c'est être révolutionnaire que de défendre ce qu'on regarde comme le droit et la justice. On l'a accusé d'être panslaviste : c'est là un bien gros mot, surtout dans la bouche de ceux qui n'en comprennent pas la valeur. Il l'est, car il prétend que les Slaves d'Autriche et de Turquie ont des droits égaux à ceux des autres races, qu'il n'y a point dans le monde de peuple déshérité.

On l'a accusé d'être un ambitieux. Ambitieux dans quel sens? S'il avait voulu prêter les mains à des combinaisons qu'il répudie, il tiendrait aujourd'hui un rang élevé dans les Conseils de l'Empire et il vit comme un curé de campagne dans sa petite ville de Diakovo; l'archevêché d'Agram est vacant aujourd'hui; il assure à son titulaire le chapeau de cardinal : la voix unanime du peuple serbo-croate désigne Mgr Strossmayer à ces hautes fonctions ; il choisit ce moment pour se mettre mal avec la curie romaine, lui qui déjà est loin d'être bien avec le ministère de Pest et le souverain de Vienne[1]. On l'a accusé enfin d'être hérétique ; mais dans cette séance mémorable du 22 mars, au milieu des voix qui criaient *Damnamus eum!* une s'est élevée, la voix d'un évêque français : *At ego non damno!*

Sans être bien profondément initié aux mystères du Concile, nous savons qui sont les alliés de l'évêque

1. Mgr Strossmayer n'a pas été promu à l'archevêché d'Agram. Il n'a pas été nommé cardinal. Mais tout le monde sait que Léon XIII l'honore d'une estime qui ne s'est jamais démentie (1897).

slave et qui sont ses adversaires. En ce moment même, l'Autriche est en proie à une crise qui justifie toutes ses prédictions politiques. Si nous avions compétence pour parler du Concile, nous dirions aussi que l'avenir donnera raison aux doctrines religieuses de l'éminent prélat. Mais nous laissons à d'autres l'examen des questions théologiques, heureux si nous avons pu, dans cette esquisse, mettre en lumière une des plus nobles figures de notre temps.

LE DRAME MODERNE EN SERBIE

I

Le drame apparaît tard chez les Slaves du Sud : toute monastique et juridique au moyen âge, la littérature serbe ne paraît pas avoir connu ni les mystères ni les soties si chers à nos aïeux. C'est en Dalmatie, sous l'influence de la Renaissance italienne, que des essais dramatiques se produisent pour la première fois. Cependant, l'élément dramatique ne manque pas dans la poésie populaire des Serbes. Quelques-unes des *pesmés*, de ces fameux chants révélés, il y a quarante ans, à l'Europe par Vouk Karadjitch, renferment des tragédies tout entières, et les poètes modernes n'ont eu qu'à les mettre en dialogues. Mais tandis que le peuple chantait pour lui-même, les moines, seuls représentants de la littérature écrite, traduisaient et commentaient les Écritures, et plus tard, quand une littérature laïque vint à naître, éblouie par les splendeurs de l'antiquité classique, elle dédaigna de puiser à la source de la poésie populaire.

C'est à Spalato que paraît au xve siècle le premier

essai de drame en langue nationale. Un riche commerçant, Annibal Lucic, célèbre par des poésies remarquables, emprunte à l'histoire croate son drame de *Robinia* (*l'esclave*). L'action est des plus simples, mais le style offre déjà de grands mérites. La dédicace de ce poème nous apprend que, dès cette époque, des représentations théâtrales avaient lieu à Spalato pendant le carnaval. Quelques années plus tard, Raguse, la petite mais riche république, la *Venise slave*, devient le centre de la littérature dalmate. Vetranic traduit l'*Hécube* d'Euripide. Cubranovic écrit un poème dialogué : *la Bohémienne*. On sait qu'il fut récité publiquement en 1527, il pourrait se comparer à quelques-unes de nos *soties* du xve ou du xvie siècle. Naleskovic, le premier, écrit des comédies. Lukaric traduit le *Pastor fido* de Guarini. Hectorevic, habitant de l'île de Hvar (Lesina, non loin de Lissa), publie des *Dialogues de pêcheurs*. Dans la même île, Gazarovic écrit un drame, *le Corsaire*. Un peu plus tard, Zlataric (né en 1566) traduit l'*Électre* de Sophocle et dédie sa traduction à Georges Zrinski, parent du fameux héros croate; il traduit aussi l'*Aminta*. Jean Gundulic, l'auteur de la grande épopée *l'Osmanide*, cultiva avec une grande ardeur la littérature dramatique. On cite le titre de cinq pièces, aujourd'hui perdues : *Galathée*, *le Sacrifice de l'Amour*, *Cérès*, *Cléopâtre*, *Adonis*. Nous savons par son témoignage qu'elles avaient été représentées avec un très grand succès. Il nous reste de lui *Ariadne*, *l'Enlèvement de Proserpine* et *Dubravka*, drame pastoral. L'émule de Gundulic, Palmotic, écrit *Énée aux Enfers*, *Atalante* (aujourd'hui perdue), *Achille*, tragicomédie en trois actes, représentée en 1637, et *Daniça*, représentée en 1644 par la *Société des Anes*, *Hélène* (d'après Ovide), etc., puis des drames nationaux : *Pavlimir*,

d'après la chronique dite de *Presbyter Dioclæs*; l'un de ses parents, J. Palmotic, écrit une tragédie de *Dion*, etc. Nous pourrions citer une foule d'autres noms; la plupart de ces drames sont devenus fort rares, nous ne voulons ici ni les énumérer ni les apprécier. La fécondité de la littérature ragusaine se prolonge jusque vers la fin du XVIII[e] siècle; le plus fertile dramaturge de cette époque est un certain Gledievic; Sorkovsky (Sorgo) traduit Molière et Métastase; un Français, Bruère-Deriveaux, naturalisé à Raguse sous le nom de Bruerovic, compose une comédie représentée dans cette ville.

Plus tard, nous retrouvons la littérature dramatique à Agram. Le chanoine Brezovacki publie une comédie de *Saint Alexis*, une autre intitulée *Grabancias l'étudiant*, puis on commence à imiter, en Croatie et en Slavonie, des comédies allemandes.

Au moment où la Serbie, délivrée des Turcs, entreprit de rentrer dans la vie européenne, deux écrivains se rencontrèrent : l'un, Obradovitch, pour lui créer une prose littéraire; l'autre, Karadjitch, pour lui révéler sa poésie populaire. Cette publication des *pesmés* arracha la littérature serbe à l'imitation servile des modèles français et allemands et lui ouvrit des horizons inconnus jusqu'alors. L'époque d'ailleurs prêtait au drame. La Serbie venait de chasser les musulmans après trois siècles de souffrances. Des poètes parurent qui évoquèrent l'antique gloire de leur patrie, qui mirent sur le théâtre ses malheurs et sa délivrance. Quand nous disons *théâtre*, c'est une métaphore, la muse tragique n'avait pas encore de temple officiel chez les Slaves du Sud; comme au temps de Molière, elle s'abritait dans les granges et dans les auberges. Il n'y a que quelques années qu'Agram, Novi-Sad et Belgrade ont des

théâtres. Le premier poète de la Renaissance serbe fut Sima Milutinovitch. Nature ardente, impétueuse, éminemment poétique, c'est bien le chantre d'une nation jeune et aventureuse, qui cherche sa destinée et qui saura la trouver. On estime encore ses deux drames : *Dika Tsernogorska* et *Miloch Obilitch* (1837). Le second poète fut Étienne Popovitch ; ses drames : *Svetozar* et *Milava*, *Skanderbeg*, *Miloch Obilitch* ; ses comédies : *la Mauvaise Femme*, *Tromperie pour tromperie*, *Belgrade autrefois et aujourd'hui*, furent jouées avec succès sur les théâtres provisoires d'Agram et de Belgrade. On les représente encore aujourd'hui. Dans une période plus récente a paru M. Subbotitch, aujourd'hui président de la *Matiça* (société littéraire serbe), dont les drames sont empruntés à l'histoire serbe et croate ; certains critiques leur donnent le premier rang dans la littérature jougo-slave. A côté de lui se place l'auteur du drame que nous allons analyser, M. Matia Ban. M. Ban est né en 1818, dans cette ville de Raguse où la poésie écrite des Serbes a commencé. Il a, comme les Vetranovic, comme les Gundulic, subi dans sa jeunesse l'influence de la littérature italienne ; ses premières productions sont même écrites en italien. Jeune encore, il quitta sa patrie et alla s'établir à Constantinople où il enseigna la langue italienne. Puis, il vécut quelque temps à Brousse, en Asie Mineure. Il se rendit ensuite à Belgrade, où le prince Alexandre lui confia l'éducation de ses filles. Il écrivit, à ce propos, un ouvrage estimé sur l'éducation des filles ; il retourna plus tard à Raguse et y publia un recueil intéressant, *Dubrovnik*. En 1853, il revint à Belgrade et occupa au lycée la chaire de langue et de littérature serbe. Il a beaucoup écrit en français et en italien sur les questions politiques. Il a publié jusqu'ici

deux drames, le *Tsar Lazare* et *Meirima*, que nous allons analyser. Cette œuvre a excité, parmi les critiques slaves, de grandes controverses. Elle en est sortie triomphante. Lors de son apparition, le comité établi à Agram pour l'encouragement de l'art dramatique lui a décerné une récompense. Publiée en 1850 à Novi-Sad, elle a été traduite en tchèque et en polonais. Nous croyons que l'auteur ne s'est pas bien rendu compte des exigences de la scène; sa pièce gagnerait à être élaguée, et, dans notre analyse, nous devrons quelquefois sauter des scènes oiseuses, de longs monologues, inutiles à la marche du drame. Néanmoins, elle nous paraît renfermer de grandes beautés, et il serait fort possible qu'avec quelques légers remaniements elle obtînt un succès véritable, non seulement sur la scène serbe, mais même sur un des théâtres de l'Occident [1].

II

Le sujet du drame de *Meirima* est purement romanesque. Les personnages ne sont pas historiques. Le poète n'a emprunté à l'histoire que le fidèle tableau de l'oppression des chrétiens par les musulmans. L'idée première se retrouve dans bien des œuvres, depuis la *Zaïre* de Voltaire jusqu'au *Malek-Adel* de Mme Cottin, depuis le *Giaour* de Byron jusqu'à la *Juive* de Scribe; c'est l'amour d'un chrétien pour une musulmane, sujet fécond en péripéties dramatiques, heureusement rajeuni

1. *Meirima* a été représentée avec succès sur le théâtre national de Belgrade. L'auteur a, depuis *Meirima*, écrit deux drames également estimés.

par la réalité des peintures. On connaît les Turcs français de Voltaire, les Musulmans fantaisistes de Byron. Voici de vrais Turcs, de vrais Serbes, peints par un poète qui a vécu longtemps à Raguse, à Belgrade et à Constantinople. De nombreuses citations permettront au lecteur de comprendre et d'apprécier une poésie qui, pour sortir de l'ornière classique, n'en offre pas moins de sérieux mérites littéraires et un puissant intérêt dramatique.

La pièce a un double titre : *Meirima ou les Bosniaques*; l'action se passe dans cette province de Bosnie, jadis si florissante sous ses rois nationaux, depuis soumise à la Porte. L'hostilité des chrétiens contre les oppresseurs a été poussée au dernier degré par les excès toujours croissants des pachas et des beys musulmans. Dès la première scène, on prévoit une lutte imminente : mais tandis que l'orage gronde et va bientôt éclater, deux jeunes gens, Jivan, le fils du Serbe Novko, Meirima, le fils d'Alipacha, s'abandonnent à un amour coupable et impossible.

Le père de Jivan, qui veut le marier à la fille du chrétien Ouroch et qui redoute les conséquences d'une passion illégitime, va lui-même dénoncer cette passion au père de Meirima, sans toutefois lui révéler le nom du Serbe assez audacieux pour aimer une musulmane. « Pacha, tu as une fille, elle est jeune, elle est belle; garde-la bien, un chrétien est son amant. — Malheur à toi si tu as menti! » répond Alipacha.

Novko n'a pas menti : Meirima elle-même révèle à sa suivante Chérifa son amour et ses inquiétudes. Jivan l'aime, mais il ne veut pas se faire musulman. Il obéit à son père, il est faible devant lui, et son père va le marier à la fille d'Ouroch, à Loubitsa. « Hélas! s'écrie

douloureusement Meirima, il ne viendra pas même me dire adieu! »

CHÉRIFA.

Il est homme : il a plus de raison que toi. Il sait qu'à ce dernier entretien en succéderait un autre dernier, puis un troisième, et cela serait sans fin. Et pour aboutir à quoi? Pour envenimer encore la plaie de votre cœur; pour vous exposer chaque jour à votre perte!

MEIRIMA.

Oh non! ce n'est pas cela. Dis plutôt qu'il ne m'aime plus,... que Loubitsa m'a remplacée dans son cœur. C'est bien naturel; elle est jeune et belle. Il est avec elle du matin jusqu'au soir. Elle le flatte; elle le caresse. Ah! puisse le tonnerre de Dieu la dévorer! Chérifa, je ne survivrai pas à cette douleur.

CHÉRIFA.

Oh non! Si tu le voyais, si tu l'entendais! Il souffre autant que toi.

Arrive Alipacha. Il trouve sa fille étendue sur le divan, toute brûlante de la fièvre de sa passion. Il est préoccupé; sa fille veut savoir l'objet de son inquiétude. On la demande en mariage; trois prétendants, ces jours derniers, se sont présentés : l'un est le fils du pacha de Bihatch, Osman; l'autre Tchizmitchbey, le troisième est le pacha de Zvornik. — « Si tu les refuses, je ne sais vraiment qui tu veux pour mari, à moins que ce ne soit le sultan de Stamboul. » — Elle ne veut pas se marier. Le père éclate : « Je sais le secret de ton âme, tu aimes un giaour! »

MEIRIMA, *tombant à genoux.*

J'en aime un; je ne veux pas te mentir.... Ne t'irrite pas, mon père. Plains-moi, mais ne me maudis pas. Ah! ta

malédiction aurait bientôt son effet. Cet amour causera ma mort.

(*Elle se cache le visage dans les mains.*)

ALIPACHA.

Oui, certainement, il causera ta mort! Et sais-tu quelle mort? Je vais te le dire. Quand une musulmane aime un giaour, fût-elle la propre fille ou sœur du sultan, on la met dans un sac avec un chat et un serpent. Le chat lui déchire la poitrine de ses ongles, le serpent s'enroule autour de son cou, on lie au sac une lourde pierre, et le tout ensemble, pierre, sac, serpent, chat et femme, on le jette dans l'eau; la lumière du soleil ne l'éclaire plus jamais. Telle est, chez les Turcs, la récompense de celle qui aime un giaour. Quant à son amant, on lui coupe la tête et l'on expose son cadavre aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Dis-moi quel est ton amant!

MEIRIMA, *relevant la tête.*

Tu ne le connais pas? Tu sais tout et tu ne sais pas son nom! Est-ce possible!

ALIPACHA.

Tu vas me le dire, ici, à l'instant.

MEIRIMA, *à part.*

O bonheur!

ALIPACHA.

Son nom!... Son nom!...

MEIRIMA.

Que je te le dise! Que je le trahisse! Tombe sur moi plutôt le ciel!

ALIPACHA.

Tu le diras! Tu vas le dire! Je te l'arracherai par la force.

MEIRIMA.

Il n'y a pas de force au monde qui me le puisse arracher.

ALIPACHA, *hors de lui.*

Par le Dieu éternel, tu oses me braver? Vois-tu ce poi-

gnard? Réponds à ma question, ou tu tomberas morte à l'instant.

MEIRIMA.

Je ne crains pas ton poignard; tu ne sauras pas mon secret.... Tu peux me tuer.

ALIPACHA.

Nomme-le! Nomme-le!

(*Il lève sur elle son poignard.*)

MEIRIMA.

Non, mon père!

(*Elle tombe évanouie.*)

Au bout de quelques instants elle reprend connaissance. Le père, qui adore sa fille et qui l'a crue morte, cherche à la consoler, la rassure et recourt à la ruse pour savoir son secret. « Ne crains rien, mon enfant, c'est la volonté de Dieu; ne crains rien, dis-moi son nom. — Tu veux le perdre, mon père! — Je ne tromperais pas d'une façon aussi infâme le dernier des esclaves, à plus forte raison mon enfant. » Et elle lui avoue que cet amant c'est Jivan, le fils de Novko. Alipacha comprend maintenant le mystère dont Novko avàit enveloppé son étrange révélation; il envoie chercher Jivan. Il veut l'entretenir, mais défend à sa fille d'assister à l'entretien. Jivan arrive, la jeune fille sort. Alipacha lui révèle qu'il sait tout : « Tu aimes ma fille Meirima! »

JIVAN.

Celui qui t'a dit cela, puisse la langue lui tomber! Il t'a trompé. Hier même je me suis fiancé à une chrétienne.

ALIPACHA.

Ah! de mieux en mieux; à l'une le cœur, à l'autre l'anneau nuptial, et tu les trompes toutes deux!

JIVAN.

J'ai tout donné à ma fiancée.

ALIPACHA.

Tais-toi, misérable! Ne te déshonore pas par d'autres mensonges. Je sais tout, Meirima m'a tout dit.

JIVAN.

Elle!

ALIPACHA.

Et c'est elle que tu dois remercier si la tête est encore sur tes épaules.

JIVAN.

Alors, il est inutile de dissimuler. Elle l'a dit et je ne la démens pas. Me voici en tes mains; fais de moi ce que tu voudras.

ALIPACHA.

Tu es né sous une heureuse étoile. Non seulement je te laisse la vie, mais encore je te donne ma fille, et avec elle toute ma fortune...; mais à une condition : c'est que tu renonceras à la Croix.

JIVAN.

Que dis-tu? Tu veux m'éprouver!

ALIPACHA.

Non, je parle sérieusement. Tu te tais.... Ce que je te donne est-il trop peu pour toi?...

JIVAN.

Tes dons me sont aussi chers que ma vie; mais ma foi m'est plus chère encore.... Je ne puis.... Mon père, ma mère, mes frères me maudiraient.... Ils mourraient de honte et de douleur. D'ailleurs, je suis fiancé à la fille d'Ouroch; ce serait un péché d'abandonner la fiancée qui a reçu mon anneau.

ALIPACHA.

Tu as bien pensé à tout, sauf à une chose, c'est que tu es dans ma main, et qu'il me suffit de la serrer un peu pour t'étouffer comme un oiseau. Avant de me donner une réponse décisive, réfléchis donc!

JIVAN.

A quoi bon réfléchir?... Je t'abandonne ma tête, mais je ne t'abandonne ni ma foi, ni mon honneur.

ALIPACHA.

Va-t'en, et puisse le démon t'emporter! Que jamais je ne voie l'ombre de ton corps! Ne regarde jamais, même de loin, ma demeure; et ne confie même pas à la terre sourde ce que tu as dit ici.

Jivan sort. Meirima rentre seule; elle se soutient à peine; elle a tout entendu, et ne comprenant rien à l'héroïsme du chrétien, elle s'imagine que Jivan aime Loubitsa; elle éclate en fureur contre l'infidèle. Elle veut se venger; elle veut faire périr celui qui l'a trompée. Son père profite de ce brusque revirement; elle lui promet de faire dans trois jours un choix entre ses prétendants; dans trois jours ce choix sera fait. Elle sera le prix du plus brave, de celui qui aura tué le giaour en combat singulier et qui lui apportera sa tête. Elle confie son sinistre projet à Chérifa; Chérifa l'en détourne : tout espoir n'est pas encore perdu. En éloignant Loubitsa on peut regagner le cœur de Jivan. « Va dire à Osman de l'enlever, qu'elle m'a offensée, de l'enlever bien loin! »

CHÉRIFA.

Mais, qu'en fera-t-il? Où l'emmènera-t-il?

MEIRIMA.

Qu'il la vende, qu'il la noie dans le ruisseau, qu'il la tue d'une balle de son fusil! Qu'il en fasse ce qu'il voudra; seulement, qu'elle n'épouse pas Jivan, comprends-tu? Quelle ne l'épouse pas. Va!

Au début du second acte, le poète nous transporte dans les montagnes de la Bosnie : une troupe de *heydouks* s'y est retirée. On appelle ainsi les Serbes chrétiens qui préféraient à la condition de raïas une vie héroïque et aventureuse dans les montagnes Ils viennent de prendre leur repas : les uns sont couchés sur le gazon,

les autres ont allumé leur chibouk; un *guzlar*[1] prend sa guzla et chante; sa chanson mérite d'être traduite, elle peint fidèlement la vie du clephte bosniaque.

Oh! qu'elle est belle, la vie du heydouk!
Vivre au sommet des montagnes,
Près du ciel et du brillant soleil;
Là où, assises sur des nuages d'or,
Flottent dans l'air les Vilas vaporeuses,
Répandant le bonheur sur les héros!
Là, l'homme n'a point de maître;
Il ne craint personne, hormis Dieu.
Il est libre, heureux et fier
Comme l'aigle gris sous les nuages.
Oh! qu'elle est belle, la vie du heydouk!

Lorsque le ciel se couvre d'un voile noir,
Voir là-haut, au-dessus de sa tête,
Jouer les éclairs enflammés;
Entendre autour de soi
Résonner le tonnerre furieux;
Sentir la montagne sous ses pieds
Trembler jusqu'en ses fondements,
Et, debout sur elle, au milieu de ses épouvantes,
Chanter sur la guzla une pesma héroïque :
Oh! qu'elle est belle, la vie du heydouk!

Du haut de la montagne, fondre comme l'ouragan
Sur les demeures des spahis turcs;
Couper les têtes des spahis;
S'emparer de tous leurs biens,
Et, avec les biens, des jeunes musulmanes,
Brûler leurs demeures
Sans qu'il reste trace des maudits,
Et revenir en chantant dans la montagne :
Oh! qu'elle est belle, la vie du heydouk!

1. Vieillard qui joue de la *guzla*.

En entendant ce chant farouche, on serait tenté d'accuser la barbarie des heydouks; mais ils nous donnent eux-mêmes la raison de cette vie étrange : « J'ai élevé une meule de foin, j'ai bâti une maison, raconte l'un d'eux; les spahis me l'ont brûlée, ils m'ont enlevé un fils âgé de dix ans. Pour venger ma meule et ma maison, j'ai brûlé des meules de foin et trois *tchardaks* (maisons turques), mais je n'ai pas encore vengé mon fils. — Nous dansions le *kolo*, dit un autre, à la fête du pays; le bey est arrivé, il a demandé à boire et à manger; une fois ivre, il a ordonné qu'on lui amenât la plus belle de nos filles. On la lui a amenée. A ce spectacle, je n'ai pu me contenir; j'ai saisi un poignard, j'ai tué le bey et nous nous sommes sauvés dans la montagne. — Je chevauchais sur la route, dit un troisième; je rencontre un Turc à cheval; il m'ordonne de descendre; je lui réponds : « La « route est assez large pour nous deux ». Il s'élance sur moi avec sa carabine; je l'ai tué et me suis sauvé dans la montagne. »

La scène est longue; le poète ne se soucie guère de se conformer au précepte d'Horace : *Semper ad eventum festina*. Que lui importe plus ou moins de rapidité dans l'action, du moment où il est sûr d'attacher les spectateurs par le tableau de cette vie héroïque qu'ont naguère menée les ancêtres? Les *Perses* d'Eschyle ne sont certes pas un drame dans le sens moderne du mot; cependant quelle œuvre nous a jamais autant émus que la tragédie épique du vieux poète, jouée en face de cette mer où les Athéniens avaient triomphé, devant ceux-là mêmes qui avaient été les héros de la victoire? Le poète serbe sait combien ces heydouks, qui jadis avec Karageorge ont affranchi une partie de leur pays du joug musulman, intéressent le peuple qui recueille aujourd'hui le fruit

de leur vaillance. Il nous fait assister à leurs conversations, à leurs jeux et à leurs rixes.

Arrive Jivan. Les Turcs lui ont enlevé sa fiancée Loubitsa; elle est près de lui dans les montagnes; les Turcs apparaissent, les heydouks s'élancent sur les Turcs; tous sont tués, excepté Osman, le ravisseur de la jeune chrétienne; on les entoure; on donne la vie au musulman, on délivre Loubitsa. Osman, touché de cette générosité, échange, comme dans les luttes homériques, son armure avec Arambacha, le chef des heydouks. L'un d'entre eux, au mépris de la foi jurée, veut tuer Osman; le chef l'étend mort à ses pieds.

Les heydouks se retirent. Jivan emmène Loubitsa; son père Novko arrive par un sentier détourné; il vient demander un entretien à Arambacha. Nous en citerons quelques passages. Que l'auditeur oublie un moment nos habitudes parisiennes, qu'il veuille bien se transporter, par la pensée, sur quelque théâtre serbe, à Belgrade, à Kragouïevats; il comprendra l'émotion patriotique éveillée par le dialogue suivant :

NOVKO.

Du temps où nous étions jeunes, nous avons rêvé une œuvre sainte. Nous avons rêvé d'arracher notre patrie au joug turc, au joug le plus dur qui ait jamais existé. Nous avons fait ce rêve, nous avons vieilli, et nous ne l'avons pas accompli; mais ce que l'homme n'a pas fait en ses jeunes années, il lui arrive parfois de l'accomplir en sa vieillesse.... Dis-moi, Petko Arambacha, mon vieux camarade, mon pobratime [1], es-tu toujours ce que tu étais autrefois?

1. *Pobratime*, frère d'adoption. C'est un lien d'amitié que les Serbes font bénir par l'Église et qu'ils respectent à l'égal de la fraternité naturelle.

ARAMBACHA.

As-tu donc oublié ma vie? Je vais te la rappeler. Dans l'héroïque Choumadia [1], quand le vaillant Karageorge...

(*Il ôte son bonnet et lève les yeux au ciel.*)

(Dieu ait en paix son âme : il n'y a plus de tels héros), quand le vaillant Karageorge se souleva, je franchis aussitôt la Drina et je combattis neuf années. Je restai dans la Choumadia jusqu'au jour où la main d'un traître, hélas! la main d'un Serbe, trancha la tête de Karageorge [2]. Alors, je quittai la noire région des forêts; je m'enfuis loin d'elle comme de l'enfer. Cette terre, souillée du sang de son noble libérateur, me semblait une contrée maudite. Je vins dans la Bosnie. Là, je ne pouvais ni ne voulais me soumettre de nouveau à l'arbitraire des musulmans. Je choisis pour ma demeure la montagne, pour mes compagnons les heydouks, afin de délivrer le faible du fort, et de venger l'esclavage des chrétiens. J'attendais le jour où la voix de la liberté retentirait de nouveau. De cette seule attente, de cette seule espérance je vis.... Et tu me demandes si je suis encore ce que j'étais avant!

NOVKO.

Ce que tu as demandé va s'accomplir....

Et il raconte à Arambacha que le grand vizir est las de la conduite des pachas et des beys bosniaques. Pour les réduire, il va donner des armes aux chrétiens. — « Que gagnerons-nous à cela? nous tomberons du joug des pachas sous celui du vizir. — Patience! » réplique Novko dans une langue imagée qui rappelle celle des *pesmas* populaires, « tout vient avec le temps; le jour ne vient pas sans l'aurore, ni l'aurore sans l'aube. Le jeune aiglon veut atteindre les hauts sommets; il a le désir, mais il n'a pas la force; il s'enfuit du nid, il s'envole, il

1. Région des forêts. C'est le centre de la Serbie actuelle.
2. Karageorge fut assassiné à l'instigation de Miloch Obrenovitch.

tombe... et se brise sur les rochers.... Les Bosniaques ne sont encore que des aiglons. » — Et ils décident le soulèvement de la Bosnie.

La scène change : Alipacha a reçu des nouvelles de l'insurrection qui se prépare, mais il ne se sent pas assez fort pour la comprimer par la force; il veut la prévenir par la douceur. Meirima, tout occupée de son amour trompé, s'abandonne à ses désirs de vengeance. Chérifa a, pour le soir, ménagé une entrevue entre Jivan et elle, dans le jardin de son père. Elle l'accepte et s'y rend avec l'idée bien arrêtée de tuer l'infidèle. Jivan est venu lui dire un dernier adieu; il la supplie de l'oublier, il lui reproche d'avoir fait enlever Loubitsa.

MEIRIMA.

Oui, j'ai promis ma main à Osman s'il enlevait Loubitsa : car je veux me venger de toi. Je ne veux pas te donner un moment de repos, je veux empoisonner tout le bonheur que tu peux goûter auprès de cette femme. Je le veux,... me comprends-tu?... Tu as violé tes promesses. Tu as rejeté celle que tu poursuivais naguère; tu as flétri ce que tu aimais! Oh! puissé-je t'infliger les tortures les plus affreuses; ce que tu souffrirais ne serait rien en comparaison de ce que je souffre! Et tu viens m'insulter ici?

JIVAN.

Tu me juges d'après les apparences. Mais tu ne connais pas mon cœur....

MEIRIMA.

Je te juge d'après tes actions. Que peuvent des paroles quand les faits parlent?... Aucune violence ne t'a contraint, tu as agi librement.

JIVAN.

J'ai cédé à une violence plus terrible que celle du sabre,... à ma conscience.

MEIRIMA.

Et c'est ta conscience qui t'a obligé de te jeter contre les

Turcs, de leur arracher Loubitsa? Oh! infidèle, que ne me dis-tu simplement : Meirima, je ne t'aime plus ; Loubitsa a pris mon cœur.

JIVAN.

Tu m'obliges à dire ce que j'aurais voulu taire. Cette Loubitsa dont tu me fais un reproche, sache que je lui ai cent fois souhaité la mort, que je l'ai souhaitée à moi-même. Cent fois j'ai pensé à m'enfuir chez les heydouks pour échapper à cet affreux mariage, et, quand j'ai appris que les Turcs l'avaient enlevée, je te le jure, je m'en suis réjoui. Mais mon père me soupçonnait d'avoir, en secret, provoqué cet enlèvement. La crainte de la honte m'a jeté à la poursuite d'Osman. Plût à Dieu qu'en le poursuivant, j'eusse perdu ma vie dans la montagne! . . . .
. . . .

MEIRIMA.

Je ne survivrai pas à mon malheur ; le jour de ton mariage sera celui de ma mort. Il ne me reste plus qu'à mourir.

JIVAN, *avec passion.*

Ah! je mourrai avec toi : et ma mort retombera sur l'âme de mon père qui m'a forcé à ce mariage.

MEIRIMA.

Par Allah! dis-tu la vérité? Est-il possible que tu m'aimes encore?

JIVAN.

Pauvre enfant! et quand donc ai-je cessé de t'aimer?

MEIRIMA.

Jivan, si tu ne me trompes pas, nous pouvons encore tout réparer. Je sais comment gagner mon père : dis seulement une parole, et nous serons heureux pour toujours. Avec le nom et la fortune de mon père, avec ta bravoure et ton génie, tu seras le premier seigneur de la Bosnie. Et, si tu es las de la Bosnie, Alipacha est assez aimé à Stamboul pour que les portes brillantes du Divan s'ouvrent aisément à son gendre. Tu siégeras à côté du sultan. Amour, fortune et puissance, je t'apporte tout, ô mon Jivan! Peux-tu me refuser?

JIVAN.

Ta voix, tes discours, tes baisers, feraient descendre un ange du ciel;... laisse-moi, je ne puis sacrifier ma foi,... je ne le puis.

MEIRIMA.

Garde en ton âme la foi que tu voudras [1]. Prends seulement un nom turc! Oh! tu peux le faire sans rien sacrifier!... Ne me réponds pas non! La foi est-elle donc si forte chez vous? Vous lui sacrifiez tout. Moi aussi je lui immolerais tout, mais non pas mon amour. Devant lui je ne vois plus rien dans le ciel, plus rien sur la terre. Pardonne-moi, ô Mahomet, si je t'abandonne pour le Christ. Jivan, ta foi est la mienne; rien ne nous sépare plus maintenant : la puissance, la richesse de mon père, ma conscience, je renonce à tout pour toi! Fuyons cette nuit, fuyons au delà de la frontière.

Mais Jivan refuse; il sait que son père l'attend, que sa fiancée Loubitsa compte sur sa parole; il préfère son honneur au bonheur de l'amour satisfait. Meirima, au comble de la fureur, appelle des Turcs, elle veut le faire assassiner; il s'élance sur un arbre, franchit le mur du jardin et disparaît.

Mais l'altière Meirima ne laisse pas ainsi échapper sa vengeance. Le jour du mariage est arrivé, Loubitsa vient de revêtir sa parure de noce. Une femme turque se présente; elle refuse de dire son nom, elle a un secret important à révéler; et d'abord elle lui pose une question : — « Jivan t'aime-t-il? — S'il m'aime, puis-je en douter? réplique la chrétienne. Mais pourquoi me

[1] Cf. Corneille (*Polyeucte*).

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

regardes-tu avec de tels yeux? Pourquoi ton corps est-il ainsi agité? » — Et Meirima raconte à Loubitsa comment Jivan l'a aimée, comment il l'a trahie pour épouser Loubitsa qu'il n'aime pas. Il faut qu'elle renonce à ce mariage. Au milieu de l'entretien Jivan arrive et chasse Meirima ; elle sort menaçante, prédisant malheur à Loubitsa si elle ose épouser ce parjure. Jivan conjure Loubitsa de ne rien croire de ce qu'a dit Meirima et l'assure de son amour.

Il y a peut-être quelque chose de fatigant et de peu sympathique dans cette duplicité du jeune Serbe; le drame entier repose sur elle. La noce de Loubitsa se prépare; les *svats* (garçons d'honneur) se réunissent dans la maison de son père et s'entretiennent du jeune couple. Jamais fiancés ne furent plus tristes et la noce menace de dégénérer en enterrement. Meirima poursuit sa vengeance : déguisée en servante, elle pénètre dans la chambre de Loubitsa : en face du lit nuptial parsemé de roses, au bruit lointain de chants joyeux et des instruments, elle rumine sa jalousie, elle éclate en imprécations.

Loubitsa, tu crois que cette nuit tu jouiras d'un doux sommeil.... Non,... non.... Tu reposerais auprès de Jivan, et moi, livrée à toutes les douleurs, à tous les tourments, je déchirerais mon visage de mes ongles, je frapperais ma tête contre les murailles de ma chambre solitaire!... Non, cela ne sera pas! Tu t'endormiras, mais d'un autre sommeil que celui que tu espères, d'un sommeil plus dur, et dont on ne se réveille pas.... Si, par malheur, tu allais m'échapper!... Mais non, si je ne te puis tuer en secret, je te tuerai au milieu des *svats*, dans les bras de ton père, dans les bras de ton mari.... Les danses cessent, les *svats* portent la dernière santé à la mariée. Buvez, buvez! pour elle le vin de vos coupes se changera en un noir poison.

Elle se cache derrière un rideau, Loubitsa entre, elle congédie ses femmes; son cœur est agité de sombres pressentiments. Cette femme turque ne peut sortir de sa mémoire. « Je ne sais de quelle terreur mystérieuse elle a rempli mon âme; je ne voudrais plus la voir,... et mon cœur me dit qu'elle viendra. »

MEIRIMA, *apparaissant tout à coup.*

Il ne te trompe pas! Tu ne m'attendais pas si tôt, n'est-ce pas? Tu voudrais maintenant être cachée au fond de la terre! Tu voudrais fuir, appeler au secours, crier! Mais si tu bouges, si tu élèves la voix....

(*Elle tire un poignard.*)

Avec ce poignard, je te coupe la gorge.

LOUBITSA.

O mère de Dieu, protège-moi contre cette femme!

MEIRIMA.

Personne ne peut te défendre maintenant, ni la mère de Dieu, ni Dieu lui-même. Tu es en mes mains.... Je puis te tuer,... je puis t'étouffer.... Tu regardes cette porte, comme si quelqu'un devait tout à coup venir pour te sauver.... Si ce quelqu'un se montre, sache que tu tombes aussitôt morte à mes pieds.

LOUBITSA.

Mais toi-même, tu perdras aussitôt la vie.

MEIRIMA.

Est-ce que tu crois que j'ai souci de la vie? Ne sais-tu pas que je reposerais dans le tombeau plus doucement que tu ne reposeras cette nuit dans ta couche? Quand je viens te donner la mort, crois-tu que je la redoute pour moi?

LOUBITSA.

Eh quoi! Est-ce là vraiment ton dessein? Oh! je t'en prie, laisse-moi la vie! Rien que la vie! Mourir maintenant, mon Dieu! y pouvais-je jamais penser! Non, ce n'est pas possible.... Tu ne peux avoir eu ce dessein.... Tuer ainsi une

femme seule, qui ne t'a rien fait! Mais toi aussi tu es femme : tu as le cœur bon. Fais de moi ce que tu veux, mais laisse-moi la vie.... Regarde, me voici à tes genoux.

(*Elle tombe à genoux.*)

MEIRIMA.

Ah! te voici à mes pieds. Je savoure déjà le commencement de ma vengeance. Non, je n'ai point de pitié pour toi; qui pourrait maintenant serrer mon cœur en sa main n'exprimerait au lieu de sang qu'un fiel amer,... il faut que tu meures.

LOUBITSA.

Mais que t'ai-je fait, femme? Que t'ai-je fait? T'ai-je seulement vue jusqu'à ce jour? dis-le-moi?

MEIRIMA.

Ce que tu m'as fait, tu me le demandes? As-tu la mémoire si courte?... Je vais te le dire. Je suis venue t'annoncer hier que Jivan en aime une autre. Cette autre, sais-tu qui elle est? le sais-tu?

LOUBITSA.

Ah! je le sais, je le comprends à ta fureur.

MEIRIMA.

C'est moi, la fille d'Alipacha.

LOUBITSA.

Tu es la fille d'Alipacha! Alors il n'est plus de salut pour moi! Tu peux tout.

MEIRIMA.

Il n'aime que moi, le sais-tu, moi seule? Tu n'es pour lui qu'un jouet aux mains d'un enfant, il s'en amuse un instant, le brise et le jette. Tu n'es pour lui qu'une créature odieuse, que la force lui impose pour compagne. Le sais-tu? Ne crois pas que je mente, que je parle ainsi par jalousie; je n'ai rien à t'envier, tu n'es devant moi rien qu'un ver de terre, moins qu'un ver, une fourmi.... Mais assez de paroles. Je suis venue pour punir ton audace, ton opiniâtreté. As-tu pensé que tu enlèverais l'amant d'une musulmane sans te perdre?...

LOUBISTA.

Oh! mon Dieu! je ne te l'ai point enlevé : mon père me l'a donné pour époux, qu'avais-je à faire, sinon d'obéir?

MEIRIMA.

Ton père te l'a donné. Et que t'ai-je dit ce matin, ne t'avais-je pas dit qu'il en aimait une autre? que par ton mariage tu briserais le cœur d'une rivale? Pourquoi t'es-tu mariée malgré mes avertissements? Pourquoi m'as-tu volée? Pourquoi as-tu brisé à jamais la joie et la paix de mon âme?

Loubitsa épouvantée veut s'enfuir, une lutte s'engage entre les deux femmes. Loubitsa blessée par le poignard de Meirima tombe sur le lit nuptial, Meirima s'enfuit protégée par son déguisement.

Jivan attiré par le bruit accourt; il est trop tard. Loubitsa expire entre ses bras en lui pardonnant. Il ramasse par terre le poignard ensanglanté : il cherche à pénétrer le secret de ce drame lugubre. Les svats entrent dans la chambre avec le père de Jivan. Voyant le poignard aux mains de son fils et se rappelant la répugnance qu'il avait pour le mariage, il l'accuse du crime, il le maudit. On entraîne en prison Jivan, qui essaie en vain de se justifier; le père annonce qu'il demandera lui-même la condamnation de son fils.

Au troisième acte, nous retrouvons Jivan dans sa prison. Il est condamné : l'aurore va paraître, il n'a plus que quelques instants à vivre. Il gémit sur sa destinée. — Mourir ainsi! on va venir, on va lui lier les mains, on l'entraînera devant la prison; et le sabre du bourreau va trancher cette tête à qui tant d'années étaient encore promises. Ah! si du moins il pouvait succomber sur le champ de bataille en combattant pour la délivrance de sa patrie.... — Un bruit se fait entendre à la

porte de la prison, serait-ce déjà le bourreau? Non, c'est le père de Jivan qui a lui-même sollicité le châtiment de son fils et qui vient lui dire un dernier adieu. La scène est belle et dramatique. Nous la reproduisons en retranchant quelques longueurs, ainsi que nous avons fait dans nos citations précédentes.

JIVAN.

C'est toi, mon père!... et ma mère, et mes frères, où sont-ils?

NOVKO.

Ne m'approche pas, ne me touche pas! Ta main est la main d'un démon. Elle a accompli l'acte d'un démon. Tu oses m'appeler ton père? Tu oses me demander où sont ta mère et tes frères? Tu n'as plus de mère, tu n'as plus de frères. (*Sanglotant.*) Ta mère, en apprenant ta condamnation, est morte de douleur.... Tremble! En paraissant devant Dieu, il faudra que tu paraisses devant elle.... Infidèle à la croix sainte, tu as vendu ton âme à une mécréante. Si je ne t'avais arrêté, tu t'enfuyais avec elle sans songer à ceux que tu as laissés exposés à la vengeance des Turcs. Tu ne rougissais pas d'acheter ton bonheur au prix de la tête de tes vieux parents!

JIVAN.

Non, ce n'est pas la vérité : cent fois j'ai pu fuir avec elle, et même sans fuir, j'aurais pu la posséder. Ah! tu ne sais pas encore.... Je ne t'ai pas révélé....

NOVKO.

Ne crois pas me tromper : ne te défends point par d'impudents mensonges! Pour détourner tout danger de nous et de toi, je t'ai marié avec la plus noble fille du pays. Le cœur d'une bête féroce l'eût adorée.... Et toi, qu'en as-tu fait? Dis-moi, qu'as-tu fait d'elle?

JIVAN.

Mais écoute-moi, par pitié.

NOVKO.

Tais-toi. Penses-tu n'avoir tué qu'elle? Avec elle, tu as

tué ta mère. Tu as excité une vengeance terrible entre deux familles jusqu'ici heureuses! Et moi, triste vieillard, je resterai seul à pleurer sur la tombe des miens tués par toi.

JIVAN.

Oh! arrête, arrête, au nom de Dieu!

NOVKO.

Non, je ne me tairai pas. Je suis venu t'apporter la malédiction de ta mère, la malédiction de tes frères, de ta famille et la mienne. Je te maudis vivant et mort, je te maudirai jusqu'à mon dernier jour. Puisse ton âme avoir dans l'éternité la paix que tu as donnée à ma vieillesse!

(*Il veut se retirer.*)

JIVAN, *l'enlaçant de ses bras.*

Ne t'en va pas,... il faut que tu m'entendes,... il faut que tu saches....

NOVKO.

Laisse-moi....

JIVAN.

Non, il faut que tu m'entendes; il faut que tu saches....

NOVKO.

Jamais!

JIVAN.

Si j'avais commis tous les crimes dont tu m'accuses et plus encore, Dieu même entendrait ma prière. Tu es plus implacable que Dieu.

NOVKO.

Que veux-tu donc? je t'écoute, parle, mais vite et en peu de mots; car je ne puis attendre longtemps.

JIVAN.

Attends un peu. Mon esprit, mon cœur, tout chez moi est troublé. Laisse-moi me recueillir un instant; mais tu ne me croiras pas.

NOVKO.

Tes mensonges sont plus clairs que le jour. Tu vas me dire que tu ne l'as pas tuée. Qui donc l'a tuée, elle qui n'avait fait de mal à personne? Tu ne l'as pas tuée! Tu oses

me dire cela, à moi, qui t'ai trouvé ce poignard dans les mains, les vêtements souillés du sang de la victime!

JIVAN.

Hélas! tout m'accuse; mais je ne suis pas coupable.

NOVKO.

Mais alors quel est le coupable? Tu n'as rien dit, tu ne t'es pas justifié devant le tribunal! Oh! vil imposteur!

JIVAN.

Mon père, l'homme ne ment pas devant la mort : sous peu je dois comparaître devant la justice de Dieu. Devant cette justice éternelle, je jure que je suis innocent du meurtre de ma femme.

Et il explique comment, en entrant dans sa chambre, il a trouvé Loubitsa expirante; comment il a ramassé le poignard, comment le sang de la malheureuse victime a rejailli sur lui.

NOVKO.

Mais pourquoi ne t'es-tu pas justifié devant le kadi; pourquoi, par ton silence, as-tu attiré le châtiment sur ta tête?

JIVAN.

J'ai simplement nié le crime, pour ne pas déshonorer ton nom et celui de ma famille; mais je n'ai pas songé à me défendre. Je veux en finir avec une destinée désormais intolérable. On m'a condamné à mort, et je ne le regrette pas; seulement je ne veux pas te laisser convaincu d'un crime que je n'ai pas commis.

NOVKO.

Je ne sais quel esprit de vérité respire en ton langage et pénètre mon cœur. Réfléchis bien. Certainement tu ne veux pas me tromper. Tu m'as dit tout à l'heure que tu allais paraître devant Dieu. Tu ne gagnerais rien à ce mensonge en ce monde, et il pèserait sur ton âme en l'autre.

JIVAN.

Crois-moi, ô mon père! par Dieu, crois-moi! je ne prends que Dieu à témoin.

NOVKO.

Oui, je te crois; oui, ce serait pécher de m'y refuser plus longtemps.

(*Sanglotant.*)

O malheureux enfant! malheureux enfant!

JIVAN, *se jetant à son cou.*

Enfin, mon père! enfin!

NOVKO.

Malheureux enfant! malheureux père! Ainsi tu dois mourir quoique innocent. Mourir si jeune, si beau, si fort! Par mon salut, tu ne mourras pas. Je puis te délivrer, le sais-tu? Je puis maintenant armer cent bras, mille bras pour ta défense. Tu ne sais pas de quelle force je dispose en secret. Attends-moi; avant l'aurore je reviendrai.

JIVAN.

Où vas-tu? Que veux-tu dire? De quelles forces, de quels bras veux-tu parler?

NOVKO.

Je sais ce que je dis; laisse-moi.

JIVAN.

Prends garde, mon père; à quoi bon t'exposer en vain?

NOVKO.

Ne t'inquiète pas de moi, ma tête blanche et nue doit reposer bientôt dans le tombeau. Mais toi, tu viens d'entrer dans la vie, tu peux être utile à ton pays, pour toi il est juste que je sacrifie ma vie.

Le fils supplie en vain le père de renoncer à ses desseins; mais le temps passe, le geôlier vient arracher Novko aux embrassements de son fils, et le vieillard quitte la prison en bénissant celui qu'il était venu maudire.

A peine a-t-il quitté le cachot, Meirima y pénètre; vient-elle insulter aux derniers instants de son amant? Non, elle vient pour le sauver. Elle lui apporte les clefs de la prison : un cheval préparé par ses soins l'attend à la porte. Qu'il se hâte, il n'y a point de temps à perdre :

JIVAN.

Et toi, tu restes?

MEIRIMA, *après un instant de silence.*

La femme doit rester auprès de son mari; je suis devenue la femme d'Osman.

JIVAN.

Depuis quand?

MEIRIMA.

Depuis hier. Les *svats* sont venus me chercher, et ils vont m'emmener dans la Kraïna [1]. Avant de partir, j'ai voulu te sauver. Va donc, adieu, sois heureux, c'est mon dernier désir.

(*Elle va pour sortir.*)

Arrête.... O mon Dieu, de quels sentiments suis-je agité? O mon Dieu!

Et la jalousie s'empare de Jivan, une passion mal éteinte se réveille dans son cœur. — Va donc, Meirima : quand les *svats* t'amèneront à ton époux, il te faudra passer sur mon cadavre.

MEIRIMA.

Fuis, malheureux! ce n'est pas toi qui dois mourir?

JIVAN.

Qui donc?

Et, sa passion s'exaltant de nouveau, il raconte à Meirima qu'il a mieux aimé mourir que de vivre sans elle.

1. Croatie turque.

Enhardie par cet aveu, elle lui révèle son crime. — Peux-tu me le pardonner? peux-tu, après cela, m'aimer encore? Peux-tu enlacer dans tes bras une femme souillée du sang de ton épouse?

JIVAN.

Ne parle pas de cela! Je ne veux pas savoir qui l'a tuée....

MEIRIMA, *se jetant dans ses bras.*

Alors, fuyons ensemble!

A ce moment on entend retentir le cri de *Sabahalaïm*. C'est le muezzin qui, du haut de la mosquée, annonce la prière matinale. Il n'est plus possible de fuir.

JIVAN.

Tu as, dis-tu, préparé un cheval; pourrais-tu, maintenant, me procurer un sabre?

MEIRIMA.

Qu'en ferais-tu?

JIVAN.

Grâce au sabre et au cheval, je t'enlèverais à travers une horde de Turcs.

MEIRIMA.

O malheureux! ce n'est plus possible; on va venir me chercher dans mon appartement pour me revêtir du vêtement nuptial.... Fuis, va rejoindre les heydouks, et ce soir, quand les *svats* viendront pour m'emmener, fonds sur eux et délivre-moi.

Jivan cède aux instances de Meirima : il quitte la prison, mais son cœur est agité des plus sombres pressentiments.

La scène change. Dans une rue isolée de la ville se rassemblent Novko et quelques-uns de ses compagnons; ils sont en armes, et s'apprêtent à délivrer Jivan. Novko d'un coup de pistolet donne le signal, les chrétiens entonnent le chant de l'insurrection :

— Hourrah! hourrah! hourrah! que chacun s'élance au combat. Malédiction sur celui qui reste en arrière!

— A quoi bon la foi quand il n'y a pas de temple, quand le canon des Turcs brise la croix sainte?

— A quoi bon une patrie belle et vaste quand l'étranger en est le maître?

— A quoi bon des enfants chéris quand le Turc les égorge? des sœurs et des femmes, quand le Turc les aime?

— Ce n'est pas un homme, celui qui le souffrirait, mieux vaut mourir que de vivre esclave.

Les Turcs arrivent en armes, le combat s'engage; dans le lointain les flammes d'un incendie illuminent la scène : les chrétiens ont mis le feu aux demeures des musulmans.

Novko a été fait prisonnier. Alipacha le fait venir devant lui et l'interroge; il veut savoir quel a été l'instigateur de la révolte : est-ce le vizir de Constantinople mécontent des pachas? est-ce quelque raïa poussé à bout? Mais Novko refuse de répondre à toutes les questions. Alipacha le menace de la torture. « Que m'importe! répond le vieillard. Tu as passé toute ta vie à soigner ton corps : tu me menaces de la torture pensant qu'elle me sera intolérable comme à toi-même; mais mon corps et mon âme se sont endurcis depuis longtemps à tous les maux. Soumets-les aux tourments les plus cruels : tu n'arracheras pas une parole à mes lèvres. » Un messager vient annoncer que le terrible Arambacha s'avance avec ses heydouks : l'insurrection redouble. Un ordre du vizir enjoint à Alipacha d'aller le rejoindre à Visoko. Il va partir et emmène avec lui Osman, son futur gendre, et sa fille Meirima. Il lui annonce sa résolution. Meirima pleure et cherche à le détourner, elle sait que Jivan l'attendra sur la route

pour l'enlever, mais elle ne croyait pas que son père serait du voyage. Elle le supplie en vain : son amour l'emporte sur sa piété filiale. Elle n'a pas le courage de révéler à son père le secret fatal. Elle prévoit une terrible catastrophe. Elle s'accuse de parricide, mais elle se tait.

Le dénouement approche : un nouveau changement de scène nous transporte dans la tente où va reposer Meirima après une journée de voyage; elle est seule avec sa fidèle Chérifa : tout trahit en elle l'anxiété et le remords. Elle renvoie Chérifa, elle prète l'oreille à tous les bruits. Elle attend son libérateur.

Jivan n'est pas encore ici! Je ne puis attendre plus longtemps.... Mon cœur éclate, mon âme m'échappe! Quelles tortures! O ma mère, tu aurais mieux fait de ne pas m'enfanter.

(*Elle se lève et prête l'oreille.*)

Il n'est pas encore ici. Et s'il arrive!... Je tremble d'y songer. Mon père n'est-il point parmi les *svats*? ne périra-t-il pas avec eux? Mon père! je m'élancerai parmi les heydouks et je le couvrirai de ma poitrine! Ils ne tueront pas mon père sans me tuer avec lui.

(*Elle écoute.*)

Non,... c'est le murmure des arbres dans la montagne. Que de fois il m'a trompée cette nuit! Au moindre bruit mon cœur bondit dans ma poitrine. Je crois que c'est lui. Il ne viendra pas.... Ah! s'il allait me trahir! Pensée infernale! Seigneur, tu lui infligerais ta plus terrible malédiction!

(*On entend un coup de fusil.*)

Me trompé-je? Un coup de fusil,... un second,... puis un troisième.... Ah! ce sont les *svats* qui boivent à ma santé. Le festin s'achève. Voici l'instant suprême. Au lieu de Jivan, c'est Osman que je vais voir; mais il n'arrivera pas jusqu'à moi.

(Elle tire une fiole de son sein.)

Le voici qui vient. O poison si amer pour les autres, pour moi si doux!

(Elle boit et s'assied sur son lit.)

OSMAN *entre et la contemple longtemps.*

O fille d'Ali, on ne m'avait pas trompé, tu es belle comme une des houris célestes. Mais où sont les roses de ton teint? Pourquoi tes lèvres sont-elles bleues? Regrettes-tu le palais de ton père? Le mien te le fera oublier : tu seras honorée comme une reine; cent esclaves obéiront à tes ordres; ma mère chaque jour te revêtira d'or et de soie. Je veux t'aimer comme mes yeux.

(Il s'assied auprès d'elle.)

MEIRIMA.

Tais-toi, bey. Laisse-moi un moment de repos, je t'en prie.

OSMAN.

Tu me repousses? Pourquoi trembles-tu ainsi? Ta main est froide? Pourquoi tes joyaux gisent-ils ainsi à terre?

MEIRIMA.

A-t-on besoin de joyaux dans la tombe?

OSMAN.

Dans la tombe?

MEIRIMA.

Oui, ta jeune épouse va dormir dans la tombe son premier et son dernier sommeil.

OSMAN.

Vierge? que veux-tu dire? est-ce un jeu ou perds-tu la raison?

MEIRIMA.

C'est un jeu, mais un jeu terrible. Oh! je ne puis plus me soutenir.

(Elle s'étend sur le lit.)

OSMAN.

Qu'as-tu?

(On entend des coups de fusil. Meirima relève la tête.)

MEIRIMA.

Qu'est-ce que cette fusillade?

OSMAN.

Ce sont les *svats* qui se réjouissent.

(*La fusillade redouble.*)

Non, ce ne sont pas les *svats.*

VOIX, *dans les coulisses.*

Accours, Osman! les heydouks fondent sur nous. Lève-toi vite, si tu veux défendre ta fiancée.

OSMAN.

Ne crains rien, Meirima, nous allons les repousser. Reste ici.

(*Il sort.*)

MEIRIMA, *seule.*

Au secours! au secours! Il va venir, et j'ai bu le poison! O Satan, voilà ton œuvre! Le poison me brûle les entrailles. Chérifa, où es-tu? O mon père, où es-tu? Tu abandonnes ta fille? Mais que dis-je? Malheureux père, en ce moment même cent glaives sont tournés vers toi!

(*Elle essaie de sortir; elle tombe.*)

Des douleurs atroces me rongent les entrailles. C'est la mort.... Mon Dieu, mon Dieu, rends-moi la vie.... Il est trop tard, je meurs.

ALIPACHA *entre dans la tente le sabre à la main.*

Tous les nôtres sont tombés; ma place est ici auprès de mon enfant.

MEIRIMA.

Oh! mon père, c'est toi? que je te voie encore! Fuis.

ALIPACHA.

Laisse-moi t'embrasser avant de mourir. Pardonne à ton père si, en mourant, il t'entraîne dans sa mort : c'est le seul moyen de sauver ton honneur.

MEIRIMA.

Oh! ne m'embrasse pas! Maudis-moi : perce-moi de ton yatagan.

JIVAN *entre, le sabre à la main.*

Où est-elle?

ALIPACHA.

Jivan! toi vivant... parmi les heydouks?

JIVAN.

Toi ici!

ALIPACHA

Prêt à mourir plutôt que de te laisser arriver jusqu'à elle.

MEIRIMA.

Jivan, je te prie pour mon père; je confie sa vie à ta générosité.

JIVAN.

Vieillard, tu avais ordonné de me mettre à mort. J'aurais le droit de ne pas épargner ta vie; mais, puisqu'elle me prie pour toi, tu es aussi en sûreté sous cette tente que sous le toit de ta maison.

ALIPACHA.

Je ne demande pas la vie. Je veux mourir ici en défendant l'honneur de ma fille.

MEIRIMA.

Ne vous querellez pas à mon sujet. Je vais mourir,... je me suis empoisonnée.

En vain l'amant et le père éperdus appellent du secours, il est trop tard : Meirima meurt en pardonnant à Jivan et en le priant de laisser la vie à Alipacha. Jivan veut se tuer, mais son père le retient et lui ordonne de vivre pour sa patrie. Arambacha vient d'arriver avec ses vaillants compagnons. Alipacha, désespéré de la mort de sa fille et des revers des Musulmans, se perce de son poignard, et le drame se termine aux cris de *Vive la Serbie une et libre!* C'est l'impression suprême qu'emporte le spectateur. Derrière Jivan et Meirima il est un personnage toujours présent et qui est le véritable héros du drame : la patrie aujourd'hui opprimée, demain peut-être triomphante.

DE PARIS A PRAGUE

Il est des noms qui pèsent lourdement sur l'histoire et qui entraînent les générations à travers une longue série d'erreurs et de préjugés. Tel est entre tous le nom de l'*Allemagne*. Il a longtemps exercé, il exerce encore sur les esprits un prestige d'autant plus grand que l'on connaît moins les limites du monde germanique, et que le vague même où elles se perdent ajoute à leur immensité. Entre la France et la Russie nous ne voyons guère que deux pays non allemands, la Pologne et la Hongrie. Nous croyons que l'Allemagne s'étend sans interruption de Hambourg à Trieste, du pont de Kehl [1] à la frontière russe et hongroise. Nous oublions les peuples secondaires qui servent comme de transition entre les Allemands et le monde slave, et semblent destinés, par leur situation, à contenir le flot toujours montant de l'invasion germanique : tels sont, au midi, les Slovènes, qui occupent les rives de la mer Adriatique partagée entre les Italiens et les Slaves istriotes et dalmates. Tels sont au centre de l'Europe les Tchèques.

1. Du pont de Kehl! Ceci était écrit en 1869.

gardiens naturels de ce formidable quadrilatère de montagnes, que beaucoup de nos publicistes acharnés après la frontière du Rhin abandonnent si volontiers à l'Allemagne. On commence, depuis quelque temps, à savoir que la Bohême existe et qu'elle a une vie propre : des publicistes distingués ont appelé l'attention sur l'histoire et la situation actuelle de son peuple; mais ils n'ont pu qu'effleurer la matière : un obstacle insurmontable, l'ignorance de la langue nationale se dressait devant eux. Tout ce qui concerne la vie intime, la littérature du peuple tchèque, devait nécessairement leur échapper.

La Bohême n'est pas si loin de chez nous qu'on serait tenté de le croire : cette avant-garde des Slaves à l'Occident n'est séparée de la frontière française que par trois petits États allemands : le grand-duché de Bade, le royaume de Wurtemberg et la Bavière. A eux trois ils n'ont que sept millions d'habitants. Prague, à vol d'oiseau, est aussi près de Paris que Berlin, et plus près que Vienne : trente heures suffisent à vous transporter de la capitale française dans la ville slave par excellence.

I

Au pont de Kehl, nous avons mis le pied sur le territoire badois : passons, je vous prie, sans nous arrêter, devant Baden-Baden; ce petit endroit est devenu banal à force d'être décrit. D'ailleurs, ce que nous cherchons en Allemagne, ce sont des Allemands, et nous n'avons que faire de cette aristocratie cosmopolite du grand monde et du demi-monde. Carlsruhe, la capitale du

grand-duché, mérite à peine une heure d'arrêt. C'est une petite capitale régulière, propre, dont les rues principales aboutissent à un grand square à l'extrémité duquel s'élève un château. Avant de quitter le grand-duché pour le Wurtemberg, faisons un détour d'une heure ou deux, et allons rendre visite à Heidelberg[1]. Heidelberg mérite mieux qu'une visite : elle réclame un séjour. Peu de villes offrent au voyageur un plus coquet abord : la gare elle-même semble s'être mise en fête pour vous accueillir : vous n'y trouverez rien de cette froide et sévère architecture administrative qui fait ressembler tant de nos gares à des casernes. L'édifice est bâti en grès rouge qui rit aux yeux : la vigne sauvage s'enlace aux colonnes des portiques et aux balcons des façades : du côté de la ville, une cour plantée d'arbres et de fleurs semble attendre quelque fraîche idylle, quelque rencontre entre Hermann et Dorothée : un boulevard bordé de platanes s'ouvre devant vous; il longe le jardin botanique dépendant de l'Université; au bout de quelques pas il se bifurque en deux branches : l'une va gagner la ville proprement dite, l'autre en forme le boulevard extérieur, un boulevard orné de somptueux hôtels ou de fraîches villas, et d'où la vue s'étend à loisir sur les flancs ombreux du *Kœnigsluhl.* On nomme ainsi la colline qui domine Heidelberg sur la rive gauche du Neckar : une autre se dresse sur la rive droite : on l'appelle l'Heiligenberg. Tout concourt à embellir l'*Anlage* : c'est le nom qu'on donne à notre boulevard : le chemin de fer longe le flanc de la colline, et à deux

1. Une revue allemande s'est fort indignée de voir « ces perles de l'Allemagne » associées à l'étude des peuples barbares, de Tchèques, de Serbes, de Croates. Elle a dénoncé ces pages comme une profanation.



reprises s'engouffre dans de courts tunnels; une gracieuse église gothique élève dans le lointain sa tour rose et dentelée. Les étrangers affluent sous ces ombrages : le voyageur venu pour passer deux jours à Heidelberg se laisse charmer par la beauté du séjour et reste souvent plusieurs semaines. Le désenchantement est grand quand on entre dans la ville proprement dite; les maisons empêchent de la voir, et ce mot naïf mais exact trouve ici une vigoureuse application; l'homme a dû disputer le terrain à la nature : deux grandes rues parallèles coupées par quelques ruelles, et débouchant sur deux ou trois places d'où l'on aperçoit la ruine du château, voilà la ville : les édifices privés et publics sont peu intéressants. Presque tout ce qui est antérieur au XVIIIe siècle a été détruit par nos aïeux pour la plus grande gloire de Louis XIV. La ville n'a pas de quais et ses habitants n'ont pas su profiter du Neckar. Le pont, le fameux pont que représentent tous les panoramas est assez mal bâti et orné de sculptures ignobles : il doit toute sa renommée au merveilleux paysage qui l'entoure. Quelle vue! Au premier plan un fouillis de maisons irrégulières dominé par quelques clochers, derrière, les sommets du Kœnigstuhl, et sur les flancs de la colline au milieu d'un nid de verdure, la ruine du schloss (château), étageant ses façades multiples et ses tours découronnées : à droite une suite de collines onduleuses, tantôt âpres, tantôt boisées au milieu desquelles émerge le Neckar, moitié rivière, moitié torrent; à gauche la vallée élargie repoussant pour ainsi dire sur ses côtés les collines chargées de vigne et les blanches maisons. C'est à l'heure du soleil couchant, au moment où l'ombre et la lumière confondent leurs tons mats et rosés, qu'il faut venir rêver sur le pont de Hei-

delberg. On comprend alors cette ineffable sérénité du paysage qui faisait dire au romancier Kotzebue : « Si un malheureux me demande où il doit vivre, ne fût-ce qu'une heure, pour échapper au tourment qui l'opprime, je lui nomme Heidelberg; si un heureux me demande quel endroit choisir pour encadrer sa joie, je lui nomme encore Heidelberg! »

Le premier soin de tout voyageur qui se respecte est, après avoir visité le pont, de courir au château. Arrêtons-nous pourtant quelques minutes dans la ville. A défaut de grands monuments, une maison tout au moins mérite d'arrêter nos yeux, c'est *l'Auberge du Chevalier* (*Das Haus zum Ritter*). C'est le seul édifice privé qui ait échappé à la ruine de 1689-93. Pour nous Français, il a un intérêt quasi national. Il remonte à l'époque où le Palatinat recevait des Huguenots français persécutés dans leur pays. Un certain Bélier, retiré à Heidelberg, se fit construire une somptueuse résidence dans le meilleur goût du temps : c'est une haute maison à six étages avec pignon sur rue, dont la façade, rétrécie à son sommet, est littéralement couverte de sculptures et d'inscriptions latines en lettres dorées. Un *bélier* figure les armes parlantes du propriétaire : divers bustes représentent les rois mérovingiens mi-gaulois, mi-germaniques, qui, dans la pensée de l'architecte, symbolisent l'antique alliance de la France et de l'Allemagne. Un saint George à cheval, casque en tête, surmonte le pignon. Le tout est construit en grès rouge; l'ensemble est harmonieux et pittoresque. Si Heidelberg avait pu conserver toute une rue ainsi bâtie, elle serait, avec Nuremberg, la ville la plus curieuse de l'Allemagne.

En face du *Chevalier* se dresse l'église du Saint-Esprit, une de ces églises sans portail, comme il y en a tant

en Allemagne, édifice peu intéressant au point de vue architectural, mais dont l'histoire se lie intimement à l'histoire religieuse du Palatinat : elle sert aujourd'hui aux deux confessions catholique et protestante. Au sommet de la tour, le veilleur de nuit fait, à partir de dix heures, résonner sa trompe aux quatre points cardinaux. Les ondes sonores vibrent au loin sur la ville endormie et surprennent étrangement le voyageur attardé dans la rue.

A quelque distance de l'église du Saint-Esprit, sur une petite place, s'élève un modeste édifice, bien célèbre dans l'histoire de la pensée allemande. C'est l'Université d'Heidelberg, la *Ruperta-Carolina* : elle compte aujourd'hui neuf cents étudiants et plus de cent professeurs. Elle s'ouvre hospitalièrement aux étrangers, et nous pouvons y entrer en toute liberté. Voici d'abord dans le vestibule le tableau noir (Schwarzbrett) où chaque professeur indique lui-même le sujet et l'heure de ses cours. Chaque matière a pour le moins ici quatre ou cinq professeurs : tout docteur peut, en qualité de *docent*, ouvrir un cours et faire concurrence au professeur ordinaire ou extraordinaire. Entrons dans une salle : gardons-nous de nous tromper et d'aller interrompre une conférence de *privatissimi*; on nous inviterait poliment à sortir : l'étranger n'est admis qu'aux leçons faites *publicè*; la salle ressemble exactement à une salle de collège : le professeur, généralement devant sa chaire, songe moins à plaire qu'à instruire; les étudiants assis devant des tables prennent des notes; ils n'applaudissent jamais des mains; un trépignement de pieds indique le comble de l'enthousiasme : c'est une manifestation qu'on se permet rarement. Dans le vestibule, à côté des programmes des leçons, sont affichés les actes officiels, qui ne laissent

pas d'avoir quelque intérêt pour un étranger. Ici c'est une ordonnance du recteur concernant l'étude de l'escrime; il recommande au professeur de surveiller sévèrement les étudiants et de ne jamais laisser les exercices dégénérer en duels. On connaît la sotte passion des étudiants allemands pour ce ridicule passe-temps. Un autre tableau nous en fournit plus d'une preuve. C'est la liste des étudiants qui, pour avoir pris part à un duel, ont reçu le *consilium abeundi*. Cet agréable euphémisme est synonyme de *renvoi*. C'est ainsi que chez nous, dans certains établissements, on *rend à leurs familles* les élèves récalcitrants. Du reste, pour constater le caractère batailleur de certains étudiants allemands (je dis de *certains*, car tous, grâce à Dieu, ne sont pas infectés de ce travers) il suffit d'avoir rencontré dans les rues quelque bande de grands imbéciles, coiffés de casquettes multicolores, et de rubans bariolés, indiquant le *corps* auxquels ils appartiennent, *Frankonia*, *Rhenania*, *Westphalia*, etc. Ces messieurs ont toujours l'air de chercher un nez à couper, ou une dent à casser. Ils portent leurs balafres avec orgueil; ce sont les glorieuses marques de leur vaillance en des affaires d'honneur qui auraient pu aisément se régler à coups de poing. Il est sur terre peu d'êtres aussi haïssables, au premier abord, que ces *bursch*. Ils tiennent à leur casquette comme le paon à ses plumes, et ne daignent pas s'en séparer quand ils entrent dans un lieu public où il y a des *Philistins*. C'est le nom qu'ils donnent aux bourgeois. En les caractérisant de la sorte, je ne prétends nullement comprendre l'ensemble des étudiants allemands dans le blâme que j'inflige à quelques-uns. Les vrais étudiants, ceux qui représentent la partie noble et sérieuse de la jeunesse allemande, n'ont rien de commun avec ces poseurs. Leur journal,

la *Revue académique* (*Akademische Zeitschrift*) signale les travers que je révèle ici et réclame énergiquement en faveur du bourgeois et du bon sens.

Ce qu'il y a de meilleur chez le *bursch*, c'est son chien. C'est un compagnon inséparable qu'il emmène partout, sauf, bien entendu, à l'Université. Le dogue ou terre-neuve est généralement un des plus beaux animaux de son espèce : je n'en dirai pas autant de son propriétaire; le chien a sur lui bien des avantages : il ne reste pas couvert dans les lieux publics, ne porte pas de lunettes d'or et ne se bat pas en duel. Cette mode d'avoir des chiens ne subsiste plus que dans les petites villes. Celui de M. de Bismarck était célèbre à Bonn, du temps où le futur ministre étudiait dans cette Université. Un jour qu'il avait été invité à une grande soirée, il alla, accompagné de son bouledogue, commander au cordonnier voisin une paire de bottes vernies pour le lendemain. L'honnête artisan avait, paraît-il, de la besogne pressée, et déclara qu'il ne pouvait satisfaire son client dans le délai prescrit. « Voyez ce chien, lui dit avec le plus grand sang-froid M. de Bismarck, je n'ai qu'un signe à faire si vous ne me donnez pas votre parole de livrer les chaussures à l'heure dite, il saute sur vous et vous étrangle. » Le cordonnier ne se le fit pas dire deux fois : les bottes furent faites pour le lendemain.

L'Université pourrait longtemps nous retenir; mais elle intéresse peu le simple voyageur, et sur cent touristes — je parle des Français, — pas un n'en a franchi le seuil. Ce n'est pas la docte cité qui attire le touriste, c'est le *schloss* en ruine; quitter Heidelberg sans l'avoir visité, ce serait, comme dit un proverbe polonais, *être allé à Rome et n'avoir pas vu le Pape*. Si le château était aujourd'hui intact, il mériterait certainement l'attention

des curieux; mais il aurait bien moins de prestige et de charme. Ce qui fait son mérite, c'est son délabrement : le jour où l'on s'aviserait de le reconstruire en entier, Heidelberg perdrait la moitié de ses visiteurs.

La vieillesse couronne et la ruine achève;
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,
Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts.

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés;
Que la cariatide en sa lente révolte
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte
Et dise : « C'est assez. »

Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la brise et la nuit pleurent comme des veuves,
Hélas! D'un beau palais le débris est plus beau!
Pour que la lune émousse à travers la nuit sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
Il lui faut la ruine à défaut du tombeau.

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
Soient de ces monuments dont l'âme idéalise
La forme et la hauteur,
Attendez que de mousse elles soient revêtues
Et laissez travailler à toutes les statues
Le temps, ce grand sculpteur!

D'un beau palais le débris est plus beau[1]. Cela est vrai surtout pour le *schloss* de Heidelberg; le caractère auguste et pittoresque de la ruine fait oublier les fautes de goût de l'architecte, le sentiment de la critique disparaît, il ne reste plus que de l'admiration, je dirai presque de la reconnaissance pour les barbares (ce sont, hélas! nos ancêtres) qui ont préparé cette fête des yeux au poète et à l'artiste.

On monte au château par un plan incliné que l'âne et le mulet peuvent gravir aisément; on longe, abrité par l'ombre des vieux arbres, un mur de soutènement qui s'adosse à la colline et fut bâti par les électeurs pour arrêter, dit-on, l'éboulement des terres. Sur la première terrasse qui s'étend à notre gauche et qui est convertie aujourd'hui en un jardin anglais, était jadis une cerisaie. C'est là que la princesse palatine Élisabeth-Charlotte, celle qui fut la seconde femme de *Monsieur* après la mort d'Henriette d'Angleterre, c'est là, qu'au milieu des splendeurs de Versailles, la *Palatine*, comme on l'appelait alors, déclarait avoir passé les meilleurs moments de sa vie : « Ah! mon Dieu! combien de fois, écrit-elle, ai-je, dans la montagne, mangé des cerises à cinq heures du matin, avec un bon morceau de pain. J'étais alors plus heureuse qu'à présent. » C'est là aussi, pour rappeler des souvenirs plus poétiques, que Gœthe écrivit quelques vers du Divan oriental :

Le lys et la rose humides de la fraîcheur du matin
Fleurissent dans le jardin près de moi.
Derrière, ombreux et sympathique
S'élance le roc vers les cieux;

1. Victor Hugo, *Voix intérieures.*

Ceinte d'une forêt haute,
Couronnée d'un château héroïque,
La colline ondule
Jusqu'à ce qu'elle ait rejoint la vallée.

Les jardins que chantait Gœthe sont de date récente; ils ont été créés en 1804, quand on eut déblayé les pierres et les ronces dont le flanc de la colline était jonché.

Avant la ruine s'étendaient d'autres jardins dessinés sur les plans d'un de nos compatriotes, dont une mystification récente, très répandue, a voulu faire l'inventeur méconnu des machines à vapeur. Attaché successivement au service de l'électeur de Bavière et de l'électeur palatin, Salomon de Caus fut pour eux ce que Le Nôtre fut pour le Grand Roi. Il a donné la description des jardins de Heidelberg, dans un volume intitulé *Hortus Palatinus*, orné d'un grand nombre de figures gravées par Brie et publié à Francfort, en 1620. A l'en croire, c'était quelque chose de féerique : un fouillis de plates-bandes, de galeries, de grottes, d'arcs de triomphe, de jets d'eau et de labyrinthes. Cette œuvre fut achevée en 1619, c'est-à-dire à la veille du moment où l'électeur palatin était appelé au trône par la Bohême justement révoltée au début de cette guerre de Trente Ans, qui devait avoir de si funestes conséquences pour la Bohême et le Palatinat.

Au bout de quelques minutes, nous arrivons à l'une des portes du château; après avoir traversé une galerie souterraine, nous débouchons sur l'*Altan*, large terrasse d'où l'œil découvre au loin la ville et la vallée du Neckar. Cette terrasse s'étend devant la façade extérieure du bâtiment de Frédéric (Federichs-Bau). C'est la partie la

mieux conservée de la ruine, ce n'est pas la meilleure : l'architecture en est lourde et sans grâce. Quel édifice pourrait d'ailleurs rivaliser avec le panorama du Neckartal? Après avoir traversé une seconde galerie et franchi une lourde porte de guerre, nous entrons dans l'intérieur. C'est ici vraiment que la ruine se présente dans tout son charme; et l'on comprend que les écrivains allemands n'aient pas craint d'évoquer ici le magique souvenir de l'Alhambra. Les bâtiments et les arbres ont, pour ainsi dire, été plantés au hasard : pans de murs crevassés, arcades ogivales, maisonnette rustique, puits orné de lierre, bassin desséché, porte massive, semblent avoir été jetés là par quelque fantasque génie pour servir de cadre au joyau de la ruine, à la façade de l'*Otto-Heinrichs-Bau*. Cet édifice, qui porte le nom de son fondateur, regarde l'ouest et devait, dans la pensée du fondateur, dominer le panorama de la vallée. Des constructions ultérieures l'ont enfermé dans cette cour. L'architecte fut un Flamand, Collin de Malines. Il semble avoir voulu combiner dans son œuvre le génie germanique et celui de la Renaissance. Je laisse aux hommes du métier la description des frises, des festons, des corniches et des astragales. Ce que les profanes remarqueront, c'est l'ingénieux mélange des ordres dorique, ionique et corinthien; c'est surtout cette surabondance de vie qui déborde sur l'édifice et ne se rencontre que dans les monuments les plus achevés de l'art chrétien. Le mur disparaît sous la multitude des statues dont il est revêtu; les fenêtres elles-mêmes en sont garnies, et leurs consoles sont soutenues par des Hermès. Les pilastres sont des cariatides; l'ensemble des statues qui représentent les héros de l'antiquité, les vertus fondamentales, les sept grands dieux de l'Olympe, les vertus principales, a,

paraît-il, un sens symbolique que les esthéticiens allemands ont fort bien expliqué. Mais il serait trop long à exposer. Il fait bon à étudier ici, il est encore mieux d'y rêver.

Le château de Heidelberg a d'ailleurs un grand avantage sur bien des monuments : on n'y est pas troublé par l'importunité des *ciceroni*. Ceux qui vous montrent les salles intérieures sont rétribués par l'État et n'ont aucun intérêt personnel à se faire valoir près du voyageur. L'intérieur ne mérite guère, d'ailleurs, d'être visité : le grand tonneau est un grand tonneau, voilà tout. Les salles conservées sont d'un fort mauvais style ; quant au musée Graimberg, qui occupe la Frederichs-Bau, c'est une collection de bibelots qui n'ont guère d'attrait que pour ceux qu'intéresse spécialement l'histoire du Palatinat. Il y faut noter cependant le moulage en plâtre de la tête de Kotzebue et le portrait de l'étudiant Sand, qui l'assassina à Mannheim en 1821 ; c'est une tête charmante, presque virginale, empreinte d'une indéfinissable expression de mystique enthousiasme et qui éveille une pitié sympathique.

Les massifs de verdure qui enveloppent le château au dehors ne permettent guère de se faire une idée de l'ensemble ; mais il est des détails qui méritent d'être étudiés : par exemple, la tour fendue (*gesprengte thurm*), dont une moitié tomba d'un seul bloc dans le fossé où elle gît encore aujourd'hui. Mais c'est toujours près du Neckar qu'il faut revenir pour jouir de la ruine dans toute sa majesté. Et si l'on a eu, comme nous, la bonne fortune de redescendre la rivière par une belle soirée d'été et de voir tout à coup cette masse colossale, illuminée de feux de Bengale comme un décor de féerie, rofiler ses murs flamboyants sur le fond noir du ciel et

de la colline, on aura vu l'un des plus rares spectacles que l'art associé à la nature puisse offrir à l'homme.

« Hélas! monsieur, me disait une jeune Allemande en me montrant de loin la ruine découronnée, voyez ce que vos ancêtres ont fait de notre château. »

Comme elle disait ces mots, la ruine se mit à flamboyer.

« Que c'est beau! s'écria ma voisine.

— Avouez, mademoiselle, que ce ne serait pas si beau si nos ancêtres ne vous avaient préparé les éléments du spectacle »; et je me mis à développer la théorie de Victor Hugo. Ma voisine accepta en souriant mon paradoxe. Mais comme nous mettions pied à terre, nous entendîmes tout à coup une voix près de nous, qui criait : « Mélac! Mélac! *Komm hier* [1]. » C'était un bon bourgeois qui appelait son chien. Il n'avait pas trouvé de meilleur nom à lui donner que celui du général français qui jadis avait désolé son pays. Toute médaille a son revers. Qu'en eût pensé Louis XIV?

II

Deux heures après avoir quitté Heidelberg, nous entrons dans le Wurtemberg. Les wagons wurtembergeois appartiennent au système américain que vous avez sans doute rencontré dans quelques parties de la Suisse. Ils ont huit ou dix mètres de long et ne sont pas divisés en compartiments. Ils s'ouvrent aux deux extrémités; une allée traverse le wagon dans toute sa longueur; il se termine par deux plates-formes où le voyageur peut tout à

1. « Viens ici. »

son aise contempler le paysage à travers la fumée transparente de son cigare. Si le mauvais temps vous confine dans le wagon vous pouvez y circuler dans toute la longueur, si vous avez eu le bon sens de prendre les troisièmes, vous y pourrez faire une étude approfondie des costumes populaires, des idées nationales et, si vous êtes philologue (ce que je vous souhaite), des variations dialectiques de l'idiome germanique. Là du moins vous ne rencontrez ni l'éternel diplomate en voyage, ni l'Anglais en quête d'une impression, ni le badaud parisien maudissant la cuisine de son dernier hôtel et s'inquiétant avant tout de savoir s'il trouvera de bon bordeaux dans le prochain; mais de braves paysans souabes à gilet rouge, longue redingote, coiffés de ce chapeau tricorne que nous n'avons vu qu'à l'Opéra-Comique, et tirant de longues bouffés d'une belle pipe en porcelaine. Là du moins, si vous ne voyagez pas seulement pour voir des maisons et des montagnes, si vous croyez que l'homme n'est pas en somme le dernier animal de la création, vous trouverez ample matière à études et à réflexions. Le paysan wurtembergeois ne voit pas de mauvais œil l'unification de la patrie allemande : seulement ce qui l'épouvante, c'est l'augmentation croissante des charges militaires : il a une petite dent contre la France, dont la politique, dit-il, contribue singulièrement à cette augmentation [1]. Du reste, il ne demande lui qu'à vivre en paix avec tout le monde.

Le pays que nous traversons est riche, industrieux et agréable à l'œil. Si pressé qu'il soit, le voyageur aurait mauvaise grâce à passer à Stuttgart sans s'y arrêter. Stuttgart est une capitale, la capitale d'un royaume de

1. Écrit en 1869.

1 700 000 âmes, le plus petit de l'Europe avec celui des Hellènes. C'est une ville royale et fière de l'être. Quand on songe à l'orgueil que donne à ces petites cités le titre *Hauptstadt*, *Residenzstadt*, *Kœnigliche Stadt*[1], on comprend toute la haine que doit porter aux Prussiens la pauvre Hanovre découronnée. Stuttgart a environ 70 000 habitants : chez nous ce serait une bonne ville de province. Elle aurait peut-être un évêque, un préfet, un lycée, une cour d'assises, et qui sait, une cour d'appel. Capitale du Wurtemberg, Stuttgart a un roi, des ministres, des ambassadeurs. C'est ainsi du moins, j'imagine, que les Wurtembergeois doivent appeler les chefs des légations étrangères. On y voit rouler dans les rues de lourdes voitures de gala flanquées de grands estafiers rouges, sur les devants des hôtels se pavanent de beaux suisses galonnés, sur la devanture des magasins on lit *HofLieferant*, fournisseur de la Cour. Cela est aussi fréquent à Stuttgart qu'à Paris les quatre lettres sacramentelles : S. G. D. G.

Il va de soi que la principale rue d'une ville aussi capitale, doit s'appeler *rue Royale*, Kœnigstrasse. Cette rue, large, belle, bordée de maisons de style moderne, conduit à une grande place où trône dans toute sa majesté la royauté wurtembergeoise : d'un côté s'étend un vaste édifice appelé *bâtiment royal* (Kœnigsbau). Il renferme la Bourse, les plus beaux cafés et magasins de Stuttgart. Au milieu de la place, plantée d'arbres en quinconces, s'élève une colonne de granit rouge, surmontée d'une statue de bronze. Ce monument a été érigé en 1841 par les États de Wurtemberg au roi Guillaume, *le plus fidèle ami de son peuple*, ainsi que le dit

1. Capitale, ville de résidence, ville royale.

l'inscription. Noble titre que je préfère aux belliqueux souvenirs de la colonne Vendôme. La base de la colonne est ornée de bas-reliefs représentant des scènes historiques, *le roi jurant la Constitution*. Beau sujet! mais j'en sais un encore plus beau qui serait celui-ci : *le roi observant la Constitution*. Il faudrait beaucoup d'imagination à un artiste pour traduire cela sur le marbre ou le bronze. Les autres bas-reliefs ont un caractère belliqueux : ils figurent les exploits du roi, chef d'un corps d'armée dans la campagne de France : *les combats de la Fère-Champenoise et de Brienne, la prise de Sens*. Pour l'explication de ces faits historiques désagréables, je renvoie à M. Thiers. Les habitants de Sens seront sans doute bien étonnés d'apprendre qu'un épisode de leur histoire figure sur un monument wurtembergeois.

Nous avons vu la rue royale, le bâtiment royal, la colonne royale; voici maintenant le château du roi (*Residenz Schloss*). Il se compose d'un grand corps de bâtiment flanqué de deux ailes — assez médiocre comme ensemble, — et ne comprend pas moins de trois cent soixante pièces; je laisse à penser tout ce qu'on peut loger de valetaille en cette caserne. Du reste, afin que personne n'en ignore, le pavillon central est surmonté d'une énorme couronne royale. On peut visiter le palais moyennant une vingtaine de sous. Un Gladiateur de Canova, un groupe de Thorwaldsen indemniseront les amateurs. Stuttgart possède d'ailleurs une autre œuvre du grand sculpteur scandinave, c'est la statue de Schiller qui décore la place du même nom. Toute ville allemande qui se respecte a une statue de Schiller, parfois même de Gœthe : ces deux grands hommes ont eu le rare bonheur de symboliser le génie de leur nation, d'écrire à la fois pour les lettrés et le peuple. L'Alle-

magne s'en est montrée noblement reconnaissante. Du reste, Schiller, par sa naissance, appartient au Wurtemberg.

Stuttgart possède peu d'anciens édifices. Les petites capitales allemandes (Carlsruhe, Darmstadt) ont presque toutes l'aspect morne et moderne de notre Versailles, sur lequel elles ont été calquées pour la plupart. La maison métropolitaine qui date, je crois, du xvi[e] siècle, le vieux château, ne méritent guère d'attirer les regards du voyageur. Je lui recommanderais plutôt le parc qui s'étend autour du château royal, et le Musée qui renferme une curieuse collection de plâtres de Thorwaldsen et de Dannecker. Titien, Palma-Vecchio, Jules Romain, Caravaggio, Véronèse, Rubens, Zurbaran, Murillo, Lucas Cranach y représentent avec honneur les écoles italienne, flamande, espagnole et allemande.

Mais ce qui vaut mieux encore à Stuttgart que les monuments, le parc et le musée, c'est la situation de la ville; elle est environnée d'un cercle de collines verdoyantes. Les principales rues ont ces collines pour perspective. Elles sont chargées de vignobles qui fournissent un vin léger et délicat, gris rosé, fort prisé des gourmets. La récolte en est très abondante. Un vieux proverbe allemand dit :

Si l'on ne cueillait pas à Stuttgart le raisin,
Toute la ville, hélas! se noierait dans le vin!

Stuttgart a été récemment dotée d'une gare monumentale, que l'on peut comparer, en petit, à notre nouvelle gare du Nord. C'est dans cette gare que me fut faite un jour une réponse mémorable, et qui mérite d'être transmise à la postérité. Je demandais un billet pour Nuremberg, c'est-à-dire, pour la Bavière. *Wir geben*

keine Billette für das Ausland, me répondit gravement l'employé; ce qui, en français, signifie : Nous ne donnons pas de billets pour l'étranger; l'étranger, c'est-à-dire un pays dont Stuttgart est éloigné d'environ vingt-cinq lieues. Il est vrai qu'il s'agissait d'un train ordinaire, d'un de ces trains que le vélocipède arriverait sans peine à dépasser. Stuttgart n'a de trains directs que pour Paris et Vienne; quant aux trains à petite vitesse, leur coïncidence avec les lignes bavaroises se règle par des différences de cinq ou six heures. De jour, ces longues stations sont tolérables; de nuit, c'est odieux. Il est vrai que le buffet des gares intermédiaires est ouvert toute la nuit, et qu'un Allemand est capable d'y rester six heures entières à boire de la bière; mais pour nous autres Français, cela manque absolument d'agrément. Je n'ai recueilli de mon séjour forcé dans les salles d'attente que de grands maux de tête que je crois inutile de communiquer au lecteur. Il me souvient, notamment, d'une certaine nuit passée à la gare de Nordlingen, et où l'Allemagne se vengea cruellement, sur mon humble personne, de la défaite que le grand Condé lui avait autrefois infligée à ce même endroit.

III

De Stuttgart à Nuremberg, la route n'offre rien de bien remarquable. Nuremberg, tant de fois célébrée par les poètes, est de tous points l'antithèse absolue de Stuttgart. L'une, capitale toute neuve d'un royaume né d'hier, est comme une petite bourgeoise parvenue qui se pare de bijoux et de diamants, et fait sonner bien haut sa richesse; l'autre, ancienne ville impériale, res-

semble à ces douairières de grande famille qui sont restées fidèles à la mode du temps passé. Nuremberg est avant tout la ville du moyen âge; elle a pieusement gardé sa lourde enceinte de tours crénelées; elle n'a point comblé ses larges fossés; elle se contente de les louer à des jardiniers : des carrés appétissants de choux et de navets ont remplacé l'eau croupissante des anciens jours. Si les nécessités de la vie moderne ont obligé Nuremberg à se bâtir de nouveaux édifices, elle leur a imprimé le caractère général de son architecture, et, dans cinquante ans, le touriste naïf sera peut-être convaincu que sa gare et sa grande poste datent du moyen âge. Nuremberg a raison; est-ce notre architecture sans style et sans inspiration qui pourrait entreprendre de lutter avec ces œuvres d'art et de foi dont le XVe et le XVIe siècle l'ont embellie?

Quelle ville en Allemagne se présente escortée d'un pareil cortège d'artistes? Elle savait non seulement les produire dans son sein, mais les attirer du dehors. Quelle brillante époque que celle où un Durer, un Adam Krafft, un Pierre Vischer, un Veit Stoss, un Hirschvogel, peignaient ses tableaux, fondaient ses fontaines, sculptaient ses statues, illustraient les verrières de ses églises, où deux cent cinquante chanteurs — et, parmi eux, l'immortel Hans Sachs — égayaient les loisirs de ses habitants! Les républiques italiennes seules offrent d'aussi grands souvenirs.

Nuremberg a la forme d'un parallélogramme assez régulier : une petite rivière, la Pegnitz, la partage en deux parties égales. Toutes deux reçoivent leur nom d'une église. La partie méridionale, dite côté de Saint-Laurent, que le voyageur rencontre d'abord en arrivant, se développe sur un terrain plat; l'autre, la partie nord,

dite côté de Saint-Sébaldus, s'étend au flanc d'une colline, que couronne l'ancien bourg ou château. Huit ponts traversent la Pegnitz. L'un d'entre eux, la Fleischbrucke (pont de la Viande), jeté d'une seule arche sur la rivière, a reçu des habitants le nom pompeux de *Rialto*. Il y a plus d'une analogie entre la vieille cité germanique et la ville italienne. Le pont des Soupirs ne manque même pas : c'est une mauvaise passerelle en bois qui aboutit en face de l'ancienne prison. Elle a un nom terrible : elle s'appelle le *Pont-du-Bourreau*.

L'église de Saint-Laurent, qui donne son nom au côté méridional de Nuremberg, est le plus beau des dix-huit édifices gothiques de la ville, l'un des plus beaux de ceux dont l'Allemagne s'enorgueillit. Elle fut bâtie pendant le XIIIe et le XIVe siècle, avec ce grès rouge que nous rencontrons dans les Vosges, et qui donne un aspect si riant aux *munsters* des bords du Rhin. Deux flèches élégantes, une fine rosace distinguent l'extérieur. A l'intérieur, ce qui appelle avant tout l'attention, c'est le *Sacraments-Hæuslein* [1] : c'est une tour en pierre. surmontée d'une pyramide sculptée avec une légèreté. une audace inconcevables. Elle fut l'œuvre de maître Adam Krafft, qui, aidé de deux de ses élèves, mit quatre ans à l'achever. Cette tour repose sur les épaules de trois figures agenouillées, représentant l'artiste et ses deux élèves inclinés sous la majesté divine et sous la sainteté du Sacrement. Au plafond est suspendue par des chaînes une Salutation angélique en bois sculpté par Veit Stoss. C'est une immense couronne de roses : des anges s'élèvent vers elle en jouant de divers instruments. Au milieu trônent la Sainte Vierge et l'archange

1. Maisonnette du Sacrement.

Gabriel; autour de la couronne, des bas-reliefs représentent les sept joies de la Vierge : au-dessous d'elle on distingue le serpent et la pomme. Cette œuvre naïve, éminemment catholique, fait aujourd'hui l'ornement d'une chapelle protestante. Telle était, à Nuremberg, la puissance de la tradition artistique, que les églises réformées, non seulement ont gardé l'ornementation catholique, mais, même, ont accepté cette ornementation postérieurement à l'année 1530, où la ville reconnut la confession d'Augsbourg. Sur soixante mille habitants, Nuremberg ne compte encore aujourd'hui que six mille catholiques.

Le *Sacraments-Hæuslein* est un don d'une riche famille nurembergeoise; bien d'autres *ex-voto* parent l'église de Saint-Laurent; en dresser la liste, ce serait rappeler toutes les familles illustres qui l'ont, à diverses reprises, embellie de leur munificence. L'église est comme un musée historique où revivent l'art et la piété des temps passés.

Saint-Laurent est, du reste, le seul monument remarquable du quartier qui porte son nom. Sur l'autre rive de la Pegnitz, nous trouvons groupés, autour d'une halle puante et pittoresque, la Frauenkirche, l'hôtel de ville, l'église Saint-Sébaldus et d'autres merveilles. L'église de Notre-Dame (Frauenkirche) fut fondée par l'empereur Charles IV, dont le souvenir vit encore à Nuremberg, et dont nous retrouverons aussi à Prague l'influence bienfaisante. Au milieu du portail se dresse la statue de cet empereur en grand costume; sous cette statue est une horloge qui fut longtemps regardée comme une des merveilles de Nuremberg, ce berceau de l'horlogerie. Quand l'heure sonnait, les sept électeurs du Saint-Empire venaient gravement défiler devant l'em-

pereur; ils ne sortent plus aujourd'hui de leur niche profonde. Le Saint-Empire est tombé; ils auraient honte de se montrer; mais qui sait si, prochainement, ils n'auront pas l'occasion de recommencer leur promenade pour venir s'incliner devant la statue d'un Hohenzollern [1]? — La Frauenkirche fut bâtie au XIVe siècle sur les débris d'une synagogue; des sculptures de Krafft en font le principal ornement; on y remarque le meilleur tableau de l'école nurembergeoise du XIVe siècle.

A côté de la Frauenkirche s'élèvent deux fontaines : l'une, œuvre naïve d'un disciple de Vischer, représente un jeune gars tenant, sous chaque bras, une oie dont le bec crache de l'eau. C'est la fontaine de l'Homme aux oies (*Gœnsemænnchen*); l'autre s'appelle la Belle fontaine : *Das schœne Brünnen*, c'est une pyramide gothique sculptée à jour et flanquée de nombreuses statuettes. Les sept électeurs y figurent ainsi qu'il sied à la fontaine d'une ville impériale : on y trouve encore les principaux héros de l'antiquité sacrée et profane : Judas Macchabée, David, Clovis, Charlemagne et Godefroy de Bouillon, et les sept prophètes. Cette fontaine mérite son nom; on la considère, à bon droit, comme un des chefs-d'œuvre de l'art gothique à son déclin. On en retrouve une copie à Prague sur le quai de la Vltava.

L'hôtel de ville de Nuremberg (*Rathaus*) se compose de deux parties bien distinctes : l'une appartenant au style gothique, l'autre au style italien de la Renaissance. Les caveaux de la première ont longtemps servi de prison. La seule vue de l'édifice inspirait un respect religieux aux habitants de la cité. « Quand tu passes devant

1. Ceci était écrit en 1869. — La prédiction n'a pas tardé à se réaliser.

l'église, disait la mère à son enfant, dis un *pater*; quand tu passes devant le Rathaus, dis-en deux. » La grande salle du Rathaus est ornée de fresques par Albert Dürer; une d'entre elles représente le mauvais juge sous les traits de Midas coiffé d'oreilles d'âne. Il est assis entre l'Ignorance et la Mauvaise Foi; la Calomnie traîne devant lui par les cheveux un pauvre diable qu'accompagnent les figures allégoriques du Préjugé, du Mensonge, etc. La Vérité lente vient la dernière, à la fin du lugubre cortège. Arrivera-t-elle jusqu'au juge? Une inscription peinte sur la muraille explique l'intention de l'artiste :

Eins manns red est halb red
Man soll di teyl hœren bed.

« Le témoignage d'un seul n'est qu'un demi-témoignage; il faut entendre les deux parties. » A côté de cette invitation à la justice, voici le triomphe de la force et de la souveraineté personnifiée par Maximilien; il s'avance traîné sur un char magnifique, précédé des trompettes de la bonne ville et de ses minnesingers. Le génie de la Renaissance anime déjà cette œuvre qui annonce l'aurore de l'*art nouveau*. Popularisée par la gravure, elle a inspiré plus d'un artiste.

Comme l'hôtel de ville, l'église Saint-Sébaldus appartient à deux styles différents : elle est mi-romane, mi-gothique. L'extérieur n'offre guère de remarquable que la *Porte des Mariées* (Brautthure). Elle est surmontée d'une dentelle ogivale ornée des statues de la Vierge et de saint Sébald, des cinq Vierges sages et des cinq Vierges folles. Ingénieuse et paternelle leçon donnée aux jeunes épouses qui franchissaient le seuil du saint édifice. Saint-Sébald est aujourd'hui temple protestant;

mais ainsi qu'à Saint-Laurent, l'ornementation intérieure est toute catholique. Les Krafft, les Stoss, les Wolgemut l'ont embellie à l'envi. Si le *Sacraments-Hæuslein* fait l'orgueil de Saint-Laurent, Saint-Sébald a pour parure le tombeau de son patron, le plus précieux trésor de l'art allemand : c'est l'œuvre du grand fondeur Pierre Vischer qui, aidé de ses trois fils, mit treize ans à l'élever.

Le cercueil du saint, revètu d'or et d'argent, est porté par de gigantesques limaçons. Il est entouré de plus de quatre-vingts figures représentant des apôtres, des génies, des animaux, chaos étrange où l'artiste a su garder l'ordre et l'harmonie. Sur la base de la châsse où repose le saint est représentée la vie de Sébald, né prince de Danemark et mort apôtre de la Germanie. Dans un coin, l'artiste, suivant la pieuse coutume du temps, s'est figuré lui-même avec son tablier et son marteau. Le tout est surmonté d'un immense baldaquin à triple coupole supporté par d'élégantes colonnettes. Nuremberg peut, à bon droit, être fière de cette œuvre que l'Italie lui envierait.

Les maisons vulgaires de Nuremberg passeraient ailleurs pour des monuments historiques. Comme les divers palais de Venise, elles ont chacune un caractère différent et beaucoup d'entre elles demanderaient une monographie spéciale : un des traits distinctifs de leur architecture, c'est l'existence des échauguettes qui ornent la façade du plus grand nombre. C'est, je crois, le nom que les spécialistes donnent à une sorte de lanterne ou logette qui s'avance sur la rue et forme une espèce de balcon couvert d'où l'on voit à la fois sur le devant et sur le côté sans sortir de l'appartement. Les voyageurs qui ont été en Suisse en ont pu rencontrer

un grand nombre à Schaffhouse. Plusieurs des maisons de Nuremberg ont d'ailleurs un intérêt historique. Voici celle de Hans Sachs le cordonnier; voici celle d'Albert Dürer non loin de laquelle s'élève la statue du grand artiste en attendant qu'un musée spécial soit consacré à recueillir ses œuvres ou leur reproduction; en voici une autre qui perpétue, comme la ruine de Heidelberg, des souvenirs peu glorieux pour la France; sur la façade on lit :

Ici demeurait Johann Palm
qui tomba victime de la tyrannie de Napoléon
en juin 1806.

C'était un pauvre diable de libraire que Napoléon fit fusiller comme coupable d'avoir publié des pamphlets contre la domination française. L'Allemagne n'a pas oublié cet humble martyr; Napoléon sans doute ne l'oublia pas dans la solitude vengeressse de Sainte-Hélène.

Le Burg ou château, que l'on atteint après avoir dépassé la maison d'Albert Durer, est le plus ancien monument de Nuremberg : bâti par l'empereur Konrad au XIe siècle, souvent habité par ses successeurs, il a été réparé en 1854 par le roi Max : la municipalité de Nuremberg en a fait don à la famille royale, qui n'use pas souvent du droit d'y résider. C'est un lourd entassement de massives bâtisses, d'appartements meublés à l'ancienne mode et ornés de vieilles peintures allemandes. Dans la première cour se dresse un vénérable tilleul que l'impératrice Cunégonde aurait planté au XIe siècle. Sur les murs on signale une empreinte de deux pieds de cheval qui naturellement ont leur légende. Un chevalier accusé de brigandage et con-

damné à être pendu — il y a de cela bien longtemps, — demanda comme suprême faveur la permission de faire à cheval un tour sur le rempart. Tout à coup il piqua des deux et franchit le fossé. *Credat Judæus Apella!* Près de l'entrée du château une salle voûtée renferme une petite bibliothèque de livres consacrés à ce bel art : les tenailles, les poinçons, les chevalets ne laissent rien à désirer. D'autres instruments se trouvent au *Musée germanique*. Cette importante collection appartient moins à Nuremberg qu'à l'Allemagne tout entière, et ce n'est pas le lieu d'en faire ici la description. Nuremberg est elle-même le plus curieux des musées : on ne peut regretter qu'une chose, c'est que les modes nouvelles, en y pénétrant, établissent un contraste frappant entre le costume des habitants et la physionomie de la ville. Mais il n'est, hélas! rien de parfait en ce monde. Remercions l'intelligent patriotisme des Nurembergeois d'avoir si bien conservé à leur cité son aspect primitif.

IV

Une plaine riche en houblonnières et en sapinaies s'étend de Nuremberg jusqu'aux montagnes du Bœhmerwald. Furth est la dernière station bavaroise. C'est là qu'on rencontre la douane autrichienne et le bureau des passeports, assez inclément jadis, aujourd'hui plus commode. Au riant blason de l'écusson bavarois (blanc et bleu) succèdent les lugubres couleurs de l'empire autrichien, le jaune et le noir. Au-dessus de l'aigle bicéphale se dressent partout les deux lettres sacramentelles K. K. C'est l'abréviation des deux épithètes *Kaiserlich*, *Kœniglich*, impérial et royal : il n'est si mince débit de

tabac où elles ne figurent : la Hongrie triomphante les a récemment effacées de ses monuments. Les peuples de la *Cisleithanie*, obligés de les garder, se dédommagent en faisant sur l'assonance des deux lettres un jeu de mots rabelaisien que le lecteur aura peut-être le bon goût de ne pas deviner.

Furth est situé auprès de cette chaîne de montagnes qui dessine le contour de la Bohême. Au sortir de la station, on traverse un court tunnel : le train gagne le versant oriental de la montagne, et en longe les flancs plantés de bouleaux et de sapins. Comme la Forêt-Noire, le Bœhmerwald demanderait à être parcouru à pied. La ligne de partage des eaux se trouve entre deux villages qui portent tous deux le nom de Kubitz : deux ruisseaux prennent leur source entre ces deux villages; l'un descend vers la Bavière et appartient au bassin de la mer Noire; l'autre descend en Bohême et appartient au bassin de la Baltique. Encore quelques minutes et nous voici sur le terrain slave : aux sons gutturaux de l'allemand succèdent des accents chuintants qui appartiennent à un tout autre ordre phonétique. Le type germanique ne disparaît pas des wagons, le chemin de fer étant chose cosmopolite. Mais à côté de lui le type tchèque apparaît. Ce qui frappe peut-être le plus dans ce type c'est la profondeur du regard : le trait distinctif du costume c'est la czamara, sorte de redingote à brandebourgs, et l'horreur du chapeau nommé *cylinder*. Nous l'avons déjà constatée à Agram. La plupart des Tchèques portent une sorte de toque appelée *tchepitchka*. Si superficiel que soit le voyageur français, et quelle que soit son ignorance des langues, il ne lui faudra pas grande attention pour constater qu'il est entré chez un peuple nouveau. Désor-

mais nous ne retrouverons plus en allant vers l'est de pays purement allemands. De Furth à Prague, de Prague à Olmutz, d'Olmutz à Cracovie, la langue tchèque parlée par près de six millions d'hommes ne cessera de se faire entendre jusqu'au point où elle cède la place à l'idiome polonais.

Jetons un coup d'œil autour de nous : nous trouverons l'histoire de la nation tchèque partout écrite comme nous avons rencontré l'histoire de l'Allemagne à Heideberg ou à Nuremberg. La première station bohême est Taus : ce mot est, dit-on, une corruption de l'ancien tchèque *Tuhost*, forteresse : elle s'appelle aujourd'hui en tchèque Domazlice. Cette ville fort ancienne s'élève à l'entrée du seul défilé par où les Allemands pouvaient de Bavière entrer en Bohême : c'est une des clefs du royaume; elle était le centre des postes militaires préposés par les rois à la garde de la frontière. Au début du xve siècle, Taus se déclara avec transport pour les doctrines hussites; elle arbora l'étendard du calice. Aussi en 1431, quand la grande croisade germanique envahit la Bohême hérétique, Taus subit un siège qu'elle soutint héroïquement. Les *Taborites* arrivèrent à son secours et obligèrent les croisés allemands à décamper; les habitants se jetèrent sur les fuyards et firent un grand butin. Pendant longtemps, ils montrèrent le costume et la croix que le cardinal Julien avait abanbonnés sur le champ de bataille. Taus fut au temps jadis le siège d'un commandement militaire *sui generis*. Le prince Bretislav Ier, à la suite d'une expédition en Pologne, transporta une partie de ses prisonniers à l'extrémité occidentale de la Bohême et les chargea de veiller à la sûreté de la frontière. Ils devaient la garder des invasions allemandes et faire de

perpétuelles patrouilles le long du Bœhmerwald. On les appela les *Chodove*, c'est-à-dire les marcheurs (du verbe *choditi*, marcher).

Ils subsistèrent comme corporation jusqu'au XVIIe siècle. Les rois de Bohême leur avaient garanti de nombreux privilèges ; ils ne reconnaissaient pas d'autre chef que le roi et choisissaient eux-mêmes les juges qui décidaient leurs procès. Ces privilèges excitèrent à diverses reprises la jalousie des seigneurs du voisinage. Après la bataille de la Montagne-Blanche, ces privilèges leur furent retirés, et un certain baron de Lamingen, un de ces nouveaux venus qui s'étaient abattus sur la Bohême vaincue, comme les corbeaux sur les cadavres, se mit à accabler les *Chodove* de corvées et de vexations de toute espèce. Ils se plaignirent à l'empereur, roi de Bohême, invoquant leurs anciens privilèges. On leur répondit par une fin de non-recevoir. Mais il arriva qu'en 1623 l'empereur allant de Ratisbonne à Prague, dut passer par le pays des *Chodove*. Ceux-ci l'attendirent rangés sur la grand'route drapeau en tête. Leurs chefs tenaient à la main, déployés, les parchemins qui constataient leurs droits. L'empereur eut peur à la vue de cette masse d'hommes à l'air martial, et envoya son chambellan en avant pour savoir ce qu'ils voulaient; ils répondirent qu'ils réclamaient la confirmation et le maintien de leurs privilèges; qu'ils priaient l'empereur de vouloir bien apposer sa signature sur leurs parchemins. « Mes braves gens, répliqua le chambellan, cela ne saurait se faire sur la grand'route. — Qu'à cela ne tienne, répondirent les *Chodove*, nous avons apporté une plume et de l'encre. » Le chambellan alla rapporter la chose à son maître ; l'empereur fit venir le chef des *Chodove* et lui remontra que la signature

royale ne valait rien sans le sceau royal; en conséquence il le priait de venir le retrouver à Vienne, muni de ses parchemins. Les *Chodove* envoyèrent en effet leurs représentants à Vienne; mais on leur répondit que leurs privilèges étaient périmés par la rébellion de la Bohême. Puis, comme les *Chodove* appartenaient à la secte des *utraquistes* qui communiaient sous les deux espèces, le pieux baron de Lamingen les fit, à l'aide de missions bottées, rentrer dans le chemin de la vraie foi. Pour le remercier de ce beau zèle, l'empereur lui vendit les *Chodove* en 1628, moyennant la somme de 60 000 florins. Les pauvres gens eurent beau réclamer à la Cour de Vienne, on mit leurs envoyés en prison. Pourtant, ils ne se découragèrent pas. On les voit réclamer encore en 1652, en 1668, en 1688. Pour se débarrasser d'eux, en 1692, on décapita leurs principaux chefs. Ils durent se taire; peu à peu ils se fondirent avec le peuple environnant dont ils ne se distinguent plus aujourd'hui que par quelques particularités de langage, et par leur belle stature.

Le long du Bœhmerwald s'étend une région agreste, sauvage, la région des forêts, la Schumava, que l'on considère comme une des plus pittoresques de la Bohême. Puis, le chemin de fer longe les bords de la Radbuza; le train glisse entre le lit de la rivière et des collines grises, d'aspect mélancolique. Il suit pendant quelque temps la ligne de démarcation des populations germaniques et slaves; à votre droite on parle allemand, à votre gauche on parle tchèque. La première station importante est celle de Pilsen, en tchèque Plzen. Les délicats seront peut-être choqués de cette agglomération de consonnes, mais je leur ferai observer que les lettres *l* et *r*, très fréquentes en Bohême, renferment elles-

mêmes une voyelle qui ne s'écrit pas, mais se prononce. *Plzen* = *Pelzen*. Les orientalistes qui ont étudié l'hébreu comprendront aisément ce phénomène.

A Pilsen tous les voyageurs se précipitent vers le buffet pour y goûter l'excellente bière, qui est un des produits les plus remarquables de la cité. La bière de Pilsen égale, si elle ne les surpasse, celles de Vienne et de Munich. Il s'en fait dans l'empire autrichien une consommation considérable. On l'exporte jusqu'en Turquie. Mais l'histoire de Pilsen m'intéresse plus que sa bière. C'était jadis une des villes fortes de la Bohême. Dans les guerres des hussites, elle tomba de bonne heure aux mains des catholiques dont elle embrassa la cause. Ce fut la seule ville tchèque qui ne défendit pas le hussitisme. Ce rôle lui valut les sympathies de l'Empire et du concile de Bâle. Ses habitants furent affranchis de tous droits dans toute l'étendue du royaume et du Saint-Empire et autorisés à en percevoir sur les voyageurs qui traversaient leur ville. Ils avaient pris un éléphant de guerre dans le camp des Taborites : on leur permit de le mettre dans leurs armes. Pilsen a aujourd'hui environ 23 000 habitants [1]; c'est, avec Reichenberg, la seconde ville du royaume. Le plus remarquable de ses monuments est l'église de Saint-Barthélemy, curieux échantillon du style gothique en Bohême. Le portail était jadis orné de deux tours, dont l'une fut détruite au XVIe siècle par un incendie. Elle possède une admirable statue de la Vierge qu'une dévotion barbare a couverte, hélas! d'ornements ridicules. L'hôtel de ville date du XVe siècle. Pilsen est une ville de commerce et d'intelligence. Un fait curieux à constater,

1. Plus de 50 000 en 1897.

c'est le progrès que la population tchèque a fait dans cette ville depuis plusieurs années, Pilsen a un théâtre : pendant longtemps la langue allemande étant, disait-on, l'idiome cultivé (kultursprache). ce théâtre fut occupé par une troupe allemande. Aujourd'hui il y a une troupe tchèque qui joue le drame et l'opéra. Le costume des femmes de Pilsen est sans analogue dans tous les pays slaves : elles portent une robe fort courte, lourdement empesée, qui laisse voir la jambe jusqu'au genou.

Après Pilsen vient Rokytsany, patrie du célèbre théologien Jean de Rokytsany. Rokytsany soutint de longues luttes avec sa voisine orthodoxe Pilsen. Aujourd'hui les deux villes ne rivalisent plus entre elles que de patriotisme. Jusqu'en 1756, le clocher de l'église de Sainte-Marie-aux-Neiges fut surmonté d'un calice, symbole des utraquistes. Dans le lointain, on aperçoit les deux châteaux en ruines de Zebrak et Tocznik. Le dernier servait de prison, mais c'était une prison *sui generis*. Les mauvais ménages y étaieht renfermés jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé dans l'isolement du tête-à-tête le moyen de se raccommoder. Chez nous un établissement de ce genre ne désemplirait pas.

Toute la population des communes environnantes jusqu'à Horzovitz vit de l'industrie cloutière. Quand je dis *vit*, c'est une façon de parler. Le vrai est qu'elle n'en meurt pas. Je ne sais ce que gagnent aujourd'hui les cloutiers d'Horzovitz ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a trois ans environ leur salaire était de douze sous par jour. Ils demandèrent une augmentation qui leur fut refusée. Ils se mirent en grève, et une collision finit par éclater entre eux et les patrons dont quelques-uns furent maltraités. Or, il se trouva que ces patrons

étaient des juifs. Deux jours après, les journaux de Vienne dénonçaient les Tchèques à l'Europe comme le plus intolérant et le plus barbare de tous les peuples. En règle générale, il faut se défier des journaux de Vienne quand ils parlent des peuples non allemands de l'empire. Mais ce n'est pas seulement des journaux de Vienne qu'il faut se défier. Récemment, tandis qu'à la suite de manifestations politiques l'état de siège était proclamé en Bohême, ce pays fut le théâtre des exploits de la police autrichienne. Dans une petite ville du Nord, et située près de Sadowa, Horsits (et non pas Horzovitz), il se trouva que la moitié de la population mâle se trouvait, *pour raisons politiques*, sous le coup de poursuites judiciaires. Le *Siècle* releva ce fait monstrueux qui contrastait si singulièrement avec le libéralisme tant vanté de l'Autriche. Un autre journal, le ***, jugea nécessaire de remettre en lumière l'histoire très ancienne de grève et se plut à embrouiller *ad majorem veritatis et Austriæ gloriam* la grève des pauvres cloutiers de 1867 avec les meetings d'Horsits, à la date de 1868. Et voilà comment dans une certaine presse on écrit l'histoire; mais nous apercevons déjà à gauche de la voie ferrée le château de Karluv-Tyn (Karlstein) dont la masse quadrangulaire se détache fièrement sur le paysage. L'édifice disparaît, caché par les collines, puis il reparaît tout à coup. Arrêtons-nous un instant, voici l'un des plus illustres monuments de la Bohême, l'un des plus vénérables représentants de son passé.

« Oh! quel admirable spectacle s'offre aux regards étonnés! Quelle gigantesque forteresse s'élève là-haut si fière, si intimement scellée au rocher gris que le rocher semble un château et le château un rocher.

Comme au loin une ceinture de murs crénelés enveloppe la tête de la montagne, tantôt montant vers les cieux, tantôt s'abîmant vers les profondeurs de la roche! Comme elle domine fièrement la noble demeure! Comme la tour commande avec majesté! Comme ils rient affectueusement les grands arbres verts qui s'élancent des noires saillies de la muraille! Maintenant le rayon de midi tombe sur l'édifice et les hautes lucarnes étincellent, les fenêtres rayonnent de flammes! O merveilleux spectacle! »

Ainsi s'exprime Ebert, un poète allemand qui a consacré quelques-uns de ses chants à célébrer les souvenirs de la vieille Bohême!

Le château de Karluv-Tyn ou Karlstein a eu pour fondateur l'empereur Charles IV, roi de Bohême, dont le souvenir est aussi cher aux Tchèques qu'il est peu sympathique aux Allemands. La première pierre en fut posée en 1348 : détail important, ce fut à un architecte français, Mathias d'Arras, qu'en fut confiée l'exécution. Élevé en France, Charles IV avait pour nos compatriotes une affection toute particulière. Il fonda l'Université de Prague sur le modèle de celle de Paris. Il transporta de Bourgogne en Bohême des vignes qui produisent encore aujourd'hui des vins estimés. Le château devait être tout ensemble un séjour de villégiature où le souverain viendrait se retremper dans la méditation, et une forteresse où il garderait les joyaux de la couronne et les reliques auxquelles il tenait le plus. Une situation romantique sur une roche nue entourée d'un cercle de collines répondait à cette double destination. La proximité de Prague, la capitale du royaume, ajoutait encore à ces avantages. Vingt-deux chevaliers étaient préposés à la garde du château. Un

d'entre eux faisait toutes les nuits des rondes sur le rempart extérieur en criant :

Dale od hradu, dale,
At nespotka nestesti nenadale.

Ce qui veut dire en bon tchèque :

Loin du château, loin,
De peur que tout à coup il ne vous arrive malheur.

La consigne était sévère : un des gardiens ayant manqué sa ronde fut condamné à mort par le commandant Joachim de Kolovrat. Quatre chapelles avaient été construites dans le château. Trois d'entre elles gardaient les joyaux de l'empereur; la quatrième, dite chapelle de l'Assomption, servait à la célébration des offices divins : chapelle collégiale, elle avait un doyen et quatre chanoines. Par respect pour les reliques, aucune femme ne devait passer la nuit dans cet asile religieux et guerrier. La chronique scandaleuse, cette inséparable compagne des Cours, n'eut rien à voir dans les premiers siècles de Karluv-Tyn. L'impératrice, elle-même, n'entrait pas dans le sanctuaire. L'empereur avait fait construire pour elle un petit château appelé Karlik (le Petit-Charles). Plus tard, ces mœurs sévères s'adoucirent. Voyez plutôt les Mémoires de Bassompierre : il y raconte plaisamment les divertissements que lui offrit son séjour à Prague en 1614. Il y avait connu le *bourggrafe* de Karlstein, un certain Preschetoris [1]. Il devint amoureux de la quatrième fille de ce personnage, Mme Esther de Bechin. Le bourggrafe l'invita à venir passer le carnaval à Karlstein :

1. C'est ainsi que Bassompierre traduit le nom slave de Verchovets (Vrsovec).

« Nous y trouvâmes, dit Bassompierre, plus de vingt dames, parmi lesquelles il y en avait de très belles, et il ne faut pas demander si nous fûmes bien reçus des filles du logis, mais principalement de la mienne qui fut ravie de me voir, et moi aussi; car j'en étais extrêmement amoureux, et puis dire que de toute ma vie je n'ai passé des journées plus agréables ni ne les employai mieux que je fis de celles-là. Ce fut une fête perpétuelle, étant perpétuellement à table ou au bal *ou en autre meilleure occupation....*

« Après le carnaval passé, nous nous en revînmes à Prague avec grand regret d'elle et de nous, mais avec grande satisfaction de notre petit voyage. Ma maîtresse me promit qu'elle viendrait bientôt à Prague; mais, comme son père retomba malade, elle ne le put, mais elle me fit venir déguisé à Karlstein, où je fus cinq jours et six nuits caché en une chambre près de la sienne, au bout desquels je revins à Prague. »

Bassompierre oublia vite cet amour éphémère. Il en aura bien d'autres encore à nous conter. Curieuse nature! Pas un mot dans ses Mémoires des beautés artistiques ou pittoresques de la Bohême. Histoires de ripaille, aventures de femmes, intrigues de Cour, voilà ce qui l'occupe. Véritable contemporain du Béarnais, *ayant le triple talent de boire, de battre, et d'être un vert-galant.*

Le sang a plus d'une fois rougi les épaisses murailles de Karlstein. C'est là que furent, en 1397, égorgés quatre conseillers du roi Wenceslas (Vaclav) soupçonnés de trahison envers leur souverain.

Plus tard, en 1422, quand les États de Bohême, révoltés contre Sigismond de Luxembourg, eurent confié le trône au prince lithuanien Korybut, ils assiégèrent

le château espérant y trouver la couronne royale qu'ils voulaient poser sur la tête du nouveau souverain. Cette fois les assiégeants avaient de l'artillerie, des canons en métal de cloche, des boulets en pierre : le château en souffrit moins que les assiégeants qui voyaient leurs engins éclater à tous moments. Le siège dura six mois, et le château ne fut pas pris : plus tard un incendie y éclata qui ne fit que de médiocres ravages.

Au XVII[e] siècle, Rodolphe II embellit Karlstein à sa façon, en mutilant et badigeonnant ce qui n'était pas au goût du jour. En 1622, les archives et les joyaux de l'État furent transportés à Prague. Lors de la guerre de Trente Ans, les Suédois ravagèrent le château (1648). Pendant les deux siècles suivants, durant la longue misère de la Bohême vaincue par les Habsbourgs, il tomba en ruine et ne fut réparé qu'au début de ce siècle par l'empereur Ferdinand. Aujourd'hui, dépouillé de sa splendeur, il excite encore l'intérêt des patriotes et des archéologues.

Après avoir franchi les portes des deux enceintes, on pénètre dans une cour où sont les logements des gardiens. Dans cette cour, on montre un puits creusé dans le roc à une profondeur d'environ 300 pieds, et dont on tire l'eau à l'aide d'un *tread-mill*. On franchit une troisième porte et l'on entre dans l'intérieur du château lui-même. On rencontre une série de salles et de chapelles, aujourd'hui nues et dévastées, mais qui témoignent encore de leur antique splendeur. Dans la chapelle de l'Assomption apparaissent encore quelques peintures à moitié effacées, débris d'un art jadis florissant. La Bohême, bouleversée par les luttes des Hussites et de la guerre de Trente Ans, pillée tour à tour par les Allemands et les Suédois, a vu la plupart de ses œuvres

d'art détruites, dispersées, vendues. C'est un devoir de recueillir avec soin tous les faits qui prouvent que ce noble pays a connu, lui aussi, la culture des arts.

En 1345, l'empereur Charles IV, le fondateur de Karluv-Tyn avait établi une confrérie de peintres : confirmée par ses successeurs, cette confrérie ou corporation était exclusivement slave. Les priviléges, lettres, etc., qui la concernent sont, jusqu'à l'année 1678, rédigés en langue tchèque. Les Allemands ne pénétrèrent dans cette confrérie qu'à partir de la grande persécution religieuse de la guerre de Trente Ans. Mais avant l'organisation de cette confrérie il existait déjà des peintres dont quelques œuvres ont été en partie conservées. Un écrivain tchèque, M. Vysek, calcule qu'il n'existe pas en Bohême moins de quatre-vingts manuscrits enluminés. Quant aux tableaux et fresques, il n'en compte pas moins de quatre cents antérieurs à l'époque de Van Dyck. Des témoignages dignes de foi attestent qu'au XIIe siècle les églises de Prague et des environs étaient déjà ornées de peintures dont malheureusement il ne reste plus de traces. On a conservé les fresques d'une chapelle romane à Znaïm, en Moravie. L'une d'entre elles représente la naissance du Christ. Le peintre a cru devoir donner des auréoles au bœuf et à l'âne de la crèche : une peinture plus ancienne représente le laboureur Premysl recevant les messagers de la princesse Liboucha.

Les peintures de Karlstein ont déjà été à plusieurs reprises l'objet d'études sérieuses. Avant d'être restaurées, en 1842, elles étaient méconnaissables, et on les a sévèrement traitées, puis, on s'est mis à les admirer en déclarant qu'elles étaient l'œuvre d'une colonie de peintres allemands égarés alors en Bohême. Mais il ne

paraît nullement prouvé qu'il y ait eu alors en Allemagne une école allemande à laquelle la Bohême ait emprunté des artistes. Il faut reconnaître que les peintres en question, Dietrich de Prague, Kunts, Wurmeser ont des noms germaniques. S'ils sont Allemands d'origine, c'est en tout cas à Prague qu'ils auront appris la peinture. Or, les archives de Karlstein nous ont conservé un précieux document : c'est un acte de donation d'un domaine fait à Dietrich par Charles IV et signé par ce peintre. Cet acte est en *langue tchèque*. S'il se fût agi d'un peintre allemand, l'acte n'eût-il pas été rédigé en sa langue? Il y a encore un autre artiste que l'on a voulu rattacher à l'école germanique. C'est Thomas de Mutina. Il est aujourd'hui démontré que c'était un peintre italien de Modène. Charles IV, dans ses voyages, l'avait rencontré à Trévise, et, charmé de son talent, l'avait emmené avec lui pour décorer son séjour favori. Mais l'œuvre capitale est celle de Dietrich ou Théodore, de Prague : c'est une suite de portraits de saints ou de rois peints sur fond d'or et enrichis à la manière byzantine d'or et de pierres précieuses. Ils ornent les murs de la *chapelle de la Croix*. Le procédé de peintnre est celui-ci : on dessinait sur un fond de gypse collé à la détrempe; on peignait les *ors*; on appliquait les pierres précieuses ou les lames de métal; enfin venait la peinture proprement dite. Un vernis excellent préservait l'œuvre des injures du temps. Certaines peintures sont monochromes : ce sont les plus belles. Les critiques les comparent aux œuvres italiennes contemporaines, en exceptant toutefois celles du grand maître Giotto. Les figures peintes dans les tons gris de l'école byzantine sont des types slaves. Du reste, les relations que la Bohême entretenait avec Constantinople peuvent,

dans une certaine mesure, expliquer cette influence byzantine.

Au XIIe siècle, à la suite d'une guerre entre les Grecs d'une part, les Hongrois et les Tchèques de l'autre, la fille d'un prince de Bohême avait épousé le neveu de l'empereur grec, et le prêtre qui avait accompagné à Constantinople la royale fiancée avait rapporté de cette ville un grand nombre d'objets d'art.

La décoration de la chapelle de la Croix était d'une rare magnificence : c'est elle qui renfermait les joyaux de la couronne. Partout où il essayait de se fixer, l'œil ne voyait qu'or et pierreries. Les murailles en étaient incrustées ; le plafond figurait le ciel avec un fond d'azur et des étoiles en or ; cent trente-trois tableaux ornaient les lambris ; treize cent trente cierges éclairaient le sanctuaire ; il était caché par une grille d'or que l'empereur seul avait le droit de franchir. La chapelle était fermée par quatre portes munies de dix serrures. Mon guide, un Tchèque patriote, me rappelait ces richesses en soupirant, puis il me racontait les légendes du lieu. Cette tête de crocodile avait été trouvée dans la Bérounka ; suivant la tradition, elle appartenait au dragon que combattit saint Georges. Dans cette chambre était un lit de bois délicatement sculpté, où couchait l'empereur Charles IV ; en 1619, les troupes anglaises, venues au secours de Frédéric, roi de Bohême, occupèrent le château de Karluv-Tyn ; leur chef voulut dormir dans la couche auguste, mais des mains invisibles chassèrent l'imprudent qui avait osé profaner la majesté du souvenir. Aujourd'hui le lit, enlevé par les Autrichiens en 1800, est au palais de Laxembourg.

La chapelle de la Vierge et celle de Sainte-Catherine ont aussi leurs reliques artistiques. Les murs de cette

dernière sont littéralement incrustés d'agathes et d'améthystes. On y montre deux flambeaux gothiques, dons du roi de France, deux bancs de bois sculptés, paraît-il, de la main même du roi Charles IV. C'est là que le roi de Bohême, empereur d'Allemagne, aimait à se retirer pour méditer. Par une ouverture percée dans le mur, on lui passait les papiers d'État et les aliments. Une pâle lumière filtre à peine à travers les vitraux.

La chapelle de la Croix est située au sommet de la tour quadrangulaire qui domine l'ensemble du château. Du sommet de cette tour, la vue n'aperçoit que les collines environnantes; c'est dommage qu'elle ne puisse s'étendre jusqu'à Prague : on comprendrait alors la piété qui anime les Tchèques envers sa mémoire. C'est lui, me disait mon guide, qui, là-bas, sur les hauteurs du Hradschin, a bâti la capitale de Saint-Vit; c'est lui qui a jeté sur la Vltava ce pont que l'Europe nous envie; c'est lui qui créa notre Université. On pourrait dire de lui avec un de vos poètes :

Dans les murs, hors murs, tout parle de sa gloire.

Que les Allemands le décrient, c'est leur droit; mais qu'ils ne nous contestent pas celui de le bénir et de vénérer sa mémoire. — Charles IV fut en effet un des meilleurs princes de la Bohême; bien qu'il n'appartînt à la nation tchèque que par sa mère, il aimait l'idiome slave et, dans sa *Bulle d'or*, il recommandait aux électeurs de l'apprendre.

De Karlstein à Prague les souvenirs historiques où légendaires abondent. Là-bas, entre de grandes roches escarpées, s'étend, à l'ombre d'arbres séculaires, la poétique vallée de Saint-Ivan.

C'était, selon la tradition, le fils d'un prince de Croatie. Chassé, on ne sait pourquoi, du palais de ses pères, il s'était retiré en Bohême, il vivait dans une grotte en compagnie d'un cerf apprivoisé. Un jour, dans une chasse, le prince Borzivoï, le premier duc chrétien de Bohême, poursuivit le cerf jusqu'à la grotte du solitaire. Le prince et sa femme, la pieuse Ludmila, attirèrent le saint homme dans leur château de Tetin; mais il préféra retourner dans sa retraite où les païens le massacrèrent. Le duc fit ériger en son honneur une chapelle qui devint un lieu de pèlerinage encore fréquenté aujourd'hui. Un couvent de Bénédictins s'établit plus tard auprès de la chapelle. C'est aujourd'hui un château.

Nous venons de nommer sainte Ludmila. C'est la sainte nationale de la Bohême, la patronne du peuple tchèque. Elle joue dans son histoire le même rôle que sainte Clotilde dans la notre. Son souvenir, cher au peuple, vit encore dans le village de Tetin. Racontons sa légende. Je ne sais rien de charmant comme des ruines auxquelles la légende s'attache. Ici, d'ailleurs, elle touche de bien près à l'histoire.

Suivant la tradition, vers le VIIe ou le VIIIe siècle, régnait en Bohème le prince Krok. Il avait sa résidence près de Prague dans le château du Vychegrad. Il laissa trois filles, Kacha, Teta et Liboucha; Kacha, versée dans la connaissance de la nature, habile en l'art de guérir, magicienne renommée; Teta, savante dans l'art de la religion et douée du don de prophétie; Liboucha, qui régna sur son pays et qui, par son mariage avec le laboureur Premysl, fonda la dynastie des Premyslides. C'est Teta qui a donné son nom au bourg de Tetin.

Mais un souvenir plus vénéré se rattache à ce petit village; sur une hauteur, quelques débris de murailles,

un coin de fossé mal comblé indiquent la place où s'élevait naguère le château des princes de Bohême. C'est dans ce château que fut assassiné, martyre de sa foi, la princesse Ludmila. Elle avait été baptisée avec son mari, Borzivoï, par le grand apôtre Méthode. Mais leur conversien n'avait pas entraîné celle du peuple tout entier, et le paganisme avait gardé de nombreux partisans. Le prince Borzivoï avait laissé deux fils, Spitihniev et Vratislav, qui moururent de bonne heure. Vratislav avait épousé une princesse païenne, Drahomira, qui lui avait donné plusieurs enfants : l'aîné, Vaclav, élevé chrétiennement par sa grand'mère Ludmila, n'avait encore que dix-huit ans à la mort de son père. Drahomira s'empara du pouvoir; ambitieuse et cruelle, elle vit dans l'influence de Ludmila une dangereuse concurrence. Pour se soustraire à sa haine, la pieuse princesse se retira dans le château de Tetin : la jalousie et la haine de sa bru la suivirent. Un jour, des hommes armés pénétrèrent dans le château et étranglèrent Ludmila, avec son propre voile. On montre encore dans la cathédrale de Prague le lourd anneau de bronze auquel elle s'était cramponnée en se débattant contre les bourreaux. Plus tard, le palais où ce meurtre s'était accompli fut transformé en une église sous le vocable de Saint-Michel.

En descendant de Tetin vers Prague, nous rencontrons encore plus d'un souvenir historique et légendaire. Ce chemin que vous voyez là-bas dans le rocher a été fait par les Français en 1741, lors de la guerre de la Succession. Cette montagne s'appelle Dievin ou la Montagne-des-Vierges. Là, avant le règne de Ludmila, à la mort de la sage princesse Liboucha, une guerre éclata entre les deux sexes. Une amie de Liboucha, Vlasta,

réunit les femmes, leur apprit le maniement des armes et l'exercice du cheval; en face de la forteresse du Vychegrad elles élevèrent la forteresse des Vierges, Dievin. Elles furent bientôt assiégées dans leur forteresse, et les fortes amazones durent se soumettre de nouveau à la loi conjugale. Vraie ou fausse, cette tradition joue un grand rôle dans l'histoire du moyen âge.

Un peu au-dessous de Dievin, s'ouvre une vallée qui conduit à la grotte de saint Procope; cette grotte a pour nous un intérêt spécial. Elle rappelle des souvenirs qui intéressent tout ensemble le philologue slave et l'historien français. Au XIe siècle, sous le règne du prince Oldrich, vivait dans cette grotte un ermite appelé Procope : « Que m'importent, direz-vous, l'ermite Procope et le prince Oldrich! » — Patience, et vous verrez que nous allons revenir en pleine France [1].

Or, ce moine Procope, devenu confesseur du prince, commença et acheva en 1039, grâce aux libéralités du souverain, un monastère dont il devint abbé, et qu'il soumit à la règle de saint Benoit. La liturgie slave fut adoptée par le monastère; ce monastère s'appelle le monastère de Sazava; parmi les manuscrits de ce monastère, il en est un qui avait été, suivant la tradition, écrit par saint Procope dans sa grotte solitaire. Au XVIe siècle, il tomba aux mains du cardinal de Lorraine, qui le donna à la cathédrale de Reims, en l'année 1574. Le clergé de Reims, peu compétent en paléographie slave, prit le manuscrit indéchiffrable pour un évan-

1. Voir, sur saint Procope, *Russes et Slaves*, 2e série, p. 313 et suiv.

Cet essai devait être suivi d'une étude sur Prague. La guerre m'empêcha de l'écrire. Voir, sur Prague, *Russes et Slaves*, 2e série, p. 319 et suiv.



gile syriaque, lequel aurait appartenu à saint Jérôme. Et pour honorer cette précieuse relique, on fit prêter serment aux rois de France sur le mystérieux manuscrit. Égaré pendant la Révolution, retrouvé depuis, le *Texte du Sacre* (c'est ainsi qu'on le nomme) a été publié en une splendide édition aux frais de l'empereur de Russie. Le proverbe banal *habent sua fata libelli* n'a jamais trouvé plus étrange et plus juste application.

LE DRAME MODERNE EN RUSSIE

Quelque opinion qu'on se fasse de la Russie, on ne saurait nier que ce vaste empire ne soit en proie à une crise de rénovation sociale et de réforme morale. A Pétersbourg, comme à Paris ou à Berlin, la littérature est l'expression plus ou moins exacte, plus ou moins libre du mouvement des esprits : s'il ne nous est pas permis de le constater par l'étude d'une longue suite de productions, nous pouvons du moins nous en faire une idée par l'analyse d'un drame récent que sa portée littéraire recommande spécialement à l'attention des critiques de l'Occident. Ce drame a pour titre : *Ivan le Terrible*, tragédie en cinq actes, pour auteur un des principaux personnages du monde russe, le comte Tolstoï. Il a été joué pour la première fois en 1866, au théâtre Marie, devant l'empereur Alexandre, et le succès qui a accueilli la première représentation ne s'est pas un instant démenti depuis deux ans. Traduit en allemand, *Ivan le Terrible* a paru avec succès à Weimar; malgré quelques longueurs, il n'a pas été jugé indigne de figurer sur une scène illustrée par les chefs-d'œuvre de Gœthe et de Schiller. Il est resté et restera au réper-

toire russe. Des critiques l'ont comparé aux drames de Shakespeare, et le souvenir du grand tragique anglais n'est peut-être pas déplacé dans l'analyse de cette production puissante et dramatique.

Peu de personnages offrent au poète une matière aussi vaste que celui d'Ivan le Terrible. Réunissez dans un seul homme un Néron, un Louis XI, un Richard III, un Henri III; donnez pour théâtre à ses forfaits cette vaste Moscovie à peine échappée à la domination des Mongols, où luttent encore l'esprit asiatique et le génie de l'Occident; combinez dans son caractère la soupçonneuse inquiétude d'un Denys de Syracuse et l'enfantine cruauté du tyran touranien qui aime le mal pour le mal et la souffrance pour la souffrance; engagez dans une âme malade et blasée une lutte entre la soif du sang, la manie de l'horrible et le remords éveillé par une vague et fausse idée de religion : certes, jamais type tragique n'aura été plus propre à exciter dans l'âme du spectateur ces deux maîtresses passions du drame, la terreur et la pitié. Il n'est nul besoin, pour soutenir un tel caractère, d'intrigues ingénieuses ou de péripéties savamment ménagées; il suffit à lui seul à remplir la pièce tout entière; mais il étoufferait dans les étroites proportions de la tragédie classique ; il ne peut se mouvoir et se développer que dans la libre fantaisie du drame shakespearien. Le comte Alexis Tolstoï l'a compris et, tout en donnant à sa pièce le nom de tragédie, il en a fait un drame aux larges proportions, aux tableaux changeants, aux personnages multiples. Elle ne comprend pas moins de quarante-trois rôles; mais tous, excepté peut-être celui de Boris Godounov, l'ambitieux intrigant, n'apparaissent guère que pour donner la réplique à Ivan ou pour montrer comment la perversité du monarque, en

légitimant les crimes des sujets, peut préparer la chute d'un empire et la ruine d'une dynastie.

Le comte Tolstoï avait d'abord publié quelques fragments de son œuvre dans une revue. Des poésies agréables, un roman historique, le *Prince Serebranny*[1], lui avaient fait une certaine réputation littéraire. Un poème de *Don Juan* l'avait peu augmentée[2]. Lié avec l'empereur, il a pu consulter dans les archives des documents peu connus sur cette figure redoutable d'Ivan le Terrible; les littérateurs russes jusque-là l'avaient rarement abordé, et pour cause.

Dans les pays despotiques, l'histoire impartiale n'est pas toujours la bienvenue. Alexandre II a voulu montrer qu'il ne redoutait aucune comparaison avec Ivan : 31 000 roubles (120 000 francs) ont été dépensés pour la mise en scène du drame, les décors en ont été peints sous la direction du prince Gagarine, directeur de l'Académie des beaux-arts; un savant archéologue, M. Schwartz, a présidé à la confection des costumes. Rien n'a été négligé de ce qui pouvait relever l'œuvre de M. Tolstoï.

Pour en comprendre l'ensemble, quelques détails historiques sont nécessaires.

Ivan le Terrible a régné cinquante ans sur la Russie. Les historiens russes divisent son règne en trois périodes : la première est celle de sa minorité; elle est marquée par de grands désastres au dehors, par des troubles perpétuels à l'intérieur. Les boïars auxquels était confiée la régence s'occupèrent plus de leurs ambitions personnelles que des intérêts de l'empire et de l'éduca-

1. Traduit récemment en français par le prince Augustin Galitzin.
2. Traduit en français par M. de Berwick.

tion du jeune Ivan : de là, chez lui, une brutalité et un penchant à la défiance qui paraît moins étrange quand on en comprend la cause primordiale.

En 1547, Ivan, âgé de quatorze ans, fut déclaré majeur. Pendant plusieurs années, il obéit à l'influence salutaire de deux personnages que les Russes vénèrent encore comme les bienfaiteurs de leur pays, Sylvestre et Adachev. Aidé de leurs conseils, Ivan réforma les abus qui, pendant sa minorité, s'étaient introduits en Russie, fonda le corps des streltsi, établit des imprimeries en Russie, entra en relations avec Elisabeth d'Angleterre, soumit Kazan et les Cosaques du Don.

Il avait épousé la princesse Anastasie Romanovna ; elle mourut en 1560. Sa perte troubla la raison d'Ivan, du moins on aimerait à le croire pour l'honneur de l'espèce humaine. On lui persuada qu'elle était l'œuvre de Sylvestre et d'Adachev : il écarta ces vertueux conseillers, quitta Moscou et se retira dans une sorte d'abbaye de Thélème, la Sloboda Alexandrovskaïa, dont il était abbé, et qui devint le théâtre des plus ignobles débauches et des plus horribles cruautés. Les récits de voyageurs contemporains nous en ont laissé le tableau. Ivan fait périr ses principaux généraux, il massacre les habitants de villes entières qui, à tort ou à raison, avaient attiré sa colère ; il épouse cinq femmes l'une après l'autre ; il va jusqu'à tuer son fils aîné Ivan ! Mais ces forfaits ne restent pas sans châtiment : le roi de Pologne, le roi de Suède, les Tatares, se précipitent sur la Russie, et le tyran, épuisé par ses excès, meurt à l'âge de cinquante-trois ans, bourrelé de remords, laissant à un héritier incapable, un État en ruines et un nom détesté.

Ce sont ces derniers jours d'Ivan que le poète russe

s'est plu à retracer avec une rare profondeur d'analyse psychologique, avec une vaste et minutieuse connaissance des éléments historiques de son sujet. Les détails qu'il a rassemblés semblent parfois un peu longs, un peu défavorables à cette rapidité que nous aimons dans l'action d'un poème dramatique. Mais, à vrai dire, le drame de M. Tolstoï n'a pas d'action : c'est un tableau historique et chez un peuple jeune comme le peuple russe, l'histoire est bien plus vivante qu'elle ne peut l'être chez nous. Chez nous, une œuvre historique ne parviendrait guère à nous attacher sans élément romanesque : il y a entre le passé et nous un tel abîme! La Révolution pourrait seule intéresser à un drame purement historique, et encore....

La toile se lève sur une scène grandiose : la *Douma* (conseil) des boïars s'est réunie par l'ordre d'Ivan pour lui donner un successeur. Le tsar est las de la couronne; il confie à ses boïars le soin de la décerner au plus digne : mais plus soucieux de leur vanité que de l'intérêt de l'État, ils passent le temps à se quereller sur de misérables questions de préséance. Le vieux Tatitschev rappelle qu'il y a vingt ans Ivan a déjà voulu renoncer au trône : les prières de ses boïars l'ont décidé à garder le pouvoir; mais aujourd'hui il ne se laissera plus fléchir. Il est vieux de corps et d'âme; le remords d'avoir tué son fils l'a brisé. Il ne boit plus, il ne mange plus. Il avait entamé avec la reine d'Angleterre (dont il voulait épouser une parente) de mystérieuses négociations; il les a abandonnées; l'ambassadeur d'Élisabeth sollicite en vain une audience. On procède donc à l'élection. Mais avec l'esprit anarchique et égoïste des boïars, il est impossible d'arriver à un choix sérieux. On consulte Boris Godounov : il est le favori du tsar; sa fille est

fiancée au jeune tsarévitch Fedor. Ambitieux habile, il aspire à une régence que lui rendra facile le caractère indécis de son futur gendre. Cachant son égoïsme sous le masque du politique, il demande qu'on maintienne Ivan sur le trône. Le roi Batory a pris Polotsk; il assiège Pskov; le Suédois est en Livonie; le khan des Tatares agite sa horde; Toula et Riazan sont menacées; les Tchérémisses menacent de se révolter. La peste, la famine, désolent Moscou. Est-ce le moment de changer de souverain? Y a-t-il assez d'union parmi les boïars pour leur permettre de résister à tant d'ennemis? Le long règne d'Ivan a fait pénétrer dans tous les cœurs l'habitude de l'obéissance; le corps des boïars n'a d'unité que dans la personne du tsar : il faut aller prier Ivan de vouloir bien conserver la couronne. « Eh quoi! s'écrie l'honnête Sitsky, n'est-il pas la cause des malheurs de la Russie? en est-il un seul parmi vous dont il n'ait tué le frère, ou le père, ou la mère? — Sans doute, réplique Godounov; mais entre deux maux il faut choisir le moindre. D'ailleurs, Ivan est changé; la vieillesse a radouci son caractère. — Allons donc, s'écrie Sitsky, allons trouver le tsar, comme un troupeau de moutons qui s'en vont à l'abattoir! » C'est Godounov qui prendra la parole au nom du Conseil des boïars.

La scène change. — Ivan, pâle, fatigué, enveloppé d'une robe de moine, est assis dans une chambre de son palais; il tient un chapelet à la main. Déjà il a renoncé au monde. Un de ses parents, Nagoï, veut en vain le détourner de ses projets d'abdication. « Je suis las, répond le tsar; mes mains ne sont plus aptes à tenir le sceptre. Pour mes péchés, le Seigneur a envoyé la victoire aux païens; mes péchés sont plus nombreux que le sable de la mer. Impie, cruel, débauché, par mon

dernier forfait, par le meurtre de mon fils, j'ai épuisé l'abîme de la patience divine. »

NAGOÏ.

Prince, tu exagères un crime involontaire. Tu ne voulais pas tuer le tsarévitch; c'est malgré toi que ton bâton lui a porté un coup si rude.

IVAN.

Ce n'est pas vrai, c'est exprès, à dessein, en le voulant, que je l'ai tué. Avais-je donc perdu la raison pour ne plus savoir où je frappais? Non, je l'ai tué exprès; il tomba à la renverse couvert de sang; il m'embrassait les mains en mourant; il me pardonnait; mais, moi, je ne veux pas me pardonner ce crime.

(*A demi-voix.*)

Cette nuit, il m'est apparu, il me faisait signe d'une main sanglante, il me montrait une robe de moine, il m'appelait au monastère de Saint-Cyrille.... Non, je ne suis pas un tsar; je suis un loup, un chien immonde, un bourreau. J'ai tué mon fils, j'ai dépassé le crime de Caïn.

Il y a quelque nouveauté à faire parler ainsi un tsar devant le peuple russe; nous doutons fort qu'on l'eût osé sous Nicolas.

Survient un messager de Pskov; cette ville est assiégée par Batory. Le messager donne sur le siège de longs détails. Batory est retourné à Varsovie chercher des renforts. Un autre messager apporte une lettre du prince Kourbsky. Le poète met ici en scène un épisode historique. Kourbsky, battu par le roi de Pologne et redoutant la colère d'Ivan, s'était enfui en Lithuanie. Sûr de son impunité, il écrivit au tsar des lettres de défi et d'injures, auxquelles Ivan se plut à répondre par des missives non sans mérite littéraire. On raconte qu'Ivan, lorsqu'il reçut la dernière lettre de Kourbsky, tenait à

la main un bâton d'ivoire à pointe de fer; il l'enfonça dans le pied du messager. M. Tolstoï a reculé devant la reproduction de cette scène hideuse, mais il a donné la lettre de Kourbsky. C'est un modèle d'amère raillerie.

Tsar, ton écrit m'est parvenu. Tu es trop orgueilleux, tes paroles sont ridicules, tes reproches sont des propos de commère, tu devrais être honteux d'écrire si grossièrement à un homme vivant dans un pays où il y a pas mal de bons rhétoriciens. Maintenant, je sers chez le puissant roi Batory, nous avons pris Polotsk, nous espérons vous prendre Pskov.... Tu n'es qu'un lâche.... Je t'envoie ci-joint deux épîtres de Cicéron, et puisse la mienne être pour toi une bonne fustigation! Amen.

Ivan se lève furieux. Au même instant on annonce l'arrivée des boïars :

Ah! les voici, s'écrie Ivan, ils viennent m'annoncer mon successeur, ils sont en liesse. A bas le vieux tsar! Ils se le représentent déjà marchant la besace au dos devant le palais où il trônait jadis. Peut-être par pitié m'auront-ils laissé un vieux caftan.... En vérité, que suis-je déjà pour eux? Me reconnaîtront-ils sous ce froc de moine? Déjà, grâce à moi, ils ont désappris à trembler devant le souverain couronné. Comment donc m'écrit Kourbsky? J'ai abandonné mon armée, je suis devenu ridicule, j'écris sans art. Je barbote comme une vieille commère ivre. Voyons donc quel sera ce très sage empereur qui, de mon vivant, a entrepris de me succéder?... Ah! vous voici, boïars, vous avez longtemps délibéré; enfin, vous m'avez sans doute donné un successeur auquel je n'aurai point à rougir de céder le trône. Sans doute il est de race noble et non inférieure à la nôtre; par son haut esprit, son cœur vaillant, sa piété, sa miséricorde, il vaudra mieux que nous : allons, parlez, devant qui dois-je m'incliner?

Godounov lui annonce la résolution des boïars. Ivan se résigne à reprendre la couronne, quitte sa robe de moine, revêt le costume impérial. « Et maintenant malheur à qui osera juger mes actions! »

Au deuxième acte, Godounov et le boïar Zacharine s'entretiennent de la décision qu'ils ont prise; ils la regrettent. Ce n'est pas en souverain clément qu'Ivan est remonté sur le trône. En ce moment même il médite les projets les plus étranges; il donne audience à l'ambassadeur d'Angleterre, dont il veut épouser la nièce, la comtesse de Hastings. Ce sera son huitième mariage. C'est en vain qu'on essayerait de lui adresser quelques remontrances; la pensée qu'il a pu un instant perdre son pouvoir le lui a rendu plus cher. Il faut user de ruse et ne pas l'attaquer directement. « Ah! plût à Dieu s'écrie l'hypocrite Godounov, que ce pouvoir fût en mes mains, même pour un mois! Je montrerais à Ivan quelles forces la terre russe recèle en son sein; je lui montrerais ce que peut la puissance quand elle s'appuie sur des bienfaits et non sur des cruautés. Ah! qu'il est dur de voir tout cela et d'être réduit à un silence impuissant! »

Ivan a reçu une lettre de son général Schouïsky et de Batory; il se croit vainqueur des Polonais et ordonne d'annoncer son triomphe par la ville. Godounov essaie de le détourner de son projet de mariage, mais en vain. A toutes les observations Ivan répond d'un ton ironique et soupçonneux. Dans chacun de ses boïars il cherche un rival, un usurpateur. Il éprouve le besoin d'affirmer son pouvoir despotique :

Je ne prends pas pour juge un peuple téméraire,
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai dû le devoir faire.

« Peu importe, s'écrie Ivan, ce que dira tel ou tel; ce

n'est ni pour un jour ni pour une année que je bâtis l'édifice de la puissance russe. Ce que je prévois de loin, vos yeux, poules mouillées, ne sauraient l'apercevoir. Tout ton mérite consiste à faire ma volonté. Pour cette fois, je te pardonne; mais ne t'avise plus de jouer au conseiller. » Dans cette âme tout à l'heure encore déchirée par le remords, l'instinct de la tyrannie se réveille plus vivace que jamais.

Les crimes du prince expliquent l'immoralité des sujets. Tandis qu'Ivan médite une union sacrilège, que Boris Godounov prépare sa future régence et peut-être son règne, le boïar Schouïsky cherche, lui, les moyens de renverser Godounov. Il réunit tous ceux qu'effraie le crédit du tout-puissant favori. Un gentilhomme perdu de dettes et de crimes, Vitiagovsky, s'engage à être leur instrument et à exciter le peuple contre Godounov en lui attribuant la famine qui dévore en ce moment la Russie. Il y a là une scène merveilleusement menée. Schouïsky commence par proposer aux boïars la santé de Godounov; puis, par une suite habile de raisonnements qui rappellent le grand discours d'Antoine dans le *Jules César* de Shakespeare, il les amène à dévoiler leurs haines et à ourdir le complot qui renversera Godounov Mais celui-ci sait tout. Plus habile que ses adversaires, il connaît leurs menées, il s'est procuré un document qui lui permettra de perdre Vitiagovsky quand il en voudra prendre la peine; il oblige le misérable à entrer à son service et à se retourner contre ceux-là mêmes qui l'avaient acheté tout à l'heure. Toute cette scène mériterait d'être citée en entier.

Au troisième acte, Ivan reparaît; il est résolu d'épouser la princesse de Hastings, mais auparavant il lui faut répudier sa femme. Elle est prévenue du sort qui

l'attend. Elle arrive devant l'empereur les yeux encore humides de larmes.

IVAN.

Pourquoi as-tu les yeux humides? Qu'as-tu?

LA TSARINE.

Monseigneur, pardonne,... je....

IVAN.

Qu'est-ce?

LA TSARINE.

J'ai fait un mauvais rêve.

IVAN.

Lequel?

LA TSARINE.

Il me semblait qu'on voulait me séparer de toi.

IVAN.

Ton rêve dit vrai. Je suis las de toi; à partir d'aujourd'hui tu n'es plus ma femme.

LA TSARINE.

C'est donc vrai! tu nous chasses, moi et mon Dmitri! Tu veux....

IVAN.

Tais-toi: je n'aime pas les plaintes, ni les pleurnicheries des vieilles femmes.

LA TSARINE.

Non, Monseigneur, je ne pleure pas,... tu le vois,... je ne pleure pas; mais, dis-moi, comment veux-tu te séparer de moi? Que diras-tu aux prêtres? Quelle faute me trouveras-tu?

IVAN.

Tu oses me le demander? Qui es-tu? De quel seigneur es-tu la fille? A qui ai-je à rendre compte de ta personne? Es-tu donc si belle qu'il me faille te conserver comme un trésor? Ne suis-je plus le maître chez moi?

LA TSARINE.

Pardonne, Monseigneur. Pardonne, je ne demande point grâce; je suis prête à tout; mais mon pauvre Dmitri, de quoi l'accuser?

IVAN.

Ne t'inquiète pas de lui; il aura une ville en apanage. Toi, je t'ordonne de prendre le voile, et c'est là ma répudiation. Quant aux prêtres, grâce à Dieu, je ne leur ai point appris à se mêler de mes affaires et à me demander des comptes.

Le boïar Zacharine essaie en vain de plaider la cause de la tsarine. Il adresse à Ivan de sévères remontrances : « Tu es resté seul au milieu de ton peuple; si la fortune t'abandonne, tu resteras nu et dépouillé. Le Polonais, le Suédois, le Tartare, la famine, nous menacent. Tu n'es plus jeune; le ciel t'a donné une bonne tsarine : garde-toi bien d'en chercher une autre. » Mais le tsar ne veut rien entendre. Il se croit vainqueur des Polonais; il rassemble toute sa cour pour recevoir en audience solennelle l'envoyé de Batory, qui vient, à ce qu'il pense, solliciter la paix. Mais son erreur n'est pas de longue durée. L'ambassadeur parle, devant ce despote asiatique, en représentant d'un peuple libre et d'un roi victorieux. Il réclame, au nom de Batory, Smolensk, Polotsk, Novogorod et Pskov. Si le tsar est las de la guerre, Batory est prêt à la finir par un combat singulier. Ivan éclate en fureur; il menace de faire déchirer l'insolent par ses chiens; il saisit la hache d'un des gardes et se jette sur l'envoyé. Mais il s'arrête interdit en entendant de sa bouche le récit complet de la ruine de ses armées. Ce récit est confirmé par Godounov. « Il ment comme un chien, s'écrie Ivan. — Non, Seigneur, tout est vrai, répond Godounov; des messagers viennent d'arriver de l'armée. Je les ai vus; les Suédois ont pris Narva; nos bataillons sont détruits. »

IVAN.

Les messagers mentent! qu'on les pende! Mort à qui dira que je suis battu! Mes soldats ne peuvent avoir été battus. La nouvelle de ma victoire doit venir. En attendant, qu'on aille chanter des *Te Deum* dans toutes les églises!

Le *Louis XI* de Casimir Delavigne offre une scène analogue, celle où Nemours jette au roi de France le gant de Charles de Bourgogne. Mais autant le type épique d'Ivan l'emporte sur le type bourgeois de Louis XI, autant la scène du poète russe est supérieure à celle du poète français. Seulement, il faut, pour bien la comprendre, être fort au courant de l'histoire russe au XVIe siècle; c'est pourquoi je n'ai pas cru devoir la traduire.

Au quatrième acte, Godounov commence à recueillir le fruit de ses intrigues et de son habileté. La scène se passe sur une place publique, dans un faubourg de Moscou : des hommes du peuple achètent du pain à un boulanger, lui cherchent querelle à propos du prix et finalement attaquent sa boutique. Une créature des Schouïsky, Kikine, apparaît, déguisé en pèlerin; il feint de revenir d'un lointain voyage, interroge le peuple et fait retomber tout le mal sur Godounov : le tsar voit tout par ses yeux, le ciel est évidemment irrité contre lui, une comète a paru dans le ciel : « Mes frères, dit le faux pèlerin, j'ai été au mont Athos; j'ai été à Jérusalem »; puis, rappelant des superstitions russes : « j'ai vu la grande baleine, l'oiseau eustraphile, la pierre blanche et brûlante d'Alatyr. Maintenant, je reviens de Kiev : là, un grand miracle s'est accompli : du haut de Sainte-Sophie, une voix a retenti; elle prédisait la ruine du peuple russe parce qu'il souffre

Godounov. » Ces paroles produisent sur un peuple crédule et irrité un effet immédiat : Godounov est la cause de tout le mal? Godounov est l'antéchrist; mort à Godounov! Mais Vitiagovsky, que nous avons vu tout à l'heure se vendre au tout-puissant favori, arrive à temps pour le sauver. Il entre sur la place déguisé en homme du peuple, à moitié ivre et chantant de joyeux refrains. On lui demande la cause de cette joie qui fait un contraste si scandaleux avec la misère publique. Il raconte que Schouïsky et Bielsky ont résolu d'empoisonner l'empereur; que Godounov a découvert à temps le complot, et préservé la vie du souverain. En vain Kikine essaie de combattre l'effet de cette nouvelle, Vitiagovsky le traite de menteur, et voilà les deux misérables se renvoyant de l'un à l'autre les mensonges et les fourberies. La scène révèle une rare entente du théâtre. C'est le pendant de celle où nous avons vu Schouïsky exciter par degrés les boïars contre Godounov et décider sa perte. Au moment où le peuple incertain hésite entre les impudents mensonges de Kikine et ceux de Vitiagovsky, un émissaire de Godounov vient annoncer que son maître, eu égard à la misère publique, fera, le lendemain, une distribution de blé à la populace. Vive Godounov! s'écrie la foule. Son triomphe est désormais assuré.

Plus Godounov s'élève, plus Ivan décline. Le poète nous transporte encore une fois dans le palais du tsar. A travers les fenêtres de sa chambre, on aperçoit le Kremlin, les cent églises de Moscou; une comète brille dans le ciel. Ce signe céleste a frappé l'empereur d'épouvante; il a mandé ses devins pour le lui expliquer; il a fait venir du fond de sa retraite un saint moine pour guérir les maux de son âme et ceux de l'empire, s'il est

possible. Il est convaincu que la comète annonce sa mort; il demande pardon à sa femme, il interroge son fils Fédor sur les droits et les devoirs des rois. Le médecin, consulté par lui, déclare qu'il n'est pas encore près de la mort. « Tu mens, réplique Ivan; mes ennemis t'ont acheté afin que tu me laisses mourir sans que j'aie eu le temps de me repentir.... Je ne mourrai pas sans contrition; je vais me hâter de me repentir. Je vais me hâter, en dépit de vous, d'appeler des magiciens. Jusque-là, je suis encore tsar; je saurais punir ceux d'entre vous qui veulent que je meure comme un chien, sans contrition! » — Et quand les deux magiciens qu'il a fait venir lui annoncent qu'il mourra le 10 mars, le jour de Saint-Cyrille, il s'emporte contre eux et les fait jeter en prison. C'est là son premier acte de contrition. Puis il fait apporter ses registres, les consulte et, comme le lion de la fable, commence une confession générale. Un messager vient l'interrompre : le feu a pris à un de ses palais.

IVAN.

Ah! c'est la colère de Dieu. C'est dans ce palais que j'ai tué mon fils, c'est là qu'il est tombé entre la porte et la fenêtre....

Il voulait se retenir au rideau, il ne le put, il retomba, et le sang de sa blessure rejaillit sur le rideau.

(*Il tressaille.*)

Qu'est-ce? Écoutez! Qu'entends-je sous le plancher? Entendez-vous? Encore,... encore,... mais je suis encore tsar; mon heure n'est pas venue,... je puis me repentir. Irène, Fédor, Marie, approchez! approchez, boïars, mettez-vous tous devant moi. De qui avez-vous peur? Plus près.... A vous tous....

(*Il se met à genoux.*)

A vous tous, je demande pardon.



BIELSKY.

Aie pitié de nous, Seigneur!

SCHOUÏSKY, *bas à Bielsky.*

Prends garde, c'est peut-être un piège qu'il nous tend.

IVAN, *à genoux.*

Mes fidèles serviteurs, il n'en est aucun, parmi vous, à qui je n'aie fait tort par mes actes ou mes paroles. Pardonnez-moi, Bielsky, Zacharine, Schouïsky.

SCHOUÏSKY.

Seigneur, est-ce à toi de nous demander pardon?

IVAN.

Tais-toi, drôle. Je peux me repentir et m'humilier devant qui je veux. Tais-toi et écoute : Je me repens,... mes péchés sont sans nombre et sans mesure,... j'ai été aveuglé par l'éclat de la pourpre, j'ai souillé mon âme par l'orgueil, mes lèvres par le blasphème, mes mains par le meurtre et le vol, mes entrailles par les excès, mes flancs par la débauche.

« Nous te pardonnons, répond Zacharine; mais il faut songer à la guerre que tu laisses. » Ivan se relève; il essaie d'apprendre à son fils Fédor ce rôle de tsar qui sera si lourd à remplir; mais Fédor est faible, inerte, il sera incapable de régner. Le tyran se prend de nouveau à regretter son fils Ivan....

Vous vous rappelez, dans le *Louis XI* de Delavigne, la scène entre le vieux roi et François de Paule. Le moine italien donne à Louis de sages conseils, il lui adresse de sévères remontrances : certes, le dialogue n'est pas sans beauté. M. Tolstoï s'en est peut-être souvenu en faisant appeler aussi un moine par Ivan. Mais la fiction qu'il invente est d'un effet bien autrement dramatique que la scène un peu froide du poète français. Le moine qu'Ivan a appelé vit depuis trente ans dans une retraite

absolue; il ignore et les fautes et les malheurs d'Ivan; les questions naïves qu'il lui pose obligent le tsar à une confession nouvelle, mais bien plus douloureuse que la première, dans laquelle Ivan trouvait du moins je ne sais quelle satisfaction d'orgueil à son humiliation volontaire. Ivan expose au moine la situation de l'empire. Que doit-il faire?

LE MOINE.

Marcher contre les ennemis. N'as-tu pas de bons généraux? Où donc est le prince Gorbaty, qui jadis triompha sur le Volga?

IVAN.

Il m'a trahi et je l'ai fait mourir.

LE MOINE.

Et Rapolovsky, le vainqueur des Tatares?

IVAN.

Je l'ai fait mourir.

LE MOINE.

Et Théodore, le vainqueur de la horde?

IVAN.

Je l'ai fait mourir; il voulait me trahir.

LE MOINE.

Tsar, la vérité n'est pas dans tes paroles. Tous ces hommes t'ont servi fidèlement.... Mais, où est Vorotinsky, qui le premier planta l'étendard sur les remparts de Kazan?

IVAN.

Il est mort à la torture.

LE MOINE.

Et Pronsky, jadis vainqueur des Lithuaniens?

IVAN.

Noyé.

LE MOINE.

Que le Seigneur ait pitié de toi! Mais Kourbsky, ton fidèle auxiliaire à la journée de Kazan?

IVAN.

Ne me demande rien sur son compte. Il m'a quitté pour aller en Lithuanie se joindre à mes ennemis.

LE MOINE.

Autrefois, il m'en souvient, tous t'aimaient, ils accou raient de lointaines contrées pour te servir. Mais, où est le prince Stcherbaty, Schenatiev, Obolensky?

IVAN.

Mon père, ne les nomme pas, ils ne sont plus!

. . . .

LE MOINE.

Eh quoi! tu les as fait périr!

IVAN.

Tous.... Mais, dis-moi, comment sauver l'empire?

LE MOINE.

Si tu n'étais faible et malade, je te dirais : Lève-toi, prince, mène toi-même ton armée au combat. Mais tu es brisé. Je ne reconnais plus en toi le vainqueur de Kazan. Il te faut confier ton armée à quelqu'un dont le nom réveille la Russie. Ton fils Ivan doit maintenant être un vaillant guerrier, envoie-le.

IVAN, *se levant brusquement.*

Moine, l'as-tu donc nommé pour m'insulter? Tu as osé nommer Ivan! Je te ferai arracher la langue.

LE MOINE.

Tsar, ta colère ne m'épouvante pas, bien que je n'en comprenne pas le motif. Il y a longtemps que j'attends la mort.

IVAN, *se rasseyant.*

Pardonne, ô mon père, pardonne. Mais vraiment n'as-tu rien entendu? Aucun bruit n'a-t-il pénétré dans ta retraite?

LE MOINE.

La porte en a été murée jusqu'à ce jour; dans ma sombre grotte pénétrait à peine le bruit lointain des orages du Seigneur et l'écho affaibli de la sainte cloche.

IVAN.

Mon père, je ne puis me conformer à tes conseils,... mon fils Ivan... est mort....

LE MOINE.

Qui est ton héritier maintenant?

IVAN.

Mon second fils Fédor; mais il est faible de corps et d'esprit. On ne peut rien attendre de lui.

LE MOINE.

Alors, demande à Dieu son secours.

IVAN.

Et tu n'as pas d'autre conseil à me donner?

LE MOINE.

Tsar, ordonne de me ramener à ma cellule.

Cette scène est le point culminant du drame. Les victimes évoquées, tour à tour, par les naïves questions d'un moine et qui viennent se dresser l'une après l'autre, devant la conscience d'Ivan, rappellent ce lugubre cortège que, dans un rêve terrible, Shakespeare fait défiler devant l'âme perverse de Richard III. « Puissé-je peser sur ton âme demain, ô Richard.... Tu m'as tué, désespère et meurs : *Despair and die* », s'écrie chacune des victimes du tyran britannique. Mais ces remords que le poète anglais personnifie dans une allégorie fantastique nous apparaissent plus vrais, plus réels, plus poignants, dans le dialogue si habilement conçu, si heureusement gradué par le poète russe.

Cependant les troubles de sa conscience ne font pas oublier à Ivan les affaires de l'État. Avant de mourir il lui faut la paix à tout prix. Il fait jurer par ses boïars fidélité à son fils. Il envoie des messagers au roi de Pologne; il lui cède la Livonie, il accepte toutes les

humiliations pour assurer du moins à Fédor un règne pacifique.

De son côté, l'ambition de Godounov ne s'endort pas : il a appris que les devins ont prédit la mort du tsar pour le jour de la Saint-Cyrille : le jour est arrivé, Godounov fait venir lui-même les devins. Ils persistent dans leur prédiction, et ils annoncent à Godounov qu'il sera tsar un jour. Il consulte le médecin d'Ivan. La maladie ne lui paraît pas mortelle : le tsar peut guérir s'il passe gaiement le jour fatal; il faut le distraire, l'égayer; sinon la vie d'Ivan est menacée. Le plan de Godounov est arrêté, il sait comment tuer l'empereur. Pour l'égayer, il commande des bouffons : il les fait entrer dans la pièce voisine et leur ordonne d'arriver en chantant quand on les appellera. Le tsar vient, plongé dans de lugubres pensées; pour les dissiper, il ordonne d'apporter son trésor. Il veut y choisir lui-même les présents qu'il destine au roi Batory et à sa fiancée, la comtesse de Hastings. Il se sent bien en vie; demain il fera brûler les devins qui ont osé prédire sa mort. C'est le moment attendu par Godounov : il va, dit-il, aller voir si les devins persistent encore dans leur prédiction. Il revient; les devins ont dit que leur science était infaillible et que le jour n'était pas encore passé. A ce défi, toute la colère d'Ivan se révolte :

Ah! le jour n'est pas encore passé! Tu oses me regarder, misérable! Ah! j'ai compris tes regards : tu viens me tuer, traître. Fédor, mon fils, ne le crois pas, c'est un misérable, ne le crois pas.

(Il tombe à la renverse.)

BIELSKY.

Vite, un médecin!

IVAN.

Un prêtre!

BIELSKY.

Holà! eh!

A ce cri, les bouffons entrent en chantant sur la scène. Ils ont cru que c'était le signal annoncé par Godounov. Le médecin arrive trop tard. Ivan est mort. Godounov, du haut du balcon, annonce cette nouvelle au peuple: le peuple, travaillé par Vitiagovsky, s'écrie que Schouïsky et Bielsky l'ont empoisonné. Fédor éperdu charge Godounov d'exercer le pouvoir en son nom : immédiatement Godounov exile ses deux rivaux, ordonne aux autres boïars de se retirer dans des monastères, chasse la mère de l'empereur. Le voilà sur les marches du trône.... Il y montera bientôt, à la mort du faible Fédor, dont il tuera le frère, le jeune Dmitri. Le spectateur familier avec l'histoire aperçoit dans le lointain la longue série de catastrophes qui vont fondre sur la Russie. Elles sont la suite et la conséquence de la tyrannie d'Ivan, et le drame n'est pas moins une leçon pour les princes despotes que pour les peuples qui se laissent gouverner par eux.

LES ÉCRIVAINS ANGLAIS ET LA RUSSIE

« On ne connaît pas la Russie en Occident. » Ainsi s'exprimait naguère Alexandre Herzen, que l'on n'accusera certes point d'une tendresse exagérée pour les choses moscovites. Quarante ans auparavant, M. de Custine parcourait la Russie pour y recueillir et nous en rapporter des commérages plus ou moins diplomatiques et des impressions plus ou moins exactes; tout en se donnant l'air de connaître un pays dont il avait à peine effleuré la surface, M. de Custine faisait cependant cet aveu bon à noter : « Les Russes, disait-il, ont beaucoup d'avantages sur nous; nous marchons au grand jour, ils avancent à couvert; l'ignorance où ils nous laissent nous aveugle ». Cela est juste; mais il eût fallu dire : « l'ignorance où nous restons volontairement ». En admettant que sous l'empereur Nicolas il fût difficile de voyager en Russie, qui donc empêchait les publicistes et les hommes d'État d'Occident d'apprendre la langue russe et de se tenir au courant des publications moscovites? Depuis M. de Custine, dont la compétence est fort contestable, on ne peut

guère citer en France, comme ayant étudié sérieusement la Russie, que M. Schnitzler pour l'histoire et la politique, MM. Mérimée, Marmier, Léouzon le Duc et Delaveau pour la littérature[1]. Beaucoup de Français vivent en Russie; mais il en est peu qui s'inquiètent de comprendre ce pays : de deux choses l'une, ou bien ils songent à s'y établir et se russifient au point de ne plus percevoir les nuances qui distinguent cet Orient européen de notre Occident; ou bien ils méditent de revenir en France et s'épargnent la peine d'approfondir des mœurs et des institutions auxquelles ils espèrent prochainement échapper. Il est de bon ton d'assurer que le français étant généralement parlé en Russie, il est parfaitement inutile de savoir le russe; on nie la littérature russe pour n'avoir point à la connaître; faute de contrôle, on répète, sur la foi d'écrivains allemands ou polonais, des monstruosités qui font sourire toute personne un peu au courant de la Russie. Il est des erreurs dont tout le monde est complice : les publicistes par la légèreté ou par ignorance, l'État par incurie. Pour ne citer qu'un fait, n'est-il point étrange que le thibétain et le japonais occupent en France, dans l'enseignement public, une place plus considérable que l'idiome officiel du plus grand empire de l'Europe[2]? Les Russes eux-mêmes, loin d'être choqués de cette insouciance ou de ces préjugés à leur égard, semblent prendre un certain plaisir à voir les étrangers si mal instruits sur leur compte; pourvu qu'ils nous connaissent, peu leur importent les jugements vrais ou faux que nous portons sur eux.

1. Ceci était écrit en 1873.

2. L'enseignement du russe à l'école des langues orientales n'a été établi qu'en 1875.

Les rudes leçons de ces dernières années seraient bien perdues pour la France, si elles n'apportaient quelques modifications dans ses rapports diplomatiques et intellectuels avec la Russie. Il y a deux ans encore, elle ignorait ce que pouvaient ses ennemis, elle s'appliquera maintenant sans doute à apprendre ce que valent ses amis. Malgré la différence des institutions politiques, malgré les nuances qui séparent Moscou et Paris sur bien des questions, il existe entre ces deux pôles de l'Europe moderne, des sympathies, qui ne peuvent que s'accroître à mesure que les parties se connaîtront mieux. On peut déjà citer comme un symptôme de rapprochement moral et littéraire les récents voyages de plusieurs écrivains français en Russie. Ils auront sans doute prochainement l'occasion de publier les résultats de leurs études. Pour le moment, l'Angleterre paraît vouloir devancer la France dans la connaissance du monde moscovite; M. Dixon publie la *Russie libre*, M. Herbert Barry, la *Russie contemporaine*, M. Ralston analyse et commente les *Chants du peuple russe*; intéressants à des titres divers, ces ouvrages révèlent un ensemble d'observations et de recherches auquel la littérature française ne peut, croyons-nous, rien opposer. Deux d'entre eux ont été traduits; tous les trois mériteraient de l'être; malheureusement, ce n'est pas toujours aux travaux les plus sérieux que sont dévolus les honneurs de la popularité.

I

Des publications, aussi nombreuses que variées, ont établi la réputation de M. Dixon en Angleterre et sur le

continent. Dans ses dernières années il nous a donné coup sur coup une *Histoire de la tour de Londres*, une *Excursion chez les Mormons*, une *Description de la Palestine*, un *Tableau de la Suisse*, un *Voyage en Russie*. Cette facilité à passer d'un sujet à l'autre annonce une rare souplesse de talent. M. Dixon est un écrivain; sa langue est pure, imagée, élégante; ses dialogues sont dramatiques, ses récits animés, ses paysages pittoresques au plus haut point. C'est un charmeur. Supposez, outre ces qualités, l'esprit critique, l'art d'étudier attentivement les hommes et les choses, ce qu'on peut appeler la conscience littéraire, et vous aurez en M. Dixon l'idéal de l'écrivain.

Je doute que cet écrivain idéal (*rara avis*) eût osé promener successivement son lecteur du Jourdain au Missouri, et du Rhône au Volga. Il aurait compris qu'un travail sérieux sur la Russie exige de longues années de préparation, que l'on n'improvise pas en trois mois l'étude d'un monde nouveau, et qu'on ne peut arriver à la connaissance exacte des institutions, sans avoir, hélas! passé par celle de la grammaire. Mais le manque de critique est précisément le défaut des qualités de M. Dixon. Il est lui-même la dupe de son imagination, et le lecteur non prévenu sera certainement la dupe de son style; comment n'avoir pas confiance dans un auteur qui a tant de foi en lui-même! M. Dixon ignore absolument le russe; cela ne l'empêche pas de nous raconter à tout propos ses conversations avec des paysans, des moines ou des soldats qui, à coup sûr, ne connaissaient guère l'idiome de Shakespeare. M. Dixon n'a pas daigné nous dire qui lui servait d'interprète. Procédé plus louable au point de vue de l'art qu'au point de vue de l'exactitude. On lui a dit ceci, on lui a

raconté cela; tant pis pour le lecteur qui réclame des garanties. Une fois. M. Dixon, dans une lettre adressée au *Times*, mit en scène l'une des personnes qui lui avaient fourni des renseignements; or, précisément, cette même personne avait protesté dans le *Golos* contre l'usage, ou plutôt l'abus, que l'auteur anglais avait fait des indications qu'on lui avait données. Nous avons eu l'occasion de voir en Russie les épreuves mêmes de *Free Russia* corrigées par un savant moscovite qui transmit plus d'une fois à M. Dixon d'utiles observations. Il ne les a pas toutes mises à profit : son siège était fait. En revanche, il ne s'est montré que trop docile à certaines influences. L'ouvrage, dans le plan primitif de M. Dixon, devait être intitulé *Holy Russia* (*la Sainte Russie*), et cette dénomination était juste si l'on songe que les deux tiers du livre sont uniquement consacrés à des choses religieuses. Le titre actuel fut suggéré à l'auteur par une dame de Moscou, qui trouvait l'autre trop usé. La galanterie a traîné M. Dixon un peu loin, et ce serait le cas de répéter que l'esprit est souvent la dupe du cœur. Cependant, avec sa merveilleuse souplesse d'imagination, il a fini par croire qu'il était réellement venu étudier la Russie libre et non la Russie religieuse; dans sa courte préface, il affirme que les mots *Russie libre* (*Svobodnaya Rossia*) se trouvent sur toutes les lèvres dans ce pays. Nous venons de parcourir comme lui, plus longtemps peut-être que lui, une grande partie de l'empire russe, et nous avons bien rarement entendu ce mot. Si la masse du peuple russe est pleine d'affection, d'enthousiasme pour le souverain qui a détruit la honte du servage, elle n'en sent pas moins l'étendue des libertés qui manquent encore, et pour lesquelles le pays n'est sans doute pas suffisamment préparé. A

voir la popularité dont jouit Alexandre II, on peut, dès maintenant, prédire à la Russie une longue série de souverains glorieux. Alexandre II est grand pour avoir aboli le servage de la terre; un autre souverain viendra qui abolira le servage de la pensée, un autre qui affranchira les consciences du joug auquel l'Église orthodoxe les tient assujetties; un autre qui couronnera l'édifice en proclamant le régime représentatif et les libertés nécessaires. Tous ces empereurs seront populaires, tous exciteront l'admiration et les sympathies de l'Europe, surtout celui qui aura l'art de réconcilier la Russie avec la Pologne, comme l'Autriche s'est réconciliée avec la Hongrie. Mais appeler dès maintenant la Russie un État libre, c'est fausser la réalité, c'est devancer l'avenir d'un siècle, peut-être de plus encore[1].

Si M. Dixon avait écrit la Russie *affranchie*, nous comprendrions cette épithète; mais dans l'état actuel des choses, le titre de son ouvrage laissera au lecteur une impression d'amer désappointement; l'intérieur de l'édifice ne répond nullement à l'inscription qui en décore le frontispice. Plus d'une page du livre dément la première, et parfois même l'auteur pousse trop au noir les ombres dont il a cru nécessaire d'obscurcir son tableau. Il a du reste été vertement repris par son compatriote, M. Herbert Barry. M. Barry, lui, n'est pas un écrivain de profession; ses affaires l'ont appelé en Russie; douze années de voyage et de séjour l'ont initié à la langue et aux coutumes du pays, et il dénonce sans

1. Cet essai avait été écrit pour la *Revue des Deux Mondes*. Feu Buloz exigea la suppression de tout ce passage. Il n'admettait pas qu'on dît du bien d'un empereur russe dans son recueil! Je refusai la suppression et l'article parut dans une autre Revue. Les événements ont marché depuis

pitié les fantaisies que l'historiographe de la *Tour de Londres* s'est permises en plus d'un endroit : « J'espérais, dit M. Barry, que la lecture de *Free Russia* donnerait au public des idées justes sur ce grand pays, et que l'œuvre d'un écrivain aussi distingué apprendait au monde ce qu'est la Russie et ce que sont réellement les Russes; mais en lisant le livre de Dixon, je me suis rappelé le mot du prince Eugène Dolgorouki. « Les Russes seuls « ont le droit d'écrire sur la Russie », disait le prince, entendant sans doute que le droit de traiter un pareil sujet n'appartient qu'à ceux qu'un long séjour a familiarisés avec la Russie. »

Nous ne dressons pas la liste de toutes les erreurs que relève M. Barry; il suffit d'en signaler quelques-unes. Ainsi, M. Dixon, qui connaît peu le paysan russe, affirme que le père de famille peut se livrer chez lui à tous les excès, à toutes les violences, et que personne ne doit lui demander compte de sa conduite. M. Barry, qui a vécu longtemps avec les moujiks, cite une foule de faits qui démentent cette assertion. A l'appui d'un récit de mœurs contemporaines, M. Dixon invoque un numéro de journal russe; M. Barry, qui lit le russe, nous apprend que le journal en question date de 1864 : détail important à noter dans un pays qui, toute proportion gardée, marche plus rapidement que nous dans la voie du progrès. Ailleurs, pour démontrer la brutalité du paysan russe, M. Dixon raconte une épouvantable histoire d'assassinat : le coupable était un certain Gorski; malheureusement pour l'auteur, il se trouve que c'était un étudiant polonais, précepteur dans la famille qui succomba victime de sa férocité. Parlerons-nous de ces chemins de fer fantastiques que M. Dixon perce à travers l'Oural, et dont M. Barry n'a jamais aperçu le tracé?

Que dire de ces bazars où M. Dixon n'a vu vendre que du pain, du poisson, des images saintes et des cartes? Nous avons visité nous-même les bazars de Moscou, Kazan, Vladimir, Tver, Jaroslav, et d'autres villes. Nous n'avons jamais vu le peuple acheter des cartes, et nous l'avons vu rarement y jouer. Les dames sont le jeu favori du peuple russe; quant aux cartes, elles sont le divertissement préféré des salons. Nous pouvons ici, comme en maint endroit, joindre notre témoignage à celui de M. Barry; nous sommes malheureusement obligé de suspecter à tout propos celui de M. Dixon. « Ce livre n'est pas sérieux, disait naguère la meilleure des Revues de Pétersbourg, mais il est bien curieux. » En effet, les Russes peuvent y apprendre une foule de choses qu'ils ignorent sur leur propre pays. La Revue en question relève aussi plus d'une erreur chez M. Dixon; mais elle le fait avec moins d'amertume que M. Barry. Juges et parties dans leur propre cause, les Russes déploient généralement vis-à-vis des étrangers une modération, une courtoisie, qui font parfois suspecter jusqu'à l'énergie de leur patriotisme.

M. Dixon éprouve à tout propos le besoin de sortir des limites où devrait l'enfermer le cercle restreint de ses connaissances. S'il s'était borné à décrire les monastères de la mer Blanche qu'il a visités, et la vie monastique qu'il a mieux étudiée que personne, il nous aurait donné un livre excellent, qui pourrait se lire sans défiance et même avec un sérieux intérêt; mais non, il a cru nécessaire de toucher à des sujets qui lui étaient plus ou moins étrangers : la seconde partie de son livre traite tour à tour des paysans et de la police, des étudiants et de l'armée, du panslavisme et de la Sibérie; elle fait un tort véritable à la première.

Pour un compatriote de Bacon, M. Dixon ne possède guère les méthodes rigoureuses de l'induction. Ce ne sont pas des ailes qu'il faudrait donner à son imagination; mais les poids et le plomb (*plumbum et pondera*) dont parlait naguère le baron de Verulam. Il se hâte de généraliser sur le vu d'un seul fait, sans même avoir pris soin d'en vérifier l'exactitude. Ayant à peine eu le temps d'observer les traits de caractère propres au peuple russe, il s'empresse de les appliquer à la race slave tout entière. Il affirme, par exemple, que le Slave est essentiellement religieux : ceci est vrai pour la Russie et pour la Pologne; mais, en ce qui concerne les Tchèques de Bohême et les Slaves du Sud, la proposition est tout au moins exagérée. Nous avons visité tour à tour Belgrade et Moscou, Prague et Varsovie, et nous pouvons affirmer que la religiosité russe et polonaise présente un mélange de fanatisme et de naïveté qui ne se retrouve pas au même degré chez les Slaves de l'Elbe ou du Danube. « Saint Georges, dit ailleurs M. Dixon, est le patron des races slaves. » Dans quel calendrier M. Dixon a-t-il fait cette découverte? Saint Georges ne joue le rôle de saint national que dans la Grande Russie moscovite, où il paraît s'être identifié avec quelque dieu païen vainqueur de l'hiver et libérateur du printemps. Quant aux autres pays slaves, tous, sauf la Carniole, l'ignorent absolument. La Russie de Kiev vénère saint Michel archange; la Pologne, saint Stanislas; la Bohême, saint Vacslav et saint Cyrille et saint Méthode.... Nous ferons grâce au lecteur du reste de l'énumération; elle figure en maint calendrier slave que M. Dixon eût pu consulter.

Voici qui est plus grave : « Toutes les tribus slaves, dit M. Dixon, sont plus ou moins avides d'errer à l'aventure, aujourd'hui dans un lieu, demain dans un autre,

de parcourir le monde, d'habiter en quelque sorte sous la tente, comme faisaient les patriarches. Mais cette tendance est plus vive encore chez le Russe que chez le Bohème ou le Serbe. » Où l'auteur de *Free Russia* a-t-il étudié les caractères ethnographiques des peuples slaves? On s'accorde généralement à les regarder comme des peuples agriculteurs. Ceux là même qui veulent à tout prix faire des Russes des nomades (ce qui est d'ailleurs inexact), s'efforcent de démontrer qu'ils n'appartiennent ni à la race slave ni au monde indo-européen. Déclarer les Russes plus nomades que les Serbes ou les Tchèques, c'est inventer pour ces populations des instincts qu'elles ignorent absolument. « Le temps n'est pas très éloigné, continue M. Dixon, où la famille slave était nomade, où elle formait un peuple de pasteurs, conduisant ses troupeaux de plaine en plaine à la recherche de l'eau et des pâturages, campant sous des tentes de peaux ou dans des cabanes de bois qui n'étaient guère plus solides, traînant à sa suite les femmes et les enfants, les armes et les dieux domestiques. Ces tribus chassaient le gibier sauvage, et quand la proie leur manquait se nourrissaient de leurs troupeaux. Quelques Slaves, à la vérité, cultivaient la terre, mais d'une manière grossière, à peu près comme un Indien laboure les savanes qui s'étendent devant lui. » Combien de siècles faut-il entendre par ce temps peu éloigné que M. Dixon paraît connaître avec tant de précision? Les pâtres de la Moravie et les laboureurs de la Pologne en ont depuis bien des générations perdu la mémoire. Dans quelle publication slave, allemande ou française M. Dixon a-t-il pris les traits de cette idylle fantastique? *In my mind's eyes* : dans les yeux de mon âme, dirait le personnage de Shakespeare.

Connaissant peu la race slave, il n'est pas étonnant que M. Dixon n'ait rien compris à la question du panslavisme. Elle n'appartient pas précisément au plan de son ouvrage, si l'ouvrage en a toutefois un; l'auteur a tenu à l'y faire rentrer bon gré, mal gré, à propos d'une description assez superficielle de Kiev.

C'est, assure-t-il, la capitale que rève l'imagination des panslavistes, et il part de là pour entamer une digression sur les panslavistes russes, digression sur laquelle M. Barry affirme qu'il y aurait bien des choses à dire. Nous ne les dirons pas toutes; ce serait vouloir traiter à fond une question qui ne se résout pas en passant et qui demande à être examinée sous ses diverses faces; on ne l'a jamais traitée en France qu'au point de vue allemand, turc ou polonais [1]. Il serait pourtant juste de demander aux Slaves ce qu'ils pensent de leurs affaires. Voici comment M. Dixon, lui, se représente les panslavistes :

« Un panslaviste de toutes pièces, dit-il, est un type qui fait sourire; il suffit qu'un objet soit russe pour qu'il jure qu'il est parfait.... Les habitants de Kiev et de Moscou déclarent avec le plus grand sérieux que les vignobles du Don l'emportent sur ceux du Bordelais, que la coutellerie de Toula est de beaucoup supérieure à celle de Sheffield.... Le panslaviste a horreur du libre-échange. Il n'est pas fâché d'avoir des chemises de calicot à bon marché, de bons couteaux, de bonnes fourchettes; mais la vue de ces objets lui cause un tressaillement d'effroi, quand son pope lui dit que Manchester et Sheffield sont deux villes hérétiques, où

1. Voir nos études sur les *Origines du Panslavisme*, sur Kollar, et sur Krijanitch.

les ouvriers qui tissent le coton, ceux qui polissent l'acier, n'ont jamais appris de leurs pasteurs comment on fait le signe de la croix à la grecque.... » Ce tableau est fort plaisant, mais il est peu exact.

M. Dixon confond ici les panslavistes avec les slavophiles; c'est un groupe fort restreint de vieux Russes qui, soit par étroitesse d'esprit, soit par suite d'un patriotisme exagéré, rêvent d'arracher leur pays aux influences et aux importations étrangères naguère introduites par Pierre le Grand. Ce groupe tend chaque jour à diminuer; il joue d'ailleurs un rôle qui n'est pas inutile dans l'économie nationale. Ses efforts contribueront sans doute à émanciper la Russie de la tutelle commerciale et littéraire de l'Europe. A ce groupe, on oppose généralement les Occidentaux (*Zapadniki*) qui, ayant conscience de l'infériorité relative de leur nation, empruntent volontiers à la France, à l'Allemagne ou à l'Angleterre des produits ou des institutions; ces Occidentaux ont aussi leurs fanatiques; moins raisonnables peut-être que ceux du camp opposé, ils se croient tenus de louer et d'admirer tout ce qui vient du dehors et préfèrent par principe une bouteille de Laffite frelaté à du vin de Crimée naturel. Les deux partis ne se ménagent ni les satires, ni les caricatures. Avec son penchant à tout généraliser, M. Dixon a pris une charge pour un type national. Mais, entre ces deux extrêmes, il y a tout un juste milieu des gens sensés, éclairés, patriotes, qui comprennent qu'en présence des progrès menaçants de l'idée germanique, il est sage et politique de mettre à profit l'influence qu'assurent à la Russie sur les Slaves la communauté de race, de langue, et même de religion.

Ces gens-là savent parfaitement que la coutellerie de

Sheffield vaut mieux que celle de Toula; ils lisent les journaux anglais et français; ils ont visité Paris et Londres; beaucoup d'entre eux occupent des places importantes dans l'armée, dans l'administration, dans les universités. Si M. Dixon avait pu, comme nous, étudier leurs écrits et se mettre au courant des relations qu'ils entretiennent avec Agram, Belgrade ou Prague, il se serait certainement fait une autre idée de ce monde intéressant. Mais on juge trop volontiers les Slaves sur des on-dit, sur des à-peu-près; un article, publié naguère par une Revue anglaise, ne dénonçait-il pas les menées sourdes de la propagande russe dans les universités slaves de l'empire d'Autriche? Or, l'Autriche, sauf en Galicie, n'a pas d'universités slaves [1].

Nous n'insisterons pas. Ces réserves suffiront pour mettre le lecteur en garde contre les omissions et les inexactitudes dont la *Russie libre* est loin d'être exempte. Après avoir lu avec intérêt, et même avec confiance, la première partie de l'ouvrage consacrée aux monastères du Nord, on fera sagement de ne point s'aventurer sans précautions dans les chapitres qui suivent. Les erreurs qu'ils renferment auraient pu être atténuées si l'auteur avait trouvé dans son traducteur un critique compétent, dont les notes auraient servi de correctif ou de complément au texte de l'original. Malheureusement, pour bien savoir l'anglais, on n'est pas obligé de connaître la Russie; il serait aisé d'y relever plus d'un lapsus dans l'édition française : quand le traducteur appelle par exemple Lomonosov un poète rustique, il donne une très fausse idée de ce Malherbe russe. *The peasant poet*, dit Dixon, c'est-à-dire, le paysan poète ou plutôt le

1. Elle n'en avait pas en 1873.

paysan devenu poète. Lomonosov n'eut rien de commun avec Théocrite, ni avec Robert Burns. Ailleurs, l'ignorance de la langue russe amène de singulières méprises. Il s'agit, par exemple, d'un moine appelé Philarète Ouchka, ou Philarète le mineur. On nous donne même son portrait. Un peu plus loin, il est question d'un certain Ivan Ouchka, ou Jean le mineur. Le lecteur peu versé dans l'idiome moscovite prendra certainement le mot Ouchka pour un adjectif russe qui veut dire petit; il n'en est rien : Ouchka est tout simplement une forme diminutive, Petrouchka répond à notre Pierrot, et Ivanouchka à notre Jeannot. Des inexactitudes du même genre se rencontrent dans les illustrations de la *Russie libre*. A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe; nous voulons croire à l'authenticité de tous les dessins dont la reproduction orne les pages du volume; mais il en est qui, faute sans doute d'un commentaire suffisant, ont été peu sérieusement interprétés. Le personnage imberbe qu'on nous offre quelque part comme le portrait d'un vieux croyant est tout simplement une de ces religieuses qui parcourent les rues de Moscou en quêtant pour de bonnes œuvres, le portefaix qui lui succède est un portier dans l'exercice des rudes fonctions que lui impose la police impériale. Je soupçonne fort le sieur Karaïti, juif, d'être l'un de ces juifs Karaïm qui habitent la Russie méridionale, où ils prétendent s'être établis après la prise de Jérusalem; ils se croient d'un sang plus pur que leurs coreligionnaires, les juifs talmudistes. Que dirait le lecteur français d'un livre écrit sur son pays par un Anglais ou par un Russe, où l'on verrait figurer le sieur Auvergnat, porteur d'eau à Paris, et qui nous offrirait le portrait d'une religieuse du Sacré-Cœur pour celui d'un pasteur protestant ou d'un vieux catho-

lique? Moins le public est au courant du sujet traité, plus il importe de le mettre en garde contre des erreurs qu'il n'est point en état de contrôler par lui-même.

II

Malgré ces réserves, nous devons des remerciements à M. Dixon, d'abord pour avoir si bien visité et si bien fait connaître les sanctuaires de la mer Blanche, ensuite pour avoir inspiré l'ouvrage de M. Barry. M. Barry n'eût sans doute jamais rien écrit si les méprises de M. Dixon ne lui avaient mis la plume à la main. Entre les deux livres, comme entre les deux auteurs, le contraste est complet. L'un a parcouru la Russie en quelques mois pour y recueillir des impressions auxquelles il a prétendu donner plus tard une forme critique et systématique; l'autre, après avoir vécu ou voyagé douze années en Russie, publie le fruit de ses observations sans viser à l'effet littéraire, sans autre préoccupation que celle de soulager sa conscience en révélant la vérité sur le monde au milieu duquel les circonstances l'ont appelé à vivre. M. Barry n'a point hésité à laisser de côté les sujets qui ne lui étaient pas complètement familiers, par exemple ce qui touche à l'armée, à la marine, à la littérature. Ses fonctions, comme directeur d'un grand établissement industriel, l'ont mis en rapport avec des ouvriers et des paysans; il a parcouru les voies de communications; il a fait des affaires à la foire de Nijny. Ses récits portent cette empreinte de franchise qui dénote le témoin sûr et bien informé. On n'y trouve ni le coloris, ni les allures dramatiques de M. Dixon; mais on peut y ajouter pleine confiance. Sans avoir tracé au frontispice de son œuvre

un titre aussi flamboyant, aussi flatteur pour la Russie que celui de M. Dixon, il admire et comprend mieux que lui les réformes que la Russie doit à l'initiative d'Alexandre II; il ne met pas en scène des personnages imaginaires; il n'a point recours au dialogue ni à la prosopopée, mais il expose fort bien le texte des lois dont il a pu, *de visu*, constater l'application. On se demande si les résultats de l'émancipation n'ont pas été nuisibles aux intérêts du paysan et de l'agriculture? M. Barry répond qu'il a lui-même fait procéder à l'arpentage d'un terrain comprenant vingt-six villages et quarante mille habitants, et qu'il a trouvé partout les champs en bon état. On affirme que les Russes ont des habitudes nomades; M. Barry note, au contraire, l'attachement extrême du *moujik* à son village. Il est très difficile de décider le paysan russe à émigrer. Certains cantons de la Russie fournissent, il est vrai, des marchands ambulants et des colporteurs; mais ce fait n'a rien d'extraordinaire ou de spécial à la Russie. L'Auvergne, le Limousin apportent en France, par exemple, un nombreux contingent à des industries plus ou moins nomades, sans qu'on ait songé à rayer leurs habitants de la famille européenne.

« Je rencontre partout, dit M. Barry, des signes non équivoques de progrès. Partout des maisons neuves se construisent; les vieilles se réparent; les champs sont mieux clos, les cours plus grandes; sur beaucoup de maisons les ci-devant serfs ont cloué les plaques des compagnies d'assurance contre l'incendie; les chevaux sont plus souvent ferrés, les roues des voitures plus généralement munies de bandes de fer. Hommes et femmes sont mieux vêtus; tous recherchent l'instruction; ils sentent qu'ils sont sous la protection de la loi;

ils se rendent mieux compte de ce qui se passe à la ville voisine.... Le serf émancipé est, sans comparaison, ce qu'il y a de plus important et de plus intéressant à étudier en Russie. Il a été l'objet d'appréciations sévères; mais observez-le comme je l'ai observé, vivez avec lui comme j'ai vécu pendant plusieurs années, gagnez sa confiance, amenez-le à causer avec vous; tout cela, je l'ai fait, et je déclare que j'aime le serf émancipé et que l'émancipation a été un immense succès. »

Voilà le langage d'un homme qui se sent bien informé; dès le début le lecteur de M. Barry se trouve à l'aise avec lui. D'ailleurs, son admiration pour les progrès et les réformes ne l'empêche nullement de reconnaître les lacunes actuelles de l'esprit et de la société russes; il note soigneusement et l'apathie de ces négociants moscovites qui ne comprennent pas encore tout le prix du temps et le fatalisme oriental de ces paysans qui attendent plutôt de Dieu que d'eux-mêmes l'extinction d'un incendie; il est d'une impitoyable rigueur pour certaines classes, notamment pour l'aristocratie, race usée, inutile, abâtardie, dont il prédit la fin prochaine. Les propriétaires, les négociants, les paysans donnent lieu tour à tour à des observations justes et qui méritent d'autant plus de créance que l'auteur a joué un rôle dans les incidents qu'il raconte. Il ne juge point les hommes et les faits dans leur rapport avec nos institutions de l'Occident, mais dans leur rapport avec l'état de choses antérieur à l'émancipation. C'est là le vrai point de vue. On est toujours porté à oublier que la Russie a reçu le christianisme quatre siècles après nous, qu'elle a échappé au grand mouvement de la Renaissance, qu'elle a gémi pendant des siècles sous le joug des Tatares. Le knout n'existe plus : c'est un progrès; mais le paysan peut

encore être condamné à quelques coups de corde. M. Barry, qui connaît le peuple russe, affirme que si cette peine était supprimée, les moujiks seraient incapables d'apprécier la valeur de cette amélioration. Il est, chez nous, des raffinements dont ils ne sont pas encore en état de comprendre la délicatesse. Sans négliger les indications de ce genre, M. Barry sait estimer à leur juste valeur les qualités de cette forte race. « Tous ceux, dit-il, qui ont vécu comme moi avec le moujik, tous ceux qui ont appris à connaître ses mœurs, à être indulgents pour ses défauts, surtout à apprécier sa bonté et sa charité naturelles, joindront leur voix à la mienne pour réclamer en sa faveur l'instruction. Qu'on apprenne à lire au moujik, et aussitôt il prendra la place qui lui revient dans l'échelle sociale. » On commence en effet à instruire le moujik ; des écoles se créent dans bien des villages ; malheureusement, jusqu'ici le personnel enseignant est loin d'être à la hauteur des besoins du peuple russe.

La chasse, l'industrie, les chemins de fer, la foire de Nijny, fournissent à M. Barry des sujets de tableaux moins brillants sans doute, mais plus exacts que les esquisses de M. Dixon. Un chapitre qui surprendra certainement, c'est celui que l'auteur consacre à la Sibérie. Jusqu'ici le nom de cette contrée était inséparable de l'image d'une solitude glacée, habitée seulement par des prisonniers politiques, dont la vie se passait dans une lutte sans trêve avec les ours qui leur disputaient l'empire des forêts. Cela, paraît-il, n'est vrai que de l'extrême nord et de l'extrême orient. Quant aux autres parties où M. Barry a souvent voyagé, le climat n'en est pas plus âpre que celui de Moscou ; la fraise, la framboise, la groseille et la cerise y croissent en abondance ; la vie

est moins chère, les chemins aussi bons que dans le reste de l'empire; les maisons de poste sont convenables, les chevaux rapides. Dans les grandes villes, on trouve des cercles, des hôtels, des théâtres; on y rencontre une société nombreuse et cultivée. « Pour ce qui est de la difficulté de pénétrer en Sibérie, des dangers du voyage, du manque de confortable, des dépenses excessives, le public s'est laissé induire en erreur par les contes de certains voyageurs et par la romantique imagination de ceux qui sympathisaient trop vivement avec les déportés politiques. » Le commerce et l'industrie se développent chaque jour; on ne se contente plus de fournir à l'Europe des matériaux bruts; on fabrique des rails, des vètements, des étoffes, du coton, du papier. Une trentaine de bateaux à vapeur ont déjà été lancés sur les fleuves et rivières de la Sibérie. Ces renseignements curieux concordent pleinement avec ceux que nous fournissaient naguère à Kazan des Allemands qui ont longtemps vécu au delà de l'Oural, et nous avons vu l'industrie sibérienne fort honorablement représentée à la récente Exposition de Moscou. Le jour où la Sibérie sera ouverte aux voies ferrées, Moscou deviendra le grand centre des communications commerciales entre l'Europe et l'Asie. Dès maintenant, M. Barry signale cette contrée calomniée comme un débouché lucratif aux colons qui se portent vers l'Amérique. Pour y faire fortune, il suffit d'avoir l'amour du travail et des bras vigoureux. Tel négociant qui est arrivé jadis à Tobolsk avec deux ou trois mille francs, est aujourd'hui trois ou quatre fois millionnaire.

L'attention que M. Barry a donnée aux établissements industriels ne lui a point fait négliger la situation des déportés et des exilés politiques. Selon lui, on accuse à

tort les Russes de traiter leurs criminels plus cruellement que les autres nations. Les Anglais pendent les meurtriers; les Français les guillotinent; les Russes les utilisent pour des travaux publics. Quant aux condamnés politiques, leur peine consiste uniquement à résider dans un rayon donné autour d'un point désigné. Pourvu qu'ils ne sortent pas de ce cercle, ils sont absolument libres. Malheureusement, l'opinion publique a souvent confondu des assassins et des faussaires avec des héros et des martyrs. Sans se faire l'apologiste des procédés trop sommaires qui amènent parfois la déportation, procédés dont M. Dixon donne une idée peu exacte, M. Barry proteste contre les exagérations des récits infidèles ou mal interprétés. Comme M. Dixon, il rend justice à la bienfaisance dont les paysans russes aiment à faire preuve envers des condamnés. Jamais il n'a rencontré un convoi de prisonniers sans voir la population lui apporter de l'argent et des vivres. Ce sont là des faits consolants pour l'humanité. Nous souhaitons, avec M. Barry, que le courant de la colonisation européenne vienne à se porter un jour sur ces pays trop dédaignés jusqu'ici; tandis que la Perse et la Chine dorment du sommeil de l'Orient, il est curieux de voir cette Sibérie, si mal famée, s'ouvrir aux progrès de notre civilisation; nous souhaitons aussi que des voyageurs occidentaux entreprennent à leur tour d'explorer ces contrées ignorées et de nous les faire connaître. La France, en particulier, ne manque pas d'écrivains capables de rivaliser avec M. Dixon; mais il serait difficile d'y trouver un publiciste aussi bien renseigné que M. Barry.

III

M. Ralston a visité la Russie, non pour y recueillir des impressions comme M. Dixon, ou pour y traiter des affaires comme M. Barry, mais pour observer les mœurs populaires, pour pénétrer les traditions, pour étudier cet ensemble de coutumes primitives et de chants naïfs que les Anglais appellent *folklore*, mot pour lequel notre langue ne paraît point avoir d'équivalent. Une connaissance sérieuse de l'idiome russe est indispensable à des recherches de ce genre; elle ne fait point défaut à M. Ralston. Une excellente traduction des fables de Krylov suffirait à l'attester; l'ouvrage qui nous occupe en ce moment prouve que le savant Conservateur du Bristish Museum n'a pas approfondi seulement la grammaire, mais l'esprit même de la nation qui l'intéressait. Le sujet dont il traite est de ceux qu'un seul écrivain ne saurait embrasser; les problèmes complexes de la vie et de la religion populaire exigent des études persévérantes et multiples. A chacun sa tâche : l'un recueille les contes de la bouche des enfants ou des vieilles femmes; l'autre arrache aux rapsodes rustiques le texte correct des épopées qu'ils chantent; un troisième arrête au vol les paroles ailées, proverbes, énigmes, dictons; celui-là note les rites du mariage; cet autre les cérémonies des funérailles. Et ce patient travail doit se répéter pour chaque province, pour chaque district, pour chaque village. On ne sait pas assez quelle patriotique et consciencieuse ardeur les Russes appliquent à ces recherches, qui tout ensemble enrichissent la littérature nationale et jettent des lueurs

inattendues sur bien des côtés de la vie indo-européenne. Et comment le saurait-on? On ne lit pas les Recueils qui apportent les comptes rendus de ces travaux; les livres qui les renferment sont introuvables dans le commerce, et ne figurent point dans nos grandes bibliothèques. Si l'on n'y prend garde, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique même devanceront les pays français dans la connaissance du monde russe. Telle société savante dont jamais un volume n'a pénétré à Paris, envoie trois ou quatre exemplaires de ses Mémoires à Londres, à Berlin et même à New York Pétersbourg et Moscou ne sont pas les seuls centres de cette activité scientifique qui nous échappe. Qui se douterait, par exemple, qu'on imprime des livres d'érudition à Kazan, et qu'une Revue philologique se publie à Voroneje? Il existe aujourd'hui, en Russie, toute une littérature de la vie populaire. Les Proverbes et le Dictionnaire de Dahl, les Études historiques et grammaticales de M. Bouslaïev, les contes recueillis par MM. Afanasiev et Sakharov, les recherches de M. Kotliarevsky sur les rites funéraires, les Essais de M. Afanasiev sur l'idée poétique de la nature, ceux de M. Miller sur le cycle héroïque de Kiev, les Chants édités par MM. Schein, Bezsonov, Golovatsky et bien d'autres travaux qu'il serait long d'énumérer ici, jouissent d'une légitime renommée dans le monde slave et mériteraient d'être connus ailleurs. Cette science nouvelle a déjà eu ses martyrs; naguère mourait dans un village du gouvernement d'Olonetz, un savant distingué, M. Hilferding, emporté par le typhus au moment où il se préparait à compléter une collection de chants épiques, commencée dans un précédent voyage.

M. Ralston n'a ignoré aucune de ces publications; par

la façon dont il les met en œuvre, il a rendu service aux Russes eux-mêmes; tout le monde ne peut lire les diverses monographies dont nous venons d'indiquer les principales. Grâce aux extraits ingénieux, à l'élégant résumé de l'auteur anglais, l'étude des problèmes les plus complexes devient accessible à la masse des lecteurs, et nous ne serions pas étonnés d'apprendre quelque jour qu'il vient de paraître, soit à Pétersbourg, soit à Moscou, une traduction d'un livre qui manquait encore à la littérature nationale. M. Ralston s'était d'abord proposé de présenter en un volume l'abrégé du *folklore* de la Russie, contes, légendes, énigmes, proverbes, poèmes épiques et lyriques conservés par la tradition orale. Mais, ainsi qu'il arrive quand on se passionne pour un sujet et qu'on entreprend d'en examiner tous les aspects, l'auteur a vu l'horizon s'étendre sans cesse devant lui; bientôt il a dû restreindre ou plutôt diviser ses études. Il s'est attaqué tout d'abord à la poésie lyrique populaire, sans s'interdire toute fois les digressions qui lui paraissaient utiles; les contes et les épopées seront l'objet de deux volumes, auxquels nous souhaitons d'avance la bienvenue.

On sait quelle est la richesse et la variété d'inspiration de la poésie slave; il n'est guère dans la vie de circonstance à laquelle elle ne vienne s'associer. Le peuple russe, que certains ethnographes prétendent exclure de la famille slave, ne le cède au point de vue poétique à aucun de ses congénères. En vain les Tartares ont fait peser sur lui leur main de fer; en vain la fatalité historique l'a plié sous le joug d'institutions contraires au génie de sa race. Plus les circonstances l'attardaient dans la voie de la civilisation, plus il restait fidèle à la muse nationale. « Bien peu d'étrangers, dit avec raison

M. Ralston, connaissent à fond les richesses de cette poésie populaire. Un souffle de poésie court à travers la pensée et la parole du paysan russe; les chants qui le suivent dans la vie forment un véritable cycle poétique.... Ils offrent un tableau fidèle des mœurs du peuple qui les chante : ils incarnent les sentiments de millions d'âmes, dont sans eux il serait bien difficile de pénétrer la vie intime. Ils accueillent le paysan à son berceau, ils embellissent les jeux de son enfance, les exercices de sa jeunesse; ils sont les interprètes de son amour. Ils abrègent les heures de travail; ils égayent les instants du repos : ils accompagnent le conscrit qui part pour l'armée, la fiancée qui quitte le logis paternel, le cercueil qu'on descend dans la fosse. » Vous dites, s'écrie un poète slave, que notre peuple n'a point de civilisation! mais c'est lui qui chante pour nous et c'est vous qui chantez pour le vôtre.

Qui compose ces poèmes populaires? Nul ne peut le dire. A quelle époque remontent-ils? Personne n'en peut fixer la date. Tel fragment mythique semble une page arrachée aux Védas; tel autre est postérieur à l'invasion des Tartares, peut-être même à Pierre le Grand. Les nuances qui distinguent les différents genres rendent les classifications assez délicates; il y a les chants de la danse, les récitatifs, les chants rituels ou mythiques, les chants des Cosaques, des brigands, des soldats, les épopées historiques. Dans les villes, la poésie dite littéraire a déjà étouffé l'inspiration primitive de la muse slave. Mais dans les campagnes de certaines provinces, la faculté créatrice existe encore. Dans le gouvernement d'Olonetz, dit Rybnikov, il n'est guère de personne qui ne sache traduire ses sentiments de douleur, soit en improvisant une complainte nouvelle, soit en adaptant

un chant vieilli à de récentes circonstances. Voici par exemple quelques vers d'une jeune fille sur la mort de son cousin :

« Je me plains de ma mère — qui ne m'a pas laissée aller malheureuse — chez lui, le chéri, le bien-aimé, — mon cousin chéri. — Triste je me serais assise — auprès de son lit de douleur. — Tristement j'aurais prié — mon cousin chéri de parler; — peut-être m'aurait-il parlé, — m'aurait-il dit un mot secret — que j'aurais répété tristement à ma tante bien-aimée.

« Malheureuse que je suis : j'aurais donné — à la mort, la mort rapide, — mon beau costume, — ma plaisante vie, tout mon trésor doré, sans y regarder. — Mais je n'aurais jamais laissé partir mon cousin.... »

Les Cosaques, aussi, improvisent tour à tour de guerrières épopées ou de tendres complaintes. Les luttes contre les Tartares, les exploits de certains chefs : Stenka Razine, Khmelnitsky, Mazeppa, inspirent des poètes sans art, mais non sans talent; leurs chants sont comme un dernier écho de ces épopées du moyen âge qui célébraient naguère les richesses de Kiev ou les exploits de saint Vladimir. Le cycle d'Arthur ou de Charlemagne a son pendant dans le cycle héroïque de Kiev. Mentionnons encore les poèmes de Novogorod-la-Grande, précieux par les lumières qu'ils jettent sur la vie et les mœurs de cette ancienne république.

De même que, dans les épopées, la critique doit faire la part de la fantaisie et de la réalité, de même, dans les chants lyriques, on doit rechercher les traits qui caractérisent les mœurs intimes du peuple et ceux qui rappellent les traditions mythologiques de la race slave ou de la famille indo-européenne. A côté de ces antiques divinités dont les noms nous ont été conservés dans les

Chroniques ou dans les monuments, il y a dans la poésie populaire des Slaves tout un monde de demi-dieux et d'esprits que les progrès du christianisme et de la civilisation n'ont point réussi à chasser de la croyance populaire. Le foyer domestique est encore regardé par le paysan russe comme le séjour du Génie familier ou *Domovoï*. Pendant le jour, il se tient caché dans le grand poêle en briques qui occupe une partie de l'*izba*; pendant la nuit, il en sort et se nourrit des aliments qu'on a mis de côté pour lui. Il n'aime point à passer la nuit dans l'obscurité; il allume une torche de résine et va visiter les étables et les écuries; il monte les chevaux du paysan; il se promène sur ses chèvres. Il se montre parfois sous des vêtements d'homme. Sobre et industrieux, il veille sur la chaumière, sur le bétail et le mobilier. Quand une oie est sacrifiée à l'esprit des eaux, on a soin de mettre la tête à part et de la suspendre dans la basse-cour. Car le Domovoï est jaloux des autres esprits. Il sympathise avec les joies et les douleurs de la famille à laquelle il est attaché : quand un de ses membres meurt, on l'entend gémir et pleurer; il annonce les malheurs par des soupirs et des sanglots. Si la guerre, la contagion ou l'incendie menacent le village, les Domovoï font retentir des cris d'effroi dans les prairies voisines. Ils aiment aussi à jouer de mauvais tours, et les paysans ont à souffrir de leur malice.

Ce que le Domovoï est pour le foyer domestique, la *Rousalka* l'est pour les ruisseaux et les étangs. Elle y demeure dans des grottes de cristal ornées d'or, d'argent, et de pierres précieuses. Elle disparaît à l'approche de l'hiver et ne se montre qu'au premier souffle du printemps. Dans les mois d'été, les Rousalkas dansent au clair de la lune, et la verdure des grandes herbes révèle

la trace de leurs pas; elles font croître ou dépérir les moissons; elles partagent l'empire des eaux avec le Vodianoï que l'imagination populaire représente sous la forme d'un vieillard nu, à la panse arrondie, au front souillée de boue. Mainte jeune fille noyée dans la rivière profonde est devenue l'épouse du Vodianoï. Bon compagnon au demeurant, il se plaît parfois à soulever des tempêtes qui emportent les ponts et les jetées des moulins. Il se laisse prendre dans les filets des pêcheurs et les déchire pour délivrer le poisson qu'ils tiennent emprisonné.

Les bois ont aussi leur génie : c'est le Liechy; il se présente sous diverses figures dont quelques-unes rappellent celles que le moyen âge prêtait au démon; capricieux et fantasque, il protège tour à tour les loups et les troupeaux; ce n'est pas l'ouragan qui déracine les arbres et bouleverse les forêts, c'est le Liechy en lutte avec quelque ennemi invisible. Quand il visite ses impénétrables domaines, les bouleaux murmurent et les grands sapins tremblent autour de lui : pendant la nuit, il dort dans quelque hutte perdue au fond des bois : si un chasseur attardé s'est emparé de cet abri, le Liechy l'attaque sous la forme d'un tourbillon, brise la porte mal jointe, enfonce les planches du toit; les arbres craquent et se brisent, la forêt s'ébranle jusque dans ses racines. Si, malgré ces avertissements réitérés, l'intrus persiste à ne point déguerpir, il périra égaré dans les fourrés, englouti dans les fondrières.

A ces êtres mythiques dont on peut retrouver la famille dans nos traditions indo-européennes, ajoutez les figures étranges de la fée russe Baba Iaga, de Kostieï l'Immortel, ajoutez les animaux fatidiques qui jouent aussi leur rôle dans la vie populaire, les âmes des morts,

les merveilles de l'île Bouyane, la pierre Alatyr qui semble rappeler d'antiques légendes sur les vertus électriques de l'ambre jaune; étudiez les danses, les chants et les rites qui s'associent aux phases diverses de l'année solaire, aux événements de la vie, fiançailles, mariages, enterrements; pénétrez avec M. Ralston les mystères des énigmes et les formules de la sorcellerie, et si, comme le poète, vous regrettez le temps

. . . . ou le ciel sur la terre
Vivait et rayonnait dans un peuple de dieux,

vous remercierez le guide judicieux qui vous initie à ce monde, hier encore inconnu dans notre Occident, aujourd'hui dévoilé. L'habitude des méthodes rigoureuses, les procédés de la science comparative n'ôtent rien au charme des récits et des descriptions de M. Ralston. Si la langue anglaise est trop sèche, trop prosaïque pour rendre le charme délicat de la poésie slave, les nombreuses traductions qui accompagnent l'ouvrage ont au moins le mérite d'une extrême fidélité. Ce sont comme de bonnes photographies qui ajoutent au texte l'attrait de l'illustration. On comprend le plaisir que l'auteur semble avoir pris à composer son livre, et il est difficile en terminant de ne point s'associer au jugement qu'il porte sur le pays qui en est l'objet :

« J'espère, dit M. Ralston, n'avoir point donné une mauvaise idée du peuple russe. La nature de mon livre m'a conduit à parler fréquemment de ses faiblesses, à insister longuement sur ses superstitions. Mais ce n'est point sur des faiblesses communes en somme à l'humanité tout entière qu'il convient de juger une nation remarquable pendant tout le cours de son histoire par son respect pour la vieillesse, sa pitié pour l'infortune;

un peuple qui, même sous l'oppression de l'esclavage, a su garder un sens si profond de loyauté, un amour si ardent pour sa patrie. »

M. Ralston arrive en somme aux mêmes résultats que M. Barry; son livre n'a pas encore obtenu les honneurs de la traduction; il les mériterait à tous égards. Il importe d'appeler l'attention sur des œuvres aussi consciencieuses. Bien peu d'entre nous peuvent encore aborder la Russie face à face : ne négligeons du moins aucun des travaux qui sont de nature à nous éclairer sur elle; appliquons-nous à les faire connaître, en attendant que nous soyons en état d'entreprendre nous-mêmes des ouvrages dignes de rivaliser avec eux.

LES ORIGINES DU PANSLAVISME

D'après les travaux dont la question slave a été l'objet en France, on serait tenté de croire que les divers peuples slaves sont restés jusqu'ici indifférents à l'idée de leur race, que cette idée a été récemment inventée et répandue en Europe par la propagande russe ou moscovite. On ne niait pas des analogies incontestables de langue et de civilisation, mais on en restreignait la portée aux plus étroites limites; on n'admettait pas qu'il y eût eu jadis entre la Bohême et la Serbie, entre la Pologne et la Bohême, entre la Russie et les Slaves du Sud des rapports plus intimes que n'ont pu l'être par exemple autrefois ceux du Portugal et de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Assurément le principe des nationalités, l'idée de la race n'ont pas joué en Europe, au moyen âge, et jusqu'au début de notre siècle, le rôle que nous leur avons vu attribuer dans ces derniers temps; mais, il y a loin de la notion claire et complète de ce principe à l'ignorance absolue de toute solidarité entre des peuples de même origine et de langue analogue. Il n'est pas étonnant que les traces de cette solidarité entre les nations slaves nous aient

échappé jusqu'ici; elles sont pour la plupart consignées dans des documents que nous dérobe soit l'éloignement des pays où ils ont été publiés, soit l'ignorance des langues dans lesquelles ils ont été écrits. Mais les savants slaves, intéressés à retrouver les titres de leur race, n'ont pas négligé de remettre en lumière les témoignages divers qui attestent les rapports politiques, religieux ou intellectuels des peuples slaves, depuis le moment de leur apparition dans l'histoire. Si quelques-uns de ces érudits ont apporté à cette recherche plus d'enthousiasme que de véritable critique, et ont fait tort aux résultats de leurs investigations par les conclusions exagérées qu'ils en ont voulu tirer, d'autres, plus sages et plus modérés, se sont contentés de rassembler les textes, en laissant à l'intelligence du lecteur le soin d'en déduire les conclusions. C'est ce qu'a fait par exemple, il y a quelques années, M. Bogisich [1], auteur d'ouvrages estimés sur le droit slave, Serbe de naissance et aujourd'hui professeur à l'Université d'Odessa. Dans un travail publié par les *Annales serbes* de Novisad (Hongrie), il demande pour les Slaves la création d'un Musée central, analogue au Musée germanique de Nuremberg. A ce propos, dans un appendice plus intéressant pour nous que la brochure elle-même, il a groupé une quarantaine de textes, la plupart inconnus avant lui et relatifs aux rapports des peuples slaves à différentes périodes de leur histoire. Vers la même époque, un savant de Prague, professeur à l'université de Varsovie, M. Perwolf, essayait de retracer systématiquement l'histoire de la *solidarité*,

1. M. Bogisich est aujourd'hui ministre de la justice au Monténégro et correspondant de l'Académie des sciences morales,

ou, pour être plus exact, de la *mutualité* slave. La carrière de ces deux écrivains donne pour ainsi dire une sanction particulière à ce principe de mutualité : nés tous deux chez des peuples dont le développement naturel est entravé par les nécessité de la politique austro-hongroise, ils ont trouvé un accueil plus favorable, une situation plus digne de leur talent dans le vaste empire des tsars. Aux documents qui nous sont fournis par ces consciencieux investigateurs, il faut joindre ceux que nous donne à l'article *Slaves* la grande Encyclopédie bohème publiée à Prague depuis plusieurs années, sous la direction d'un homme d'État éminent, M. Rieger. Là se trouvent réunis et condensés dans une cinquantaine de pages un grand nombre de matériaux que l'on chercherait vainement ailleurs; ils ont été rédigés par M. Perwolf, dont nous avons parlé tout à l'heure[1]. D'autre part, sous ce titre *le Panslavisme occidental*, un publiciste polonais, M. Hofman, s'est attaché à grouper tous les documents qui établissent les rapports historiques de la Pologne et de la Bohême pendant le moyen âge. Enfin, un savant russe, M. Pypine, dans son *Histoire des littératures slaves*, nous fournit des éléments d'information et de critique d'autant plus sérieux que l'auteur est l'adversaire décidé de toute espèce de panslavisme, littéraire ou autre, et que son livre se termine par un véritable réquisitoire contre ce qu'il appelle les rêveries et les fantaisies des panslavistes. Ainsi, par un hasard assez curieux, les quatre écrivains auxquels nous empruntons les principaux éléments de cette étude appartiennent aux quatre grands

1. Perwolf a développé cet essai dans un grand ouvrage russe, *Les Slaves et leurs relations réciproques*, 4 vol., 1884-93.

peuples slaves : l'un est Serbe, l'autre Tchèque, le troisième Polonais, le dernier Russe ; leurs ouvrages, écrits dans quatre idiomes différents, se complètent, pour ainsi dire, les uns les autres, et sont, pour la première fois sans doute, signalés au public français.

I

La race slave (et par ce mot j'entends l'ensemble des peuples parlant les langues slaves) est aujourd'hui distribuée en six États différents, divisés en une douzaine de groupes, dont un seulement peut se flatter d'être absolument indépendant[1]. Partagée entre trois religions et deux alphabets, elle est assurément bien loin de cette unité qu'elle a possédée dans une période antérieure et que certains esprits la croient appelée à recouvrer dans l'avenir. A l'époque où cette unité existait, avant que les divers groupes se fussent constitués, la race slave s'était déjà élevée à un assez haut degré de civilisation. A défaut de l'histoire qui se tait, la langue est là, qui nous apprend où en étaient la vie sociale, les institutions politiques et les arts des Slaves avant qu'ils se fussent étendus et dispersés de la Baltique au Danube et du Volga aux monts de la Bohême. Ce témoin irrécusable nous atteste un état social déjà fort développé et dont on peut retrouver les traces dans les institutions ultérieures des différents groupes. Mais la philologie est un moyen d'information tout moderne et fort insuffisant à bien des points de vue, car il peut amener à des résultats contraires à la réalité des choses. Nous savons, par l'exemple de notre malheureuse Alsace, que

1. Ceci était écrit en 1873.

la langue ne suffit pas à caractériser la nationalité; nous savons que la nationalité n'est pas un phénomène fatal, mais l'expression et la résultante d'un choix librement consenti.

Le témoignage de l'histoire proprement dite a donc bien plus de poids auprès de nous que celui de la philologie. Or, il s'agit de voir si, aux différentes époques, les divers peuples slaves ont eu, suivant l'expression du droit romain, la *constante et perpétuelle volonté* d'appartenir à leur race et non pas à une autre; s'ils ont eu l'idée de cette solidarité, si souvent invoquée par les publicistes modernes. Guidés par les écrivains que nous venons de citer, nous interrogerons tour à tour le témoignage des chroniqueurs, des grammairiens, des littérateurs et des hommes politiques. Les chroniqueurs, échos fidèles des opinions de leur temps, nous diront ce que pensaient leurs contemporains sur leurs origines; les grammairiens, moins naïfs et plus subtils, représentent les théories réfléchies d'une science encore incomplète, mais cependant intéressante à consulter; les hommes politiques font sortir l'idée du domaine de la légende ou de l'érudition, pour en tenter les applications dans la réalité. Une opinion qui s'appuie sur leur triple témoignage n'est point assurément un fait de hasard, que l'on peut se contenter de noter en passant. Il ne s'agit point d'ailleurs pour nous de combattre ou de justifier les idées panslavistes; nous voulons simplement en rechercher le développement, en exposer la genèse, pour employer un de ces mots dont la science a tant abusé. Ce travail a un intérêt purement spéculatif : une fois orienté dans le détail des faits peu connus qu'il s'agit d'expose ici, le lecteur saura bien en déduire les conséquences.

Commençons par les annalistes. Le premier en date est le moine anonyme connu sous le nom de Nestor, le père de l'histoire russe, le Grégoire de Tours de la Russie. Sa Chronique s'ouvre par un préambule célèbre et reproduit par tous les chroniqueurs russes jusqu'au XVIIIe siècle. Dans ce préambule, écrit aux environs de l'année 1100, Nestor raconte tout au long la généalogie de la nation slave : « Parmi les soixante-dix langues ou nations issues de Japhet, dit-il, figurent les Slaves. Ils se dispersèrent par le monde et prirent des noms différents, suivant les lieux qu'ils occupèrent : les uns s'appelèrent Moraves, les autres Tchèques, les autres Croates, Serbes et Corutanes (ce sont les Slovènes ou Slaves d'Illyrie); les autres Lekhs, les autres Polanes, Drevlianes, etc. Ainsi se partagea la nation ou langue slave, et l'écriture qu'elle a adoptée s'appelle écriture slave. » Un autre passage est encore plus décisif. Racontant à sa façon les origines du Christianisme, le moine écrit : « Andronique, l'un des disciples de Jésus-Christ, est l'un des apôtres de la nation slave, car il alla en Moravie; l'apôtre Paul enseigna aussi dans ces pays; il visita l'Illyrie; or, du temps de saint Paul, il y avait des Slaves en Illyrie; c'est pourquoi saint Paul est l'apôtre de la nation slave à laquelle nous appartenons, nous Russes; il est donc notre apôtre à nous Russes, puisqu'il a instruit la nation slave. » En Bohême, les chroniqueurs latins ou tchèques, sans être aussi précis que Nestor, présentent des idées analogues. Ainsi, le chroniqueur latin Cosmas, peu suspect de slavomanie, appelle les Tchèques des Slaves; au XIVe siècle, le rimeur Dalemil ne connaît pas l'existence des Slaves, mais il rattache les Tchèques à la nation serbe, et nous savons d'ailleurs que ce mot *serbe*

est synonyme de *slave*. Témoin, pour ne pas citer d'autres arguments, le nom des Sorabes ou Slaves baltiques, identique à celui des Serbes qui, aujourd'hui encore, représentent la race slave dans le midi de l'Europe. Un peu plus tard, Pulkawa, remontant au déluge, comme la plupart des annalistes ses confrères, raconte que les Slaves quittèrent la tour de Babel pour aller occuper la Bulgarie, la Dalmatie, la Croatie, l'Istrie, la Carniole, la Bohême, la Pologne, les pays de l'Elbe et la Russie. En maintes circonstances, le nom de la race ou celui de tel ou tel peuple sont indifféremment substitués l'un à l'autre. Ainsi, dans les légendes des saints bohèmes, par exemple dans celle de saint Procope, le mot *slovensky*, slave, sert aussi bien que le mot *czech* à désigner la nationalité du héros. Saint Adalbert de Prague dit : *Slovienin jsem*, je suis Slave. Un manuscrit du xv[e] siècle appelle de même saint Jérôme, le grand traducteur de la Vulgate, un saint slave, en se fondant sur la tradition qui voulait que la Pannonie, où il est né, fût, dès le iv[e] siècle, occupée par les Slaves qui l'habitent aujourd'hui. Les mêmes idées se retrouvent chez les écrivains de la Renaissance, notamment chez le célèbre chroniqueur Hajek de Liboczan; lui aussi, il fait descendre les Slaves de Japhet, et leur assigne en partage les pays serbes, bulgares, croates, valaques, russes et moscovites. Notons ce dernier mot; une théorie contemporaine a essayé de nier aux Russes de Moscou la nationalité slave, et de prétendre qu'ils se l'étaient attribuée dans un but de propagande politique. Hajek ne songeait point à la leur contester. Le même écrivain signale la parenté de deux frères, Tchekh et Lekh, auxquels se joindra plus tard un troisième, Rus. Ce sont les fondateurs légendaires des trois grandes nationalités slaves.

Au XVIIIe siècle, cette triade symbolique est tellement chère à l'imagination populaire, qu'elle se retrouve même dans les livres d'éducation rédigés par les Jésuites de Bohême, dont la plupart s'étaient cependant donné pour mission d'extirper de ce pays la nationalité slave. Parmi les Pères de cet ordre, il y en eut un, le jésuite Balbin, qui, passionné pour sa langue maternelle, entreprit de l'arracher à l'état déplorable où l'avait jetée l'oppression germanique. Dans sa *Dissertation apologétique pour la langue bohême*, il énumère avec complaisance tous les pays où se parle la langue slave (*lingua slavonica*). Remarquez bien qu'il ne dit pas *les langues slaves*. Certes, Balbin n'avait point la moindre idée du panslavisme politique; il ne se doutait guère qu'un jour une assemblée française verrait une manœuvre politique dans cette rubrique *Chaire de langue slave*, sur les affiches du Collège de France[1]. « La langue slave, dit Balbin, est aujourd'hui la plus répandue de toutes celles qui existent; elle s'étend de la mer Adriatique jusqu'à l'Océan glacial; elle est parlée en Istrie, en Dalmatie, en Croatie, en Hongrie, en Bosnie, en Bohême, en Moravie, en Silésie, en Lusace, chez les Lithuaniens, les Ruthènes, dans une partie de la Prusse, chez les Russes et les Moscovites, dont l'empire est immense. Il n'y a, dans le monde entier, aucune autre langue avec laquelle on puisse, en changeant seulement le dialecte, parler à tant de peuples et de nations. » Ajoutons encore, avant de quitter la Bohême, qu'au XVIIe siècle, un professeur de Prague, Sudetin, entreprenait de démontrer que les

1. En 1868, la chaire de *langue et littérature slave* du Collège de France a vu changer son nom en celui de *chaire de langues et littérature d'origine slave*, sous le prétexte puéril que le titre primitif favorisait la propagande panslaviste.

Tchèques descendaient des Russes ou Roxolans, et soutenait à ce propos une vive polémique contre d'autres écrivains, qui les rattachaient aux Croates.

Même langage chez les chroniqueurs polonais. Au XIIe siècle, Vincent Kadlubek attribue à un certain Vandalus les origines de la race slave, qui occupe, suivant lui, la quatrième partie de l'Europe, toute la Russie, jusqu'à l'Orient, la Pologne, la plus grande de toutes les contrées, la Bohême, la Moravie, la Carinthie, la Croatie, la Bulgarie. Dlugosz, l'historien du XVe siècle, fait descendre de la plaine de Sennaar le père de tous les Slaves, et Kromerius (XVIe siècle) fait rentrer dans la famille slave, non seulement les habitants de la Dalmatie, de l'Illyrie, de l'Istrie, des Carpathes, de la Hongrie, mais aussi les Bulgares, les Serbes, les Croates, les Russes, les Moscovites, les Lusaciens, les Moraves et les Polonais. Assurément, ce n'est pas la méthode critique moderne, ce n'est pas l'étude raisonnée de la craniologie et de la linguistique qui amènent des écrivains aussi divers à des résultats aussi parfaitement identiques; il n'y a dans tout cela ni propagande politique, ni émissaires, ni académies. La tradition d'une part, la ressemblance frappante des idiomes de l'autre, voilà les éléments sur lesquels s'appuient les chroniqueurs russes, tchèques ou polonais.

Chez les Slaves du Sud, les historiens nationaux font à peu près défaut pendant le moyen âge, et, d'ailleurs, leurs annales se fondent si vite avec celles des nations voisines et conquérantes qu'ils ont à peine le temps de les écrire. Cependant, il ne faudrait pas croire que la conscience de la race soit étouffée chez eux par la difficulté des circonstances; la religion qui tendrait à l'abolir chez les populations du rite latin, l'entretient et

la développe chez ceux du rite grec orthodoxe; ils retrouvent dans la langue même de leur liturgie l'idée de leur nationalité; cette langue, ils l'appellent toujours *sloviensky*, le slave. Dans leur nom même, beaucoup de ces tribus portent celui de leur race. Ainsi, les habitants de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole s'appellent *Slovinci*, ceux qui vivent entre la Save et la Drave, *Slavonci* (Slavons et Esclavons), en Dalmatie, par opposition aux conquérants italiens, ils se nomment le peuple slave (*il popolo slavo*), et ils donnent leur nom à ce fameux quai de Venise, cette rive des Esclavons où vont aborder leurs vaisseaux, quand ils arrivent dans la ville des doges. Au début du XVII[e] siècle, un Dalmate, Orbini, écrit un livre sur le royaume des Slaves[1]; en tête de cet ouvrage il traduit à peu près mot à mot le passage du Polonais Kromerius, que nous avons cité tout à l'heure. En toute circonstance, il emploie les mots de *lingua slava*, *nazione slava*. « La nation slave est, dit-il, la plus grande de toutes celles qui existent; la langue slave s'étend de la mer Caspienne jusqu'à la Save, et de la mer Adriatique jusqu'à la Baltique. En tous ces pays se trouve la nation slave. » Ce n'est pas seulement la notion théorique de l'unité de langue qui domine chez certains écrivains, quelques-uns devancent, pour ainsi dire, la fameuse formule allemande : *So Weit die deutsche zunge klingt*[2]. Ils sont convaincus qu'un ouvrage écrit dans l'un des dialectes slaves aura chance d'être

1. *Il regno degli Slavi hoggi corrottamente detti Schiavoni* Pesaro, 1601, in-4.
Il est curieux de noter que cet ouvrage, d'ailleurs assez faible, fut traduit en russe et publié en 1722, à Pétersbourg, par l'archevêque de Novgorod, Théophane Procopovitch.
2. « L'Allemagne s'étend partout où résonne l'idiome allemand ».

lu chez tous les peuples de la race. Ainsi, un bénédictin dalmate du XVIIIe siècle écrit en tête d'une Vie de saint Benoît : « J'ai rédigé cet ouvrage en langue slave (*slovinski*) pour embellir, par cette biographie, notre langue, qui est la plus répandue de toutes, et qui s'étend des rives de la mer Adriatique à celles de la mer Glaciale, et des frontières de l'Allemagne aux bords de la mer Noire ».

Si les Slaves du Sud fournissent moins de témoignages à la thèse que nous soutenons, en revanche, c'est l'un d'entre eux, le Croate Krijanitch [1], qui, le premier, a formulé avec netteté la solidarité des peuples slaves, et tiré les conséquences politiques de cette solidarité. La figure de Krijanitch mérite de fixer un instant notre attention. Né en 1617, en Croatie, il fit ses études à Vienne, puis à Bologne, et fut ordonné prêtre catholique; il séjourna longtemps à Rome et y étudia, surtout, les moyens de ramener à l'unité les deux Églises grecque et latine; la liturgie slavonne fixa spécialement son attention. A Rome, il écrivit un livre sur les schismes, avec cette épigraphe : « Il n'y aura pas deux nations, ni deux royaumes, mais il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur ». Ce fut sans doute ce zèle pour l'unité de la foi qui l'entraîna en Russie, sous le règne du tsar Alexis; à ce zèle se mêlait la passion des travaux linguistiques et historiques : « On me reproche, dit quelque part Krijanitch, d'être errant et vagabond, mais je ne mérite pas cette accusation, car je suis venu chez ma nation et dans ma propre patrie; je suis venu dans le seul pays où l'on puisse apprécier

1. J'ai consacré une notice spéciale à Krijanitch dans mes *Nouvelles Etudes slaves*. (Paris, Leroux, 1880).



et utiliser mes travaux.... En toute autre partie du monde, plutôt qu'en ce royaume, je serais errant et étranger. » Un peu plus loin il nous apprend qu'il est venu en Russie pour y répandre ses travaux sur les langues slaves, grammaires, dictionnaires et autres, et aussi pour y écrire l'histoire des peuples slaves. Outre quelques livres en latin, Krijanitch a écrit en russe, ou plutôt dans le slavon corrompu du temps, un grand ouvrage que M. Bezsonov a publié, en 1859, à Moscou, sous ce titre : *L'Empire russe au XVIIe siècle.* Ce titre, imaginé par l'éditeur, n'est pas absolument exact; car Krijanitch ne s'occupe pas seulement de la Russie, mais des Slaves en général; il se montre fort avancé pour son temps dans l'étude de la question slave; à maintes reprises, il constate avec douleur l'état d'abaissement du peuple slave, divisé en nations diverses et dont une seule, la Russie, est arrivée à un développement autonome. Il manifeste une haine profonde pour les Allemands, auxquels il attribue, non sans raison, tous les malheurs de sa race. Sans insister sur les chapitres spécialement consacrés à la Russie, à ses institutions, aux moyens d'y développer le bien-être, nous citerons spécialement les passages qui se rapportent à l'idée même de la race slave. Le chapitre VII de l'ouvrage est particulièrement remarquable [1]. C'est un dialogue entre un certain Boris, qui représente la Russie, et un nommé Hervoj, un Slave quelconque; ils s'entretiennent de la barbarie que certains peuples reprochent aux Slaves. « Souvent, dit Boris, souvent, frère Hervoj, j'ai médité

1. Pendant un séjour à Moscou, M. Beszonov, qui prépare, en ce moment, un travail fort curieux sur Krijanitch, a bien voulu mettre à ma disposition le manuscrit autographe du curieux ouvrage qu'il a eu la bonne fortune d'éditer.

sur la triste situation de notre nation slave, qui compte six peuples : les Russes, les Lekhs, les Tchèques, les Bulgares, les Serbes et les Croates, et je considère comment nous sommes méprisés par toutes les nations; les unes nous offensent avec acharnement, les autres nous méprisent; d'autres nous exploitent et dévorent nos biens sous nos yeux, et, ce qu'il y a de plus blessant, nous insultent, se moquent de nous, nous détestent, nous appellent barbares et nous rangent plutôt parmi les animaux que parmi les hommes. » Hervoj explique à Boris les causes de ce dédain; il les trouve dans la maladresse des Slaves, dans leur facilité à s'incliner devant les étrangers. Le mal des Slaves, dit-il, c'est d'être trop hospitaliers (*xénomanes*), et il cite les épithètes injurieuses que les autres nations donnent aux Slaves, la facilité avec laquelle on exagère les défauts qu'ils ont, ou on invente ceux qui n'existent pas. Il fait du reste, lui-même, avec une grande franchise, le procès de sa race, il lui reproche trop de penchant à la paresse, une civilisation inférieure à celle des autres peuples européens, une tendance à boire et à dépenser, de la cruauté envers les inférieurs, la mauvaise organisation du pouvoir, anarchie en Pologne, despotisme en Russie, une facilité déplorable à s'allier aux peuples voisins contre leurs propres frères. « Dans notre naïveté, dit-il, nous nous laissons enguirlander, nous combattons pour les autres; nous nous détestons entre nous; nous croyons en tout les étrangers, nous faisons paix et amitié avec eux et nous avons honte de notre nation, Nous nous mettons, sans réflexion, à leur remorque et nous nous querellons, sans cesse, entre nous. » C'est surtout cette affection pour les étrangers que Hervoj blâme chez ses compatriotes. « Les étrangers, dit-il, se

nourrissent de la sueur des Slaves, vivent chez eux, se moquent d'eux à leurs dépens. Non seulement les Slaves se laissent piller par les étrangers, mais encore ils les appellent pour se faire gouverner par eux, comme, par exemple, les Russes qui jadis ont appelé chez eux les Varègues, les Polonais qui vont chercher des rois à tous les bouts du monde. Qui pourrait compter tous les affronts que les Polonais ont eu à supporter pour avoir appelé des souverains étrangers? On en ferait de gros livres; il y a moins de honte à être comme les Serbes et les Bulgares soumis aux Turcs par la conquête. S'il faut choisir un souverain, qu'on le choisisse parmi les hommes de la nation slave; que ce souverain, lui-même, marie ses filles à des souverains de race slave ou à des nobles du pays. » C'est surtout contre les Allemands que Krijanitch exhale sa colère. « Ils nous ont, dit-il, chassés de régions tout entières, de la Moravie, de la Poméranie, de la Silésie, de la Prusse. En Bohême, il ne reste plus que peu de Slaves dans les villes; en Pologne, toutes les villes sont pleines d'étrangers et nous sommes leurs esclaves; c'est pour eux que nous labourons la terre, pour eux que nous faisons la guerre, et eux ils restent à banqueter dans leurs maisons et nous traitent de chiens et de pourceaux. Ils ont, par leurs attaques et leurs injures incessantes, réduit beaucoup de Slaves qui vivent parmi eux dans une situation désespérée, si bien qu'ils ont honte de leur langue et de leur race et se donnent pour être d'une autre nation. Les Allemands, après s'être introduits dans tous les États slaves, sont furieux de n'avoir pu encore réduire en leur puissance l'empire russe, que Dieu a toujours préservé de leur joug. Aussi, de tous les Slaves, ils détestent surtout les Russes, leur font tout le mal pos-

sible et répandent sur eux les bruits les plus infâmes. Ils sont arrivés à les faire absolument mépriser en Europe. Pour les diviser, ils sèment sans cesse entre eux des sujets de dissensions intestines. Il faut cependant remarquer que nous, Russes et Polonais, nous sommes des peuples d'une même langue, enfants d'un même père ; il ne peut y avoir, pour la Russie, de plus grand bonheur qu'une concorde fraternelle, régnant entre les deux peuples. » Cette haine des Allemands est portée, chez Krijanitch, au plus haut point : « Il faut les fuir, dit-il, comme des dragons et des diables ».

Il n'est pas moins acharné contre les Grecs, dont le schisme a été la cause de tant de luttes. Il déplore profondément ce chisme et le rôle qu'il joue dans l'histoire des Slaves. En matière politique, Krijanitch est partisan d'un régime essentiellement autoritaire, analogue à celui qui existait de son temps en Russie ; il considère, non sans raison, comme déplorable le système d'anarchie permanente des Polonais ; le vrai rôle de la Russie, suivant lui, n'est pas de s'étendre sans cesse vers le Nord et l'Orient, mais de descendre vers la mer Noire, de dompter les Tartares de Crimée, de s'emparer de Perecop et de marcher contre les Turcs pour délivrer les Slaves qu'ils tiennent sous leur domination : « Autrefois, dit-il, en un langage quasi prophétique, sous les empereurs grecs, nos ancêtres sortirent de la Russie, s'avancèrent vers le Danube et occupèrent la Bulgarie, la Serbie et la Croatie. Mais ils ne surent pas conserver une bonne organisation, ils se querellèrent ; c'est pourquoi ils perdirent leurs conquêtes et tombèrent sous la puissance d'autres nations. Une autre partie de la nation slave s'établit autour de la mer Baltique, dans la Poméranie, la Pologne, la Silésie, la Bohême et la

Moravie; mais, à cause de leurs dissensions, de leurs rapports et de leurs mélanges avec les Allemands, ils tombèrent dans un honteux esclavage, ils se corrompirent à un tel point que, maintenant, ils ne sont ni Slaves ni Allemands. Ensuite, les Allemands nous chassèrent (nous, c'est-à-dire, les Slaves) des villes de Poméranie, de Prusse, de Livonie et de toute cette mer, aujourd'hui allemande, jadis slave. Puis, à cause de nos péchés, nous avons été rudement châtiés par un peuple sauvage. Les Tartares ravagèrent la Russie et la Pologne et firent cruellement souffrir notre nation. Ensuite vint le temps où les péchés des Tartares furent à leur tour punis et leur orgueil brisé, afin qu'ils ne détruisissent pas entièrement le peuple russe et polonais. Alors, Dieu donna le succès au prince Dmitri Ivanovitch Donskoï, et, plus tard, au tsar Ivan Vasilievitch; ils chassèrent les Tartares de la Russie, de Kazan, d'Astrakan et de la Sibérie. Ainsi, par la grâce de Dieu, nous nous sommes de nouveau agrandis. Mais, tandis que nous avancions vers l'Orient, nous reculions du côté de l'Occident; car les Allemands nous ont chassés, non par force, mais par ruse, de toutes les rives de la Baltique, et le peuple établi sur le Danube (les Bulgares) a déjà perdu sa langue et n'a plus de souvenirs slaves, comme ici en Russie. C'est pourquoi, vers toi seul, ô grand Tsar! se tourne la grande nation slave! Daigne t'occuper, comme un père, de tes enfants dispersés, pour les rassembler! Efforce-toi de rendre la raison à ceux qui sont séduits par les mensonges des étrangers! Beaucoup d'entre eux sont comme enivrés par un breuvage magique, au point de ne plus sentir les affronts que leur infligent les étrangers; ils ne connaissent point leur honte, au contraire, ils s'en réjouissent et la recherchent, ils appellent

eux-mêmes des maîtres et des rois étrangers. Toi seul, ô Tsar! nous a été donné de Dieu pour venir en aide aux Slaves du Danube et aux autres....

« Les Slaves du Danube ont depuis longtemps perdu non seulement leurs royaumes, mais encore toutes leurs forces, toute leur raison; ils ne peuvent par eux-mêmes se délivrer; il leur faut une force extérieure pour les remettre sur leurs pieds et les faire rentrer au sein des nations. Toi, Tsar, si tu ne peux, dans le temps présent, les aider à se réformer complètement, si tu ne peux amener le royaume à son premier état, tu peux du moins corriger la langue slave dans les livres; tu peux, par des livres appropriés et raisonnables, ouvrir les yeux pour qu'ils commencent à savoir où est l'honneur et à réfléchir sur leur situation. Ensuite, les Bohêmes et les Polonais sont tombés dans la même misère que les Slaves du Danube; ils ont perdu leur royaume, leur langue, leur raison. Sans doute les Polonais se vantent d'une ombre trompeuse de royauté et de liberté illimitée; néanmoins, le monde sait que les Polonais ne peuvent sortir par eux-mêmes de leur misère, mais qu'ils ont besoin d'une force extérieure pour se remettre sur leurs pieds. Quant à la Poméranie, à la Silésie, à la Bohême, à la Moravie et aux villes de la Baltique, jadis slaves, Hambourg, Lubeck, Danzig, Riga et autres, il est inutile de songer à les reconquérir. Car il faut remarquer qu'il arrive bien rarement qu'un peuple revienne dans les pays qu'il a jadis perdus. Ainsi, nous autres Slaves, nous devons renoncer aux terres et ports de la Baltique; au contraire, il faut nous étendre vers la mer Noire et vers ses rives, bien plus utiles pour nous que celles de la Baltique.... O Tsar! tu tiens en main la verge merveilleuse de Moïse et tu peux accom-

plir de grands miracles; tu as une complète autocratie, tu es absolument obéi par tes sujets; tu peux, avec l'aide de Dieu, non seulement venger et illustrer cet empire, mais toute la race slave, tu peux obtenir les éternelles bénédictions de la race slave. »

Ce sont là assurément de curieuses paroles; elles tracent pour ainsi dire à la Russie le programme de sa politique slave, programme qui a déjà été en partie réalisé; Krijanitch signale les plaies profondes de la Pologne et prédit sa chute prochaine; il se trompe, il est vrai, en ce qui concerne la Bohème, il la regarde comme un pays perdu pour les Slaves. Mais la Bohème était tellement accablée à l'époque où écrivait Krijanitch, il a fallu pour sa résurrection un tel effort de volonté et de persévérance que l'on doit excuser notre auteur de n'avoir prévu ni cet effort, ni cette résurrection.

Il ne faut d'ailleurs pas s'exagérer la portée pratique de l'ouvrage auquel nous avons emprunté les citations qui précèdent. C'est un accident isolé dans l'histoire de la littérature; le manuscrit resta inconnu jusqu'au XIXe siècle; si quelques contemporains en prirent connaissance, ils le considérèrent sans doute comme une rêverie d'utopiste. M. Pypine, l'adversaire le plus acharné du panslavisme, suppose que le tsar Alexis fut choqué des idées de Krijanitch, et que pour se débarrasser de ce rêveur, il l'exila en Sibérie. Le biographe croate de Krijanitch attribue avec plus de raison cet exil à quelque tentative maladroite de propagande catholique.

Les Slaves du Sud eurent, comme nous l'avons dit, peu d'historiens nationaux; en revanche, la Dalmatie vit fleurir aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, toute une école poétique, imitatrice et rivale de l'école italienne. Les œuvres des poètes dalmates se rattachent généralement

au grand courant de la littérature occidentale; néanmoins, malgré l'éclat de la civilisation vénitienne, malgré le patriotisme local qui les inspire, ils ont la notion de la race slave et ne négligent pas d'en célébrer la grandeur. Ainsi, Gundulic (ou Gondola), l'auteur de la grande épopée ragusaine du XVIII[e] siècle, l'*Osmanide*, fait d'Orphée un poète slave, et déclare « qu'il a laissé ses chants à sa race pour célébrer les hauts faits des héros slaves, d'Alexandre le Serbe (c'est-à-dire Alexandre de Macédoine), des Nemanias, des Marko-Kralievich, des Sigismond de Pologne, des Jagellon et des Bathory ». Palmotic ou Palmota, dans sa *Christiade*, brillante amplification du poème classiques de Vida, annonce qu'il veut chanter le Christ dans cette langue slave qui résonne des bords de l'Adriatique à ceux de la mer Glaciale. Son frère, Georges Palmotic, dédiant la *Christiade* au cardinal Barberini, lui rappelle que la langue illyrienne (ou slave) est la plus répandue de toutes celles en lesquelles on invoque le Christ : « C'est, ajoute-t-il, une langue élégante, abondante, magnifique et par ces qualités mêmes essentiellement propre à la poésie. L'empereur Charles IV, dans sa Bulle d'Or, estime que l'étude de cette langue est nécessaire aux princes romains[1]. » Or, ce n'est pas le dialecte dalmate, mais bien le tchèque que Charles IV recommande aux princes du Saint-Empire. Mais Georges Palmotic identifie l'idiome dalmate avec le bohême, et ne croit pas même utile de signaler les différences qui les séparent. Un peu

1. « Imprimis elegans est et copiosa.... Denique nobilis imprimis et magnis rebusge rendis nata est ut merito in illo aureo Caroli IV imperatoris diplomate inter artes principibus romanis necessarias recenseatur. » *Kristiada*, etc. P. VIII, u Zagrebu, 1852.



plus tard, chez le plus populaire des poètes dalmates du xviii[e] siècle, chez le franciscain André Kacic Miosic, nous voyons reparaître la légende du testament d'Alexandre qui figure chez certains chroniqueurs polonais : il lègue à la race slave toute la Grande-Sarmatie, la glorieuse Bosnie, la Dalmatie, la Moscovie, la Pologne, la Bohême, la Hongrie.... Chez tous les écrivains dalmates — et nous en pourrions citer encore d'autres, — les mots slave et illyrien (slovinski, illirski) sont constamment termes synonymes. Ils ne paraissent même pas distinguer la race de la nation; la grandeur de la race les console, pour ainsi dire, de la petitesse ou des misères du groupe auquel ils appartiennent. Ainsi, les poètes dalmates précèdent et annoncent, dans une certaine mesure, les poètes panslaves du xix[e] siècle, les Bohêmes Kollar et Czelakovsky, le Slovaque Stur, le Russe Khomiakov[1].

II

Si les chroniqueurs, les historiens, les poètes ont eu par suite de je ne sais quelle tradition, de je ne sais quel instinct mystérieux, la notion toujours présente de la solidarité des peuples slaves, il est évident que les grammairiens et les philologues ont dû, de bonne heure, se préoccuper de la solidarité des langues. La grammaire comparée est une science moderne; il n'en est que plus curieux de voir les grammairiens des divers groupes deviner des analogies que la science déterminera plus tard avec précision, affirmer l'identité

1. Voir l'étude sur Kollar et la poésie panslaviste dans *Russes et Slaves* (1[re] série).

d'idiomes parlés sous des latitudes et des climats bien éloignés, célébrer l'unité de la langue slave. Presque toujours ils la considèrent comme une langue une, divisée en plusieurs dialectes, à l'exemple du grec ancien, dont la littérature garde son unité, sous la diversité des idiomes de l'Attique et de l'Ionie, de la Doride et de l'Éolie. Les grammairiens n'apparaissent qu'à l'époque de la Renaissance. Au XVI[e] siècle, Jean Blahoslav, en Bohême, énumère les différents dialectes du slave, le tchèque, le polonais, le russe, le moscovite : « Quel est, dit-il, le premier de ces dialectes? C'est ce sur quoi il est inutile de disputer, car de telles choses sont pleines d'incertitudes et d'erreurs. Qui pourrait faire une réponse juste et acceptable également pour tous?... Il me paraît utile, dit-il ailleurs, quand on sait un des dialectes, d'apprendre les autres; par exemple un Bohême qui entend les autres dialectes comprendra bien mieux les origines, les mutations, les dérivations, les significations des mots. » Un autre grammairien contemporain appelle la langue bohême la fleur la plus noble de la langue illyrienne (ou slave) et affirme qu'aucune langue n'est parlée sur une plus grande étendue de terrain.

Parmi les peuples slaves, les Polonais ont constitué de bonne heure une puissante individualité. On pourrait croire que le sentiment de cette individualité, joint à leur penchant bien connu pour les études classiques et le latinisme, a effacé chez eux la notion de leur origine slave; aujourd'hui, par exemple, ceux qui ont intérêt à calomnier les Polonais affectent de voir en eux les renégats de la race slave. Il n'en est rien. Dans plus d'un texte littéraire du XVI[e] siècle, le mot slave est employé comme synonyme de polonais, et les rapports du polonais avec les autres idiomes slaves sont soigneusement

étudiés. Parmi ces textes, le plus curieux est celui de Lucas Gornicki, dans son livre intitulé *le Courtisan polonais* (*Dworzanin Polski*). C'est un dialogue entre quelques gentilshommes polonais : « Messeigneurs, il faut, dit l'un d'eux, que vous sachiez que notre langue n'est pas ancienne par elle-même ; mais qu'elle est née, il y a peu de temps, du slave. Toutes ces langues, le polonais, le tchèque, le russe et le croate, le bosniaque, le serbe, le bulgare et bien d'autres, n'étaient d'abord qu'une seule langue slave, de même qu'il n'y avait qu'un seul peuple slave.... Ainsi donc, quand un gentilhomme ne trouve pas de mot polonais, il fera bien d'emprunter à la langue bohême plutôt qu'à toute autre, car cette langue est considérée chez nous comme la plus achevée. Mais si le mot tchèque est trop difficile, et que le russe, le croate ou le serbe soit plus facile à comprendre pour un Polonais, il faudrait l'emprunter sans hésitation. » Si les écrivains polonais avaient toujours suivi ce principe, leur langue se serait moins corrompue qu'elle ne l'a été depuis, sous l'influence du latin jésuitique ou du français.

Vers l'époque où Gornicki écrivait son *Courtisan polonais*, le grammairien Bohoricz publiait la première grammaire du dialecte slave qui se parle en Carniole, en Istrie et en Carinthie ; Bohoricz appartient à ce petit peuple slovène, le moins connu peut-être parmi les peuples slaves, qu'on désigne parfois sous le nom d'Illyrien. La littérature slovène n'a commencé à fleurir qu'à l'époque de la Réforme[1] ; elle a débuté par des publications bibliques ; Adam Bohoricz, recteur de l'école provinciale de Lublania (Laybach), fut le premier gram-

1. Voir plus haut *Les Slaves du Sud et leur littérature*.

mairien de cette littérature naissante; il fut chargé, par les États de la Carniole, de surveiller l'impression de la *Bible slovène*, qui se publiait à Wittemberg. C'est dans cette ville qu'il édita lui-même, en 1584, son essai sur la littérature carniolienne[1], ouvrage d'où l'on peut, dit le titre, fort long, suivant l'usage du temps, tirer facilement la connaissance des langues moscovite, ruthène, polonaise, bohême, lusacienne et croate. On lit dans la Préface : « Sous le nom de *Slaves*, je n'entends pas un peuple caché dans quelque recoin de la terre et enfermé dans des limites étroites, mais j'appelle slaves tous les pays de tous les peuples où l'on parle slave, où l'on manifeste quelque connaissance de la langue slave (*slavica lingua*). Or, la langue slave est répandue par la plus grande partie du monde, sinon par le monde entier.... A la Cour du Sultan, les Janissaires parlent notre langue et écrivent dans notre alphabet cyrillique (il s'agit des Janissaires d'origine bulgare ou serbe). Notre langue est tellement répandue dans l'empire ottoman, qu'elle efface presque celle des Turcs eux-mêmes[2]. Au nord, sous le pôle même, habitent les Moscovites. Bohoricz écrit *moshovites* et veut faire venir ce nom du mot *mosh*, qui signifie un homme. Après les Moscovites, il men-

1. *Arcticæ horulæ de latino-carnioliana litteratura*, Vitebergiæ, 1584, in-folio.

2. Ceci est encore vrai aujourd'hui. Dans « l'Exposé des motifs du projet de loi présenté à la Chambre des députés pour la création d'une chaire de littérature et de langues slaves au Collège de France », on lit que la Turquie a deux millions de sujets slaves. L'auteur du rapport, M. Salvandy, ne se trompait que de cinq ou six millions! On lit dans le même rapport que le serbe est parlé en Bohême! D'aussi grossières erreurs étaient certainement les meilleurs arguments en faveur de la création du nouvel enseignement. (Voir le *Moniteur* du 21 avril 1840, et *Russes et Slaves*, 2e série, p. 212.)



tionne les Ruthènes et tous les peuples que Ptolémée groupe autour du golfe vénétique septentrional, et il énumère avec complaisance les Lithuaniens, les Polonais, les Bohêmes, les Lusaciens, les Vendes, les Serbes, les Bulgares, etc. « Tous ces peuples, dit-il, sont slaves et parlent slave. Peut-être, ajoute-il, prétendra-t-on, à cause de quelque différences de prononciation ou d'écriture, que ces peuples ne sont pas *homoglottes* (parlant une même langue) ou qu'ils ne sont pas tous slaves. C'est comme si l'on prétendait que les Souabes, les Misniens, les Saxons, les Flamands ne sont pas tous Germains; nous les reconnaissons pour Germains; nous leur adjugeons une patrie commune à cause de la communauté de la langue. Pourquoi agir autrement vis-à-vis des Slaves? il y a certainement entre les dialectes slaves moins de différences de prononciation qu'entre les Misniens, les Saxons et les Flamands. » C'est là un langage d'une netteté et d'une précision incontestables.

Un peu plus tard, le philologue croate Francic, dans la préface d'un dictionnaire slave (slovinski), c'est-à-dire croate, publié en 1605, écrit : « Il n'y a pas, d'après ce que l'on sait jusqu'ici, de langue plus répandue dans le monde que notre idiome slave; car il comprend une bonne partie de l'Europe et de l'Asie. » L'auteur se lance dans les recherches ethnographiques et affirme que les Bulgares sont originaires de la Moscovie, les Polabes et les Tchèques de la Pologne.

Krijanitch, dont les travaux ont une si grande importance au point de vue historique et politique, s'occupait aussi d'études grammaticales. En 1665, il acheva à Tobolsk sa grammaire slave, qu'il avait, bien des années auparavant, commencée en Italie. De même que, dans son grand ouvrage politique, il compare entre eux

les divers peuples slaves, de même, dans sa grammaire, il aborde l'étude raisonnée et comparative des différents dialectes slaves, et un linguiste russe contemporain, M. Bodianski[1], a pu l'appeler le père de la philologie comparée. Il se montre dans sa grammaire très sévère pour les divers dialectes, dont il connaît assez mal la littérature et dont il s'exagère la corruption. Il cherche à constituer une langue panslave et il en esquisse les règles. Ajoutons, pour en finir avec les Slaves du Sud, au XVIIIe siècle, que quand il fut question de reviser le texte corrompu des livres liturgiques slaves usités chez les catholiques de Dalmatie, cette tâche fut confiée, par l'évêque de Zara, au prêtre dalmate Karaman, qui avait longtemps résidé en Russie; son travail de revision fut soumis à la censure de quatre prêtres ruthènes. Les connaisseurs reprochent même à Karaman d'avoir enlevé au slave liturgique d'Illyrie son originalité, en remplaçant les idiotismes illyriens par des idiotismes ruthènes. Nouvelle preuve de cette solidarité, de cette *mutualité* des idiomes slaves.

Interrogeons des peuples encore plus ignorés, par exemple ce petit îlot des Serbes de Lusace resté debout après tant de siècles au milieu des flots menaçants de la grande Allemagne; là aussi, à Bautzen même, en pleine Saxe, on savait combien était grand le monde slave, et, au XVIIIe siècle, le philologue lusacien Frencel, dans son *Traité sur la langue sorabe*, parle avec emphase de l'immensité de sa race; l'un de ces amis complaisants, qui, en ce temps-là, ornaient de vers latins les premières pages des ouvrages nouveaux, s'écrie dans

1. M. Bodianski a publié cette grammaire à Moscou en 1849. Je dois à son obligeance un exemplaire de cet ouvrage aujourd'hui fort rare.



un poétique enthousiasme : « Si la fortune des Slaves avait égalé leur courage, le monde adorerait leur sceptre en tremblant ».

> Si par virtuti Slavis fortuna fuisset,
> Orbis adoraret slavica sceptra tremens.

Encore aujourd'hui, les Slaves de Lusace, isolés dans la Saxe et la Prusse, n'ont pas la prétention de remonter le courant de l'histoire, et de rentrer dans le monde slave dont la destinée les a pour jamais séparés. Cependant, ils conservent pieusement leur langue et restent fidèles au sentiment de leur race; la petite ville de Bautzen (Budissin) est, toute proportion gardée, un des centres les plus actifs de la Slavie. Ils sont là cent cinquante mille à peine, derniers représentants de ce grand peuple des Slaves de l'Elbe, convertis par les Allemands au christianisme, comme certains peuples chrétiens le furent, plus tard, à l'islamisme. Les Slaves de l'Elbe succombèrent, non seulement sous la vaillance et la supériorité de leurs adversaires, mais surtout sous le poids de leurs propres dissensions. Les uns furent anéantis, les autres à peu près germanisés.... Ne nous étonnons pas que l'histoire de ce peuple disparu se présente souvent à l'esprit des Slaves d'Autriche, en face des dangers dont les menace le Saint-Empire ressuscité!

III

Les historiens slaves sont d'accord pour signaler chez les Slaves occidentaux, aux premiers temps du moyen âge, trois tentatives d'union. Le publiciste polonais

dont le nom figure au début de ce travail en a esquissé l'histoire; dernièrement, le comité slave de Pétersbourg mettait au concours le récit de ces trois tentatives. La première eut lieu sous la direction de ce Samo, roi des Vénèdes, que Frédégaire nous présente comme l'adversaire victorieux de Dagobert, roi des Francs; le chroniqueur nous donne une haute idée de sa puissance, que des historiens slaves ont été trop enclins à exagérer. L'empire de Samo, qui s'étendait des rives de l'Adriatique jusque chez les Slaves sorabes et qui embrassait des groupes très divers, ne survécut pas à son fondateur. Ce fut un accident éphémère. Le début du IXe siècle vit la création du Saint-Empire, dont l'ambition insatiable et la prétendue mission civilisatrice constituèrent pour la race slave un danger permanent. Pour y résister, les princes moraves entreprirent de grouper autour d'eux les principales tribus slaves. L'un d'entre eux, Rastiz, pour échapper aux missionnaires germaniques, fit venir de Thessalonique les deux apôtres Cyrille et Méthode, qui faillirent donner aux Slaves l'unité de la langue religieuse et liturgique[1]. Sous son neveu Svatopluk, la grande Moravie, comme on l'appelait alors, s'affranchit de la tutelle germanique et constitua un puissant État; elle embrassait la Bohême, une partie des pays slovaques et polonais; les chroniqueurs du temps appelaient Svatopluk le grand empereur qui commandait au monde entier. Quand il mourut, le peuple slave ne voulut pas croire à sa mort. Il se créa sur lui une légende analogue à celle de Barberousse. Aujourd'hui encore, le paysan morave se rappelle ce

1. Voir notre livre sur *la Conversion des Slaves au christianisme*, Paris, Franck, 1868.



héros qui faillit donner tant de grandeur à sa patrie, et un proverbe populaire dit en parlant de celui qui cherche une chose impossible : « Il cherche Svatopluk ».

Malheureusement, les peuples slaves semblent obéir à un instinct anarchique constaté dès les premiers siècles par leurs plus anciens historiens. Svatopluk, en mourant, présenta à ses fils un faisceau de dards unis, en les invitant à le rompre pour leur faire comprendre la nécessité de la concorde. Mais cette leçon allégorique leur servit peu; d'ailleurs, l'invasion des Magyares survint, et l'empire morave disparut comme un de ces tourbillons de sable qu'une tempête élève et qu'une autre tempête vient balayer. L'établissement des Hongrois en Europe fut pour les Slaves un coup mortel ; désormais isolés les uns des autres, ils ont perdu leur centre de gravité naturel et sont dans un état permanent d'équilibre instable.

Au xe siècle, Bosleslav le Grand, de Pologne, parut devoir être plus heureux que ne l'avaient été Samo et Svatopluk; grâce à une sage politique soutenue par de grands talents militaires, il obtint de l'Empereur le titre de roi des Slaves, et réunit, dans ses États, les peuples situés entre l'Elbe et Dnieper, entre la Baltique et le Danube. Il se serait étendu plus loin encore sans l'aveuglement des princes de Bohême, que Bosleslav essaya vainement d'arracher à l'alliance absorbante de l'Allemagne. Plus tard, menacés par l'ennemi dont ils n'avaient pas su deviner l'ambition, les souverains de la Bohême comprirent les fautes de leur conduite passée. Le sentiment de la solidarité slave apparaît nettement au XIIIe siècle, sous le Przemysl Otakar, l'adversaire malheureux de la puissance naissante des Habsbourgs. Dans une lettre adressée à un cardinal romain, ce

prince se plaint énergiquement des torts que les frères Mineurs allemands font en Bohême et en Pologne aux Frères de langue slave, « à la grande honte, dit-il, de notre royaume et de notre langue slave ». Sa femme, la princesse Cunégonde, tient, dans une affaire du même genre, un langage analogue à celui de son mari ; elle recommande à une abbesse silésienne des religieux bohêmes et polonais, attendu, dit-elle, qu'ils sont de notre langue. Et, quand Przemysl Otakar voit se dresser devant lui la rivalité fatale de Rodolphe de Habsbourg, c'est aux princes polonais qu'il demande aide et assistance, au nom d'une commune origine. « Nous sommes pour vous, écrit-il, le plus sûr rempart, et, si nous pouvons échapper à la tempête qui nous menace, vous êtes, vous et vos sujets, menacés d'un grand danger. L'ambition allemande ne se contenterait pas de votre soumission ; la libre Pologne serait soumise à un joux affreux ; notre peuple périrait tout entier ! » Paroles assurément prophétiques.

Il faudrait un travail spécial et fort long pour étudier à fond les rapports de la Bohême et de la Pologne. Les annales de ces deux pays qui, à certains moments, eurent les mêmes rois, s'enchevêtrent et se pénètrent sans cesse jusqu'au XVIIe siècle. Contentons-nous de rappeler qu'à l'Université de Prague, les Polonais formaient une nation qui vota toujours avec la nation bohême, et que beaucoup de guerriers bohêmes prirent part aux luttes de la Pologne contre les Chevaliers porte-glaive. Parmi eux figurait Jean Zizka, celui qui devait plus tard commander avec tant de gloire les phalanges hussites que, dans un manifeste célèbre, il appelait aux armes « pour la défense de la loi de Dieu et de la *langue bohême et slave* ». « Il faut, disaient un

peu plus tard les Taborites, au moment où certains politiques préparaient l'élection d'Albert d'Autriche au trône de Bohême, il faut chercher un souverain de langue slave et ne jamais tolérer un Allemand. » Tout le xve siècle et une partie du xvie sont pleins de tentatives pour rapprocher intimement la Bohême et la Pologne. Ces tentatives s'accomplissent sous l'influence d'idées religieuses et politiques; la langue bohême, élevée à un haut degré de culture par Jean Huss et ses disciples, est favorablement accueillie à la Cour des rois de Pologne et des grands princes de Lithuanie. Les livres bohêmes se répandent en Pologne, et quelques-uns portent sur leur frontispice qu'ils ont été écrits pour le bien du royaume de Bohême, des Tchèques, des Moraves, des Polonais. Dans leurs ambassades, les représentants des deux peuples emploient indifféremment l'une ou l'autre langue. On a vu plus haut ce qu'écrit, à propos de la langue tchèque, l'auteur du *Courtisan polonais.*

On connaît d'autre part les relations fréquentes des Polonais avec leurs voisins de race russe, on sait que l'histoire des Ruthènes, ou Russes blancs et rouges, se confond en grande partie avec celle de la Pologne. Ce qui est plus ignoré, ce sont les rapports de la République avec le Tsarat de Moscovie. Plus d'un document atteste la foi qu'avaient alors les deux États en l'identité de leur langue et en l'unité de leur race. « L'unité seule de la langue, dit le chroniqueur polonais Bielski, indique que nous et les Moscovites nous sommes issus d'une seule et même nation; nous devons donc être les fils d'un même père. » Un instant, après l'extinction de la race des Jagellons, il fut question de confier le trône de Pologne à Ivan de Russie; l'archevêque primat de

Gniezno, Uchanski, conseille à Ivan de faire comprendre aux Polonais, dans les lettres qu'il leur adresse, qu'il n'est pas hérétique, mais chrétien baptisé au nom de la Très Sainte Trinité, et que les Polonais et les Russes, étant d'une même race slave ou sarmate, doivent, comme de bons frères, n'avoir qu'un seul souverain.

A plusieurs reprises, dans les rapports des deux nations polonaise et russe, il est question de cette identité de la race, qui trouve son contrepoids dans la différence des religions. En 1646, un seigneur polonais, Kysel, est envoyé comme ambassadeur près du tsar Alexis, pour négocier une alliance de la Pologne avec la Russie moscovite contre les Tartares de Crimée, au moment même où le Croate Krijanitch invite le tsar à cette alliance.

Dans le discours qu'il prononça à l'occasion de son ambassade, Kysel s'étendit longuement sur l'alliance de ces deux pays « que la main du Très-Haut avait fait naître d'une même souche, comme deux cèdres du Liban, d'un même sang slave, d'une même nation, ainsi que le démontrent les sources historiques et surtout la langue commune de ces deux grands empires. L'histoire des Slaves, disait l'orateur, peut se diviser en trois périodes : le temps heureux où les Slaves, par l'union de toutes leurs forces, s'illustraient dans le monde entier; le temps des querelles et des divisions, où les Slaves laissèrent conquérir beaucoup de leurs contrées par les étrangers et par les païens; enfin la troisième période sera celle de l'éternelle alliance, de l'amour fraternel, le retour au premier état d'unité. »

Ce langage prouve suffisamment qu'à l'époque où il fut tenu, les deux peuples russe et polonais ne songeaient guère à s'exclure mutuellement de la race slave



au profit d'un intérêt égoïste. Ce n'est que plus tard qu'éclata entre eux cette haine profonde que les Slaves considèrent avec raison comme un des plus grands malheurs de leur race.

Effacée du rang des nations européennes au moment même où la Russie y prenait place, la Bohême n'eut point avec elle de rapports politiques. Cependant Pierre le Grand n'ignorait pas la parenté des Russes et des Tchèques ; dans une lettre célèbre, il demandait qu'on lui envoyât de Bohême des littérateurs capables de traduire des livres en russe ; il demandait aussi des Moraves et des Silésiens, à une époque où l'existence des Slaves de Bohême et de Moravie était à peu près complètement ignorée de l'Europe entière.

C'est là un fait isolé. En revanche, au moyen âge, les relations des Tchèques avec les Slaves du Sud furent assez fréquentes. La Bohême avait été en partie convertie au Christianisme par le grand apôtre Méthode; elle avait dû, comme les Serbes et les Bulgares, célébrer sa liturgie en langue slave ; cette liturgie avait disparu devant les efforts du clergé romain ; il en subsistait cependant quelques traces. Au xiv[e] siècle, l'empereur Charles IV, très sympathique aux choses slaves, entreprit de fonder un monastère où il ferait refleurir la liturgie proscrite; ce monastère s'éleva, en effet, sous l'invocation de saint Jérôme, avec l'autorisation du Saint-Siège. Pour le peupler, il fallut évidemment faire venir des religieux des pays méridionaux, où la liturgie slave était encore en usage. Charles IV, qui eut de grandes idées, rêvait l'unification des deux églises latine et orientale ; il s'adressait dans ce but à Douchan, tsar de Serbie : « Si nous nous réjouissons, lui disait-il, de la société de tout homme à cause de l'identité de la

nature humaine, à plus forte raison devons-nous vous aimer comme un frère très cher, vous qu'égale à nous la hauteur du rang royal et l'usage commun de cette belle et généreuse langue slave [1]. » Un peu plus tard, au concile de Constance, au milieu même de l'ardeur des controverses religieuses, le Tchèque Procope le Grand et le dominicain ragusain Stoïkovich se reconnaissent et se saluent comme compatriotes par la langue et par la nation. Stoïkovich avait traité Procope d'hérétique : « Comment ! s'écrie le fougueux hussite, notre congénère (*conterraneus iste noster*) nous injurie et nous appelle hérétiques ». Et le dominicain de répondre : « C'est parce que je suis votre congénère de langue et de nation que je désire si avidement vous voir revenir à la foi catholique ». Ajoutons qu'au XVIIe siècle il se faisait dans les pays croates une exportation considérable de livres de piété en langue bohème. C'est un archevêque de Prague qui nous apprend ce fait peu connu.

Les Slaves du Sud, après la ruine des royaumes serbe et bulgare, s'obstinèrent longtemps à espérer leur délivrance des empereurs d'Allemagne, rois de Hongrie. Trompés dans leur attente, ils se tournèrent vers la Russie, à laquelle les rattachait l'identité de la foi et de la langue liturgique. Sous le règne de Pierre le Grand, un grand nombre de Slaves méridionaux entrèrent au service de la Russie et s'efforcèrent de faire tourner au profit de leur nation les intérêts de l'État moscovite; ainsi, un Ragusain, Sava Vladislavich, traduit l'ouvrage d'Orbini sur le royaume des Slaves et signale au tsar

1. *Ejusdem nobilis slavici idiomatis participatio.* (Ap. Palacky, *Histoire de Bohême.*)



les avantages que la Russie retirera de ses relations avec les populations du Monténégro, de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Bosnie et de la Dalmatie, pays qui ont la même langue et la même foi que la Russie. Pierre le Grand, quand, en 1711, il déclara la guerre à la Turquie, songea sérieusement à s'appuyer sur les Slaves méridionaux et leur envoya un agent, le Serbe Miloradovitch. On a gardé le texte d'une chanson composée par Miloradovitch, où il invite les Monténégrins au combat pour sauver, dit-il, le peuple chrétien, et illustrer le nom slave. Il ne manque pas de rappeler que Russes et Monténégrins professent la même foi et parlent la même langue. Pierre le Grand écrit aux sénateurs de Raguse une lettre pour leur annoncer les succès qu'il a remportés sur le roi de Suède : « J'espère, dit-il, que vous vous en réjouirez comme de bienveillants amis de notre nation et de notre langue ». Deux poètes ragusains, Gradic et Rujic, célèbrent avec enthousiasme la gloire du tsar moscovite.

Dans les luttes ultérieures de la Russie contre la Turquie, la propagande slave deviendra de plus en plus un moyen d'action. C'est surtout chez les libres populations du Monténégro qu'elle trouve le terrain tout préparé. Citons seulement ce fragment d'une lettre que le métropolitain du Monténégro écrivait en 1771 à la république de Raguse : « Nous savons que, dans le temps présent, vous avez beaucoup à souffrir des Italiens et des ennemis de la Croix; nous prions donc le Tout-Puissant de bénir les armes russes, de relever la Croix, d'illustrer de nouveau *notre main slave* de la gloire qu'ont eue nos aïeux ». Écoutons, d'autre part, le langage que tenait, en 1807, le *vladyka* Pierre au maréchal Marmont qui lui reprochait son alliance avec les barbares de Russie : « Vous détestez

et calomniez les Russes et vous flattez les autres peuples slaves pour que votre empereur puisse arriver à ses fins. Mais nous, nous Slaves, nous ne connaissons d'espérance et d'espoir qu'avec nos puissants frères de Russie; s'ils périssent, tous les autres Slaves périront, et qui est contre les Russes est contre les Slaves. » Il n'entre pas dans notre plan de discuter la portée de ces paroles; l'époque où elles furent prononcées dépasse déjà les limites du cadre que nous nous sommes imposé. Ce n'étaient pas, d'ailleurs, seulement les Slaves de Turquie qui mettaient leur confiance dans la Russie et qui imploraient sa protection; les colons serbes établis dans le royaume de Hongrie eurent, plus d'une fois, maille à partir avec le gouvernement de Pesth à propos des privilèges qui leur avaient été concédés. Dans leurs conflits, ils invoquèrent souvent l'intervention de l'ambassadeur russe à Vienne. Ils offrirent leurs services à Pierre le Grand; en 1751, un grand nombre d'entre eux émigrèrent en Russie, où on retrouve encore leurs descendants; beaucoup prirent du service en Russie ou y firent leurs études, par exemple, Raitch, le fameux historien des Slaves méridionaux.

Nous voici arrivés aux limites du XIXe siècle; les nombreux rapprochements que nous avons signalés se sont produits jusqu'ici sous l'influence de l'instinct ou de la tradition; les systèmes ethnographiques, la politique scientifique ne sont pas encore élaborés. La théorie d'une politique panslaviste a pu être entrevue par certains esprits; elle n'est pas encore nettement formulée. Cette théorie ne pourra s'établir que lorsque les historiens et les philologues en auront préparé les éléments. Tandis que la Russie grandit par les armes, l'érudition slave s'élabore lentement dans les livres de quelques



savants bohêmes, qui, assurément, ne se doutent guère des conséquences auxquelles doivent aboutir leurs studieuses élucubrations, sous l'influence des idées nouvelles que la Révolution française et le principe des nationalités ont apportées dans le monde européen. L'histoire de cette élaboration scientifique peut devenir elle-même la matière d'une étude non moins patiente et non moins minutieuse que celle à laquelle nous venons de nous livrer. Ce n'est qu'après l'avoir menée à bonne fin qu'on pourrait aborder, dans tous ses développements, l'histoire de l'idée panslaviste au XIX[e] siècle. Nous avons en France[1], contre cette idée, bien des préventions; mais le rapide développement de la puissance allemande nous fait un devoir impérieux de dépouiller les vieux préjugés, d'étudier en face les faits et les idées, et de chercher avec persévérance tout ce qu'on en peut tirer d'utile pour la politique extérieure de la France.

1. Écrit en 1872. — Voir l'Introduction.

LA LANGUE RUSSE
ET L'EXPANSION DES LANGUES SLAVES[1]

En 1885, le monde slave a célébré le millénaire de la mort de saint Méthode, apôtre des Slaves, qui partage avec son frère Cyrille l'honneur d'avoir créé leur langue liturgique et leur alphabet. A cette occasion, la Société slave de bienfaisance de Saint-Pétersbourg a mis au concours une question d'un haut intérêt :

Exposer le développement historique des grandes langues littéraires chez les Grecs anciens, les peuples italiotes et chez les peuples modernes, Italiens, Français, Espagnols, Anglais et Allemands.

Exposer l'histoire du slavon[2] chez les différents peuples slaves jusqu'à l'époque la plus récente. Étudier l'expansion des divers idiomes slaves chez les peuples voisins, du tchèque, du polonais, du russe. Étudier les opinions exprimées par les écrivains slaves touchant la nécessité d'une

1. Cette étude, publiée en 1892, ne faisait pas partie de la première édition du *Monde slave*. Il n'est pas inutile de la réimprimer. *Ne quid nimis* : telle doit être la devise de l'homme de science.

2. Slave ecclésiastique qui joue chez les peuples orthodoxes le rôle du latin chez les catholiques.

langue diplomatique internationale, d'une unité littéraire chez les Slaves. Examiner si cette unité est possible et indispensable.

La société qui mettait cette question au concours a pour principal objet la bienfaisance internationale : les Slaves, surtout en Hongrie et en Turquie, ne sont pas tous heureux et ont souvent besoin d'un secours étranger. Leur donner ce secours, c'est non seulement faire œuvre d'humanité, mais aussi de patriotisme russe. La société n'est pas plus désintéressée dans son but que ne le sont les *Schulvereine* allemands ou l'*Alliance pour la propagation de la langue française*. Comme ces sociétés, elle poursuit sous couleur d'humanité un but politique. Nous le constatons sans songer à lui en faire un reproche. Elle poursuit aussi un but religieux. Ses membres appartiennent à l'Église orthodoxe; la Russie s'honore d'être le pays orthodoxe par excellence. La doctrine des slavophiles ou des panslavistes russes, c'est qu'en dehors de leur Église il n'y a point de salut dans l'autre monde, point de vraie civilisation, de bonheur terrestre en celui-ci. Si la Bohême, si la Pologne, si la Croatie n'ont pu arriver à s'assurer l'indépendance nationale, la faute en est à l'Église catholique dont elles ont subi la loi. L'orthodoxie les eût préservées dans le passé; elle est pour eux — on ne le dit pas toujours tout haut, mais on le donne à entendre — la seule chance d'avenir. Ainsi donc la Société de bienfaisance slave de Saint-Pétersbourg, comme celles de Kiev et d'Odessa, prétend exercer au fond une action tout ensemble humanitaire, littéraire, politique et religieuse. Quand, à la fin du siècle dernier, l'Académie de Berlin mettait au concours la fameuse question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue

française universelle? Pourquoi mérite-t elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve? » elle n'obéissait qu'à des considérations purement théoriques. L'esprit qui inspire la société de Saint-Pétersbourg est certainement moins désintéressé.

Par une singulière coïncidence, l'ouvrage qui a été couronné au concours est précisément l'œuvre d'un professeur de l'université *russe* de Varsovie. Depuis l'échec de l'insurrection de 1863-1864, le gouvernement russe s'est appliqué par tous les moyens à russifier les Polonais; non seulement leur capitale a été dotée d'une université russe, mais on s'est efforcé d'y établir les professeurs les plus qualifiés par leurs travaux et leurs idées panslavistes. Si les Polonais ont de la répugnance à se laisser absorber par la Russie, ils en auraient moins peut-être, pense-t-on, à se fondre dans l'unité panslave. L'auteur du meilleur travail sur l'idée de la solidarité slave, le Tchèque Perwolf, était professeur à l'université de Varsovie : on y a mis également le Tchèque Jezbera qui rêve d'imposer l'alphabet cyrillique aux Tchèques et aux Polonais, les Russes Makouchev et Constantin Grote auxquels on doit des travaux distingués sur l'histoire des Slaves étrangers à la Russie.

L'auteur de l'ouvrage couronné par la société, M. Antoine Boudilovitch, est lui aussi un savant panslaviste des plus distingués. Il nous a donné notamment un très intéressant ouvrage sur les Slaves primitifs. Il était mieux que personne qualifié pour traiter le sujet complexe et intéressant qui faisait l'objet du concours. Son livre restera; il méritera longtemps d'être lu et consulté. Mais il ne faut pas perdre de vue les circonstances au milieu desquelles il a été écrit, les tendances qui l'ont inspiré. Des critiques russes ont eux-mêmes reconnu

que les Serbes, les Tchèques, les Polonais ne seraient probablement pas satisfaits des conclusions de l'auteur[1]. En dehors des pays slaves, elles seront aussi très contestées.

I

Je laisse à regret de côté le premier volume, où l'auteur étudie la formation des grandes langues de l'antiquité ou de l'Occident et les conditions par suite desquelles un idiome prend parmi ses congénères une place prépondérante et devient définitivement l'organe de la vie politique et littéraire. C'est là un sujet qui a été plus d'une fois traité en Occident et sur lequel chacun de nous a quelques lumières et peut formuler un jugement. Les destinées des langues slaves sont beaucoup moins connues.

Il y a une question qui se pose tout d'abord et que M. Boudilovitch a eu le droit de négliger, car il peut la supposer familière à tous ses lecteurs[2]. Quel est exactement le domaine géographique des langues slaves ? Les cartes ethnographiques et les données officielles sont loin d'être d'accord à ce sujet. Le plus récent et le meilleur des atlas français, celui de M. Schrader, dans sa

1. Voir l'article de M. Lipovsky dans le *Journal du ministère* (russe) *de l'instruction publique*, février 1892, et surtout celui de M. Pypine dans le *Viestnik Evropy* (*Revue d'Europe*), avril et mai 1892. M. Boudilovitch a répondu à M. Pypine dans la *Revue slave* (*Slavianskoe Obozrienie*) de mai-juin 1892.

2. Pas à tous cependant. Je présentais l'autre jour à deux dames russes une congénère slave, une Slovène de Laybach. C'étaient des femmes fort distinguées, mais elles ignoraient où était Laybach et ne savaient même pas qu'il y eût au monde des Slovènes.

notice sur l'Europe, compte 97 millions et demi de Slaves. Un géographe russe, M. Zarianko, dans une carte dressée en 1891 pour la Société de bienfaisance de Pétersbourg et faite avec beaucoup de soin, nous donne un chiffre de 101 724 000. L'écart n'est pas à dédaigner. Dans l'édition de cette carte, publiée en 1889, l'ethnographe russe n'hésitait pas à adjuger la Macédoine aux Bulgares. Mais les Serbes ont réclamé; ils veulent la Macédoine pour se consoler de la Bosnie perdue. Dans l'édition de 1891, M. Zarianko, fort embarrassé, n'a voulu adjuger le pays contesté ni aux Bulgares, ni aux Serbes; il lui a donné un lavis particulier, « comme d'un pays dont la nationalité n'est pas encore suffisamment étudiée ». Étant donnés les rapports actuels de la Russie avec la Bulgarie d'une part et la Serbie de l'autre, il s'agit avant tout de ne pas faire de la peine aux Serbes. On voit ici clairement comment l'ethnographie peut être influencée par la politiqne. Consultez au contraire un érudit qui n'a en vue que la science pure, M. Constantin Jireczek, il vous dira très nettement que les Bulgares (mêlés d'ailleurs à d'autres peuples, des Roumains, des Serbes, des Albanais, des Grecs, des Turcs) occupent les vilayets de Salonique, de Bitolia, de Skopie, qu'ils s'étendent jusqu'aux monts Char, jusqu'aux lacs d'Ohrida et de Kostour. M. Zarianko ne trouve que 3 112 000 Bulgares. M. Jireczek, qui a passé quinze années de sa vie à étudier la Bulgarie, donne un chiffre de 4 500 000 [1]. On jugera par cet écart de ceux qui peuvent se produire dans les pays où deux nationalités sont en conflit depuis des siècles, où les souvenirs d'un ancien état

1. Article Bulgarie dans la *Nouvelle encyclopédie tchèque*, Prague.



politique évoquent le fantôme d'une puissance disparue. J'ai souvent entendu des émigrés polonais parler de leurs vingt ou vingt-cinq millions de frères. M. Zarianko réduit ce chiffre à 11 250 000. Le travail le plus sérieux, le plus scientifique à ma connaissance qui ait été publié sur cette question délicate, celui de M. Édouard Czynski, donne un total de douze millions et demi.

Acceptons provisoirement les chiffres de M. Zarianko; on peut les contester, les éplucher chacun en détail, mais au fond, sauf pour les Bulgares, où l'écart est vraiment trop fort (près des deux cinquièmes), les proportions des différents peuples sont à peu près telles qu'il les a indiquées. D'après la statistique de M. Zarianko, le nombre total des Russes serait de 72 539 000 [1], celui des Bulgares de 3 112 000 (chiffre, comme nous venons de le démontrer, inférieur à la réalité), celui des Serbes-Croates de 6 129 000, celui des Slovènes de 1 260 000; on compterait 2 224 000 Slovaques (dans la Hongrie septentrionale) et 5 115 000 Tchèques-Moraves, 136 000 Wendes ou Serbes de Lusace (dernier débris des Slaves de l'Elbe dévorés par l'assimilation allemande), 11 179 000 Polonais et Kachoubes (nous avons fait remarquer que ce chiffre demande à être un peu relevé).

Dans ce nombre, les Russes de toute sorte, y compris les Petits-Russiens de Galicie, de Hongrie, représenteraient sur le total général de la race slave une proportion de 70 p. 100, les Polonais de 11 p. 100 (chiffre à relever), les Serbes-Croates de 6 p. 100, les Tchèques

1. Dans ce chiffre la statistique comprend tout l'ensemble des Petits-Russiens.

d'environ 5 p. 100; les autres chiffres ne valent pas la peine d'être examinés. Les peuples qui emploient l'alphabet slavon et qui pratiquent la religion grecque avec une Église autonome ou rattachée à celle de Rome (comme les Uniates de Galicie) forment 75 p. 100 de la race; les autres emploient l'alphabet latin ou allemand et pratiquent la religion catholique ou réformée. On ne peut citer que pour mémoire les rares musulmans de Bosnie, d'Herzégovine ou de Bulgarie. On aura beau tourner et retourner ces chiffres, on ne peut nier l'incontestable prépondérance numérique des Russes. Cette prépondérance était autrefois atténuée dans une certaine mesure par leur infériorité relative au point de vue de la civilisation : cette infériorité s'efface de plus en plus. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si des patriotes enthousiastes se plaisent à prophétiser le prochain avenir où les ruisseaux slaves iront, suivant le mot de Pouchkine, se fondre dans la mer russe, où l'aigle moscovite étreindra dans ses serres colossales tous les peuples dispersés qui s'étendent des bords de la mer Adriatique à ceux du Kamtchatka. Pour éviter toute fausse interprétation, je tiens dès maintenant à déclarer que je ne considère cet avenir ni comme prochain ni comme désirable.

II

Après avoir dessiné le cadre actuel des langues slaves, le domaine de leur future évolution, voyons maintenant ce que cette évolution a été dans le passé. Nous avons énuméré jusqu'à dix de ces langues. Il n'est pas sûr que l'énumération soit complète : si le slovaque est par rap-

port au tchèque un idiome indépendant, le petit-russe peut revendiquer une situation analogue par rapport au moscovite ou grand-russe. Il y a à Kiev, à Lemberg, à Poltava, toute une école de particularistes qui réclament énergiquement pour leur idiome maternel. Récemment encore cette école, mal vue du gouvernement russe, avait établi à Genève une imprimerie et une librairie qui a publié un certain nombre de livres et de journaux. L'âme de ces établissements était un ancien professeur de l'Université de Kiev.

A côté et au-dessus des idiomes vivants, il en est un qui n'est plus parlé depuis de longues années, comme le latin, mais qui, comme le latin, continue de vivre d'une vie factice, grâce au rôle qu'il joue dans l'Église et par suite dans l'éducation des fidèles. C'est le slavon ou slave ecclésiastique, organe de la liturgie orthodoxe chez les Russes, les Serbes et les Bulgares, de la liturgie grecque unie chez les Ruthènes ou les Petits-Russes de l'Autriche-Hongrie et même de la liturgie catholique dans certains cantons de la Dalmatie. C'est une des grandes langues religieuses du monde; le nombre des fidèles qui l'emploient est d'environ quatre-vingt-cinq millions. Les philologues ne sont pas absolument d'accord sur son origine; les uns veulent qu'elle soit née dans la Pannonie, c'est-à-dire sur le sol de la Hongrie actuelle, les autres — je suis de ceux-ci — veulent qu'elle soit originaire de la Bulgarie actuelle et l'appellent l'ancien bulgare. Elle a pour la première fois été mise en œuvre par les deux apôtres Cyrille et Méthode, qui vivaient au IXe siècle et étaient originaires de Thessalonique. Ils créèrent pour elle un alphabet imité du grec qui, après avoir subi certaines modifications, est encore aujourd'hui celui des Russes, des Serbes et des

Bulgares. C'est dans cette langue que furent évangélisés les Slaves de la Grande-Moravie, rebelles à l'apostolat des missionnaires germaniques et à la langue latine qui était étrangère à leurs traditions historiques et qu'ils s'obstinaient à ne pas vouloir entendre. La papauté, d'abord inquiète de cette innovation, comprit bientôt tout le parti qu'elle pouvait en tirer pour la diffusion du christianisme; après avoir appelé à Rome les deux missionnaires, le pape Adrien II les autorisa à continuer leur apostolat, en dépit des clabauderies du clergé allemand, qui voyait avec douleur lui échapper des domaines dont les dîmes étaient fructueuses. Pendant la vie de Cyrille et de Méthode, la liturgie slave s'étendit successivement sur la Pannonie, c'est-à-dire sur les pays slovènes, sur la Moravie et la Bohème, c'est-à-dire sur les pays tchèques et slovaques, sur une partie du pays vistulien, c'est-à-dire de la Pologne, peut-être sur la Croatie, la Dalmatie et la Bulgarie. En somme, elle avait du vivant de ses propagateurs pénétré presque tous les pays slaves, sauf ceux des Slaves de l'Elbe, encore païens et qui devaient périr victimes de leur attachement au paganisme, et la Russie, très éloignée, qui ne devait se convertir qu'un siècle plus tard.

Arrêtons-nous ici un moment et demandons-nous ce qui serait arrivé si cette œuvre d'apostolat slave en langue nationale avait continué et réussi à englober toute la race à laquelle elle était destinée. Nous sommes ici en présence d'un des grands tournants de l'histoire. Si les successeurs de Cyrille et Méthode avaient pu poursuivre leur œuvre, les destinées de l'Europe orientale eussent été gravement modifiées. Tous les peuples slaves n'auraient eu qu'une langue liturgique et par suite qu'un seul alphabet, qu'une seule culture. Cette

unité religieuse ne leur aurait peut-être pas donné l'unité politique, mais elle eût assuré à certains d'entre eux, par exemple aux Bohêmes et aux Polonais, la force nécessaire pour résister aux intrusions brutales et aux influences perfides du monde germanique. En face de l'Europe latino-germanique se serait dressée une autre Europe slavo-byzantine. Des conflits terribles se seraient probablement produits entre ces deux mondes. Dieu seul sait ce qui en serait résulté; on peut cependant supposer que les Slaves de la Baltique n'auraient pas péri et que par conséquent l'État prussien ne se serait pas constitué, que les Slaves balkaniques et les Grecs byzantins n'auraient pas succombé devant l'invasion des Osmanlis et que l'empire de Turquie n'aurait pas été fondé, que les Slaves de l'Elbe et du Danube supérieur ne se seraient point laissé dominer par les Allemands d'Autriche et les Hongrois; l'État autrichien ne se serait pas élevé, et nous n'aurions aujourd'hui ni question d'Alsace-Lorraine ni question d'Orient.

Voilà le rêve; voici maintenant la réalité. L'œuvre de Cyrille et de Méthode était destinée à périr ou du moins à se modifier, à changer de milieu au lendemain même de leur mort. Les papes n'eurent ni la clairvoyance ni le courage nécessaires pour la maintenir contre les réclamations, les criailleries, les intrigues perpétuelles du clergé allemand. Ils se laissèrent persuader que les Slaves qui pratiquaient une liturgie nationale étaient des schismatiques; ils le crurent d'autant plus volontiers que cette liturgie venait de Byzance, qu'elle s'écrivait en caractères d'origine grecque et que Byzance se refusait désormais à reconnaître la suprématie spirituelle du Saint-Siège. Ils interdirent ce culte qu'un de leurs prédécesseurs avait naguère autorisé et

restaurèrent la liturgie latine dans la Pannonie, la Bohême et la Moravie. La Pologne, définitivement convertie par la Bohême, embrassa le latinisme, et le monde slave se trouva définitivement divisé en deux groupes indifférents ou même hostiles. La liturgie slave recula devant le retour offensif du clergé germanique, devant les anathèmes des souverains pontifes et aussi devant l'invasion brutale et dévastatrice des Hongrois; elle se replia sur son pays d'origine, sur la péninsule balkanique; au xe siècle, elle créa dans la capitale des tsars bulgares toute une littérature. Mais, si elle avait perdu son domaine primitif dans l'Europe centrale, elle allait en trouver un autre plus vaste et non moins glorieux dans l'Europe orientale. A la fin du xe siècle, la Russie allait à son tour embrasser le christianisme; elle demanda des apôtres à Byzance, ils lui apportèrent l'Évangile slavon; de Kiev il rayonna sur Novogorod, sur Pskov, sur la lointaine Souzdalie. Les églises dressèrent en foule vers le ciel leurs coupoles surmontées de la double croix byzantine.

La Russie fut définitivement perdue pour l'influence romaine, qui depuis s'est vainement essayée à la ressaisir. Au xvie siècle, le Saint-Siège crut y avoir réussi par l'intermédiaire de la Pologne. Une partie des pays russes formant le grand-duché de Lithuanie fut rattachée à la Pologne par le lien de l'union personnelle; l'aristocratie se polonisa; telle grande famille qui aujourd'hui personnifie l'idée polonaise et le catholicisme (les Czartoryski par exemple) professait avant le xvie siècle la religion orthodoxe. Le peuple se refusait à embrasser la foi latine et la liturgie slave; les Polonais, par des moyens qui ne furent pas toujours ceux de la persuasion évangélique, établirent l'*union* de l'Église orthodoxe avec

l'Église de Rome; sous le règne de l'empereur Nicolas, cette union fut rompue par des procédés analogues à ceux qui avaient été employés pour l'établir. Le slavon avait persisté dans la liturgie comme il persiste encore aujourd'hui dans celle des Uniates de la Galicie, de la Croatie, ou dans certains districts de la Dalmatie. On évalue leur nombre à un peu plus de trois millions.

Cette langue, commune à tant de Slaves, pénétra même chez un peuple voisin qui appartenait aussi à la religion orthodoxe, chez les Roumains. Ils lui empruntèrent l'alphabet qui avait été en usage chez eux jusque dans notre siècle; leurs princes publièrent en slavon des actes officiels; dans le roumain, qu'on s'efforce aujourd'hui d'expurger, l'élément slave constitue près de 40 pour 100 du vocabulaire.

Le slavon devint aussi l'idiome de la science, des chroniques, des documents historiques, comme l'avait été chez nous le latin du moyen âge. Nul n'était réputé clerc s'il ignorait la langue sacrée, et, comme entre le slavon et l'idiome vulgaire la différence était moins considérable qu'entre le latin et le français, l'italien ou l'espagnol, les idiomes indigènes, le serbe, le bulgare, le russe, en subirent profondément l'influence. Ils ont été longtemps sans pouvoir s'en dégager; émancipé une première fois par Lomonosov, au XVIIIe siècle, le russe n'a été définitivement affranchi que par Karamzine au commencement du nôtre. Le serbe et le bulgare ne sont également arrivés à la vie littéraire indépendante qu'à une époque très récente; aujourd'hui encore l'orthographe surannée du slavon pèse sur l'orthographe russe, comme celle du latin sur la nôtre.

Cette langue morte a donc été, est encore actuellement l'un des idiomes du monde les plus répandus : elle

résonne partout où se rencontre un groupe de Slaves orthodoxes ou uniates, aussi bien sous les voûtes des cathédrales moscovites que sous celles des modestes chapelles qui réunissent les Russes dispersés, dans les capitales de l'Occident ou dans les stations d'hiver de la Méditerranée. Elle est assurée de vivre longtemps encore : quand même les siècles futurs verraient se réaliser le rêve d'une soumission de l'Église orthodoxe à celle de Rome, d'une nouvelle *union* plus vaste et plus durable que celle qui avait été tentée par les Polonais, le slavon persisterait à se maintenir comme langue sacrée à côté du latin et de certains idiomes orientaux. Il ne pourrait être menacé de disparaître que si les Russes, les Serbes et les Bulgares s'entendaient pour embrasser la réforme et faire entrer dans l'Église la langue populaire : cette hypothèse n'est guère plus vraisemblable que la précédente. Ces peuples sont d'autant plus attachés à leur religion qu'elle a été aux jours d'épreuve pendant la domination des Turcs et des Tartares le seul palladium de leur nationalité. Aujourd'hui encore, elle constitue entre eux un lien moral; un Serbe et un Russe ne peuvent s'entendre longtemps s'ils parlent leur idiome vulgaire, pas plus que ne s'entendent un Espagnol et un Italien. Ils peuvent échanger leurs idées en slavon, à condition toutefois d'adopter une prononciation identique. Car il y a des nuances dans cette langue; elle n'est pas uniforme comme le latin de l'Église catholique; il y a des textes slavons-bulgares, slavons-serbes et slavons-russes. Depuis le XVII[e] siècle, ce sont ces derniers qui tendent à prédominer. A l'époque où les Serbes et les Bulgares n'avaient point d'imprimeries à eux, ils adoptaient volontiers les livres liturgiques imprimés en Russie.

III

Voyons maintenant quelles ont été les destinées des langues slaves encore vivantes aujourd'hui.

Au moyen âge, les pays de langue serbe ou mieux serbo-croate se trouvaient divisés en trois groupes : l'un qui constituait l'empire serbe indépendant et qui avait son centre principal à Prizren ou à Petch (Ipek), dans la vieille Serbie; l'autre qui sous le nom de Croatie était rattaché à la couronne de Hongrie; le troisième qui sous le nom de Dalmatie appartenait à la république de Venise. A certains moments, on en voit apparaître un quatrième, constitué par le royaume éphémère de Bosnie. La langue politique serbe, ou slavonne-serbe, joua alors un rôle politique considérable; elle nous a laissé des documents non seulement émanés des princes serbes, mais de leurs voisins et leurs rivaux, des sultans de Turquie, des rois de Hongrie, des voiévodes de la Valachie; chez les Croates et en Dalmatie, c'était le latin qui était l'organe littéraire international. A dater du XIVe siècle, la Dalmatie eut une littérature poétique indigène qui produisit des œuvres de haute valeur; mais elle resta confinée au sol qui l'avait vue naître et ne rayonna guère sur les pays voisins. Les spécialistes comme M. Boudilovitch entrent ici dans une longue série de considérations sur les nuances des différents dialectes serbo-croates. Ces considérations ne sauraient ni être résumées ici ni intéresser nos lecteurs. Notons cependant un fait important : à dater du XVIIIe siècle, dans les écoles des Serbes orthodoxes, on commence à se servir de livres venus de Russie ou même à faire

enseigner par des professeurs russes. Il se produisit alors une langue artificielle, un peu analogue, si l'on veut, au latin des séminaires. Mais l'idiome national échappa à cette influence, grâce à des écrivains comme Dosithée Obradovitch et surtout Vouk Stephanovitch Karadjitch, l'illustre éditeur de ces chants populaires qui émerveillèrent toute l'Europe. M. Boudilovitch n'est pas très sympathique à cette émancipation, qui a plutôt éloigné le serbe du russe moderne qu'elle ne l'en a rapproché. Quoi qu'il en soit, elle a merveilleusement réussi; elle a coïncidé avec l'affranchissement politique du petit État serbe, naguère principauté vassale, aujourd'hui royaume indépendant. Elle a, sinon suscité, du moins puissamment secondé le mouvement politique et littéraire qui, sous le nom d'illyrisme, avait pour but d'arracher les Croates au joug hongrois et les Dalmates à celui des Italiens. Aujourd'hui, malgré la diversité des dialectes provinciaux, c'est la même langue qu'on écrit et qu'on parle dans la société policée à Zara, à Cettigne, à Agram, à Novi Sad, à Belgrade. La seule différence est que les catholiques emploient les caractères latins et les Serbes les lettres gréco-slaves. Mais les écoles initient aux deux alphabets, et dans certaines villes les journaux les emploient tour à tour tous les deux. Cette langue est sinon parlée, au moins lue et écrite par six millions d'âmes. A-t-elle quelques chances de voir son domaine s'agrandir et de rayonner chez les peuples voisins? Certains patriotes n'en désespèrent pas : à l'est des Croates s'étendent les Slovènes, dont le nombre ne dépasse guère un million deux cent mille; beaucoup d'entre eux font leurs études à Agram, entrent au service chez les Croates et se laissent assimiler; mais la masse reste fidèle à son idiome national, et tout ce

qu'on peut espérer, c'est que, pour les Slovènes intelligents, le serbo-croate devienne une seconde langue maternelle, comme l'allemand l'est pour beaucoup d'entre eux, comme le latin l'était pour nos pères. Un autre territoire où la propagande serbe cherche à s'exercer, rayonnant cette fois de Belgrade, c'est la Macédoine; nous avons parlé plus haut des conflits que soulève cette province; mais le fond de la population est bulgare, et il est peu probable qu'elle consente à se laisser serbiser. Dans les pays frontières, dans ceux où se rencontrent deux ou trois nationalités, les habitants deviennent aisément bilingues ou même trilingues. On en pourrait citer en Suisse de nombreux exemples; mais c'est là un fait d'ordre purement physique; il ne décide point de la nationalité, qui est régie par tout un ensemble de considérations historiques, sociales et psychologiques. Le travail de M. Boudilovitch, ou plutôt le programme qui l'a inspiré, laisse en dehors la langue bulgare. Mais, si on l'oublie dans les livres, elle ne se laisse pas oublier dans la réalité. Elle s'est maintenue pendant de longs siècles en dépit de l'oppression des Turcs et des Grecs. Elle rencontre aujourd'hui un nouvel adversaire, la langue serbe, qui prétend lui disputer le sol de la Macédoine et même le littoral de la mer Egée. Elle ne paraît pas disposée à lui abandonner son domaine naturel; partout où les Turcs reculent, dans l'est et dans le centre de la péninsule balkanique, le bulgare, en dépit des obstacles qu'on lui oppose, gagne du terrain. Nous avons le devoir de le constater. Nous avons étudié ailleurs cette renaissance d'une langue que les uns croyaient morte et dont d'autres ne soupçonnaient même pas l'existence [1].

1. Voir *la Bulgarie* (Paris, librairie Cerf, 1883).

Chez les Slaves de l'ouest, un idiome qui a montré une indomptable vitalité, c'est le tchèque. Ceux qui le parlent adoptèrent au x[e] siècle le latin comme langue de l'Église, mais ils n'en restèrent pas moins très attachés à leur langue maternelle, même à l'époque où des colonies allemandes s'établissaient dans leur pays, où ils avaient pour rois des princes de la maison de Luxembourg. Dans un monument célèbre, la Bulle d'or, l'empereur Charles IV (1346-1378) la proclamait langue d'État et invitait les électeurs de l'empire à l'enseigner à leurs fils :

La majesté du Saint-Empire romain, disait-il, doit prescrire des lois et commander à plusieurs peuples de diverses nations, mœurs, et de différentes langues. Il est juste que les princes électeurs, qui sont les colonnes de l'Empire, aient la connaissance de plusieurs idiomes, leur devoir étant de soulager l'empereur en ses plus importantes affaires. En conséquence, nous ordonnons que les filles et héritiers du roi de Bohême, du comte palatin du Rhin, du duc de Saxe, du margrave de Brandebourg, qui doivent savoir l'allemand pour l'avoir appris dès l'enfance, apprennent à partir de sept ans les langues latine, italienne et slave (c'est-à-dire tchèque), de façon à les posséder dès l'âge de quatorze ans.

Personnellement, Charles IV préférait l'allemand, qui était l'idiome de sa chancellerie. Sous son successeur Vacslav IV commença l'agitation religieuse à laquelle le nom de Jean Hus est resté attaché. Elle avait un double caractère : il s'agissait d'une part de réformer l'Église, de l'autre de réinstaller dans la liturgie la langue nationale qui en avait été bannie depuis plusieurs siècles : utraquistes, taborites, orphelins, frères bohêmes, toutes les sectes issues du hussitisme furent d'accord sur ce point. Hus fut pour la Bohême ce que Luther fut pour

l'Allemagne. De 1410 à 1526, on ne compte pas moins de quatre-vingt-trois psautiers, évangiles ou bibles complètes, imprimés ou manuscrits. La première bible imprimée en tchèque est de 1487. Cet essor de la littérature sacrée a son contre-coup dans la littérature politique. Sous Georges de Podiebrad (1458-1471) la langue tchèque entre dans la diplomatie. A partir de la fin du XVIe siècle, elle devient l'organe de la chancellerie royale; on voit apparaître des ouvrages de littérature juridique.

Dans les pays slovaques voisins de la Bohême, mais soumis à la couronne de Hongrie, le tchèque joue le rôle d'un idiome tout ensemble religieux et politique. Les rois de Hongrie l'emploient dans leurs documents officiels; les rois de Pologne, les grands-ducs de Lithuanie s'en servent dans leur correspondance. A cette époque, le tchèque peut vraiment être considéré comme une langue internationale. Il domine en Bohême, en Moravie, en Silésie, dans les pays slovaques; il fournit des vocables au polonais et même au russe.

Née avec le hussitisme, cette prépondérance de l'idiome tchèque devait décliner avec lui. Au XVIIe siècle, la guerre de Trente Ans fait triompher en Bohême la réaction catholique et le despotisme plus ou moins paternel des Habsbourg. Les livres hérétiques sont brûlés ou jetés au vent. Des penseurs, comme le grand pédagogue Comenius (Komensky), sont forcés de se réfugier à l'étranger. Le latin domine dans la littérature scientifique ou théologique, l'allemand dans la vie politique. Cette langue qui naguère résonnait à la tête des armées ou dans les conseils des rois étrangers, honnie, persécutée, elle est réduite maintenant à se concentrer au foyer domestique, dans la chaumière du paysan. J'ai

raconté à diverses reprises [1] comment elle se remit à vivre dans les dernières années du xviiie siècle, comment elle a repris aujourd'hui conscience de sa valeur, comment elle est redevenue l'organe d'une des littératures les plus iutéressantes de l'Europe. Cette résurrection triomphale a un revers douloureux : les Slovaques, qui jadis avaient adopté le tchèque, l'ont définitivement rejeté au xixe siècle et ont décidé d'écrire dans leur dialecte particulier. La perte est d'autant plus pénible que la Bohême avait dû aux pays slovaques deux des hommes les plus remarquables de sa renaissance, le poète Kollar, et l'ethnographe historien Schafarik. Cette perte d'ailleurs n'est pas irréparable ; il peut se produire un jour telles circonstances politiques, — un démembrement quelconque de la Hongrie sous l'influence des idées fédéralistes, — qui rapproche définitivement les Slovaques de leurs frères tchèques, comme les Allemands du Sud se sont rapprochés des Allemands du Nord. En attendant, l'existence du slovaque est sérieusement menacée par les Hongrois, qui ne négligent rien pour magyariser entièrement les pays de la couronne de saint Étienne. La Bohême en revanche voit sa langue refleurir non seulement dans la littérature, mais dans la science et la vie politique ; une université et une académie nationales ont été récemment créées à Prague. Le tchèque déborde au delà des frontières de la Bohême et de la Moravie. Dans la basse Autriche et à Vienne on ne compte pas moins de 300 000 Tchèques ; ils n'oublient pas leur idiome maternel et, au grand scandale des vieux Viennois, ils s'efforcent de lui faire une place tout au moins dans l'église et dans l'école.

1. Voir notamment *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, liv. VII.

IV

Si l'on jette les yeux sur une carte ethnographique des pays slaves, on est frappé de la façon singulière dont la langue polonaise est répartie. Dans la Galicie orientale. une partie du duché de Poznan (Posen) et le royaume créé par le congrès de Vienne, les Polonais forment une masse compacte. Dans la Galicie orientale et dans les anciennes provinces de la Lithuanie ou de la Petite-Russie, ils constituent des îlots qui flottent au-dessus de la population allogène comme des gouttes d'huile sur une masse d'eau. Au temps où la république était florissante, ces îlots dominaient les majorités au milieu desquelles ils s'étaient aventurés. Depuis que la république n'existe plus, et que la Russie a entrepris une politique de russification impitoyable, leur situation est fort compromise, et ils sont menacés de périr s'ils ne se replient pas à temps sur le groupe central dont ils se sont détachés. Il y a dans l'histoire de la nationalité et de la langue polonaises un fait très singulier. Son point de départ, sa base d'opération historique, c'est le bassin de la Vistule et le bassin supérieur de l'Oder ou de son affluent, la Warta. Elle était adossée d'une part aux Tchèques, catholiques comme les Polonais, et aux Slaves de l'Elbe encore païens qu'une habile propagande religieuse eût pu rattacher au polonisme. Mais les ancêtres des Polonais actuels laissèrent aux Allemands le soin d'évangéliser ces Slaves, ou plutôt de les détruire. Ils abandonnèrent également aux Allemands la Silésie, dont la population était et est en grande partie encore aujourd'hui polonaise. Les rois appelèrent dans les villes

d'une part des juifs, de l'autre des colons allemands : en dépouillant le vocabulaire polonais, on est étonné du nombre de mots allemands qui l'ont pénétré. Des mots foncièrement slaves ont été exclus ou réduits à une fonction inférieure et remplacés par des termes germaniques dont la langue ne peut plus se passer. D'autre part la prédominance du latin dans l'Église, dans l'enseignement et dans la science nuisit au développement de la langue polonaise, qui ne fut définitivement émancipée qu'au XVI[e] siècle. Refoulé à l'ouest par l'Allemand, le Polonais chercha du côté de l'Orient le terrain de son expansion. Il le trouva dans les pays de langue lithuanienne et dans ceux de langue russe. L'aristocratie des pays qu'on appela la Russie rouge, la Russie blanche, la Petite-Russie embrassa volontiers le catholicisme ou l'union et se fit polonaise; mais le peuple resta ce qu'il était : il fallut continuer à rédiger pour lui des statuts, des annales en langue russe; il fallut imprimer pour lui des livres religieux en slavon, c'est-à-dire dans la langue de l'Église orthodoxe.

En Pologne comme en Bohême la Réforme donna une impulsion nouvelle au développement de la langue nationale. Les traductions de la Bible se multiplièrent; pour combattre les novateurs, le clergé catholique eut plus souvent recours au langage du peuple. Les lois furent traduites. Le XVI[e] siècle est considéré comme le siècle d'or de la langue polonaise; elle domina dans la Petite-Russie et la Russie blanche. Ces provinces, Russes d'origine, fournirent un certain nombre d'écrivains polonais; des prêtres uniates écrivirent tour à tour en polonais et dans un dialecte slavon-russe fortement imprégné de polonais. On pourrait faire un lexique spécial des vocables que le polonais avait empruntés à

l'allemand au XIIIe siècle; on pourrait aussi dresser la liste des mots polonais qui pénètrent à leur tour dans la langue des théologiens de Kiev; il y a là un phénomène linguistique de *Drang nach Osten* fort curieux à observer pour les spécialistes. Au XVIIe siècle, le domaine de la langue polonaise s'étendait des frontières du Brandebourg au cours du Dnieper, des bords de la Baltique à ceux de la mer Noire. A la même époque, le domaine des Osmanlis comprenait la plus grande partie de la Hongrie, la péninsule balkanique presque tout entière et la Morée. Malgré la différence de culture, les langues naguère soumises à la domination des Osmanlis, le grec, le serbe, le bulgare, le roumain, le hongrois, conservent dans leur vocabulaire des traces incontestables de cette domination. Les Ottomans ne reviendront plus à Bude, à Belgrade, à Bucarest ni à Sofia; mais, à défaut de l'histoire, la linguistique suffit à nous apprendre qu'ils ont jadis dominé dans ces capitales; de même le lexique nous attesterait, à défaut d'autres documents, la domination du polonisme dans la Petite-Russie ou dans la Russie blanche. Ce contact avec les dialectes russes n'a pas été sans profit pour la langue polonaise; elle y a puisé des éléments précieux; et les critiques littéraires signalent avec raison dans sa poésie une école ukrainienne, une école lithuanienne. La Petite-Russie a donné le poète Zaleski à la Pologne, comme elle a donné Gogol à la Russie. Si la carrière historique de la Pologne avait été moins brusquement interrompue, si elle ne s'était point heurtée aux répugnances de populations non catholiques, la langue polonaise aurait sans doute fini par s'imposer à tous les peuples qui vivaient sur le domaine de l'ancienne république; mais cette assimilation n'a pas eu le temps

de s'accomplir. L'expansion polonaise s'est heurtée à l'expansion russe; celle-ci était mieux conduite; à une noblesse tumultueuse et anarchique elle opposait la politique d'un tsar autocrate; elle invoquait la communauté des traditions historiques et religieuses pour revendiquer des provinces qui avaient été le berceau de la Russie et que le malheur des temps avait seul pu en détacher. Nous parlons toujours en Occident du partage de la Pologne; les historiens russes tiennent un autre langage. Ils parlent, eux, de la réannexion de provinces russes naguère détachées de la mère patrie. Ces provinces ont été pendant des siècles et sont encore aujourd'hui le grand obstacle à la réconciliation des Russes et des Polonais. J'ai souvent entendu des Russes libéraux tenir ce langage : « Nous verrions avec plaisir la Pologne reconstituée si nous avions l'assurance qu'elle renoncera à ses prétentions sur la Petite-Russie et la Lithuanie ». Certains Polonais de sang-froid sont, je le sais, prêts à faire cette concession; les exaltés s'y refusent opiniâtrément. Il leur faut tout ou rien, c'est-à-dire la Pologne *od morza do morza*, de la mer à la mer, de la Baltique à la mer Noire. Ils reconnaissent d'ailleurs que cet idéal n'est pas facile à réaliser; ils espèrent un miracle qui jusqu'ici ne s'est pas encore produit. En attendant, le gouvernement russe actuel ne néglige rien pour refouler la langue polonaise, pour la faire disparaître des contrées où naguère encore elle se croyait prépondérante. Dans les provinces dites occidentales par rapport à la Russie, c'est-à-dire dans les gouvernements de Kiev, Minsk, Vitebsk, Grodno, Kovno, Vilna, Mohilev, Smolensk, l'usage du polonais est absolument interdit dans la vie publique; il n'a même pas le droit de figurer sur une carte de restau-

rant; il n'est toléré que dans l'Église catholique. Reconnaissons-le d'ailleurs, la langue du peuple dans ces provinces n'est pas le polonais, mais le lithuanien, le russe blanc, le petit-russien ou le russe. Les juifs, fort nombreux dans ces contrées, ont, comme on le sait, leur idiome spécial. Autrefois ils se disaient polonais; aujourd'hui ils se disent volontiers russes; ce sont des étudiants israélites des anciennes provinces polonaises qui constituent à Paris la plus grande partie de la colonie russe du quartier latin.

Refoulée dans ces provinces, où d'ailleurs le peuple lui échappe, la langue polonaise est moins menacée dans le royaume de Pologne créé par le Congrès de Vienne et que la langue officielle russe appelle le pays vistulien. Là, en laissant de côté les colonies allemandes, russes, et les juifs, qui se sont en grande partie assimilés, le fond de la population est essentiellement polonais. Jusqu'en 1863, la langue polonaise avait dominé dans la vie publique. A dater de cette époque, le gouvernement a introduit la langue russe; elle a été imposée dès l'école primaire, dans les bureaux, dans l'administration. A l'université russe de Varsovie, même l'enseignement de la littérature polonaise est donné en langue russe. Pour les magasins, les enseignes russes sont obligatoires à côté des enseignes polonaises. M. Boudilovitch ne se dissimule pas l'effet que ces mesures violentes peuvent produire sur les Slaves auxquels il propose la langue russe comme idiome international. Il est lui-même professeur à cette université de Varsovie qui est le grand instrument de russification de la jeunesse polonaise.

« Depuis 1863, dit-il, la langue russe a pris en Pologne une position de combat, qui peut-être ne répond pas à



la situation normale d'une langue générale par rapport aux langues particulières. Seulement la provocation est venue, non du côté russe, mais du côté polonais, à la suite de la révolution insensée de 1863. Si la Russie recevait des garanties sérieuses, si elle avait l'assurance qu'en rendant à la langue polonaise ses droits dans l'enseignement primaire et moyen, dans l'adminisiration communale, dans les justices de paix et les tribunaux criminels, dans les corporations et sociétés autonomes, on verrait renaître des relations normales entre cette langue particulière et notre langue générale, on les verrait se développer parallèlement dans la vie sociale et littéraire; cette concession, nous en sommes convaincu, sera faite, en temps donné, dans l'intérêt de la nation russe et polonaise. Mais ici les droits et les obligations doivent être réciproques. »

Nous reviendrons sur cette question en examinant les conclusions générales de notre auteur. Il est certain que l'exemple de ce qui est arrivé aux Polonais peut inspirer quelques craintes aux Slaves jaloux de conserver leurs traditions historiques et leur langue nationale. Les Polonais tombés aux mains de la Prusse ne sont d'ailleurs guère plus heureux que leurs congénères de Russie; dans le duché de Posen, ils sont dévorés par la colonisation allemande; leur langue est bannie de l'école et de l'enseignement. Non seulement la période d'expansion du polonais est achevée, mais encore, dans les pays qui furent son berceau, il doit lutter pour défendre sa propre existence. Parmi les provinces de l'ancienne Pologne, la seule où l'idiome national se maintienne aujourd'hui, c'est la Galicie; là, il a pour organe une académie et deux universités : dans la partie occidentale de cette province, il exerce une sorte de suprématie sur le

ruthène ou petit-russe, langue natale des indigènes. Le dialecte russe se défend comme il peut; il se produit de nombreux conflits, auxquels les Russes prennent naturellement un vif intérêt. S'ils s'emparaient jamais de la Galicie, leur premier soin serait évidemment de diviser cette province en deux moitiés, l'une polonaise, l'autre russe. Actuellement, le groupe compact qui défend efficacement la langue polonaise et qui réussira, nous l'espérons et nous le souhaitons, à assurer son avenir, ne dépasse pas dix millions d'âmes. Quant aux colonies isolées, leur avenir nous paraît fort problématique. Elles auront à se replier sur le gros de la nation polonaise ou à se laisser submerger par le flot toujours montant de la russification. Elles n'en sont actuellement préservées que par leur attachement au catholicisme. Mais il se produira — il s'est déjà produit — des mariages mixtes, et l'on sait que dans ces mariages les enfants appartiennent définitivement à la religion orthodoxe. Ce sont là pour le polonisme de douloureuses perspectives; mais il vaut mieux les envisager d'avance avec sang-froid que de s'abandonner à des illusions qui ne peuvent aboutir qu'à des désenchantements cruels ou à de terribles catastrophes.

V

Parmi les langues slaves, le russe est la dernière venue au point de vue du développement historique. On peut appliquer à sa brusque croissance la légende que ses chants populaires nous racontent du héros national Ilia de Mourom :

Dans la ville célèbre de Mourom, — au village de Karatcharovo, — restait assis Ilia de Mourom, — Ilia de Mourom fils de paysan. — Il était resté assis trente années entières. — Le sire son père était sorti, — sorti avec sa mère, — pour le travail des paysans.

» Quand vinrent à passer deux mendiants vagabonds, — sous la fenêtre aux montants de bois. — Et les mendiants disent de telles paroles : « Or çà, Ilia de Mourom, — Ilia de Mourom fils de paysan, ouvre aux mendiants la porte toute grande. — Laisse entrer les mendiants dans ta maison. » — Ilia de Mourom leur répond : « — Ah! mendiants vagabonds, je ne puis ouvrir les larges portes : — je suis resté assis depuis trente années entières. — Je ne peux me servir de mes mains, ni de mes pieds. » — Les mendiants vagabonds insistent : « — Lève-toi, Ilia, sur tes pieds vaillants. »

Ilia réplique qu'il ne peut, qu'il est paralysé depuis trente ans.

Les mendiants insistent; il réussit à se lever et à ouvrir.

« — Et maintenant va nous chercher de quoi boire. — Mes pauvres frères, je suis sans mains et sans pieds. — Lève-toi! ne nous trompe pas. » — Ilia se lève comme si de rien n'était; — il va et rapporte une tasse d'un *vedro* et demi; — et il sert les frères mendiants.

Les mendiants lui demandent :

« — Ilia, te sens-tu beaucoup de force?

« — Si un pilier s'élevait de la terre au ciel; — si au pilier était attaché un anneau d'or, — pour l'avoir je bouleverserais la terre russe. — Je me sens une grande force.... » Et les mendiants vagabonds lui disent : « — Tu seras, Ilia, un grand héros, — va te battre, va lutter contre tous les héros, — contre toutes les héroïnes aventureuses ».

Ainsi chantaient les *bylines*[1] russes; Ilia de Mourom est vraiment le symbole de la langue russe si longtemps paralysée par l'influence du slavon, par l'anarchie des principautés dispersées souvent hostiles, par la domination des Tatars, par le dualisme des deux États moscovite et lithuano-polonais. Après avoir hésité entre Kiev et Moscou (comme le français entre la langue d'oil et la langue d'oc), la langue russe s'est définitivement émancipée le jour où le dialecte moscovite a pris conscience de sa force et s'est imposé au reste de l'empire, soit par l'autorité de ses écrivains, soit par les ukases des tsars, les lois morales de l'assimilation ou les lois brutales de la conquête.

Dès ses débuts, la langue russe a l'orgueil de ses mérites. Lomonosov, son premier législateur, chante un véritable hymne en son honneur :

Dominatrice d'un grand nombre de langues, la langue russe, non seulement par l'étendue des espaces où elle règne, mais aussi par sa propre expansion et par sa richesse, est grande devant toutes celles de l'Europe. Cela semblera invraisemblable aux étrangers et à quelques Russes indigènes qui ont appliqué plus de soin à l'étude des langues étrangères qu'à celle de la leur. Mais celui-ci sera d'accord avec moi, qui, sans être prévenu par des idées préconçues, s'appliquera à la bien comprendre et à la bien pénétrer. Charles, Quint, empereur des Romains, avait coutume de dire qu'il faut parler espagnol avec Dieu, français avec ses amis, allemand avec ses ennemis, italien avec les femmes, mais, s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'on peut la parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la délicatesse de l'italien, et en outre la richesse,

1. Chants épiques populaires.

la concision pittoresque du grec et du latin. La vigoureuse élégance de Cicéron, la gravité grandiose de Virgile, l'agréable élégance d'Ovide ne perdent rien dans la langue russe. Les plus délicates conceptions de la philosophie, les qualités et les métamorphoses les plus variées de la nature, les phénomènes du monde moral trouvent en notre langue des mots pour les exprimer [1].

Voilà certes un début qui n'est pas modeste. Quelques années après l'apparition de la *Grammaire russe* (en 1784), la princesse Dachkov était chargée d'organiser l'Académie russe créée par Catherine II. Cet institut devait avoir un caractère essentiellement national, par opposition à l'Académie des sciences de Pierre le Grand, établissement cosmopolite où les Allemands dominaient. La princesse Dachkov tenait le même langage que Lomonosov :

La richesse et l'abondance de notre langue nous sont bien connues, disait-elle à ses confrères, les nouveaux académiciens. Transportés en russe, la nerveuse éloquence de Cicéron, la grandeur mesurée de Virgile, la douceur attrayante de Démosthènes, l'inspiration facile d'Ovide et les élans fulgurants de la lyre de Pindare ne perdraient rien de leurs beautés respectives. Non seulement notre langue mère unit tous ces avantages, messieurs, mais encore dans toutes les subtilités de la philosophie, dans leurs affinités et leurs dissidences, elle fournit des expressions propres, les mots les plus justes et les plus explicites.

Au moment où la langue russe prenait ainsi possession d'elle-même, la politique victorieuse des tsars ouvrait à son expansion des espaces indéfinis. Au nord, au sud et à l'est, elle ne rencontrait devant elle que des

1. Préface de la grammaire russe de Lomonosov (Moscou, 1755).

peuplades sans cohésion, sans littérature, des Zyrianes, des Ostiaks, des Vogouls, des Permiens, des Tchérémisses, des Tchouvaches, des Kalmouks, des Circassiens, des Tatars. Les progrès du christianisme orthodoxe parmi ces peuplades étaient des conquêtes non seulement pour l'Église, mais aussi pour la langue russe. Deux de ses plus grands écrivains, le poète Derjavine, l'historien Karamzine, sont des descendants de Tatars baptisés. La Russie attirait à elle des étrangers et elle se les assimilait si bien qu'à la seconde génération ils lui donnaient des satiriques comme le Valaque Kantemir, des poètes comiques comme le Grec Kapnist, comme l'Allemand von Wiesen, des lyriques comme Mei, Delvig, dont les noms disent assez l'origine.

A l'ouest, les conquêtes devaient être moins faciles : le russe se heurtait à l'expansion du polonisme, à la ténacité allemande. Nous avons raconté plus haut la lutte contre le polonisme; nos lecteurs savent que l'allemand, après s'être longtemps maintenu dans les provinces baltiques, est aujourd'hui gravement menacé. Mais, outre l'allemand et le polonais, le russe classique, le moscovite se heurtaient dans la Russie occidentale à une langue locale qui persiste encore aujourd'hui et qui ne paraît pas disposée à abdiquer de si tôt. C'est le petit-russe, que l'on pourrait appeler la langue d'oc de la Russie. M. Boudilovitch ne voit en lui qu'un des dialectes de sa langue nationale. Des linguistes comme feu Miklosich en font un idiome indépendant. Ils ont raison à mon avis. M. Boudilovith se félicite des éléments nouveaux dont les dialectes de la Petite-Russie ont enrichi le grand idiome russe : tels d'humbles cours d'eau dont la seule fonction est de grossir un grand fleuve.

Il constate avec satisfaction que la Petite-Russie a donné à la littérature nationale des poètes comme Bogdanovitch et Nekrasov, des historiens comme Kostomarov, des romanciers comme Gogol, Danilevsky, Krestovsky. Pour lui, le russe a définitivement vaincu les dialectes congénères, comme le latin après les guerres puniques a définitivement dominé les dialectes italiques. Le petit-russe de certains écrivains n'est pour lui qu'un dialecte artificiel sans racines dans le passé, sans chances de vie dans l'avenir. La langue petit-russienne ne peut se maintenir que dans les pays qui échappent encore aujourd'hui à la domination moscovite, en Galicie, en Bukovine, dans le nord-est de la Hongrie. Le jour où ces pays seront définitivement absorbés dans l'unité russe, alors sera réalisé le mot de l'Évangile. Il n'y aura plus qu'un seul troupeau et] qu'un seul pasteur,... au point de vue linguistique.

M. Boudilovitch glisse peut-être un peu légèrement ici sur un problème qui mériterait au moins d'être examiné. Un peu plus haut, nous l'avons dit, il avouait que la position du russe par rapport au polonais était une position anormale, une position de combat. Il en est absolument de même des rapports du russe officiel avec la langue, ou si l'on aime mieux les dialectes, de la Petite-Russie. Si la liberté de la presse existait sur les bords du Dnieper, on pourrait savoir exactement quelle est la valeur littéraire de cette langue ou de ses dialectes, quelles sont ses chances de diffusion, sous quelles forme elle est le mieux comprise par le peuple. Mais cette liberté n'existe pas; l'expérience loyale ne peut être faite, et les ukrainophiles ont le droit de se plaindre et d'en appeler à un plus juste avenir. En France, quelques esprits inquiets se sont préoccupés du mouvement lit-

téraire des félibres. Ils ont craint que ce mouvement ne provoquât ou ne décelât certaines tendances séparatistes ou tout au moins particularistes. Mais la France est un pays de liberté, les félibres ont pu organiser des fêtes, publier des almanachs, écrire des chefs-d'œuvre comme ceux de Mistral ou d'Aubanel : ils ne sont arrivés ni à fonder un journal susceptible d'exercer une influence politique, ni à faire nommer un député. L'unité française est fondée sur un roc indestructible, et elle n'a pas plus à s'émouvoir d'une renaissance de la littérature provençale que d'une renaissance basque ou celtique. La France n'a point à ses flancs une Pologne toujours frémissante et prête à lui réclamer tel ou tel lambeau de son territoire. Pour apprécier à sa juste valeur le mouvement littéraire de la Petite-Russie, il faudrait que ce mouvement pût se produire à armes égales. La liberté seule permettrait de savoir si les ukrainophiles sont de simples rêveurs ou si leurs théories littéraires et politiques ont quelque chance de se réaliser. Mais, quand même Kiev deviendrait le siège d'une littérature indépendante, le domaine de la langue russe proprement dite ne serait guère diminué; elle conserverait nécessairement sa place auprès de l'ukrainien, de même qu'en Belgique, dans les provinces les plus flamingantes, le français a conservé la sienne auprès du flamand, de même qu'en Bohême ou en Hongrie l'allemand garde la sienne — de plus en plus restreinte, il vrai — à côté du tchèque ou du magyar.

Les pays étrangers à l'empire russe sur lesquels l'action de la langue russe a le plus de chance de s'exercer sont fatalement ceux qui appartiennent à l'Église orientale et qui célèbrent la liturgie orthodoxe. Parmi ces pays, M. Boudilovitch place en première ligne la Bul-

garie : pendant les années qui précédèrent l'émancipation, c'est en Russie qu'allaient étudier la plupart des jeunes Bulgares qui se proposaient d'instruire à leur tour leurs compatriotes. Après la guerre de 1877-78, la Bulgarie fut organisée par des Russes, sa jeune armée commandée en langue russe, et, comme la littérature pédagogique était insuffisante, c'est dans des manuels russes que les jeunes élèves des gymnases durent étudier certaines sciences.

Depuis le temps, dit M. Boudilovitch, où nos officiers ont été renvoyés par Battenberg et le pays occupé par les agents de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Autriche ayant à leur tête le honved magyar Ferdinand de Cobourg, la langue russe a été peu à peu remplacée par l'allemand.

Je crains qu'ici le savant professeur ne soit insuffisamment informé. Je suis très fréquemment en rapport avec des Bulgares, je lis leurs revues et leurs journaux, et ce qui me frappe, c'est leur ignorance de l'allemand. Sofia est bien plus près de Vienne que de Paris : et cependant le français est plus répandu que l'allemand dans la société bulgare. Je vois chaque année à l'École des sciences politiques de jeunes Bulgares qui représentent la future élite intellectuelle de leur pays; ils ont grand'peine à satisfaire à l'examen sommaire d'allemand qui leur est imposé, et ils demandent généralement à être interrogés sur le russe qu'ils savent d'ailleurs assez peu. A l'époque où des généraux russes étaient ministres à Sofia, où le prince Alexandre n'était en quelque sorte que le lieutenant du tsar, la langue russe jouait un rôle officiel dans la principauté; elle était l'organe du commandement dans la jeune armée bulgare. Les circonstances politiques ont changé; les patriotes bulgares

tiennent avant tout à l'indépendance de leur pays; ils ont rendu à leur armée son idiome national, et s'ils apprennent le russe ce sera purement et simplement comme langue littéraire et facultative. Le moment ne paraît pas proche où il pourra jouer en Bulgarie le rôle dominateur qu'il joue aujourd'hui en Pologne [1].

Au point de vue politique, la Serbie, naguère encore sous le roi Milan inféodée à l'Autriche, s'est rapprochée de la Russie. Mais sa littérature est depuis longtemps émancipée de l'influence russe; son orthographe, purement phonétique, diffère beaucoup de celle du russe, qui est surtout étymologique. Les Serbes du royaume comprennent l'intérêt qu'ils peuvent avoir à apprendre le russe, mais ils n'admettraient pas un instant qu'il songeât à se substituer à leur idiome maternel. Cet idiome a fort à faire : il faut qu'il se défende en Hongrie contre le magyar, en Bosnie contre l'allemand, dans la vieille Serbie contre le turc et le bulgare, en Dalmatie contre l'italien. Dans cette lutte difficile, M. Boudilovitch lui offre le russe comme un puissant allié. Je crains encore qu'il ne se fasse une illusion; il n'y a dans la Serbie proprement dite qu'une seule caste où le russe ait quelque chance d'être bien accueilli, c'est le clergé. On l'enseigne à l'université de Belgrade, mais au même titre que l'allemand ou le français.

1. Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai eu l'occasion de lire dans les *Viestnik Europy* de Saint-Pétersbourg une étude de M. Pypine sur le livre de M. Boudilovitch. Il fait ici les mêmes réserves que j'avais faites et presque dans les mêmes termes. — On sait la réconciliation qui s'est opérée récemment entre la Bulgarie et la Russie. Jusqu'ici elle n'a pas beaucoup contribué à répandre l'étude de la langue russe en Bulgarie.

Il en est de même chez les Croates. Si des savants distingués des pays jougo-slaves, M. Jagic, le directeur de l'*Archiv für slavische Philologie*, M. Bogisic, le législateur du Montenegro, ont fait en Russie une partie de leur carrière scientifique, la grande raison c'est que le gouvernement autrichien ou hongrois n'était pas en état d'apprécier leur mérite ou ne voulait pas lui rendre justice. Dès que les circonstances l'ont permis, ils ont quitté la Russie. M Jagic est aujourd'hui professeur à l'université de Vienne; M. Bogisic est au service du Montenegro.

Toutes les fois que les Slaves d'Occident se sentent menacés par les Allemands ou les Hongrois, ils font intervenir le spectre de la Russie. Le danger une fois passé, ils ne songent plus qu'à leurs intérêts particularistes. On pourrait leur appliquer le proverbe russe : Le moujik ne se signe que quand il tonne.

M. Boudilovitch cite un fragment d'un journal slovène qui demande la fondation d'une université à Laybach. Pour faire la nique aux Allemands, il propose que l'enseignement supérieur y soit donné en langue russe. Les Slovènes seraient bien embarrassés si on prenait au mot leur publiciste. Il leur faudrait un terrible entraînement pour comprendre le langage des nouveaux professeurs. Entre le slovène et le russe, la différence n'est guère moindre qu'entre le français et le portugais. Depuis bientôt trente ans que je suis en rapport avec les Slaves, j'ai souvent lu ou entendu exprimer des boutades analogues. Ceux qui les formulaient auraient été bien gênés si on les avait pris au sérieux. Il y a quelques années, quand j'enseignais la langue russe à l'École des langues orientales, je vis apparaître parmi mes élèves un Tchèque d'un certain âge, un original bien connu

dans son pays, l'un des Slaves les plus fanatiques que j'aie jamais connus. Il se mit à suivre mon cours avec passion; il ne put jamais dépasser l'alphabet. Les restaurateurs de la langue et de la nationalité tchèque ou slovaque au début de notre siècle ont très bien compris l'intérêt qu'il y avait pour eux à s'appuyer sur la Russie, j'entends au point de vue moral. Ils ont étudié sa littérature, ils y ont cherché des inspirations nouvelles; de même chez nous les ancêtres du romantisme exploraient les littératures scandinaves ou germaniques. La langue tchèque était infectée de germanismes: ils ont essayé de la retremper au contact des autres langues slaves, notamment du russe. Mais, sauf quelques rares exceptions, ils n'ont en aucune façon entendu substituer le russe à la langue qu'ils avaient reçue de leurs pères. Ils y ont cherché surtout un contrepoids à la prépondérance de l'allemand. Il existe aujourd'hui à Prague un cercle des amis de la langue russe; mais il existe aussi une section de l'Alliance française de Paris. Toutes les fois qu'on veut faire pièce aux Allemands, on chante l'hymne russe ou on publie dans les journaux quelque article enthousiaste. Mais ce n'est qu'une manœuvre, qu'une boutade de fanatique, parfois aussi qu'un inspiration venue de loin et assaisonnée de quelques roubles. M. Boudilovitch lui-même ne se fait guère d'illusions sur la portée de ces manifestations et leurs conséquences dans l'avenir : « De tous les fleuves slaves, dit-il avec tristesse, le plus traître c'est l'Elbe; il tombe dans la mer allemande et il y a déjà emporté plus d'une tribu slave ». Si l'on donnait aux Tchèques le choix définitif, impératif, catégorique, d'être noyés dans la mer allemande ou dans la mer russe, ils préféreraient peut-être la mer russe : mais en réalité ils ne

veulent pas être noyés, et il y a lieu de croire qu'ils ne le seront pas de si tôt.

Le patriotisme de M. Boudilovitch se déclare à bon droit satisfait des progrès que la langue russe a faits dans notre siècle. Lorsque dans un demi-siècle la population de la Russie aura doublé, le russe sera probablement avec le chinois et l'anglais la langue parlée par le plus grand nombre d'êtres humains. Mais réussira-t-elle à s'imposer aux autres peuples slaves, comme elle s'est imposée aux barbares de l'Oural ou de la Sibérie? Pourra-t-elle jouer chez les Tchèques, les Polonais, les Serbes, les Slovènes, les Croates, les Bulgares, le rôle que l'allemand joue par exemple pour les Bavarois, les Souabes, les Prussiens et les Badois? J'en doute beaucoup et j'ajouterai que je ne le souhaite pas. Pour que le russe s'imposât aux divers peuples slaves comme langue de l'unité politique, il faudrait que l'aigle moscovite étendît sa domination de la mer du Japon à l'Adriatique, et l'équilibre du monde européen se trouverait absolument rompu. Le russe sera-t-il en vertu d'une convention expresse ou tacite choisi comme langue internationale des peuples slaves, ainsi que le français l'a été par les diplomates? Cela n'est pas impossible, mais à ce titre il n'aurait chez les Slaves allogènes qu'une clientèle assez restreinte de mandarins, ou si l'on aime mieux de bacheliers. Il ne saurait être question de créer une langue factice analogue à celle qu'avait rêvée autrefois le Croate Krijanitch [1].

Depuis, quelques rêveurs l'ont essayé : le Slovaque Hekcel, qui publia à Bude en 1821 des *Elementa univer-*

1. Voir, sur Krijanitch, *Nouvelles Études slaves*, seconde série, Paris, 1880.



salis linguæ slavicæ; le prêtre slovène Matija Majar, qui fit paraître à Prague en 1863 une *Grammaire réciproque des langues slaves*. Il en est de ces fantaisies de linguistes comme du volapuk; au fond, elles n'arriveront point à sortir de la théorie et à entrer dans la vie réelle. D'autres rêveurs ont proposé comme idiome universel le slavon d'Église; quand on voit le latin disparaître de la vie courante chez les peuples qui l'entendent tous les jours dans leurs temples, peut-on espérer de voir un idiome bien moins souple, bien moins cultivé, réussir à s'imposer chez des peuples qui, comme les Tchèques, les Croates ou les Polonais, ne l'ont jamais chanté ni entendu dans leur liturgie? Au début de notre siècle, pendant la *Sturm-und Drangperiode* du slavisme renaissant, des écrivains tchèques ont rêvé cette langue slave universelle; en attendant, ils ont écrit dans la leur et pas un d'eux n'a imaginé de publier un volume en langue russe pour réveiller le sentiment national en Bohême. Ils savaient très bien que c'eût été peine perdue. Les propagateurs les plus zélés de la langue russe comme organe commun des Slaves ont été des Slovaques : Kuzmani, Hurban, Stur. Fort maltraités par les Hongrois, n'ayant point de traditions historiques et peu de traditions littéraires, les Slovaques sont aisément panslavistes; c'est ainsi que les pauvres diables deviennent volontiers anarchistes, communistes, socialistes. A leurs témoignages M. Boudilovitch a réuni ceux de quelques publicistes serbes qui demandent une fédération slave sous les auspices de la Russie; le russe serait naturellement l'organe politique de cette fédération. Il n'en deviendrait pas pour cela l'idiome littéraire. M. Boudilovitch est néanmoins persuadé que sa langue maternelle est destinée à jouer un jour vis-à-vis des

autres idiomes slaves le rôle dominateur et centralisateur du grec, du latin, de l'allemand ou du français. Je ne puis m'associer à ses conclusions. J'ai beaucoup étudié et depuis bien longtemps la renaissance des peuples et des littératures slaves au XIXe siècle. J'ai constaté le développement des idées dites panslavistes, mais ces idées se concilient fort bien avec un particularisme farouche et intraitable. Ce particularisme ne me paraît pas tendre à diminuer, bien au contraire. Il ne s'agit pas pour M. Boudilovitch d'imposer le russe brutalement aux frères slaves comme on l'a fait aux Polonais : « Ils l'accepteront, dit-il, en hommes libres et non en esclaves; ils auront la faculté entière de déterminer eux-mêmes les domaines scientifiques ou littéraires, nationaux ou internationaux, administratifs et pédagogiques qu'ils désireront abandonner à la langue commune en s'inspirant de la devise de saint Jérôme : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus autem caritas.* Nous sommes d'ailleurs, ajoute-t-il, désintéressés dans la question. L'unification linguistique des Slaves nous paraît surtout importante comme présentant la meilleure garantie contre la germanisation. » Pour rendre cette unification plus facile, M. Boudilovitch propose des mesures non pas politiques (la politique est absolument absente ou prétend être absente de son livre), mais littéraires et philologiques; il s'agit de réformer la langue russe pour en rendre l'étude plus aisée aux langues slaves.

Ce ne sera pas chose facile; il faudrait tout d'abord réformer les lois de l'accent et de la prononciation, dont les caprices sont parfois monstrueux. Ce sont des opérations qu'on peut faire sur un volapuk artificiel, mais non sur un organisme vivant. Voyez-vous les Anglais

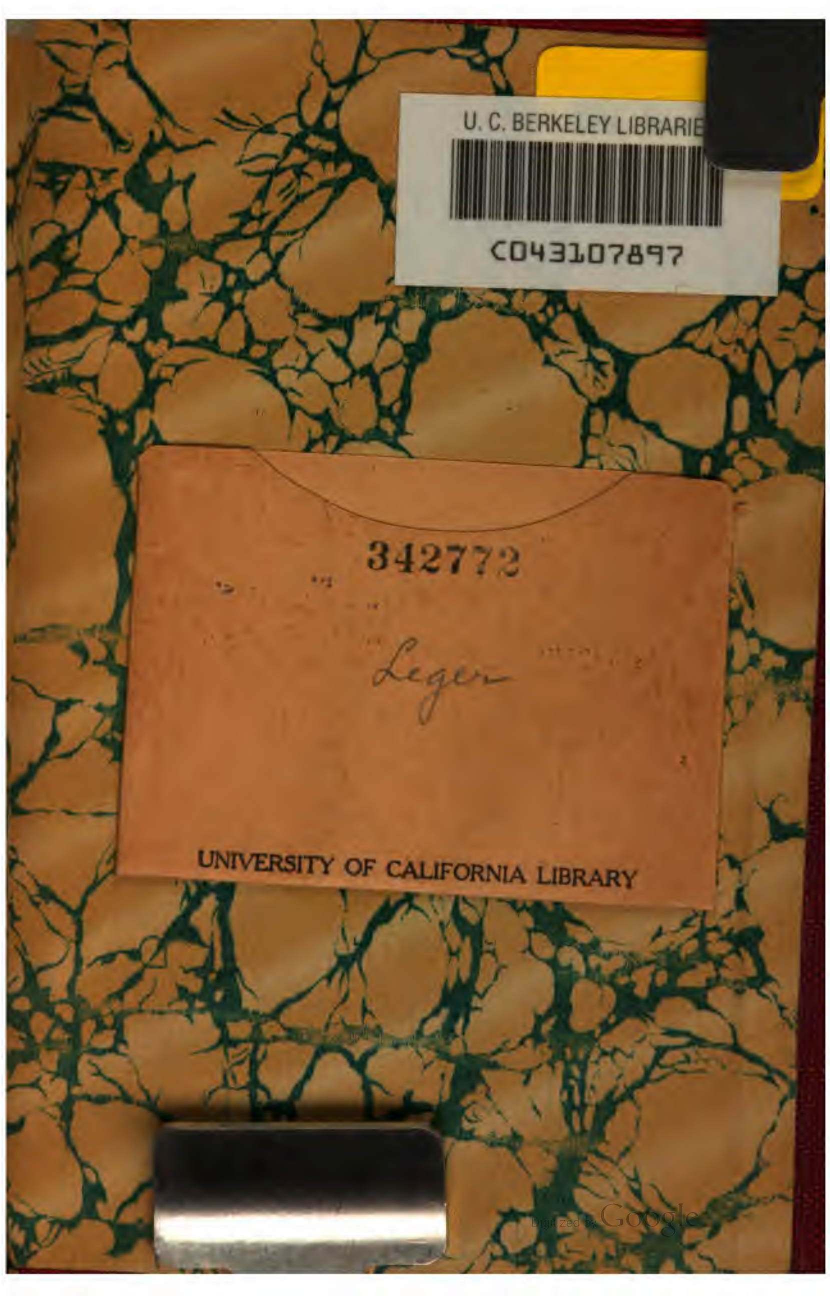
réformant leur prononciation afin de permettre aux Français de reconnaître tous les mots latins qu'ils défigurent si abominablement! Les réformateurs commenceraient par n'être pas compris de leurs propres compatriotes et seraient vite dégoûtés de l'expérience. D'ailleurs M. Boudilovitch ne se prononce ni sur l'époque probable où l'idéal qu'il prêche pourra se réaliser, ni sur les circonstances qui donneront aux peuples slaves assez d'indépendance pour être en état de sacrifier leur langue au profit de la Russie. Il faudra qu'il se produise en Europe de graves événements, et les convenances internationales ne lui permettent pas d'en préciser le caractère. Au lecteur d'imaginer ce qu'il voudra. Dans l'intérêt des Slaves eux-mêmes et de leur avenir, malgré les misères de leur condition présente, il est à souhaiter que ces graves événements ne se produisent pas trop tôt. Ils auraient peut-être plus à y perdre qu'à y gagner.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 485-97.




U. C. BERKELEY LIBRARIE
C043107897
342772
Leger
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

